

A TRAVERS

L'AMÉRIQUE DU SUD

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

F. DABADIE

A TRAVERS
L'AMÉRIQUE DU SUD

Rio-Janeiro et ses environs.
Les Esclaves au Brésil. — Jacques Arago et l'empereur Dom Pedro II.
Le Misanthrope de Mato-Grosso. — Une Élégie au cap Horn.
Superstitions maritimes.
Les Curiosités de Lima. — Les Liméniennes. — Les Brigands du Pérou.
Les Moines de l'Amérique méridionale.
Le Poète des Andes. — Excursion dans la province d'Esmeraldas.
Souvenirs de la Plata. — Postface.

DEUXIÈME ÉDITION

BIBLIOTECA MUNICIPAL
"ORIGENES LESSA"

Tombo N.º 27294

PARIS MUSEU LITERÁRIO

FERDINAND SARTORIUS, ÉDITEUR

9, RUE MAZARINE, 9

—
1859

O.L.

F. PARADIS

A TRAVERS

L'AMERIQUE DU SUD

PARADIS F. A TRAVERS. L'AMERIQUE DU SUD. Paris, chez la Librairie de la Revue des Deux Mondes, 1845. 2 vol. in-8. 12 fr.

PARADIS F.

BIBLIOTECA MUNICIPAL
"ORIGENS LESSA"

Tombo N.º

PARADIS MUSEU LITERARIO

THE BIRNBAUGH MUSEUM OF LITERATURE

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1845

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Nous mettons en vente une seconde édition du livre de M. F. DABADIE, persuadé que le public l'accueillera aussi favorablement que la première édition, dont l'écoulement a été si rapide. Pour donner une idée du charme et de l'intérêt répandus dans les curieuses impressions de voyage que nous publions de nouveau sous ce titre : *A travers l'Amérique du Sud*, il nous suffira de reproduire quelques extraits des articles qu'ont bien voulu leur consacrer des critiques aussi compétents que désintéressés.

Ce livre (*A travers l'Amérique du Sud*) est le récit pittoresque et finement exposé d'une odysée accomplie dans ces régions méridionales de l'Amérique qui, pour la plupart des Européens, ont non-seulement l'attrait de l'inconnu, mais encore celui du mer-

veilleux. Rio de Janeiro, Lima, la Plata, tels sont les points les plus importants des excursions opérées par M. Dabadie. Au reste, c'est un voyage raconté sans la prétention d'être le panorama complet de la situation politique, financière et industrielle de l'Amérique du Sud. L'auteur s'est en quelque sorte borné au point de vue des habitudes et des mœurs, et rien n'est plus piquant que les révélations auxquelles il se livre dans un style où la franchise n'exclut pas l'esprit. C'est enfin un livre amusant où l'on ne trouve ni lotanique, ni cosmologie, ni chemins de fer, mais simplement des choses curieuses et curieusement racontées.

Revue des Deux Mondes. — Livraison du 15 novembre 1858.

Scènes maritimes, descriptions attachantes, tableaux de mœurs, piquantes anecdotes, abondent dans les pages consacrées au Brésil par M. Dabadie. Le pinceau de l'auteur ne ménage plus loin ni les brigands du Pérou, ni les femmes de Lima, ni les moines et leurs couvents dans toute l'Amérique du Sud.

Où rencontrer les Liméniennes ? chez elles ? Gardez-vous-en bien ! Cherchez-les dans toutes les fêtes qu'elles embellissent et surtout dans celles qui semblaient le plus sévèrement interdites à leur coquetterie. « Rien de plus piquant que les processions où elles assistent, » etc.

Voilà de quel air les Liméniennes assistent aux processions, qui, grâce à ce recueillement, ont toutes les apparences et souvent les suites d'un bal masqué. Encore, ne pouvant les voiler assez discrètement, ai-je supprimé de forts jolis détails donnés par

l'auteur. Il est très-spirituel, assez hasardeux, et raconte avec un laisser aller charmant. — Et des brigands, que raconte-t-il ? — les plus terribles histoires. — Et des moines ? — les aventures les moins édifiantes : ce qui fait qu'à regret nous n'en parlerons pas.

F. BARRIÈRE. — *Journal des Débats* du 22 janvier 1859.

M. Dabadie vient de faire paraître un volume intitulé : *A travers l'Amérique du Sud*, qui est plein d'intérêt et de talent. Maintenant les voyageurs ne savent plus observer : ils se contentent de compter et d'évaluer. Quand ils parcourent un pays d'Europe, ils ne parlent plus que de houille, de fer, de zinc, de cuivre, d'étain. Quand ils parcourent l'Amérique du Sud, oh ! alors, c'est bien autre chose : il n'est plus question que d'argent et d'or, toutes les rivières charrient des paillettes, tous les sables contiennent des pépites, et nous verrons bientôt le luxe consistant à faire *ferrer* l'or au lieu de dorer le fer ou le cuivre.

Nous qui cherchons l'homme, qui voulons connaître les habitudes, les mœurs, les coutumes, les usages, les physionomies ; nous qui cherchons la pensée claire exprimée en bonne prose, ce qui est après tout encore moins facile à trouver que l'or, nous préférons le livre de M. Dabadie à tous les livres de ces chercheurs d'or.

Ce livre, dont on pressent la sincérité, est rempli d'aperçus ingénieux, d'anecdotes piquantes, d'observations sagaces, de tableaux excellents. Il y a, par exemple, un chapitre intitulé : les

Liméniennes, qui est charmant..... Les chapitres des *Esclaves du Brésil*, *l'Élégie au cap Horn*, les *Brigands du Pérou*, etc., sont également du plus vif intérêt. Les anecdotes de Jacques Arago et de l'empereur Pedro II sont des plus amusantes. En un mot, ce livre est l'œuvre d'un voyageur sincère, sérieux et spirituel, qui sait bien voir et apprécier avec finesse.

PAUL D'IVOI. — *Messenger de Paris* du 1^{er} décembre 1858.

M. Dabadie a parcouru la plus grande partie de l'Amérique du Sud. Il a tout cherché, tout vu, tout trouvé. Il a étudié ces mœurs fantastiques, ces caractères bizarres, ces traditions, ces habitudes, ces défauts, ces vices, ces vertus, ces crimes, tout ce qui, en un mot, fait de l'Amérique du Sud la plus curieuse région de la terre, avec un soin extrême et un esprit d'observation remarquable. Toute l'Amérique du Sud est là. *Rio-Janeiro* et les *Esclaves du Brésil*, les *Superstitions maritimes*, les *Curiosités de Lima*, les *Liméniennes* surtout, les *Moines de l'Amérique méridionale*, sont des chapitres très-curieux : tout est pris sur le fait, tout est bien saisi et bien rendu.

ANDRÉ BONI. — *Pays* du 25 décembre 1858.

M. F. Dabadie revient de l'Amérique méridionale. Il a visité le Brésil et le Pérou, il a doublé le cap Horn ; et maintenant, dans un volume fort agréable : *A travers l'Amérique du Sud*, il nous décrit ce qu'il a vu de l'autre côté du monde, nous fait connaître les hommes qu'il a rencontrés et les choses dont il a été témoin. Son livre contient des pages fort sérieuses et souvent fort émouvantes.....; par exemple, *Une élégie au cap Horn*, qui fait pleurer ; une attaque des *brigands du Pérou* très-dramatiquement rendue, etc.

CHARLES-LOUIS CHASSIN. — *Revue française*, livraison du 1^{er} février 1859.

M. F. Dabadie nous entraîne aujourd'hui, à sa suite, à *travers l'Amérique du Sud* : aimable guide, avec lequel on traverse sans fatigue les savanes, les pampas et les séculaires forêts vierges du nouveau monde ; avec lequel on ne craint point de pénétrer dans les vallées impénétrables, au milieu des lianes et des ravins ; avec lequel, enfin, l'on court, sans ennui, d'une frontière à l'autre, sous le charme des anecdotes qu'il sait à merveille recueillir et raconter pour égayer la route.

Nous allons d'abord et tout d'une traite, — rien que cela, — du Havre à Rio-Janeiro, et nous admirons, comme lever de rideau, cette magnifique baie de Guanabara, qui n'a pas de rivale, au dire des navigateurs.....

Le défaut d'espace nous empêche, à regret, de donner quelques

extraits du livre de M. F. Dabadie ; nous aurions aimé à reproduire une touchante histoire qu'il raconte dans le chapitre qui a pour titre : *Une élégie au cap Horn* ; les *Brigands du Pérou* nous eussent également fourni un drame intéressant , et nous eussions trouvé un énergique et noble élan patriotique à mettre en relief le *Poète des Andes*.

F. PREVOST. — *Courrier de Paris* du 29 janvier 1859.

J'accomplis le voyage de France en Amérique en compagnie d'un conteur intéressant, M. Dabadie, qui raconte ce qu'il a vu dans un volume intitulé : *A travers l'Amérique du Sud*.

Comme littérateur, M. Dabadie pourrait peut-être encourir le reproche de n'avoir pas assez *composé* ses tableaux ; mais peut-être m'objecterait-il avec raison que ce reproche est un éloge pour le voyageur, en ce sens qu'il est une garantie de la véracité de ses relations. Et, après tout, si, comme le dit le proverbe, l'homme qui vient de loin « a beau mentir, » il a beau aussi dire la vérité. Or l'accent de la vérité éclate dans les récits de M. Dabadie, et, à tout prendre, j'aime mieux celui qui expose simplement les faits et les choses tels qu'il les a vus, que celui qui substitue à la naïve réalité ses propres interprétations, parfois fort absurdes.

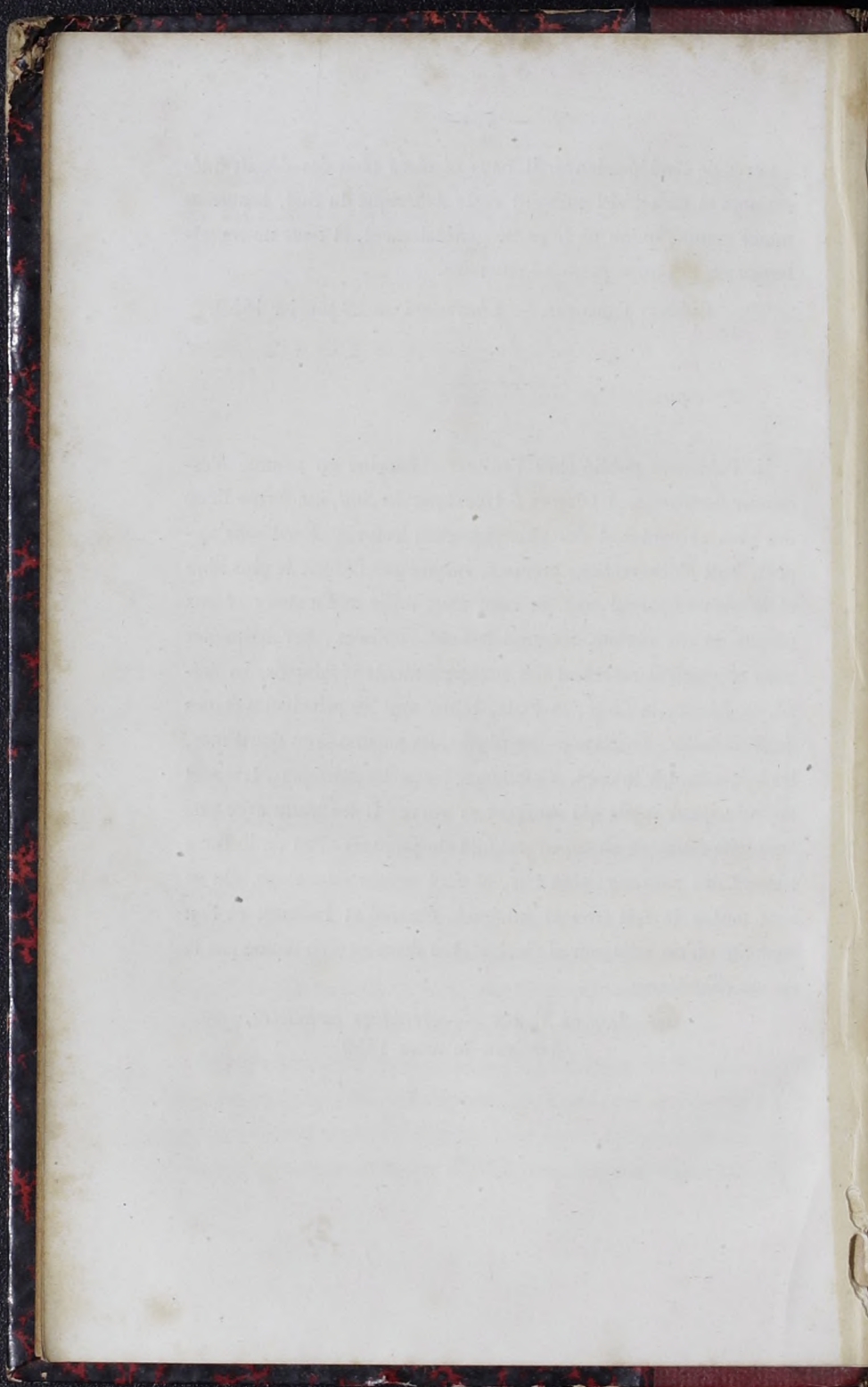
Écoutons donc M. Dabadie lorsqu'il nous parle de Rio-Janeiro, des esclaves au Brésil, des curiosités de Lima, des moines de l'Amérique méridionale, ou lorsque, dans son chapitre du *Poète des Andes*, il nous retrace un des épisodes les plus saisissants des

guerres de l'indépendance. Il nous révélera bien des détails intéressants et caractéristiques sur cette Amérique du Sud, beaucoup moins connue qu'on ne le pense généralement, et nous ne regretterons pas le temps passé à l'entendre.

CLÉMENT CARAGUEL. — *Charivari* du 28 janvier 1859.

M. Dabadie a publié chez l'éditeur Sartorius un volume d'esquisses de voyage, *A travers l'Amérique du Sud*, qui forme l'une des plus agréables et des plus piquantes lectures. Écrit sans apprêt, fruit d'observations précises, inspiré par l'esprit le plus libre et le plus impartial, cet ouvrage nous initie aux mœurs et aux usages de ces régions incomplètement civilisées, sur lesquelles nous recevons si rarement des renseignements véridiques. Le Brésil, le Pérou, le Chili, la Plata, telles sont les principales étapes de M. Dabadie; l'esclavage des nègres, les superstitions maritimes, les brigands, les moines, les femmes, les partis politiques, tels sont les principaux sujets qui exercent sa verve. Il les traite avec une âme généreuse et un esprit exempt de préjugés. Peu de lectures laissent des souvenirs plus vifs, et font penser davantage. On se sent tout à la fois ému et intrigué, charmé et instruit, et l'on souhaite qu'un voyageur si sincère et si droit ne s'en tienne pas là de ses confidences.

ISIDORE CAHEN. — *Archives israélites*,
livraison de mars 1859.



A TRAVERS
L'AMÉRIQUE
DU SUD

I

RIO-JANEIRO ET SES ENVIRONS

Au dire des navigateurs, la baie de Rio-Janeiro est la plus belle qu'il y ait au monde. Je n'oublierai jamais, pour mon compte, l'émotion qui me saisit, le jour où il me fut donné de l'admirer, accoudé aux bastingages d'un trois-mâts parti du Havre, et qui louvoyait nonchalamment en attendant l'heure de franchir la passe. Le soleil des tropiques versait sur nos têtes des torrents de lumière éblouissante et diaprait

de mille couleurs les franges d'écume qui allaient humecter les touffes roses d'*ippomæa* dont le rivage était émaillé. La brise nous apportait l'odeur enivrante des orangers, mêlée aux parfums qui s'exhalent des forêts voisines. Au sommet, sur le flanc et dans les gorges des montagnes accidentées qui entourent la baie, croissent les arbres les plus poétiques et les plus gracieux arbustes de la création. Voici, à gauche, le Crocovado (le Bossu), but favori des excursions brésiliennes ; derrière lui la Tijuka aux cascades charmantes, couverte de *chacras* et de plantations. A l'horizon, par delà les îles qui s'épanouissent au milieu des flots verts, la montagne des Orgues perce de ses flèches élégantes l'azur du ciel.

Mais à quoi bon essayer la description de merveilles qu'aucune plume, aucun pinceau ne saurait rendre ? Bien avant Rio-Janeiro, ces merveilles exerçaient sur nos compatriotes une fascination irrésistible. Dès la fin du quinzième et au commencement du seizième siècles, racontent les historiens, des navires normands venaient charger du bois de Brésil sur la côte de Guanabara, habitée par des Indiens braves, intelligents et doux, dont on chercherait aujourd'hui vainement les traces. « D'habitude, un matelot de l'équipage ou quelque trafiquant se décidait à rester dans une tribu jusqu'à ce que le bâtiment qui les avait amenés vint effectuer un second chargement. Au retour, ces individus prenaient le titre d'interprètes, et il était rare, quand ils avaient goûté de la vie indépendante des Tupinambas, qu'ils ne préférassent pas le séjour de la

bourgade indienne qui les avait adoptés au séjour de leur propre pays. »

La baie de Guanabara n'a rien perdu des magnificences qui attiraient les marins de Calais, de Dieppe et de Honfleur, depuis qu'elle a échangé son nom tupinamba contre celui de Rio-Janeiro, que lui donna, en 1552, un capitaine portugais, Alfonso de Souza, qui l'avait prise pour l'embouchure d'un fleuve. Ses îles et ses côtes ont gardé leur riche parure; ses ondes transparentes s'agitent mollement à l'abri des tempêtes et nourrissent des myriades de poissons exquis; son climat fut justement renommé tant que la fièvre jaune ne le visita pas, et il le redeviendra sitôt que des mesures sanitaires auront éloigné ce hideux fléau, qui fit sa première invasion en 1850. Malheureusement la cité que Mas de Sà, troisième gouverneur du Brésil, fonda en 1566 sur le bord occidental de la baie, n'est pas digne (peut-être le sera-t-elle un jour) de la nature qui l'environne.

Rio-Janeiro renferme, à proprement parler, deux villes : la ville ancienne et la ville nouvelle. Celle-ci, qui s'étend au delà du campo-Santa-Anna, est mieux bâtie que l'autre : ses rues sont larges et tirées au cordeau, ses maisons sont fraîches à l'extérieur; mais la vie en est absente et la population qui y réside est assez misérable. Les *Ciganos* s'y sont réunis en tel nombre, qu'une rue porte leur nom. Ces bohémiens, jadis émigrés du Portugal, sont bien la race la plus originale et la plus curieuse qui existe.

C'est dans la ville ancienne qu'il faut observer les

mœurs et la civilisation brésiliennes ; c'est là qu'on trouve les monuments (monuments médiocres), le commerce, le travail, le luxe, les arts, en un mot l'activité sociale. De loin, la capitale du Brésil offre un aspect qui ne manque ni de charme ni de grandeur. Quand on embrasse de l'ancre le Castello, où flottent les pavillons qui signalent l'entrée et la sortie des navires, la terrasse délicieuse du Passeio publico, le couvent de San-Bento, si bien situé, les *morros* couverts de maisons et de jardins, et à leurs pieds cette multitude d'églises dont les tours, construites sur le même modèle, s'élancent dans les airs, on a hâte de se jeter dans une embarcation et d'aborder à la *praia* Pharoux, pour étudier de près la ville la plus florissante de l'Amérique du Sud.

Descendons à terre, sur le *largo do Paço* ou place du Palais. En face de nous s'élève l'ancienne résidence des gouverneurs, aujourd'hui résidence de l'empereur, basse, massive, sans caractère, badigeonnée d'ocre, mal distribuée intérieurement, indigne, en un mot, de son hôte, mais ayant vue sur la baie et ses ravissants paysages. A côté de ce pseudo-palais, qu'on songe à démolir, se dressent l'église métropolitaine et la Chapelle impériale. Ici, il y a une quarantaine d'années, on faisait d'excellente musique religieuse. Un artiste éminent, venu d'Italie, dirigeait l'orchestre, et Neukomm, l'élève favori de Haydn, tenait l'orgue.

Sur la même place, non loin d'une fontaine monumentale en forme de pyramide et enjolivée d'ornements réussis, s'ouvre la porte du marché principal. On ren-

contre à ce marché toute espèce de visages et de marchandises, l'on y entend toutes sortes d'idiomes. Sans quitter l'enceinte carrée où blancs, noirs, mulâtres, Indiens, *mamalucos*, se coudoient, causent avec animation, débattent leurs intérêts, s'envoient des sourires ou des invectives, et maintes fois des horions, vous pouvez acheter une cargaison entière et variée à l'infini. Êtes-vous amateur de poisson? voici des milliers de sardines fraîches à deux vintems le cent, des camarons, des *garupas*, des *rodobabos*, des surmulets incomparables, des *anchovas* et des tas de jeunes requins à très-bon marché, dont les noirs font une consommation alarmante. On ne vous offrira pas d'huitres, quoique les huitres de Rio soient excellentes, parce que vous en trouverez gratis des rochers inépuisables à deux pas de la cale; mais, si vous désirez un crocodile, en voilà un qui se délecte dans le bassin de la fontaine. Êtes-vous amateur de singes, de perroquets, de ouistitis, de lézards monstres, de serpents, etc.? vous n'avez qu'à choisir dans le côté réservé aux animaux. Cherchez-vous des fruits? des négresses superbes, chaussées de mules coquettes, les bras et le sein moulés, le cou entouré de grains de corail, le turban fièrement posé et l'écharpe traînant à terre, se disputent l'honneur de vous vendre des oranges énormes, des tamarins, des pistaches, des bananes, des mangues, des avocats, des pommes de *cajù*, des ananas, ou des fruits de l'arbre à pain gros comme des girau-monts.

Les rues de Rio sont en général longues, étroites,

sales et mal pavées. Il est difficile de s'y hasarder en voiture sans être contusionné, et le piéton serait très-malheureux si dans les plus fréquentées, comme, par exemple, les rues d'Ouvidor, da Quitanda, da Alfandega, d'Ajuda, il n'avait la ressource des trottoirs : il s'abîmerait à chaque instant dans une fonderie. Cheminons doucement et lorgnons à loisir.

Ce monsieur jaune qui passe roide, habit noir, pantalon collant, gants beurre frais, est un Brésilien qui vit de *curne seca*, de *feijons* et de manioc, afin de pouvoir payer ses nippes. Celui qui le croise, pantalon et veste de cotonnade blanche, chapeau tromblon, cravate et gilet absents, n'est rien moins qu'un millionnaire *importé* jeune des îles Açores ou du Cap-Vert. A douze ans il faisait l'usure, volait son patron, volait les nègres, et il conserve si bien les habitudes sordides de ses jours de misère, qu'il n'oserait dépenser mille reis quotidiennement (trois francs) de peur de se ruiner. Le grand maigre qui court, afin d'arriver à temps à la Bourse, est décoré de plusieurs ordres, chambellan de l'empereur, *commendador*, et de plus philanthrope en herbe. Mais il continue à faire la traite, et vingt mille hommes au moins... sans compter les noyés en mer, ont payé de leur liberté le palais qu'il s'est fait bâtir. — A la porte de ce bouge sombre d'où émane une odeur infecte, un noir cuisine son dîner, qui consiste en *pipocas* ou grains de maïs verts cuits dans un tesson de poterie. Un peu plus loin, sur les marches d'une église, une vieille négresse édentée, délabrée comme les sorcières de Macbeth, remue dans une

casserole je ne sais quelle sauce immonde où tous les esclaves de sa tribu africaine qui passeront vont tremper leurs doigts. — La dame à demi nue qui montre un œil de gazelle derrière sa jalousie est une Brésilienne pur sang : elle restera des heures entières plantée là, à regarder machinalement devant elle, et ne changera de position que pour sucer un caramel ou une tranche de *melancia* (melon d'eau). Quelle différence entre cette créature somnolente et la robuste *quitandera* (marchande ambulante) qui porte sur sa tête un panier d'oranges *selectas*, sur son dos un négrillon retenu par une large ceinture et à qui elle donnera le sein en trottant! — Faites place à l'interminable suite de voitures de deuil qui se dirige vers le cimetière. Au luxe déployé, vous pensez avoir sous les yeux le convoi d'un prince ou tout au moins d'un sénateur. Il n'en est rien cependant : le mort qu'on fête ainsi est un bambin de modeste origine. Sa famille s'endette et se ruine pour accumuler des trésors sur son cadavre et l'enterrer avec une pompe royale. C'est peut-être absurde, mais c'est l'usage, et cet usage console les mères. — Si cela vous plaît, arrêtez-vous dans ce restaurant brésilien (*casa de pasto*) : la serviette n'y existe pas, les murs sont nus et les sièges durs; mais on vous servira un *caldo de substancia* ou bouillon aux herbes aromatiques, du jambon, de la morue, et, à supposer que vous ayez la bouche doublée et chevillée en cuivre, du *molho* ou sauce piquante composée de vinaigre et de piment.

Une des choses qui frappent le plus l'étranger à Rio

Janeiro, et, disons-le, qui l'attristent, c'est la masse de noirs qui traînent dans toutes les directions leurs guenilles fétides. Où qu'il aille, il aura la douleur de se heurter à des malheureux condamnés, sous un prétexte dérisoire, aux humiliations et aux tortures infâmes de l'esclavage. L'esclavage, voilà la plaie du Brésil, voilà sa honte, voilà son crime aux yeux de la civilisation; honte et crime d'autant plus énormes, que toutes les anciennes colonies espagnoles de l'Amérique méridionale ont enfin reconnu les droits sacrés de l'humanité et affranchi les noirs. Des sophistes intéressés à défendre une mauvaise cause, une cause impie, osent prétendre au delà de l'Océan et même au milieu de nous, dans la patrie de Voltaire et de Condorcet, qu'on doit laisser au temps le soin de préparer l'abolition d'une *propriété* immorale. Mais ils outragent la raison, et nous doutons qu'ils aient jamais senti un cœur battre dans leur poitrine. (Voir le chapitre des *Esclaves au Brésil*.)

A propos d'esclaves, je raconterai un fait qui eut lieu en ma présence, le soir même de mon arrivée à Rio. En sortant de la Douane, où des employés trop zélés avaient voulu taxer comme marchandises notre linge sale, nos bottes remontées et jusqu'aux dames et aux échecs qui avaient occupé nos loisirs durant la traversée, je suivis mes bagages à l'hôtel de la Bourse, tenu par un Français, et je me mis à dîner. Je savourais un *ignabou* rôti, le plus succulent des oiseaux qu'on puisse servir sur une table, lorsqu'un bruit horrible vint me distraire de cet exercice gastronomique. Aux

cris aigus qui partaient de l'étage supérieur, toutes les personnes qui dinaient dans la salle se levèrent, et madame R.... se précipita de son comptoir. Je m'élançai après elle dans une chambre où se passait une scène étrange. Le maître de l'hôtel, accroupi devant un lit d'où s'échappaient des exclamations rauques, et entouré de sept ou huit individus, discourait en portugais. Je demandai l'explication de ce vacarme, et un garçon me la donna.

— Ce n'est rien, me dit-il : on a amené au patron un noir *neuf*¹, et cet animal, persuadé que nous allons le dévorer, s'est réfugié sous ce lit ; on ne peut l'en arracher. Nous avons beau lui répéter que les blancs ne sont pas des anthropophages ; il hurle comme si nous le destinions à notre prochain repas.

— Les noirs qui arrivent d'Afrique ont-ils tous cette crainte ? demandai-je.

— A peu près, du moins quand ils sont jeunes ; car il paraît qu'on leur fait des contes là-bas, afin de leur inspirer la haine de l'esclavage. Mais il suffit de les envoyer quelque temps sur une plantation, au milieu de noirs déjà formés, pour que ces terreurs s'évanouissent.

On réussit enfin à tirer de son asile le noir, qui se débattait et frissonnait de la tête aux pieds. J'allai retrouver mon *ignabou*, mais je ne pus continuer de manger, tant je me sentais impressionné du tableau que j'avais eu sous les yeux.

¹ On appelle noir *neuf*, à Rio, les noirs qui arrivent de la côte d'Afrique, portés par des négriers.

Je ne tardai guère à me coucher, et je dus subir des tribulations auxquelles ne se dérobe aucun nouveau débarqué. Rio-Janeiro, — et c'est là un de ses pires désagrément, — est infesté d'insectes abominables qui excèrent la race humaine, s'il faut en juger par l'a-charnement qu'ils mettent à la persécuter. Il vaudrait mieux être traqué par les farouches Euménides que par les légions de cancrelats, de *bit chos*, de scorpions, de mille-pattes, de moustiques, etc., qui conspirent incessamment contre le bien-être de notre espèce. En vain la chaleur et le sommeil m'accablaient : je fus obligé, avant de fermer la paupière, de livrer un long combat aux moustiques altérés de sang qui sifflaient à mes oreilles comme des flèches.

J'étais à peine endormi qu'un tapage affreux me réveilla en sursaut. Des lueurs mystérieuses, se glissant à travers les barreaux de la fenêtre, éclairaient ma chambre. J'entendis monter de la rue un bruit de chaînes, mêlé à d'autres bruits confus et à des lamentations déchirantes. Puis, de temps en temps, un chœur formidable jetait au vent des paroles sinistres que je ne comprenais pas. Qu'y avait-il donc ? Je m'habillai à la hâte, j'allumai ma bougie, et je courus à travers l'hôtel, en quête de renseignements. Je ne rencontrai personne : tout le monde était déjà dehors. Sur le seuil, je trouvai enfin madame R... contemplant avec un sourire voltairien une cérémonie nocturne imitée de notre moyen âge. Des files de moines encapuchonnés, armés de croix, de bannières, de reliques et d'une infinité de symboles religieux, condui-

saient à pas lents une file interminable de Brésiliens et de Portugais, membres de diverses congrégations. Ces hommes, dont plusieurs appartenaient à la société élevée, étaient nus jusqu'à la ceinture; ils portaient à la main des torches ardentes et traînaient sur le pavé des fers d'un poids considérable en chantant d'une voix lugubre les psaumes de la pénitence. A des signaux convenus, la prière collective s'interrompait, et d'autres hommes, armés de fouets, criblaient de coups nos dévots. Une foule immense et grouillante suivait la procession. Je croyais rêver.

— Avez-vous la bonté de me dire où je suis et ce que tout cela signifie? demandai-je à madame R.... qui riait de mon étonnement; je ne sais, en vérité, si je dors ou si je veille. Où suis-je, de grâce, où suis-je?

— Vous êtes parbleu bien à Rio-Janeiro, capitale du Brésil, ville très-civilisée... à ce qu'ils disent.

— Mais encore...?

— Ah! voilà: la fièvre jaune sévit cruellement ici depuis deux mois. Effrayés du nombre des victimes et de l'impuissance de la médecine, bien que les homœopathes aient eu d'assez jolis résultats, des hommes haut placés ont imaginé d'organiser la promenade que vous voyez, dans l'espoir de fléchir la colère céleste et d'arrêter le *vomito negro*. Je vous assure que tous ces individus, — excepté les moines, peut-être, — y vont de bon cœur, car ils sont ignorants, superstitieux, et ils aiment le bruit à la folie.

Cette dernière observation était juste. A la fois lé-

gers et passionnés, énervés par le climat, ennemis du travail, livrés aux douceurs d'une mollesse traditionnelle, les indigènes de Rio courent avec une ardeur fiévreuse à tout ce qui brille, à tout ce qui frappe l'imagination ou les sens. Leur vie pourrait se définir : une sieste interrompue par des fêtes. Or, les fêtes étant comme le pain des Rio-Janeiriens, ceux-ci ont pris leurs mesures pour ne pas mourir d'inanition. Sans compter les solennités nationales, les grands et les petits galas, le carnaval, les fêtes de la Pentecôte et la neuvaine de Saint-Antoine, ils célèbrent la fête d'une kyrielle de saints tellement inconnus qu'ils ne figurent pas même au calendrier.

Sacrées ou profanes, ces fêtes sont annoncées dès la veille par les cloches et des pétards chinois. S'il s'agit d'une fête *majeure*, le carillon des cloches et la détonation des pétards durent toute la nuit, troublant le repos des gens paisibles. On allume dans les rues des feux de joie autour desquels les *molèques* (jeunes noirs) et les commis portugais gambadent et criaillent de la façon la plus disgracieuse. Ce ne serait rien si ces malotrus ne s'amusaient pas à lancer de tous côtés des fusées, nommées *busca-pés* (cherche-pieds), qui poursuivent le passant, éclatent entre ses jambes, et brûlent son pantalon ou sa redingote... quand elles ne lui crèvent pas un œil. La tyrannie de la coutume est si forte au Brésil, qu'on la subit bon gré malgré, et que la police essayerait vainement d'abolir le dangereux usage des *busca-pés*, ou celle des *intrudes*.

Les *intrudes*, — nom que l'on donne aux réjouis-

sances du carnaval, — sont une imitation trop exacte des saturnales de l'ancienne Rome. Si elles font le bonheur de certains Brésiliens et surtout des Brésiliennes, elles désolent l'étranger, qui doit se résigner à demeurer trois jours de suite enfermé chez lui, ou à voir sa toilette dévastée en mettant le pied dehors. Du dimanche au mardi gras, il est impossible de circuler sans recevoir sur la figure, sur la tête, sur l'estomac ou sur le dos, une grêle de projectiles en cire (*limoes de cher*). Ces projectiles, en forme de citron, diversement coloriés, partent de toutes les portes, de toutes les fenêtres, et vomissent en se brisant des flots d'eau glacée ! Quand cette eau est parfumée et qu'elle vient d'une belle *senhora*, on s'en console à la rigueur, en usant du droit incontesté de s'introduire dans la maison et d'embrasser à bouche que veux-tu son ennemie pour rire. Mais dans le cas contraire, et surtout si, au lieu de citrons légers, on reçoit des cruches d'eau, on maudit le bourreau mâle ou femelle, et on attaquerait volontiers son balcon à coups de pierres. Malheureusement on s'exposerait ainsi à se faire massacrer, sans préjudice du châtement que les tribunaux infligeraient à la victime des *intrudes*. Au reste, les *intrudes*, dédaignées par l'aristocratie brésilienne et de mauvais goût entre Européens, ont cela de bon qu'elles égayent les noirs et adoucissent momentanément leur destinée déplorable. Les trois jours du carnaval sont pour les esclaves les meilleurs de l'année. Aussi comme ils en profitent ! Quelle joie et quels rires inextinguibles lorsqu'ils enfarinent le visage ou inon-

dent les loques d'un camarade saisi à l'improviste ! Avec quelle volupté ils se jettent des baquets d'eau plus ou moins sale en chantant victoire ! Le jeu est fort grossier, mais ces pauvres diables de noirs y goûtent un plaisir si franc et si vif qu'on le leur pardonne.

J'ai cité les fêtes de la Pentecôte. Ce sont les fêtes les plus animées de Rio-Janeiro, et elles se prolongent une semaine entière. Dès la veille du dimanche mémorable où le Saint-Esprit descend sur les Apôtres, le campo Santa-Anna est le théâtre d'une agitation qui ne finira que le dimanche de la Trinité. Des châteaux en carton, des guinguettes, des tréteaux de saltimbanques, couvrent l'immense place. Au coucher du soleil, le campo s'éclaire à *giorno* : pas un cabaret, pas une mesure qui n'ait sa guirlande de feu ; on met des lampions et des lanternes jusque dans les arbres, qui s'efforcent de verdier sur un terrain sablonneux et aride. Les promeneurs débouchent des rues environnantes et se répandent çà et là, bayant à l'illumination, écoutant le bruit infernal des musiciens en plein vent, contemplant les exercices d'Hercule ou les quadrilles licencieux d'une populace en liesse. De dix à onze heures les familles honnêtes se retirent. Il ne reste sur le champ de bataille que des jeunes gens en quête d'une bonne fortune et le *vulgum pecus* des noirs, négresses, mulâtres, mulâtresses libres et courtisanes de bas étage, lesquels sont les véritables rois de la fête. La fête alors tourne à l'orgie. On s'interpelle à haute voix, on s'embrasse aux sons de l'orchestre enrhumé, on cherche des seins nus, on se gorge

de fruits et de gâteaux, on s'abreuve de limonade, de vin et de *caixaça*, et l'on tombe souvent ivre mort, ou l'on va cueillir à deux pas des faveurs complaisantes. Les récréations du mardi ont moins de *haute graisse*, comme dirait Rabelais, et plus d'éclat. L'aristocratie elle-même ne dédaigne pas de s'y montrer. Il y a sur le campo une profusion inouïe de lumières qui lui donnent un aspect magique. Vers minuit on tire, en même temps qu'au Cattete, un feu d'artifice qui arrache de toutes les bouches noires ou bronzées des exclamations de joie frénétiques.

Les solennités religieuses sont célébrées à Rio avec une pompe rare. L'église métropolitaine de la Candelaria, celle des Carmes, et surtout celle de Saint-François de Paule, dédiée au saint le plus vénéré du Brésil, — il y est peint sous la forme d'un vieillard à longue barbe blanche, et, au dire des croyants, fait sans cesse de nouveaux miracles; son image est entourée d'ex-voto, de jambes, de bras, de têtes et autres membres du corps humain modelés en cire, — étalent en ces occasions un luxe oriental. Elles sont très-curieuses à visiter les soirs de la semaine sainte et la nuit de Noël, où elles demeurent ouvertes à la piété des fidèles, qui viennent à flots pressés stationner sur leurs dalles. On ne voit que lustres, candélabres, fleurs, tentures de soie, ornements d'or et d'argent.

Dans la matinée du vendredi saint, le clergé prêche la passion de Jésus-Christ, et les orateurs sacrés terminent leur discours par un coup de théâtre qui produit toujours son effet sur l'auditoire. Après avoir con-

duit la victime au jardin des Oliviers, puis de Caïphe à Pilate, ils la suivent au sommet du Calvaire, où l'accueillent les chants funèbres d'un chœur caché derrière une draperie. Tout à coup la draperie tombe, l'on aperçoit Jésus couché sur son sépulcre que garde un soldat romain, et le prêtre crie d'une voix terrible, à l'assemblée frémissante : *Voilà votre Sauveur que vous avez tué!* Explosion formidable de sanglots et de gémissements.

Le clergé de l'église des Carmes ne se borne pas à prêcher la passion : il la joue et la joue en plein soleil. Dans la procession qu'il ordonne avec un talent réel de mise en scène figurent tous ceux qui eurent un rôle dans la fameuse tragédie. On se croirait à Jérusalem, à l'époque où succomba le Dieu-martyr. Voici le Fils du charpentier couronné d'épines, le visage blême, pliant sous le fardeau de la croix. A ses côtés marchent le dévoué Simon et le coquin à mine effrontée qui a nom Barrabas. Voici Caïphe et Pilate tout honteux et n'osant regarder en face le public, qui a bien envie de les insulter. Ce bourreau revêtu d'une casaque rouge porte une échelle, cet autre des clous et un marteau. Derrière eux un argousin agite le roseau ironique, et son camarade, affublé d'un costume impossible, montre l'éponge imbibée de vinaigre. Enfin des centaines de comparses, traînant des robes brunes, vertes et noires, vous représentent la multitude juive qui a exigé le sang du Christ et qui accompagne l'agneau sans tache au supplice.

Les autres processions de la semaine sainte, — il y

en a une par jour, chaque paroisse faisant la sienne, — s'achèvent à la lueur des flambeaux, de même que la grande procession du 14 août et celle du 27 janvier, où l'on célèbre magnifiquement la fête de saint Sébastien, patron de Rio-Janeiro. Toutes les congrégations de moines, toutes les confréries de pénitents, se rendent à cette dernière parade, ainsi que la garde nationale à pied et à cheval. Au moment où le clergé sort de l'église de la rue Droite, — ainsi nommée sans doute parce qu'elle est tortueuse, — les soldats-citoyens tirent des coups de fusils, et ils se livrent, — beaucoup en détournant la tête de frayeur, — au même exercice quand il rentre. Des centaines de petits enfants, travestis en moines, en anges, en évêques, etc., et conduits par des négresses, se mêlent au cortège. Quelques-uns sont parés comme des chasses, couverts de diamants et de tous les brimborions qu'a pu réunir sur eux la vanité maternelle.

La procession de saint Georges, qui a lieu le jour de la Fête-Dieu (*Festa do Corpo de Deus*), est la plus solennelle comme la plus originale et mérite une description particulière. Saint Georges est le patron du Brésil ; cette circonstance explique l'enthousiasme que la vue de son effigie excite chez les Brésiliens, très-fiers et très-jaloux de leur nationalité, comme tous les peuples naissants. Dès le matin la ville est en émoi, les hommes et les femmes revêtent leurs plus somptueux habits, les maisons se couvrent de tentures, les gardes nationaux à cheval se pavanent sous leur uniforme écarlate et vont se joindre à la troupe chargée

de faire régner l'ordre dans la foule qui encombre de bonne heure les rues Direita, dos Pescadores, da Quitanda et da Assembleia, que parcourra la procession. Une heure sonne : les cloches de la chapelle impériale redoublent de frénésie, trois girandes tirées sur le *largo do Paço* et les salves de quatre canons rangés le long du palais annoncent le commencement de la cérémonie. Plaçons-nous, si vous voulez, à une croisée du café Troyon et examinons le cortège.

À l'avant-garde marche un artificier noir qui s'arrête à tous les carrefours pour tirer des fusées. Un escadron de cavalerie lui succède, suivi d'un piqueur à cheval à la grande livrée de l'empereur. Viennent ensuite les musiciens de saint Georges, tous nègres, munis de flûtes, de cors d'harmonie, de trompettes et de tambours, et répétant sans cesse la même marche, monotone comme la pluie de Saint-Médard. Nos virtuoses africains ont un énorme chapeau de feutre blanc sale à bords tombants, une casaque de serge rouge bordée d'un large galon jaune, un pantalon blanc et des souliers blancs, ornés de rosettes rouges. Hurrah ! hurrah ! le grand saint Georges se présente sur un cheval blanc superbement *habillé* et tenu en main par deux piqueurs. C'est un mannequin, mais un mannequin splendide et décoré du grand cordon de l'ordre du Christ, sans compter que les diamants de la couronne étincellent sur sa poitrine. Saint Georges a sur la tête un casque de carton doré, au sommet duquel ondule un panache de plumes blanches. Il a une cuirasse à lambrequin fond vert, criblée de dorures ; ses

cuisse et ses jambes sont doublées de velours noir uni, coupé de bandes d'or; son manteau de velours vert est brodé en or. A son bras gauche est attaché un bouclier, et sa main droite tient un étendard rouge avec une croix blanche. Sa lance s'appuie sur son pied droit, le fer en bas, en signe d'humilité. Non loin de saint Georges s'avance un personnage dont la légende a fait son compagnon fidèle. C'est un chevalier haut de six à sept pieds, un géant en chair et en os, armé de toutes pièces... en carton imitant le fer, et agitant un vaste étendard où sont brodées les armes du Brésil. Ce preux a le casque en tête et la grille de la visière baissée, comme s'il allait combattre en terre sainte ou jouter dans un tournoi. Son coursier, aussi simple de tenue que son maître, est entièrement caché sous une housse de cuir jaune-chamois; il a la queue emprisonnée dans un sac de peau de même couleur. Une vingtaine de chevaux tirés des écuries impériales et richement caparaçonnés, conduits sur deux de front par des piqueurs à pied, terminent la cavalcade, qui recueille sur son passage une abondante moisson d'applaudissements et de bravos.

A la procession du *Corpo de Deos* assistent les confréries de Rio, bannières déployées, le clergé de toutes les églises, les moines de tous les couvents, les chevaliers de l'ordre du Christ, les chambellans de Sa Majesté et les hauts dignitaires de l'Empire; enfin l'empereur lui-même, en grand costume et escorté d'un brillant état-major, porte sous le dais le *Spiritu-Santo*. Un détachement d'infanterie de ligne ferme la marche.

Avant de rentrer à la Chapelle, la procession fait le tour du palais, et la famille impériale la regarde défiler du haut d'un balcon. Quand tout est fini, trois girandes sont tirées sur le *largo do Paço* ; à ce signal répondent l'artillerie des forts et de la marine militaire, en même temps que trois décharges de mousqueterie exécutées par les gardes nationaux et les soldats massés aux environs de la Chapelle.

Des manifestations religieuses qui précèdent au théâtre, il n'y a guère que la main. On devine que les Brésiliens, adorant les premières, doivent aussi aimer le second. Le goût, inné chez eux, des représentations scéniques est d'ailleurs un noble goût, car le théâtre a pour mission de former l'intelligence et d'élever le cœur. L'art dramatique et l'art lyrique sont dignement honorés et encouragés à Rio, et nous en félicitons les amateurs de cette ville. Ils ne reculent devant aucun sacrifice pour attirer les meilleurs artistes de l'Europe, ils ne leur marchandent ni l'or ni les ovations. Demandez plutôt à madame Stolz et au ténor Tamberlick.

Sans parler des théâtres d'ordre inférieur, Rio-Janeiro a trois théâtres ordinairement desservis par trois troupes distinctes, l'une italienne, la seconde portugaise et l'autre française. Le théâtre de San-Pedro d'Alcantara, — un des plus vastes et des plus beaux que nous ayons vus, — incendié il y a quelques années et rebâti en un clin d'œil, est surtout consacré à la musique, quoiqu'il ne proscribe pas d'une manière absolue les chefs-d'œuvre comiques et tragiques. Tantôt des Italiens et tantôt des Français y chantent les

opéras de Rossini, de Meyerbeer, de Hérold, d'Adam, d'Auber, de Halévy, de Donizetti, de Verdi, de Mercadante, etc., et les dilettanti impressionnables n'y manquent pas, surtout les soirs de représentation à bénéfice.

Le théâtre de San-Januario, plus modeste, cultive ordinairement le petit répertoire français, c'est-à-dire nos mélodrames, nos vaudevilles et nos pochades. On y joue les pièces amusantes des Variétés, du Palais-Royal et les crimes des boulevards. Cela plaît fort à nos compatriotes, qui s'imaginent un instant revivre dans ce Paris si regretté, et cela plaît aussi à un habitué qui en vaut deux..... l'empereur du Brésil lui-même. D. Pedro II, qui sait notre langue mieux que tel académicien, bien qu'il ait la modestie de ne pas croire à son immortalité, D. Pedro II, non content de dévorer nos bons ouvrages de littérature sérieuse ou légère, raffole de Scribe, de Bayard, de Dumersan, de T. Barrière, de Lefranc, de Labiche et même, Dieu nous pardonne! de M. Clairville. Je suis vraiment étonné qu'il n'ait pas encore décoré Henri Mürger, ce charmant esprit, de l'ordre du Christ ou de la Rose, car Mürger l'a fait rire à mourir avec sa *Vie de Bohême*.

Le commerce, les sciences, les arts et l'industrie se sont beaucoup développés à Rio-Janeiro depuis le commencement du siècle. Ce résultat est dû en partie aux efforts de Jean VI, roi de Portugal. Lorsque ce souverain fut chassé de son royaume par les armées française et espagnole coalisées, il demanda un asile au Brésil, cette perle de ses colonies, et aima mieux s'éta-

blir à Rio qu'à Bahia, malgré les avantages qu'offrait cette dernière place, ancienne capitale du pays. On l'y reçut à bras ouverts. Le Brésil subissait alors les rigueurs du système colonial, rigueurs fatales à sa prospérité. Le monarque exilé se hâta de les abolir et déclara libre l'entrée des ports brésiliens, jusque-là réservée aux navires portugais, dans l'intérêt des marchands et des armateurs de la métropole. Deux mois plus tard, le 1^{er} avril 1808, il compléta cette sage mesure en conseillant aux indigènes d'exploiter certaines industries lucratives qu'on avait eu le tort de leur interdire. La même année vit s'établir à Rio une imprimerie et le premier journal. Les Brésiliens purent ainsi travailler à s'enrichir en même temps qu'à s'instruire, et comme ils ont l'esprit vif, le niveau intellectuel de la nation s'éleva rapidement. En 1816, des Français d'un mérite reconnu — le Français, a-t-on dit, est le missionnaire de la civilisation — fondèrent à Rio une Académie des beaux-arts qui existe encore. Jean VI les accueillit avec une bienveillance marquée et les seconda de tout son pouvoir. C'est sur les plans de l'un d'eux, l'architecte Grandjean de Montigny, qu'il fit construire dans la rue Droite, en 1820, l'édifice qui sert de Bourse et qui devait être, l'année suivante, le théâtre d'un horrible carnage.

Don Pedro I^{er} et son fils, l'empereur actuel, ont continué l'œuvre de Jean VI, en sorte que le progrès ne s'est jamais ralenti au Brésil. Seulement Rio a marché plus vite que les autres villes, et à l'heure où nous écrivons il y a peu de cités

maritimes sur le globe qui soient aussi fréquentées que sa baie. Le mouvement de la navigation y est entretenu par des maisons de commerce colossales, portugaises, anglaises, suisses ou américaines, qui transforment en or le sucre, le café, l'acajou et les autres richesses naturelles d'un sol éminemment fertile. Ces maisons sont en général des comptoirs établis par des négociants de Lisbonne, de Porto, de Londres, de Liverpool, de New-York ou de Zurich, et brassent des millions d'affaires, tandis que les Français sont tailleurs, coiffeurs, horlogers, maîtres d'hôtel, parfumeurs, chemisiers, libraires, dentistes. Nous ne mentionnons pas le médecin, le cuisinier et le professeur français, car on sait qu'ils fleurissent sur tous les points de l'univers. Du reste, tous les métiers mènent au but, et je citerais nombre de nos compatriotes qui ont amassé des fortunes rondelettes à vendre des images, des cravates, des poupées ou de l'huile de Macassar.

La rue d'Ouvidor, qui traverse le centre de Rio, se distingue des autres en ce qu'elle est aussi française, ou peu s'en faut, que la rue Montmartre. Là se sont groupés nos boutiquiers; là s'alignent les magasins décorés avec luxe et magiquement éclairés; là sont étalés avec un goût, un *chic* parisien, ces mille objets que nos ouvriers seuls ont l'ingéniosité de produire, et qui tentent si fort les étrangers. N'allez pas demander ailleurs les belles étoffes, les meubles à la mode, les bijoux adorables, les châles de l'Inde... ou de Biétry, les glaces de salon, les parfums, les gants, la pâtisserie, les jouets d'enfants, les estampes, les livres, ni

même les dents osanores ou la médecine dont vous pourriez avoir besoin. Tout cela abonde dans la rue d'Ouvidor, et le marchand y débite sa marchandise en accompagnant l'*article* de sourires qui tranchent avec la mine rébarbative des marchands portugais; il gratifie même l'acheteur du cancan de la veille et du dernier calembour commis par le loustic du Cercle français, où la cuisine est meilleure (*experto crede Roberto*) que l'esprit des sociétaires.

Rio, qui possédait déjà un arsenal, une fonderie de canons, des ateliers de construction maritime, une école militaire, une école de marine, une bibliothèque publique considérable, des cabinets de lecture, des institutions philanthropiques, dont plusieurs poursuivent ardemment l'extinction graduelle de l'esclavage, des fabriques et des usines de divers genres, Rio adopte à son tour les voies ferrées. Deux sont déjà livrées à la circulation. En même temps se multiplient les journaux politiques ou littéraires, les revues et les publications de toute sorte réclamées par la curiosité de la classe instruite. Nous citerons parmi les feuilles qui ont une clientèle nombreuse ou suffisante le *Jornal do Commercio*, le *Diario do Rio-Janeiro*, le *Correio mercantil*, le *Correio da tarde*, le *Grito nacional*, le *Periodico dos pobres*, la *Marmota*, le *Philantropo*.

La presse grande et petite jouit au Brésil d'une liberté sans limites et accueille indifféremment toutes les élucubrations payantes, ce qui lui constitue des revenus juteux. Il n'est pas un citoyen de Rio qui

ne brûle de se faire imprimer et de lire un de ses vingt pseudonymes au bas d'une *publicação a perdido* (article communiqué). L'un attaque le gouvernement; l'autre dénonce un abus, celui-ci accuse tel fonctionnaire ou tel magistrat de violer la loi ou de commettre des excès de zèle. Puis viennent les rancunes et les intérêts particuliers, qui emploient à l'occasion les armes de la calomnie. Malheur au commerçant improbe, au juge mercenaire, à l'administrateur incapable, à l'industriel qui a des concurrents sur la place : *Justitia* ou *Veritas* le clouera au pilori de la publicité et, s'il le faut, exagérera ou inventera des faits qui nécessiteront une justification prompte. Quant à la réclame, les Brésiliens la fabriquent de main d'ouvrier. Elle revêt toutes les formes et toutes les couleurs dans la presse rio-janeirienne, même les formes de la poésie, car on naît poète là-bas comme on naît paresseux. Certains mendiants sollicitent par la voie des journaux la charité publique; ils lui adressent des appels aussi singuliers que la fierté de ces vagabonds qui font à cheval ou dans un hamac leur tournée quotidienne et vont ensuite déposer leur récolte dans une habitation confortable. Les derniers sont à ménager : ils commandent plutôt qu'ils ne prient, et ils ont un vocabulaire d'injures au service de l'âme charitable dont l'aumône est par eux jugée maigre. Nous n'insisterons pas sur les épitaphes et les élégies encadrées de noir qui se pressent en colonnes dans les feuilles de Rio. Chaque numéro en contient une enfilade où les images les plus discordantes, les comparaisons les plus

drôles et les hyperboles les plus phénoménales se heurtent et se confondent. Quiconque meurt à Rio, vieux ou jeune, homme, femme ou enfant, est sûr de recevoir en sortant de ce monde les adieux d'une plume intrépide. On le comparera au moins à la rose parfumée, aux anges, à Camoëns..... ou à Socrate, selon la position sociale, l'âge et le sexe.

La *viracão* ou brise de mer, qui se lève régulièrement quatre fois par jour, et les pluies diluviennes qui changent en canaux les rues de la ville, ne suffisent pas à tempérer l'excès d'une chaleur torride. Aussi beaucoup d'étrangers ont-ils élu domicile dans les faubourgs ou dans la banlieue, au Cattete, à Botafogo, à Catumbi, à Matacavallos, à San-Cristovan, ou encore à Praia-Grande et à Santo-Domingo, de l'autre côté de la baie. Les endroits que nous nommons sont de véritables paradis terrestres, embellis de *chacras* blanches et coquettes. Une végétation luxuriante y fournit un ombrage éternel et des fruits dans toutes les saisons. On se croirait au pays des rêves lorsqu'on se promène dans ces jardins et ces forêts enchantés. Ici, des haies épaisses de mimosas jaunes, violets, blancs ; des bromélias au calice de corail et aux folioles bleues, des calyptantes (*craveiro da terra*) dont les boutons ont l'odeur du girofle, des verveines fébrifuges, des lantanas aromatiques d'où l'on tire des boissons agréables, des abutilons dont les fleurs se mangent mêlées avec la viande, des xilopies soyeuses (*embira*) dont les baies rougeâtres ont le goût du poivre, des millepertuis (*allacrim brabo*) dont les feuilles guérissent la

morsure des serpents ; là, des chorisias aux fleurs de pourpre, des orangers, des tamariniers, des manguiers, des cocotiers, et une myriade d'arbres chargés de parasites et de lianes enchevêtrées. Le plus gracieux oiseau de la création, celui auquel les Indiens donnaient les noms poétiques de rayon ou cheveu du soleil (*guaimumbi*, *guaracinga*) et que les Brésiliens désignent sous le nom si doux de *beja-flor*, l'oiseau-mouche, vole de fleur en fleur et dispute leur amour à des papillons d'une beauté sans égale, tels que le phalène agrippine à l'immense envergure, le nestor aux ailes bleues qui chatoient, le leïlus à la robe noire sillonnée de raies vertes et ces lépidoptères qui exhalent une odeur de musc. La nuit n'interrompt pas ici la fête de la nature : tandis que les oiseaux s'endorment, des milliers d'insectes fantastiques se réveillent aux premières étoiles ; ils constellent le gazon de points d'or, ou tracent dans l'atmosphère des sillons lumineux.

Le dimanche, l'aspect de Rio est silencieux et morne. Les Brésiliens, ce jour-là, tiennent compagnie à leurs femmes, qui ne sortent guère que pour se rendre à l'église, ou ils suivent les étrangers extra-muros. Tout le monde a soif de villégiature et désire respirer l'air frais de la campagne. Ceux qui ne sollicitent pas l'hospitalité de *chacras* amies vont en bateau, en voiture, à cheval ou à pied à San-Christovan, à Botafogo, à Praia-Grande, à la Tijuka, au Jardin Botanique, et dînent au milieu des fleurs, dans des restaurants qui valent bien les gargotes de Montmorency ou de

Saint-Cloud. D'autres vont jouer aux quilles, s'exercer à la carabine, répéter des chœurs nationaux, ingurgiter de la bière et du vin de Champagne au tir de Matacavallos, où la France, la Suisse et l'Allemagne fraternisent le verre en main. Des familles entières, escortées de noirs munis de vivres, font lentement l'ascension du Crocovado, haut de deux mille cinq cents pieds, pittoresque au delà de toute expression et où l'on marche de surprise en surprise : on découvre à chaque instant, du sentier tracé au flanc de cette montagne boisée, des panoramas qui défient le pinceau, des contrastes inattendus. D'habitude, on mange et on fait la sieste à mi-chemin, à côté de la *Mã d'agua* (mère de l'eau), réservoir inépuisable alimenté par une source et une cascade, et d'où part le canal voûté, d'une lieue et demie de long, qui conduit à la fontaine de la Carioca l'eau destinée à la consommation générale. J'ignore si, comme l'assurait Rocha-Pitta, « cette eau donne une voix pleine de séductions aux musiciens, et si les femmes qui y baignent leur visage se parent d'une beauté nouvelle ; » mais je sais qu'elle a un goût exquis d'aromates, et que je la préfère à des liqueurs justement renommées. De la *Mã d'agua* à la *Pinheira* la pente devient très roide, et de ce dernier lieu (où l'on a coutume de stationner et de boire une *sangria* dans la maison du garde) au sommet de la montagne, divisé en deux par un ravin profond, elle se dresse à pic. Ce n'est pas sans suer et haleter qu'on atteint le pont branlant jeté sur le ravin ; mais aussi comme on est dédommagé de ses fatigues !

Le tableau qui se déroule sous les yeux du spectateur est sublime : on demeure en extase, on se sent heureux de vivre, et du fond de l'âme s'échappe un hymne à la nature, cette mère féconde, cette divine magicienne, cette grande consolatrice des affligés !

LES ESCLAVES AU BRÉSIL •

De toutes les questions de philosophie sociale qu'agite l'esprit moderne, il n'en est aucune d'aussi importante que celle de l'esclavage et qui ait motivé des discussions aussi ardentes. Dédaigneux de l'expérience et en insurrection ouverte contre le bon sens, les théoriciens de l'esclavage accumulent, pour le besoin de leur cause, les sophismes, les contradictions et les absurdités les plus étranges. Les noirs, à leurs yeux, ne sont pas seulement de race inférieure : ce sont des animaux obéissant aux impulsions machinales de l'instinct, mais entièrement dépourvus de jugement, de volonté, de moralité, en un mot, de tout ce qui constitue l'homme et fait de lui un être *personnel*.

Leur cerveau est une table rase qui rejette tout enseignement, toute semence d'instruction, et leur âme obscure, s'ils ont une âme, n'est accessible qu'aux passions mauvaises. Du reste, ils ne conçoivent ni la patrie, ni la famille, ni même la liberté, et sont si incapables de chercher le bien-être, que c'est œuvre charitable et méritoire de les enlever aux contrées natales, afin de leur procurer les douceurs de la servitude.

« Comparez, ajoute-t-on, la situation des noirs libres avec celle des esclaves. Les premiers, ayant à peine une langue, s'inclinant devant des idoles grossières, errent comme des bêtes féroces dans les vastes forêts et les déserts de l'Afrique ; ils n'ont d'énergie que pour se livrer une guerre à outrance, et, s'ils échappent à la faim et à la maladie, ne tardent pas à tomber sous la flèche barbare ou le casse-tête. Les seconds, au contraire, ont l'existence assurée en échange d'un travail modéré, et peuvent s'abandonner sans danger à leur imprévoyance naturelle. L'intérêt du maître, si ce n'est son affection, veille sur eux et ne les laissera jamais manquer ni de pain ni de remèdes. D'un côté, donc, une vie condamnée à tous les hasards, à toutes les douleurs, à tous les périls des combats meurtriers et à toutes les angoisses de l'incertitude. De l'autre, une vie calme, facile, sans ambition ni regret, digne en un mot d'être enviée par ces masses d'ouvriers libres qui traînent dans nos villes et nos campagnes une destinée pleine de cruelles alternatives et de misères. »

La conclusion est spécieuse, mais il y a déjà longtemps que Voltaire l'a réduite en poudre. « C'est aux hommes sur lesquels on dispute, dit-il, à décider l'état qu'ils préfèrent. Interrogez le plus vil manœuvre couvert de haillons, nourri de pain noir, dormant sur la paille dans une hutte entr'ouverte ; demandez-lui s'il voudrait être esclave, mieux nourri, mieux vêtu, mieux couché. Non-seulement il répondra en reculant d'horreur, mais il en est à qui vous n'oseriez en faire la proposition. Demandez ensuite à un esclave s'il désirerait être affranchi, et vous verrez ce qu'il vous répondra. Par cela seul la question est décidée. » Et Voltaire écrivait dans le même article de son *Dictionnaire philosophique* : « De toutes les guerres, celle de Spartacus est la plus juste, et peut-être la seule juste. »

Ce sera l'honneur de l'Angleterre, dans l'histoire, d'avoir prêté une oreille docile à la prédication de l'immortel Wilberforce, et de n'avoir rien négligé pour féconder sa généreuse initiative. Tandis que le catholicisme égaré oubliait sa mission jusqu'à *prêcher d'exemple* la légitimité de l'esclavage, une nation protestante, mais libre, ne reculait devant aucun effort, devant aucun sacrifice, pour cicatriser cette plaie honteuse de l'humanité. Déjà en 1815, l'Angleterre payait au gouvernement du Portugal plus de 1,500,000 fr., à la condition qu'il interdirait à ses sujets la traite des nègres au nord de l'équateur. En 1817, elle payait 2 millions de francs à l'Espagne dans le même but. Elle fit mieux encore en 1854, sous

l'administration de lord Melbourne, car elle abolit l'esclavage dans toutes ses colonies et donna comme indemnité, à tous ses propriétaires de noirs, 500 millions de francs. Animée d'un zèle infatigable, elle entretint sur l'Océan de nombreuses et coûteuses croisières chargées d'empêcher le commerce de la chair humaine, et signa des conventions par lesquelles les navires de guerre de différents pays (la France et le Brésil entre autres) s'engageaient à la seconder.

Il faut bien l'avouer, si triste que cela soit : la bonne volonté de l'Angleterre et la louable activité de ses marins n'ont pas obtenu le succès qu'elles méritaient. Le mouvement de la traite s'est, sans doute, ralenti en face des obstacles qu'on lui suscite ; il ne s'est pas arrêté. Des bâtimens légers, choisis *ad hoc*, versent encore chaque année, à Rio-Janeiro, à Bahia, à Pernambouc, etc., des milliers de noirs apportés de la Guinée ou de Mozambique. Cela tient, d'une part, à l'insouciance des croiseurs français et à la complicité des Brésiliens, qui ne capturent un bâtiment négrier que lorsqu'ils y sont pour ainsi dire obligés ; de l'autre, à l'énormité des bénéfices qu'on retire de la traite. En réalité, les vapeurs anglais sont les seuls qui veillent consciencieusement sur les côtes, et qui fassent, en mer, une rude chasse aux trafiquants de *bois d'ébène*, comme disent plaisamment ces messieurs. Ils ont le sentiment du devoir à un si haut degré, qu'il leur arrive parfois de saisir dans l'intérieur même des ports brésiliens, à la gueule des canons impériaux, des na-

vires dont la coupable tolérance des autorités locales favorisait les manœuvres.

Les négriers n'en abondent pas moins, et ils amassent rapidement des fortunes colossales, qui leur ouvrent le chemin des honneurs et des fonctions les plus élevées dans un pays où l'esclavage est généralement estimé nécessaire. (J'en ai même vu plusieurs jouer au philanthrope du haut de leur caisse bourrée d'or et de billets de banque.) Leur calcul est fort simple : qu'un navire sur cinq arrive à destination, et un gain considérable est réalisé. Ils arrangent d'ailleurs les choses de telle sorte que tous les risques personnels sont courus par des prête-noms affamés ayant droit à une fraction minime des bénéfices.

Si tout homme sensible couvre d'une indignation et d'un mépris légitimes les spéculateurs avides et sans entrailles dont les capitaux nourrissent la traite, que dire des agents qui les servent ? Que dire de ce commis au profil de bourreau, surveillant, un fouet à la main, des pistolets à la ceinture, les malheureux noirs enchaînés dans la cale, rouant de coups celui qui pleure, et celui qui chante, et celui qui songe à la patrie ? Que dire de ce capitaine, bon père, bon époux, bon ami, et dûment baptisé, qui, à la vue d'un croiseur, jette en souriant sa cargaison vivante à la mer, allume sa pipe avec nonchalance, et, le soir venu, s'endort du sommeil des justes ? Il faudrait la plume de Dante ou de Milton pour décrire les scènes hideuses qui se déroulent dans ce navire aux flancs noirs et aux voiles noires, cherchant la nuit comme un bandit, buvant

avec une joie féroce le sang et les larmes de victimes innocentes, fendant les vagues au bruit des sanglots. Quels drames sinistres dans ce pandémonium flottant ! Quelles douleurs et quelles agonies !...

Avant d'en finir avec la traite, relatons un épisode qui la caractérise. Nous le traduisons littéralement du *Correio mercantil* de Rio-Janeiro (numéro du 2 septembre 1850) : « Le cutter de la douane le *Narceja*, allant croiser hors de la barre de Rio, aperçut au nord du cap Frio, près de la *praia* du Piro, un petit navire qui avait tout l'air de débarquer des noirs apportés de la côte d'Afrique. Dans la journée du 26 août, le commandant du cutter s'adressa à l'autorité provinciale, et la pria de poursuivre en hâte le délinquant. L'autorité hésita, et le lendemain seulement on montait à bord du négrier avec des soldats. Mais, pendant la nuit, on avait fait disparaître les noirs. *Les uns avaient été noyés, les autres jetés à terre, nus et sans ressources.* On prit dix de ceux-ci et on les conduisit au cap Frio, où l'autorité locale leur fit distribuer des vivres et des vêtements. Trois jours après, huit autres furent trouvés à une courte distance, sur le rivage de la mer. *Ils étaient si affamés, qu'ils mangeaient du sable, et cherchaient à se dévorer entre eux*¹. »

¹ Malgré toutes les prohibitions et les croiseurs, la traite se fait encore sur une assez large échelle, et continue de donner lieu à d'épouvantables drames. Sans remonter plus loin que le mois de février 1858, voici ce que nous lisons dans un numéro du *Morning Chronicle* :

« Nous apprenons du cap de Bonne-Espérance que le bateau à vapeur *Saño*, en croisière sur la côte occidentale d'Afrique, a

Il y a des hommes prétendus sages qui, s'arrêtant à la surface des choses, ne portant pas leur regard au delà de l'étroit horizon où s'agitent les petits intérêts et les petites passions du jour; ne sachant pas, en un mot, que tous les accidents de la vie sociale ont leur raison d'être et leur utilité, condamnent *ex cathedra* des événements dont les effets et les causes dépassent leur intelligence. Ils ne ménagent ni l'insulte ni la pitié aux républiques de l'Amérique méridionale, où les idées sorties de notre Révolution ont trouvé de l'écho. Que n'ont-ils pas dit de la folle et stérile anarchie qui ensanglantait, ruinait et menait à la barbarie des populations affranchies d'hier et incapables de se conduire? Ce n'est ni le lieu ni le moment d'étudier tous les bienfaits qu'ont produits ou que produiront sans nul doute les agitations et les guerres civiles qui ont récemment bouleversé le Venezuela, l'Équateur, la Nouvelle-Grenade, le Pérou et la Bolivie; mais nous devons constater, parce que cela touche à notre sujet,

aperçu un gros navire d'apparence suspecte, jaugeant environ 1,900 tonneaux, lui a donné la chasse et l'a forcé à s'échouer à la côte. Le *Sapho*, ne pouvant approcher parce qu'il n'y avait pas assez d'eau, a mis ses embarcations à la mer. Le négrier, voyant ce mouvement, a mis également à la mer ses embarcations, *après avoir jeté par-dessus bord huit cents nègres*. Lorsque les canots du bateau à vapeur ont abordé le navire, dont l'équipage avait gagné la terre, ils ont encore trouvé quatre cents nègres à bord; on les a conduits à Sierra-Leone. Le navire a été brûlé, et pendant que les hommes de la *Sapho* l'incendiaient, les hommes du négrier ont fait feu sur eux du rivage. La moitié des nègres jetés par-dessus bord est parvenue à gagner le rivage, *l'autre moitié a péri dans les flots!* »

que l'abolition de l'esclavage en est déjà sortie. Depuis 1848, le fléau de l'esclavage a successivement disparu des vastes pays énumérés, et les noirs y ont accueilli la liberté avec des transports d'enthousiasme mêlé de reconnaissance.

Le Brésil est le seul pays de l'Amérique du Sud qui jouisse d'un gouvernement monarchique, et il est aussi le seul qui ait conservé l'esclavage. Cela ne nous étonne point : les Brésiliens s'imaginent que le maintien de l'esclavage est pour eux une question de vie ou de mort. Les possesseurs du sol ont la conviction que, si l'on émancipait les nègres, leurs champs demeureraient sans culture et la misère générale succéderait à la richesse. La classe moyenne des villes, habituée aux douceurs d'une incurable oisiveté, subsiste du travail des esclaves ; elle affecte une partie de ceux-ci au service de la maison, et envoie les autres gagner au dehors un salaire fixe qu'ils doivent rapporter le soir, *sous peine de châtement*. Souvent aussi on les loue au mois : les hommes comme cuisiniers, ouvriers, garçons de café, etc., etc. ; les femmes comme nourrices, blanchisseuses, etc., etc.

Beaucoup de négresses ont la permission de découcher, à la condition de rapporter le lendemain une somme double du tribut ordinaire. Leurs maîtres ne se font pas scrupule de les encourager ainsi au vice et à la prostitution. Voilà les leçons de morale qu'ils donnent à ces pauvres créatures !

Malgré l'universalité du préjugé negrophobe, le nombre des esclaves aurait insensiblement diminué au Bré-

sil, et l'esclavage y prendrait fin un jour sans transition douloureuse, sans crise violente, si le gouvernement avait la sagesse d'exécuter les lois existantes sur la matière. Mais il les élude en toute occasion, les ayant faites à contre-cœur et dans le seul but d'être agréable à l'Angleterre. Au lieu de rechercher, comme son devoir l'y obligerait, les détenteurs de noirs *neufs* ou importés depuis l'abolition de la traite, lesquels sont libres de droit, il abandonne ces derniers à toutes les horreurs d'une servitude illégale. Bien mieux : une masse de ces infortunés, saisis à bord des négriers par les autorités impériales et placés comme domestiques dans les établissements publics ou les *fazendas* de la nation, sont un beau matin tués par des actes mortuaires *faux*, et vont secrètement grossir les troupes serviles de certains fonctionnaires ou amis des ministres¹.

C'est de la barbarie et du scandale ; mais personne

¹ Une foule de *spéculations* analogues et non moins criminelles ont lieu au Brésil. En voici une, entre autres, que nous connaissons bien, mais que nous aurions hésité à signaler, tant elle est odieuse, si un journal grave de Rio, et qu'on ne saurait suspecter, ne l'avait dénoncée lui-même avec une chaleureuse indignation. — L'hôpital de la Miséricorde (*santa casa de la Misericordia*), qui jouit de revenus immenses, a établi un tour pour recevoir les enfants abandonnés. Ces enfants, quelle que soit la couleur de leur peau, sont libres de droit. Eh bien ! voici ce qui arrive : s'ils appartiennent à la race privilégiée, les nourrices chargées de les allaiter en rendent bon compte à la Miséricorde, mère d'adoption des pauvres orphelins ; si, au contraire, ils sortent de la race mise au ban de l'humanité, ces mêmes nourrices ne craignent pas de les faire passer pour morts et de les vendre à leur profit ! (Voyez à ce sujet le feuilleton hebdomadaire du *Jornal do Comercio*, n° du 3 août 1857.)

ne s'en indigne au Brésil, les colons français moins que les autres. Constatons, à ce propos, une vérité affligeante. Nos compatriotes, dont l'instinct se révolte contre l'esclavage tant qu'ils vivent chez eux, adoptent avec une facilité regrettable, dès qu'ils ont traversé l'Océan, la haine et le mépris des noirs. Ils ne s'émurent nullement du décret de 1848, qui les menaçait de la perte de leur nationalité s'ils ne renonçaient à posséder des esclaves. On a vu même des fonctionnaires français violer cette sage prescription, tandis qu'à côté d'eux de simples marchands anglais, rigoureux observateurs des lois de la métropole, se bornaient à engager des serviteurs libres.

Aujourd'hui le Brésil est évidemment le foyer le plus actif de l'esclavage. Cette déplorable institution n'y a rien perdu de sa force; aucune réforme sérieuse n'est venue protéger ses victimes, améliorer leur condition. C'est donc là qu'il faut étudier l'esclavage pour le bien connaître.

Si la statistique publiée par le docteur Roberto Lobo, au mois de décembre 1850, est exacte, la ville et la banlieue de Rio-Janeiro renferment 110,599 esclaves des deux sexes, sur 266,466 habitants formant la population totale¹. En ajoutant à ces 110,599 les noirs ou mulâtres affranchis, on trouve que la race africaine est égale ou supérieure en nombre aux races blanche et

¹ Dans un article intéressant publié par la *Revue des Deux Mondes* (livraison du 15 avril 1858), M. Pereira da Silva, avocat très-distingué et membre de la chambre des députés du Brésil, estime que la population de Rio atteignait, en janvier 1858, le chiffre

brésilienne réunies. Cette proportion est à coup sûr énorme, et il en résulte un spectacle singulier pour l'étranger qui arrive d'Europe à Rio. Les légions de noirs à la tête et aux pieds nus, au visage souvent tatoué, aux haillons sordides et infects, qui encombrent les rues, les marchés et les bords de la mer, tirent leur origine d'une foule de nations ou tribus disséminées dans l'Afrique intertropicale, ayant des types et des noms divers. Les principales de ces nations sont la *Benguella*, la *Minas*, la *Cabinda*, la *Mozambique*, l'*Inhambane*, la *Mucena*, la *Congo*, l'*Angola*, la *Quilimane* et la *Moange*.

Ce serait un travail long, fastidieux et inutile au but que nous nous proposons que de signaler les caractères distinctifs de chacune de ces nations. Mais il est bon d'accorder une attention particulière à l'une d'elles, remarquable à tous les titres, la nation des *Minas*.

Les *Minas*, supérieurs comme tous les aborigènes de l'Afrique orientale aux aborigènes de l'Occident, ont une beauté de formes vraiment rare, qui faisait dire à un dessinateur de mes amis : « Un *Minas* guillotiné serait un chef-d'œuvre de la nature. » Grands, sveltes, bien découplés, ils joignent à l'élégance du corps une vigueur herculéenne. Aussi les applique-t-on, en général, aux plus rudes travaux. Ce sont eux qui portent, en courant et en chantant des refrains monotones, des

de 500,000 habitants. Ce chiffre nous semble un peu exagéré; mais, dans tous les cas, il ne saurait affecter la proportion qui existait en 1850 entre la race blanche et brésilienne d'un côté, et les races noire et mêlée de l'autre.

magasins aux navires en charge, ces sacs de café dont le poids écraserait un homme ordinaire. Le Minas est, d'ailleurs, intelligent et fier. Disciple du Koran, il se résigne à l'esclavage comme à une loi du destin, mais il ne se laisse pas avilir. Il ne se juge pas inférieur au blanc, ne s'humilie pas devant lui, ne demande jamais grâce sous le fouet, et voit couler son sang d'un œil stoïque ou étincelant de fureur.

Malgré l'isolement où l'on essaye de les tenir, les Minas ont un vif sentiment de la solidarité dans le malheur, se regardent comme les membres d'une même famille, conservent la langue maternelle, qu'ils parlent toujours entre eux, aiment sincèrement les femmes de leur pays, en sont jaloux, et adorent la liberté. Cet amour de la liberté, joint à une énergie indomptable, inquiète les *maîtres*, qui découvrent souvent des germes de conspiration et redoutent le sort des blancs de Saint-Domingue. Il est certain que, n'était la surveillance spéciale dont ils sont l'objet, les Minas, qui ont déjà montré le mépris de la mort dans des épreuves terribles, ne tarderaient pas à briser leurs fers. En attendant, beaucoup se vengent par le couteau ou le poison des rigueurs excessives qui font de leur vie un martyre.

Les femmes Minas ne sont pas moins intéressantes que les hommes. Grâce à leur intelligence, elles se livrent au commerce des fruits, de la volaille, du poisson, soit aux différents marchés, soit dans les rues de la ville, où elles circulent leurs denrées sur la tête, et parfois allaitant un enfant nouveau-né. Elles ont des yeux de sanglier, le nez écrasé, les lèvres épaisses, la peau

rude ; mais, en revanche, des épaules, des gorges, des bras, des jambes incomparables. Leur costume est très-pittoresque : un turban, un corsage rouge ou noir, une jupe de couleur, une longue écharpe dont elles se drapent avec une négligence pleine de coquetterie, et dont les extrémités flottantes rasant le sol. Les Minas aiment la propreté et même le luxe ; elles ne vont guère sans le collier de graines ou de corail, des boucles d'oreilles, un bracelet de cuivre doré ou non, des anneaux à tous les doigts. A ces ornements, qui leur siéent à merveille, les *lionnes* ajoutent des *chinelas* (mules) et un cercle de métal brillant aux attaches des pieds, aussi fines que celles des mains. Leur taille est admirablement prise et d'une flexibilité de liane. Ces magnifiques négresses ont, sous les plus vils fardeaux, une souplesse de mouvements, des gestes et une allure pleins de grâce nonchalante et de majesté. Rien de cherché, rien de convenu dans leur démarche ni dans leurs poses charmantes : c'est la naïveté de la nature et en même temps la noblesse des reines.

Les qualités morales des Minas répondent à leurs qualités physiques. Comme les hommes de leur race, elles sont fières, courageuses, passionnées et amoureuses de la liberté. Elles idolâtrèrent leurs enfants et se dévouent à leurs amants ; mais elles entendent que ceux-ci, à moins qu'ils ne soient blancs, leur restent fidèles, et elles se vengent des moindres trahisons. Si elles n'exigent pas la même fidélité des blancs, c'est que, se bornant à leur abandonner un corps que l'esclavage leur interdit de défendre, et gardant leur âme,

elles se considèrent comme n'ayant aucun droit sur eux pour des actes dont elles leur laissent toute la responsabilité. « Les blancs ont fait de nous des *choses*, disent-elles; c'est à eux que Dieu demandera des comptes. » Si une Mina libre, oublieuse des enseignements de sa caste, devient volontairement la maîtresse d'un blanc, il peut être dangereux de la tromper. Pendant que j'étais à Rio, un jeune Brésilien eut cette témérité. La femme outragée le sut et eut assez d'orgueil pour cacher sa jalousie dévorante; mais, un soir, au moment même où son volage amant goûtait le plaisir dans ses bras, elle lui infligea le supplice d'Abeilard. Le malheureux mourut bientôt après.

On s'étonne de ce que les esclaves sont en général paresseux, ivrognes, voleurs, brutalement licenciés, en un mot, enclins à tous les vices. Peut-il en être autrement? Au lieu de chercher à développer les facultés et les sentiments que la nature a mis en eux, on s'applique à les étouffer; au lieu d'éclairer ces parias, on s'efforce de les abrutir. Ce qu'on désire avant tout, c'est qu'ils ne raisonnent pas, car alors ils réfléchiraient sur leur sort, et qu'ils vénèrent les blancs comme des demi-dieux. Chaque matin, en se levant, l'esclave accourt saluer son maître d'une profonde inclination de tête accompagnée d'une pantomime bizarre, et même lui baiser la main ou tomber à ses genoux. S'il discute, fût-ce avec la plus touchante humilité, un ordre ou un caprice du maître, on le frappe; si ses lèvres murmurent un seul mot de la langue maternelle, on le frappe. On lui enseigne l'amour de la famille en le séparant de

sa femme et de son enfant, qu'on vend l'un d'un côté, l'autre de l'autre. On lui enseigne la justice en l'accablant d'injustices. On lui enseigne la dignité en lui répétant sans cesse qu'il est une bête, et non un homme. On lui enseigne la bonté en le rouant de coups pour une syllabe mal sonnante, pour une négligence involontaire. On lui enseigne la propriété en lui déniaut jusqu'à la propriété de son être, en le vendant aux enchères et le mettant en gage comme on met un vieux châte au mont-de-piété. Que de fois je me suis attendri et indigné à la vue de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants relégués dans le coin d'une salle de *leiláo* (encan), entre une pile de futailles et un tas de meubles, obligés d'offrir, comme des chevaux, leurs dents, leurs pieds, tous leurs membres, à l'examen des chalands! Quoi qu'on dise de l'avilissement et de l'insensibilité des noirs, il sortait de ces bouches des accents d'une tristesse navrante, de ces yeux des regards d'une mélancolie à fendre le cœur!

Comme si le rôle entièrement passif que jouent les esclaves dans ces marchés abominables n'était pas assez rabaisant, certains maîtres les dégradent au delà de toute mesure, en les chargeant de se vendre eux-mêmes. Ils les munissent d'un bout de papier où est marquée la somme qu'ils en veulent retirer, et les envoient à la recherche des acquéreurs par ces seuls mots : *Va te vendre où tu voudras!* On rencontre ces êtres infortunés errant à travers la ville, et souvent aussi des compagnons de misère qui les brocantent et tâchent de les faire valoir.

Le code noir, au Brésil, est d'une sévérité draconienne, et les juges, convaincus qu'*il est nécessaire de donner des leçons à la dangereuse race des esclaves*, l'appliquent avec bonheur. La mort y est inscrite à chaque page, et, chose monstrueuse ! il n'est pas rare qu'elle venge sur l'esclave innocent le crime d'un maître coupable. La rage négrophobe des auteurs de ce code, qui n'insulte pas moins à l'humanité qu'à la raison, a inventé des *circonstances atténuantes* d'un merveilleux effet. Sur deux ou plusieurs noirs accusés d'un délit entraînant la peine de mort, y en a-t-il qui évitent la corde, à la faveur des circonstances atténuantes ? on les mène à la Maison de correction pour recevoir six cents coups de *chicote*. Or il est démontré qu'au troisième coup de ce fouet à gros nœuds, l'homme le plus solide est en lambeaux et a cessé de vivre !...

La *Casa de Correccão* est située à Matacavallos, dans la banlieue de Rio-Janeiro. Large, vaste, blanche, entourée d'une végétation délicieuse et dominant un riche paysage, c'est un palais à l'extérieur ; à l'intérieur c'est un enfer. Là, dans les cours inondées de soleil et sous les voûtes sombres, retentissent les cris des victimes et les jurements des bourreaux ! Là, la terre boit du sang et les murailles suintent des larmes ! Si un esclave a commis une faute, si son *propriétaire* le trouve indocile, il l'envoie à la *Correccão*, fixant lui-même la durée du séjour en ce lieu maudit et le nombre des coups à recevoir. Des argousins à la solde de l'Etat, rompus à cette besogne, saisissent l'esclave, lui rasent la tête et lui adminis-

trent le châtement convenu avec un zèle qui tient de la féroçité. Un règlement de police défend d'administrer au même individu plus de vingt-cinq coups par jour; mais ils sont administrés d'une main si vigoureuse, qu'au troisième la peau commence à voler. Quand leurs blessures ne les empêchent pas, les noirs détenus à la Correction sont occupés, comme nos forçats, aux chaussées, aux routes, aux déblayements de terrains, etc. On les lâche à la première réquisition de leurs maîtres, qui doivent payer autant de fois deux cents reis (environ soixante centimes) que la captivité s'est prolongée de jours.

Si la peur de la *Correccáo* et la rigueur des punitions méritées ou imméritées qu'on y distribue domptent certains noirs, il en est dont elles aigrissent le caractère et qu'elles disposent à la vengeance. Les maîtres effrayés s'en débarrassent, ou, s'ils ont des motifs de tenir à eux, *ils les vendent pour Rio-Grande*, suivant l'expression consacrée.

Ces ventes-là sont des ventes à condition de rachat. Les esclaves qui en sont l'objet sont emmenés dans les *estancias* du Sud, où des *feitores* (intendants) à demi sauvages les condamnent à des labeurs invraisemblables, et, sous le moindre prétexte, leur font subir des supplices inouïs. Ainsi, ils les attachent à la queue de leurs chevaux, qui ne s'arrêtent, d'ordinaire, qu'après avoir parcouru plusieurs lieues au trot ou au galop, traînant derrière eux le patient qui n'a pas eu la force de suivre. Celui-ci, bien souvent, n'est plus alors qu'un cadavre hideux !

La pensée qui fit élever la *Casa de Correccáo* avait du bon en elle-même. On voulait, disait-on, arracher les esclaves à l'arbitraire de ces maîtres pervers qui ne mesurent pas le châtiment aux fautes commises, et quelquefois battent des innocents dans le seul but de *se distraire*. Dès l'établissement de la Maison de correction, nul n'aurait le droit de frapper son esclave, et une loi fut votée dans ce sens, qui, bien appliquée, eût mis un terme à des abus criants. Mais cette loi est un vain mot, et la haine contre les Africains est si invétérée au Brésil, qu'on en tient peu de compte. Aujourd'hui encore on voit chez beaucoup de *maîtres* (principalement chez les Portugais) un arsenal complet d'instruments de torture à l'usage des noirs et rappelant l'inquisition d'horrible mémoire : ici, de lourds colliers de fer, des *cepos* avec écrous où l'on enchâsse les pieds et le cou; là des menottes hérissées de pointes qui meurtrissent les chairs, etc., etc.

Instructive et désolante histoire que celle où l'on décrirait les souffrances et les ignominies enfantées par l'esclavage. Bornons-nous à constater quelques faits authentiques pour l'édification des hommes qui croient naïvement que les noirs sont traités avec une bonté paternelle. — Un individu (un Français!), jugeant le *chicote* trop anodin, avait l'habitude de donner à ses esclaves des coups de bambou sur les genoux. « Cela cuit davantage, » me disait-il. — Un prêtre racontait froidement devant moi que, pour une distraction légère, il fit accrocher un de ses noirs au plafond par les pieds et par les mains. Le

malheureux devait rester la nuit entière dans cette affreuse position. La douleur lui arracha d'abord des gémissements et ensuite des cris. Le prêtre, couché non loin de là, furieux de ne pouvoir dormir, ordonna de cribler de coups la victime toujours suspendue et râlant. Quand le bourreau se décida à la délier, ses chairs étaient ouvertes, le sang en ruisselait et l'agonie commençait! — Une dame de dix-huit ans, fort jolie et timide à l'excès dans le monde, était un véritable Caligula pour ses esclaves mâles et femelles. Le *feitör* venait-il lui dire que tel nègre ou telle négresse, condamné par elle à recevoir un nombre déterminé de coups de *chicote*, n'avait plus sur le corps aucun endroit sain : « Eh bien, qu'on lui casse les dents! » répondait-elle. Et on lui cassait les dents avec une *palmeta* de fer. — Une autre jeune dame d'une beauté ravissante, d'une éducation distinguée, et mariée à un officier portugais, reçut en héritage à la mort de son père, *fazender* de la Tijuka, une quarantaine de noirs. Elle déployait à leur égard tant de férocité, qu'aucun *feitör* n'avait le cœur d'exécuter ses ordres. Ce monstre parfumé, aux traits angéliques, fit si bien, qu'au bout d'un an presque tous ses noirs avaient expiré sous le fouet!...

Toute réflexion serait inutile en présence de ces horreurs. On dira peut-être qu'elles sont exceptionnelles. Hélas! nous en citerions mille du même genre, si cette liste n'était déjà trop longue. Certes, nous concevons que les esclaves rendent à des maîtres sans pitié haine pour haine, et aussi mal pour mal.

Nous concevons qu'ils cherchent à fuir les humiliations et le martyre qu'on leur réserve. Le nombre est considérable de ceux qui préfèrent l'existence libre des bois avec la faim pour compagne, à l'existence matériellement assurée que dispense la servitude. Les quartiers reculés et les forêts voisines de Rio sont pleins de *marrons* vivant au jour le jour des fruits de leur travail ou de ceux que leur fournit la nature. Les agents de police connus sous le nom de *pedestres* vont les chasser jusque dans les gorges des montagnes, et les ramènent, moyennant une récompense honnête, au domicile des maîtres, qui ne manquent jamais de fustiger les vagabonds.

Les sophistes à outrance qui regardent l'esclavage comme une institution excellente et veulent faire croire au bonheur du joug assurent, sans sourciller, que les noirs, loin d'aimer la liberté, la détestent et en seraient embarrassés. Mensonge ! La conquête de la liberté est l'idée fixe, le rêve chéri des esclaves en général. Et que ne font-ils point dans l'espérance de la réaliser ? Les uns amassent sou à sou un pécule dont la vue leur donne seule le courage de vivre ; d'autres demandent au jeu et aux loteries les moyens de se racheter un jour (ils s'associent entre eux et même volent les *maîtres* afin de prendre des billets de loterie) ; les moins patients s'échappent secrètement des lieux où la tyrannie de la couleur enchaînait leur corps, et bravent tous les dangers pour revoir les contrées où ils laissèrent leur âme. Voici un trait pris au hasard : au mois de décembre 1850, le vapeur anglais *Rifleman*, ren-

trant de sa croisière, aperçut à la hauteur du cap Saint-Thomas, à cinquante milles de la côte, une *lancha* qui lui sembla suspecte. Le commandant *mit le cap dessus*, la joignit et envoya des hommes à bord. Ils y trouvèrent neuf noirs, une négresse et un *molègue* de seize ans. Ceux-ci, interrogés, déclarèrent qu'ils appartenaient à des habitants de Campos et qu'ils avaient fui dans l'intention de gagner la côte d'Afrique. Ils n'avaient ni instruments nautiques ni vivres, mais seulement de l'eau pour six ou huit jours!

Si l'on doutait encore de l'amour des esclaves pour la liberté, le nombre immense des suicides qui se commettent parmi eux nous en offrirait une preuve irréfragable. Il y a des énergies, dans cette race maudite, qui marchent à la mort comme à la délivrance, avec un calme héroïque et une obstination que rien ne lasse. On le sait si bien, que c'est une partie sérieuse de la tâche des *feitors* d'empêcher les suicides dans les *fazendas*, et que le code noir du Brésil réserve cent cinquante coups de *chicote* à tout noir qui essaye de se détruire. Cela ne les arrête point. Quand la surveillance continuelle exercée sur eux les empêche de se pendre, ils mangent de la terre, ce qui, au bout d'un certain temps, produit la phthisie. D'autres avalent leur langue.

J'ai connu un noir, Antonio, qui avait trois fois tenté à sa vie et toujours avec la même résolution. La première fois, il se pendit. Il respirait encore lorsqu'on coupa la corde, et il répondit froidement à ceux qui l'interrogeaient sur les motifs de sa conduite : *J'aime*

mieux mourir que d'être esclave! La deuxième fois, il s'élança d'un second étage sur le pavé; on le releva sanglant et à demi brisé. Il guérit de ses blessures, en répétant qu'*il aimait mieux mourir que d'être esclave!* La troisième fois, il s'ouvrit le ventre, et, sans une plainte, sans un gémissement, trancha et jeta au loin un morceau de ses intestins. On le trouva étendu sur le sol, en proie aux douleurs de l'agonie, et néanmoins on réussit à le sauver. Mais, au lieu de remercier les médecins des soins qu'ils lui prodiguaient, il leur répétait à satiété : *Vous vous donnez une peine inutile, car je recommencerais : j'aime mieux mourir que d'être esclave!* L'administration de la Miséricorde, l'hôpital le plus riche du monde, eut enfin la bonne pensée d'intervenir; elle acheta Antonio et l'affranchit immédiatement. Depuis qu'il est domestique libre à la Miséricorde, Antonio remplit consciencieusement ses devoirs et n'a plus songé à se tuer.

Les relations de l'esclave avec un maître absolu, dont il lui faut subir, sans avoir le droit de protester, les ordres, les fantaisies, les injustices et les cruautés, sont assez douloureuses pour nous expliquer sa haine de la servitude et l'inextinguible désir d'y échapper, même par la mort. Et cependant tout n'est pas dit quand il a contenté son maître, ou du moins accepté les lois que celui-ci lui dicte. Cette couleur fatale, indélébile, qu'il porte comme le signe de Caïn, le condamne à s'incliner humblement devant un membre quelconque de la race privilégiée et à recevoir patiemment ses coups. S'il y manque, le blanc vengera sur lui son or-

guenl méconnu, ou obtiendra du *maître* qu'il inflige à l'esclave *irrespectueux* un châtiment exemplaire.

J'ai vu un jour, à l'extrémité de la rue d'Ouvidor, un noir, suivi d'un commis portugais, renverser la corbeille qu'une *quitandera* mina avait sur la tête. La *quitandera* demanda que le noir maladroit ramassât ses fruits tombés dans le ruisseau. Le commis s'y opposa en injuriant la Mina, qui tenait le noir par le bras et l'accompagna jusqu'au magasin. Là, le commis se mit à rosser la pauvre négresse, et deux de ses camarades vinrent se joindre à lui. Soudain la scène changea : l'amant de la victime, un Mina superbe, indigné des lâches traitements dont on accablait sa maîtresse, courut à son secours et la délivra en un clin d'œil. Son action était belle, certes, et méritait des éloges. Voulez-vous savoir quelle en fut la récompense? Le patron du commis alla trouver le maître du noir généreux....., à qui on administra deux cents coups de *chicote*.

Je pourrais mentionner une foule de traits semblables ou analogues. Nous étonnerons-nous maintenant si le noir, au lieu de chérir le blanc comme un protecteur, voit en lui son ennemi naturel? Nous étonnerons-nous des ferments d'irritation et de vengeance qui s'accumulent durant de longues années dans ces cœurs meurtris, pour déborder un jour et couvrir le sol de ruines et de massacres? Il est bon, d'ailleurs, de le faire observer : si les noirs en masse acceptent avec une résignation fataliste les mauvais traitements de leurs *maîtres*, ils n'oublient pas ceux qu'ils doivent à des étrangers ou à leur in-

fluence. A l'égard du *maitre*, ils consentiront à être des *choses*; à l'égard des autres blancs, ils veulent être des hommes. Les esclaves du Brésil tiennent à cette distinction, qui explique bien des crimes. Le 20 septembre 1850, à dix heures du soir, un nègre entre chez un épicier de la rue des Ourives et demande au commis un verre de *caixaça* (eau-de-vie de canne à sucre). Le commis refuse; le noir insiste, et le commis le frappe. Le noir avait déjà reçu du commis des coups de *chicote* en diverses circonstances et avait juré de l'exterminer à la prochaine récidive. Il tira un couteau de cuisine et le plongea jusqu'au manche dans le sein du commis!...

Le meurtrier fut pendu le 24 janvier 1851. J'assistai à l'exécution, dont les affreux détails ne sortiront jamais de ma mémoire. Le gibet, composé de trois pivots de fer supportant trois grosses barres horizontales qui formaient un triangle équilatéral, était dressé, suivant la coutume, sur le *largo do Mouro*, près de la mer, en face d'une caserne. Dès neuf heures du matin, le condamné avait entendu la messe, et, les mains liées derrière le dos, commençait à travers la ville son funèbre pèlerinage. En tête du cortège marchait un détachement de cavalerie; ensuite s'avançaient deux files de moines, un homme agitant une cloche, un enfant de chœur armé d'une grande croix, les bourreaux habillés d'un pantalon de toile et d'une veste violette; venait enfin le condamné lui-même, flanqué d'un *Frère de la Bonne-Mort* qui lui présentait un crucifix à baiser et l'ennuyait de ses exhortations. Il dut suivre à pied

les principales rues, entrer dans toutes les églises, et agenouillé devant les autels, réciter une formule d'amende honorable dominée par les chants lugubres de l'assistance.

A midi seulement, le bruit des trompettes annonça que le cortège atteignait le lieu du supplice. L'atmosphère était d'une pureté idéale; le soleil des tropiques vomissait des flammes sur une multitude d'amateurs venus de tous côtés pour assister à la *fête*, car c'est une véritable fête pour beaucoup de blancs que l'agonie d'un noir. Il y avait là des Brésiliens, des Portugais, des Allemands, des Suisses, des Français brûlants d'impatience et avides, non d'émotions (ils auraient rougi de se sentir émus), mais de tortures. Et ce n'étaient pas, comme nos habitués de guillotine, des hommes de la populace : c'étaient de riches négociants, de braves industriels bien vêtus, ayant des gants, des chaînes en or, et qui préféreraient manquer une affaire que l'*amusant* spectacle dont on allait les gratifier.

Dans les groupes de ces messieurs on riait aux éclats, on fredonnait la gaudriole, on décochait des calembours et des lazzis béotiens, on vitupérait l'inconvenance de ce noir qui faisait attendre d'honnêtes gens qui s'étaient dérangés pour honorer sa mort de leur présence, etc., etc. La vue du condamné arracha à cette assemblée inhumaine et cynique un murmure de contentement mêlé d'insultes grossières. Quand l'infortuné passa devant moi, je le regardai : il était calme, marchait d'un pas ferme, malgré la chaleur et la fati-

gue; aucun mouvement de crainte ou de repentir ne se trahissait sur sa physionomie tranquille sans jactance. Il semblait écouter avec plus de résignation que de plaisir les sermons de son confesseur, qui ne le laissa qu'au moment où on lui mettait la corde au cou. Cette dernière opération ne le fit même pas sourciller. Bientôt je détournai la tête avec une horreur instinctive : il y avait un malheureux de moins sur la terre!

Grâce à l'abjection dans laquelle on les maintient, les noirs s'adonnent fréquemment à l'ivrognerie, où ils trouvent l'oubli passager de leurs maux. Pour les empêcher de boire, on leur met un masque de fer-blanc cadénassé, au nez pointu et d'une longueur démesurée. Ils sont aussi joueurs. Leur jeu favori consiste à lancer quatre morceaux d'écorce d'orange taillés en losange. Si deux ou quatre morceaux présentent la face jaune sur le sol, le jeteur a gagné; dans le cas contraire, il a perdu. Les noirs ont, en outre, la passion de la danse. Ils se réunissent dans des bouges infects où on leur sert à boire et à manger, là un homme et une femme exécutent avec une ardeur lascive toutes sortes de bamboulas que l'assemblée accompagne de battements de mains, de refrains monotones et de declameurs. Quelquefois ils se livrent à cet amusement de prédilection sur les places publiques ou au bord de la mer. Mais ils n'ont pas toujours le temps d'arriver à la conclusion, car, si un *pedestre* intolérant les aperçoit, il fond sur eux en silence et les disperse à coups de nerf de bœuf.

Les noirs ont un fonds de superstition qui an-

nule les enseignements du catholicisme ou les adultère. Avant de se lancer à la mer pour se baigner, ils trempent leurs doigts dans l'eau et se signent dévotement. J'ai été témoin d'un de leurs usages passablement curieux. Un *feitor* de la *Tijuka* avait été massacré durant la nuit par des esclaves qu'il persécutait sans cesse, et le lendemain matin son cadavre gisait au milieu de la route. Tous les noirs qui le rencontrèrent en allant à leur travail jetèrent sur lui un rameau de verdure et un *vintem* (monnaie de cuivre), en faisant des gestes bizarres.

Au reste, si les noirs gardent certaines superstitions de leur pays, ils en gardent aussi des sentiments élevés. Par exemple, ils respectent les vieillards et ceux qui eurent des dignités dans leur nation. Ils refusent, en leur honneur, l'égalité de l'esclavage, et leur rendent hommage en leur baisant la main ou en fléchissant le genou devant eux. Cela se fait en pleine rue, avec une imperturbable gravité. J'ai connu un vieux nègre de *ganho* (portefaix) qui avait été roi en Afrique; la saleté de ses haillons ne lui enlevait rien de l'amour de ses anciens sujets, qui ne le voyaient jamais sans le combler d'égards et implorer sa bénédiction.

Une chose odieuse et qui révolte, c'est la conduite du clergé catholique envers les noirs. Par une contradiction flagrante, des prêtres et des moines qui défendent avec la Genèse l'unité de l'espèce humaine, avec l'Evangile la régénération de *tous* les fils d'Adam, égaux entre eux, possèdent des esclaves à titre d'animaux, et sont loin de leur réserver une condition meilleure que

les autres *maîtres*. Comme l'intérêt de leur robe, de leur influence et de leur caisse parle plus haut que la logique, ils ont la générosité d'accorder aux noirs le rang d'homme et de les admettre aux sacrements, *tant qu'ils peuvent les exploiter*. Ainsi, ils les baptisent, leur disent la messe dans une église spéciale de Rio et les marient à l'occasion, *moyennant finance*. De plus, ils envoient aux marchés et dans les réunions des noirs des maraudeurs à la figure enluminée qui, déguisés sous un vêtement de soie crasseux, un crucifix d'une main et une sébile de l'autre, arrachent à la faiblesse de ces malheureux les monnaies de cuivre qu'ils gagnent à la sueur de leur front. L'esclave tombe-t-il dangereusement malade, il n'a plus rien à donner, donc il n'est plus homme. Le prêtre lui refuse les consolations religieuses, ne songe plus à lui et le laisse enterrer comme un chien !

Concluons. L'esclavage est destiné à disparaître du globe, comme tant d'autres institutions barbares que ni la résistance acharnée des préjugés ni l'autorité des siècles n'ont pu sauver, et qui furent la honte de l'humanité. L'abaissement des noirs est le résultat de la servitude elle-même et nullement d'une infériorité de nature. Il est hors de doute qu'il y a en eux de l'intelligence et des germes puissants de civilisation. Non-seulement ces germes existent, mais ils se manifestent d'une manière éclatante aux yeux de quiconque daigne les reconnaître; il ne s'agit que de les féconder, au lieu de les étouffer avec cette obstination systématique et téméraire qui engendre les

catastrophes. On trouve au Brésil des noirs d'une moralité irréprochable, qui sont devenus des artisans habiles; plusieurs mulâtres sont des hommes très-distingués et qui honorent le pays. Le meilleur médecin de Lima est un vieux noir qui a su acquérir une fortune considérable, et qui lutte avec succès contre les médecins anglais, français, italiens et espagnols sortis des écoles de l'Europe. En France, à Paris, nous avons vu des prêtres noirs envoyés de nos colonies, et nous avons pu nous convaincre que la nuance de l'épiderme n'exclut pas le talent. Soyons justes enfin à l'égard d'une race trop longtemps opprimée, et cessons de blasphémer Dieu en ayant l'air de croire qu'il l'a vouée à une réprobation éternelle. Les noirs ont assez versé de larmes et de sang sous le joug qui les écrase et qu'ils ne méritent pas. Songeons-y, d'ailleurs, si on ne les affranchit pas, ils s'affranchiront; et alors, suivant le mot de l'Écriture, *il y aura des pleurs et des grincements de dents.*

JACQUES ARAGO ET L'EMPEREUR D. PEDRO II

Vers le milieu du mois d'octobre 1850, la corvette la *Bayonnaise*, commandée par M. Jurien de la Gravière, un des officiers les plus distingués de notre marine, jetait l'ancre dans la baie de Rio-Janciro. Elle était venue de Taïti en cinquante-quatre jours, devait rester une semaine pour faire de l'eau et des vivres, et ensuite rentrer à Brest, où elle allait désarmer, après avoir terminé une longue campagne dans les mers du Sud et un voyage autour du monde. Jacques Arago figurait parmi les passagers que la *Bayonnaise* ramenait en France.

Jacques Arago fut un de ces élus qui bravent la faux du Temps, pour parler le langage des rimeurs classi-

ques, et dont le caractère de bronze résiste aux influences énervantes de l'âge. On le retrouvait à soixante ans tel qu'on l'avait connu dans la fleur de sa jeunesse. C'étaient les mêmes goûts, la même fougue, le même amour des aventures, les mêmes instincts batailleurs, la même obstination, le même esprit frondeur, la même impatience de toute règle. Jacques Arago s'était évidemment trompé de siècle : il aurait dû naître deux ou trois cents ans plus tôt, et vivre au milieu des conquérants du Nouveau-Monde, dont il avait l'audace ambitieuse et les passions ardentes. Aveugle et les cheveux blanchis par la vieillesse, mais dévoré de ce besoin d'activité qui le jetait, encore enfant, à bord d'un corsaire, il voulut lui aussi défier les périls de l'Océan et visiter le pays des merveilles. Sa résolution prise, il court au Havre et s'embarque pour la Californie avec une centaine d'émigrants. Tout marcha bien durant les premiers jours : Arago exerçait sur ses compagnons de voyage l'autorité que donnent un nom célèbre, l'expérience et l'instruction. Malheureusement son air dominateur et sa manie tracassière ne tardèrent pas à semer la discorde entre les passagers, la désobéissance parmi les matelots. C'étaient du matin au soir des menaces de conflits sanglants et des commencements de révolte. Arago, incapable de vaincre sa nature remuante, poussait au désordre, et ses manœuvres devinrent à la fin si dangereuses, que le capitaine dut le laisser sur la côte du Chili. Jacques, se recommandant de son frère, obtint aisément une place sur un navire de guerre français

qui se rendait de Valparaiso aux îles de la Société et aux Marquises. Il parcourut ces îles pour la seconde ou troisième fois, et la *Bayonnaise* le rencontra à Taïti où il manifesta le désir d'être repatrié. M. Jurien de la Gravière lui offrit une cabine à son bord. Il se vit bientôt obligé de l'y consigner, le spirituel, mais incorrigible *anarchiste* ayant essayé de troubler l'harmonie qui régnait entre les officiers et l'équipage.

Son arrivée à Rio fit une certaine sensation. Nul ne le connaissait ; mais la renommée de l'illustre savant lui servait de passe-port et lui assurait les sympathies des Brésiliens, non moins que celles de la colonie française. Quand Jacques Arago, en habit noir, le ruban rouge à la boutonnière, et coiffé d'un large chapeau de paille, se promenait lentement dans les rues de la ville, sous la conduite d'un jeune matelot de la corvette, on se le montrait avec curiosité, et les regards des curieux disaient assez la sympathie qu'inspirait sa personne. Sans compter M. Taunay, notre consul, dont l'obligeance, la douceur, le zèle et la charité ont laissé à Rio des souvenirs ineffaçables, quelques-uns de nos compatriotes se hâtèrent de se mettre à sa disposition. Un des plus empressés fut M. G..., représentant de la maison Firmin Didot, qui dès le premier jour retint Arago à dîner.

Arago, on le sait, était un causeur aussi abondant qu'aimable. Grâce à lui, la conversation ne tarit pas une minute, et il la fit rouler en grande partie sur le Brésil, comme l'eût fait tout voyageur bien stylé.

—La physionomie de Rio a beaucoup changé depuis

que je n'y étais venu, dit-il à G... Quel bruit et quelle activité sur les points que j'ai traversés ! On se croirait aux États-Unis.

— Il est certain, répondit G..., que Rio est en voie de progrès. Le mouvement maritime y augmente rapidement et les transactions commerciales s'y multiplient à vue d'œil. Il entre dans la baie trois fois plus de navires qu'il y a vingt ans, et la population a au moins doublé dans la même période. Rio est aujourd'hui une des premières places du monde. L'exportation du café seulement s'élève chaque année, en moyenne, à deux millions de sacs.

— C'est énorme. A quoi cela tient-il ?

— Un peu à l'habileté de nos négociants, et aussi à la mode, car le commerce lui-même subit les caprices de cette reine. Sans que l'on sache pourquoi, une masse de denrées qui alimentaient jadis la prospérité de Bahia et de Pernambouc sont dirigées maintenant de l'intérieur sur Rio-Janeiro. Notre ville s'enrichit des pertes de ses anciennes rivales et tend à monopoliser le commerce de transit du pays.

— Et l'empereur, vit-il d'accord avec ses sujets ?

— Parfaitement.

— J'ai connu son père, D. Pedro I^{er}.

— Ah !

— C'était un rude gaillard, ne rêvant que plaies et bosses, et qui eût honoré la confrérie des boxeurs, si sa naissance ne l'avait destiné à porter la couronne. Nous nous entendions assez bien, mais j'étais jaloux de sa force au billard. Bon vivant, d'ailleurs, se tenant bien

à table, et d'une familiarité charmante avec ses amis; ce qui ne l'empêchait pas de les tancer vertement à l'occasion. Les hommes sensés lui pardonnaient ses défauts, même ses vices, en faveur de ses qualités, qualités réelles et comme il en fallait pour gouverner une race incapable d'initiative. D. Pedro I^{er} avait mis de l'ordre dans les diverses administrations, arrêté le pillage général, et il surveillait lui-même la conduite des fonctionnaires publics, desquels il exigeait exactitude et probité. Un matin, il se rendit à la Douane et la trouva fermée à une heure où elle aurait dû être ouverte : les employés étaient au lit ou à la promenade, au lieu de faire leur besogne. D. Pedro, à cheval et la cravache à la main, attendit à la porte l'arrivée du directeur et des employés, qu'il sangla de coups de cravache, sans oublier le concierge, en les menaçant de les destituer s'ils tombaient en récidive. Ces pauvres diables criaient de douleur et d'effroi, sous le châtement improvisé, et je vous assure que Sa Majesté n'y allait pas de main morte.

— C'est une bonne histoire, dit G.... en riant aux éclats ; on ne me l'avait pas encore narrée.

— Oh ! il y en a une foule du même genre, répliqua Arago, et quelques-unes se sont passées sous mes yeux.

— Cela ne m'étonne point : la brutalité de D. Pedro I^{er} est restée proverbiale ici ; mais vous conviendrez qu'elle allait trop loin, et que, si Sa Majesté eût été un simple citoyen, il aurait réglé certains comptes avec la justice.

— Diable ! s'écria Arago ébahi.

— Sans doute, continua G...; personne n'ignore que D. Pedro I^{er} se livrait parfois à de coupables excès et, par exemple, qu'il blessa X..... d'un coup de pied sur le ventre, dans un transport de fureur sauvage.

— Je ne l'avais jamais su, dit Arago.

— Oh! ces choses-là ne se publient pas. L'acte odieux que je rappelle n'en fut pas moins commis, et l'indignation qu'il souleva dans tous les cœurs honnêtes dure encore. Aussi n'a-t-on pas envie de regretter D. Pedro I^{er}, malgré son libéralisme sincère et les utiles réformes dont il dota le Brésil.

— Le souvenir de D. Pedro I^{er} ne nuit-il pas à son fils?

— Nullement, et ce serait injuste, car D. Pedro II ressemble peu à son père. Il est un modèle de douceur et de politesse. Gros, gras et court, la bonté de son âme est peinte sur sa figure blonde. Il lutte heureusement contre les imbéciles qui, prosternés à ses genoux, voudraient le garrotter de préjugés absurdes et faire de lui une marionnette sacrée.

— Et comment gouverne-t-il?

— Il règne et ne gouverne pas. Il en résulte que sa personne n'est jamais engagée dans les questions brûlantes qui s'agitent au sein des Chambres, d'où elles passent quelquefois dans la rue, et que nul ne fait remonter jusqu'à lui la responsabilité des lois mauvaises ou des fautes du gouvernement. Il y a, au Brésil comme ailleurs, des libéraux très-avancés, et Pernambuco fut récemment le théâtre d'une affreuse guerre civile. Le sang coula à flots, la rage des combattants

allait jusqu'au délire. Eh bien, aucun cri ne s'éleva contre l'empereur, et l'insurrection ne songea pas un instant à le renverser.

— Il n'y a donc pas de républicains ici ?

— Quelques hommes à l'imagination hardie adoptent la république en théorie, mais ils n'oseraient penser à la réaliser. D. Pedro II est un roi constitutionnel qui préfère aux soins du pouvoir le calme de la vie privée. C'est un bon bourgeois aimant deux choses qui valent mieux que le trône : sa famille et l'étude. Il s'occupe spécialement de sciences naturelles et de littérature française, et je ne m'en plains pas, car il m'achète beaucoup de livres.

— Vous me donnez envie de connaître l'empereur, dit Arago. Est-il facile d'arriver jusqu'à lui ?

— Rien de plus facile, répondit G.... D. Pedro II est accessible à tout le monde et principalement aux étrangers. Il cherche à s'instruire, en causant avec eux de ce qu'ils savent ou de ce qu'ils ont vu. Si vous le permettez, je vous conduirai chez l'empereur, et je suis certain qu'il vous recevra en ami. Nous le trouverons à sa belle résidence de Saint-Christophe. C'est là ou à Pétropolis, de l'autre côté de la baie, qu'il passe la moitié de l'année.

— Et à quand notre visite ?

— Demain, si vous voulez ; je me procurerai ce soir même une lettre d'introduction.

— Merci d'avance. Je serai à vos ordres à l'heure qui vous conviendra.

Le château de Saint-Christophe est situé entre deux

montagnes d'un aspect enchanteur. Une végétation exubérante les couvre de la base au sommet et embaume l'air de ses pénétrants aromes. Des insectes magnifiques et des papillons géants y luttent d'éclat avec des myriades d'oiseaux voltigeant de branche en branche et des touffes de fleurs parasites qui se balancent au souffle de la brise. Du pied des montagnes à la mer voisine s'étendent de riches plantations de cannes à sucre et de café, parsemées de *villas* coquettes et de jardins.

Quand le hallebardier de service, surmonté d'un large tricorne, habillé de vert et galonné d'or comme un suisse de cathédrale, annonça Jacques Arago et son guide officieux, l'empereur, entouré de sa femme, de ses enfants, de son médecin et de quelques chambellans, était en train de savourer une tasse de *chà* (thé) national. Il eut la galanterie de violer les lois de l'étiquette, en se levant à demi sur son siège ; et, s'adressant à Arago en très-bon français :

— Je suis charmé, lui dit-il, que vous ayez eu l'idée de me consacrer quelques heures. Votre présence augmente le plaisir que m'a fait goûter la lecture de vos *Souvenirs*. Ce livre est dans ma bibliothèque, et j'y reviens de temps à autre.

— Votre Majesté est trop indulgente, répliqua Arago en s'inclinant jusqu'à terre. Les souvenirs d'un pauvre aveugle comme moi n'étaient pas dignes d'attirer votre attention, et je serais mille fois payé des souffrances qu'ils m'ont coûtées, s'ils avaient eu le bonheur de vous amuser une minute.

D. Pedro II sourit, demanda à Jacques des détails sur son dernier voyage, et ensuite des nouvelles de son frère.

— Vous devez être fier, lui dit-il, de porter le nom d'un homme dont la gloire rayonne jusqu'aux extrémités du monde ?

— Oui, sire, et mon amitié est aussi orgueilleuse de la pureté de son caractère que de son génie. Les vertus de François ont désarmé la haine de ses ennemis politiques eux-mêmes, et il a le rare honneur d'être estimé dans tous les camps.

— Je le sais, et cette estime est la récompense de son intégrité. Mais, franchement, il est dommage que la politique l'ait un moment arraché à la science : la science y a peut-être perdu d'admirables découvertes.

— La nature a doué François d'une activité infatigable, et l'amour de son pays lui-même ne saurait étouffer en lui l'amour de la science.

— Tant mieux, car il faut vous dire que je m'intéresse directement à ses travaux. Mon seul regret, c'est qu'ils soient souvent au-dessus de ma portée. Il y a aussi des jours où votre frère m'inspire de l'envie.

— Oh ! sire, votre lot est assez riche pour que vous n'enviez celui de personne. Votre règne commence, et il est déjà illustre. Les Brésiliens vous vénèrent, parce que vous avez placé leur nation à la tête des nations sud-américaines et fécondé les ressources naturelles du pays avec une rare intelligence. Votre Majesté entrera glorieusement dans l'histoire.

— La prédiction est flatteuse, mais je crois qu'aux yeux de la postérité un roi vaut moins que les titans de la science. On oubliera César, Alexandre et Napoléon avant d'oublier Archimède, Newton et Galilée. Les conquêtes de ceux-ci ont grandi l'humanité sans lui coûter une larme, et, s'il est vrai, comme on l'annonçait récemment, que votre frère ait prouvé l'existence d'une troisième atmosphère autour du soleil, aucun sceptre ne payerait cette découverte.

— Vous êtes plus instruit que moi, sire, de ce qui se passe en France ; j'ignorais ce détail.

La conversation dura environ une heure, sautant d'un sujet à l'autre, au caprice des interlocuteurs. L'affabilité de D. Pedro II avait mis, dès l'abord, à son aise Jacques Arago, dont les saillies égayèrent l'empereur, et qui était enchanté de sa réception. Au moment de prendre congé, une idée bouffonne lui vint à l'esprit.

— Sire, dit-il à D. Pedro, après l'excellent accueil dont vous m'avez honoré, il ne me manquerait rien si vous daigniez m'accorder deux faveurs.

— Parlez, je vous les accorde d'avance.

— J'ai le dessein, continua Arago, de publier la relation de mon voyage, et je désirerais vous la dédier. Seriez-vous assez généreux pour accepter ce faible hommage de ma gratitude ?

— De tout mon cœur, répondit D. Pedro.

— C'est la première faveur que j'avais à vous demander ; voici la seconde : je sais que vous êtes amateur de curiosités ; on m'a parlé de vos collections

formées avec un goût infini. J'ai le malheur de partager cette passion, malgré ma pauvreté, et je recueille dans mes courses les objets qui ont un intérêt quelconque. Pendant mon séjour à Nouka-Ihiva, je me liai avec Pa-ko-ko, ce chef barbare enfin soumis, qui conduisit si souvent les indigènes révoltés contre les Français. Pa-ko-ko, doué d'une audace égale à son courage, fondait sur l'ennemi à l'improviste, et son casse-tête, manié par un bras herculéen, était devenu la terreur de nos soldats. Il le garda religieusement jusqu'à l'heure où je partis de la colonie; mes prières l'obtinrent alors de son amitié, et c'est ce casse-tête que je voudrais vous offrir.

On aurait offert à l'empereur un diamant de soixante carats qu'il n'eût pas été si content. Ses yeux brillaient de plaisir, sa physionomie rayonnait quand il répondit :

— Le casse-tête de Pa-ko-ko sera la perle de mon musée. Que de remerciements je vous dois, monsieur Arago !

— C'est moi qui suis votre obligé, puisque vous avez la bonté d'accepter ce léger souvenir, répliqua celui-ci du ton d'un courtisan émérite.

Puis, se tournant vers l'impératrice :

— J'aurais aussi une babiole pour Sa Majesté; mais elle est si insignifiante, que j'hésite à la lui proposer.

Ces paroles intriguèrent l'impératrice, curieuse comme toutes les filles d'Ève. Elle sourit gracieusement à Jacques et lui dit :

— Qu'un excès de modestie ne vous arrête pas. Je

brûle de savoir quel cadeau vous me destinez, et je suis sûre que vous l'avez calomnié.

— Oh! mon Dieu, non, car c'est tout bonnement une couronne de fleurs artificielles que je tiens de Pomaré. La reine de Taïti l'a confectionnée de ses doigts : cette bagatelle n'a pas d'autre valeur.

— Pomaré sait donc fabriquer des fleurs artificielles? demanda l'impératrice étonnée.

— Grossièrement, comme vous pourrez vous en assurer, si vous ne dédaignez pas mon présent.

— Non, certes, et il me tarde de l'avoir.

— Pomaré, continua Arago, a reçu des leçons d'une ouvrière parisienne, mais elle n'en a guère profité. Je lui dois cette justice que, malgré la vanité naturelle aux femmes de sa race, elle ne s'abuse pas sur son mérite. Elle a d'abord refusé de me donner un échantillon de son travail, et je n'ai eu la couronne qu'à force d'instances.

— Elle n'en est que plus précieuse, dit l'impératrice.

Arago et G.... quittèrent Saint-Christophe et regagnèrent la ville.

Jacques Arago eut toujours un goût castillan pour la flatterie et les ovations bruyantes. Il apprit avec une douce satisfaction que l'*Éclat de rire*, traduit en portugais (*la Gargalhada*), figurait au répertoire d'un théâtre de Rio. Arago, l'un des auteurs de ce mélodrame, songea à profiter de la circonstance et se fit conduire chez l'acteur Gaëtan. Gaëtan était alors le favori du public. Les Brésiliens l'adoraient parce qu'il

était Brésilien d'origine, et ensuite parce qu'il frappait fort au lieu de frapper juste. Il eût été abominable à Paris; à Rio on le trouvait sublime. Ses bedglements horribles et sa pantomime extravagante charmaient une foule avide d'exagérations. Garrick et Talma auraient pâli à ses côtés; les étudiants de l'Université qui avaient lu Cicéron le comparaient à Roscius. Gaëtan ne croyait pas moins à son propre génie que ses admirateurs à outrance, et toute occasion de les exalter était pour lui une bonne fortune. C'était l'homme qu'il fallait à Arago.

L'auteur et l'acteur échangèrent, en s'abordant, une série d'éloges en harmonie avec le climat, et tels qu'on n'oserait les rêver sous la zone tempérée : après quoi Arago déclara le but essentiel de sa visite.

— Je sais, dit-il à Gaëtan, que vous jouez la *Gargalhada* d'une façon ravissante, et je serais heureux de vous voir cueillir, dans cette pièce que j'ai mise au monde, les lauriers que vous méritez si bien.

Gaëtan tressaillit d'aise.

— Je ne demande pas mieux, répondit-il avec effusion. Nous sommes le 16, et je puis jouer la *Gargalhada* le 18, c'est-à-dire dans deux jours.

— A merveille. La représentation sera belle, grâce à votre talent et à Leurs Majestés, qui ont promis d'y assister.

— Soyez sûr que je ne négligerai rien pour qu'elle soit digne de l'assemblée. J'arrangerai tout dès demain.

Les Brésiliens ne se passionnent pas à demi, quand

ils se passionnent. L'annonce d'une représentation honorée de la présence de D. Pedro II, où l'on pourrait fêter du même coup Arago et Gaëtan, les mit sens dessus dessous. Dix-huit sur vingt ne connaissaient d'Arago que le nom, et ne distinguaient pas entre François et Jacques ; mais ils étaient décidés à se payer une manifestation hors ligne.

Le vendredi, 18 octobre, une multitude immense assiégeait le théâtre de San-Januario avant l'ouverture des portes. La distribution des billets fut signalée par une grêle de horions et un massacre inouï de toilettes. Pour mon compte, je laissai dans la bagarre mon chapeau neuf et un pan de ma redingote. Quand le torrent envahit la salle, Jacques Arago était déjà à son poste, dans une loge d'avant-scène. La famille impériale arriva au bout d'une demi-heure ; on joua l'hymne national, et le machiniste leva la toile.

Gaëtan entra en scène avec une majesté grotesque, et il n'avait pas ouvert la bouche que des battements de mains formidables éclatèrent de toutes parts. Les esprits étaient si montés, que l'acteur ne put faire un geste ou dire un mot à effet sans être assourdi de bravos et bombardé de bouquets. Jacques Arago était ivre de joie, s'agitait comme un possédé, applaudissait à grand tour de bras et criait à s'enrouer. Je n'avais oncques assisté à pareil vacarme, et je crus un instant que le plafond allait s'écrouler. J'essayai même de sortir, peu désireux que j'étais de mourir comme un Philistin. Mais les spectateurs, serrés comme des harengs dans la caque, m'opposèrent une barrière in-

franchissable, et il fallut demeurer bon gré mal gré. La fin de la soirée me dédommagea amplement de la contrainte que j'avais subie.

Le dernier acte de la *Garçalhada* terminé, la véritable comédie commença. Un amateur se leva soudain du parterre, enjamba l'orchestre, grimpa sur la scène, et, s'inclinant devant l'acteur, lui présenta une couronne dorée. Au lieu d'en orner sa tête, Gaëtan, qui savait son métier, l'offrit à Arago. Alors s'engagea entre les deux idoles un long combat de modestie plus ou moins sincère. Le public haletant en suivait les péripéties d'un œil fiévreux. Il se livra au paroxysme de l'enthousiasme, lorsque Arago arracha une feuille de la couronne que tenait Gaëtan et la pressa sur son cœur. Arago fit signe qu'il voulait parler, et, dès que le bruit des vivats et des trépiglements se fut calmé, il improvisa un petit discours dont voici le sens exact, si ce n'est les termes :

« Messieurs,

« Ni la médiocrité de mon talent, ni ma personne inconnue de vous, ne méritaient les précieux témoignages de sympathie que vous me décernez avec tant de chaleur et de générosité. Mais je suis fier de les accepter comme une consécration nouvelle et éclatante des sympathies qui unissent, à travers l'Océan, nos patries bien-aimées, la France et le Brésil. Permettez-moi aussi de croire que vous avez voulu récompenser

en moi le frère illustre qui honore la science par ses lumières et l'humanité par ses vertus. Je serai heureux de transmettre à ce frère chéri l'expression de vos sentiments, et de lui raconter les moindres incidents de cette soirée dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. »

Ce *speech*, habilement accentué, eut un succès fou. Les applaudissements eussent paru tièdes à l'assemblée. Elle se mit à pousser des hurrahs frénétiques, à écumer, à bondir. La moitié des spectateurs de San-Januario auraient donné leur vie pour Jacques Arago, si Jacques l'avait demandé. Un bataillon de poètes s'élança sur les planches tapissées de fleurs et débita des strophes bourrées de métaphores dont on n'entendit pas un seul mot, mais qui envoyaient d'emblée Jacques et Gaëtan à l'immortalité. Je m'en assurai le lendemain en lisant le *Diario*, le *Correio mercantil*, le *Jornal do Comercio* et la *Marmota*, qui circulèrent saupoudrés d'acrostiches, de sonnets et de dithyrambes.

Tandis que les intarissables fils de la Muse embaumaient Arago et Gaëtan dans leurs vers hérissés d'hyperboles himalayennes, le second mena le premier dans la loge impériale. D. Pedro II les complimenta avec sa bienveillance ordinaire.

—Grâce à vous, messieurs, leur dit-il, j'ai passé deux heures fort agréables, et je vous en remercie. Il y a longtemps que je n'avais vu une aussi jolie pièce aussi bien jouée.

— Permettez-moi, sire, dit Arago, de laisser à Gaëtan tout l'honneur d'avoir diverti Votre Majesté. La

Gargalhada est une bluette qui ne vaut que par l'artiste qui la traduit.

— Je n'admets ni le sacrifice de M. Arago, ni le jugement qu'il porte sur son œuvre, répliqua Gaëtan. La *Gragalhada* est admirable, et voilà pourquoi j'y ai réussi.

— Dites plutôt, reprit Arago, que vous y montrez une finesse de jeu et une verve devant lesquelles on ne saurait rester froid. Aucun acteur français n'a compris ma pensée et n'a su en rendre, comme vous, les nuances les plus délicates.

— Messieurs, s'écria l'empereur, ennuyé de ce duel à l'encensoir, je vais vous tirer de dispute. Selon moi, Gaëtan et la *Gargalhada* se servent mutuellement : l'auteur et l'acteur ont donc un droit égal au triomphe. Prenez-en chacun votre part, et allons nous coucher.

Le sourire qui encadra ces paroles en adoucit la brusquerie. Gaëtan se retira avec Arago. Cinq ou six cents individus les attendaient de pied ferme à la sortie du théâtre, et les escortèrent jusqu'à l'embarcation de la *Bayonnaise*, amarrée à un piquet de la jetée. La marche de Gaëtan et d'Arago s'effectua au milieu d'une tempête de vivats, aux détonations des pétards chinois et à la lueur des fusées montant vers le ciel. Là finit l'apothéose.

La *Bayonnaise* devait mettre à la voile le lendemain, à la tombée de la nuit. Dans la journée, Arago descendit à terre et alla rendre la visite du départ à notre consul.

— J'ai un service à vous demander, lui dit-il avant de se séparer de lui.

— Tant mieux, répliqua l'excellent M. Taunay à Arago ; je suis à votre disposition.

— Voici de quoi il s'agit : j'ai été à Saint-Christophe dernièrement, et D. Pedro II ainsi que l'impératrice déployèrent pour moi les trésors de leur grâce. Ne sachant comment témoigner ma reconnaissance, je songai à leur offrir deux curiosités océaniques.

— L'empereur a dû être enchanté, interrompit le consul, il recherche avidement les curiosités.

— Je lui promis donc le casse-tête du fameux Pa-ko-ko, et à l'impératrice une couronne de fleurs artificielles en plumes d'oiseaux, œuvre de la reine Pomaré. J'aurais présenté moi-même ces cadeaux, si le temps ne m'eût manqué. Mais à l'impossible nul n'est tenu, et j'ai compté sur vous pour remettre le casse-tête et la couronne.

— Vous me confiez là une mission facile, répondit M. Taunay. Soyez sans crainte, je la remplirai exactement.

— En ce cas, je puis vous envoyer ces bagatelles en rentrant à bord ?

— Certainement ; elles seront à destination lundi ou mardi.

— Ainsi, je partirai tranquille. Ayez la bonté de faire agréer mes excuses par Leurs Majestés, et ne m'en veuillez pas de la peine que je vous donne.

— C'est la moindre des choses.

Deux jours après ce dialogue, M. Taunay arborait son uniforme de cérémonie, mettait des gants vierges, et, tiré à quatre épingles, se rendait au château de Saint-Christophe. Il n'avait pas tort de s'attendre à un accueil empressé. L'empereur et l'impératrice lutèrent, à son égard, de politesse et d'amabilité. L'un ne pouvait se lasser de manier son casse-tête ; l'autre avait sauté de joie comme une enfant, en recevant la couronne, qu'elle examinait d'un œil ravi. Le sympathique M. Taunay était aux anges. Il dîna à Saint-Christophe, avec la famille impériale.

Dès ce moment, nul n'entra au château qu'il ne dût se pâmer devant l'arme de Pa-ko-ko et le colifichet de la reine Pomaré. Leurs Majestés se plaisaient à les montrer à tous les visiteurs, et répétaient à leur propos les histoires pittoresques qu'Arago y avait rattachées. Le casse-tête et la couronne passaient décidément à l'état de reliques.

Un soir, l'impératrice dissertait avec ses dames d'honneur sur la fameuse couronne et en étudiait minutieusement les détails, lorsqu'on la vit pâlir et trembler. Les dames d'honneur crurent qu'elle s'évanouissait; elles étendirent les bras pour la recevoir. L'impératrice les repoussa, et s'écria, en jetant la couronne avec force :

— L'insolent !

Elle était si bouleversée, qu'elle n'en put dire davantage. Ses compagnes stupéfiées se regardaient en silence, n'osaient chercher à découvrir le mystère que renfermait la colère subite de l'impératrice. Celle-ci, hon-

teuse d'un mouvement de violence qui compromettait sa dignité, reprit bientôt son calme, et, s'adressant aux dames d'honneur en leur désignant du doigt la couronne :

—Voyez, dit-elle, comme les étrangers que nous accueillons le mieux nous respectent ! Examinez l'intérieur de cette couronne, et jugez si j'avais mérité une pareille humiliation.

L'une des dames se précipita vers la couronne, la ramassa, et de dégoût la laissa retomber après y avoir lu le nom de madame Dubois, fleuriste, rue de Ovidor, n° 105. C'est chez elle que le mystificateur Jacques Arago avait acheté la couronne de la reine Pomaré, pour 3,500 reis (4 francs 50 centimes), et il n'avait pas enlevé l'estampille du magasin, estampille dont la vue causait la légitime indignation de Sa Majesté.

D. Pedro II, informé de cette circonstance, partagea — on le conçoit — l'irritation de sa femme contre Arago. Mais que devint-il lorsqu'il sut que le cassette de Pa-ko-ko, aussi apocryphe que la couronne de Pomaré, provenait de la boutique du sieur Casemajou, marchand de brie-à-brac!...

Je crois que, s'il avait eu Jacques Arago sous la main, il l'aurait fait pendre.

LE MISANTHROPE DE MATO-GROSSO.

Rarement un Français aborde en Amérique sans y exciter la curiosité villageoise de ses compatriotes. Ceux-ci cherchent à savoir le nom de l'inconnu, sa biographie, l'argent qu'il possède, et organisent dans ce but une véritable inquisition. Il leur tarde surtout de connaître sa profession, dans la crainte qu'ils ont de trouver en lui un concurrent. Les renseignements obtenus à force de démarches et d'indiscrétions circulent de bouche en bouche, de magasin en magasin, et chacun les commente à sa façon, jusqu'à ce que de la masse des commentaires individuels sorte une opinion générale. La personne elle-même du nouveau-venu est soumise à une inspection minutieuse et dé-

fiant. On l'observe de la tête aux pieds, on analyse les traits de sa physionomie, on étudie ses gestes, sa démarche, la valeur et la forme de ses habits, on écoute avidement ses paroles.

Il est facile de concevoir, maintenant, la sensation que dut causer dans la colonie française de Rio-Janeiro l'apparition du docteur Lefèvre. Le docteur Lefèvre n'avait rien de commun avec les êtres vulgaires qui débarquaient tous les jours, et n'en intriguait que plus ses juges d'instruction officieux. Agé de quarante ans environ, grand, mince et sec, son large front dépouillé, ses joues d'une pâleur mate et son regard mélancolique annonçaient un homme éprouvé par la douleur. Il se mêlait à sa tristesse un air de résignation touchante et de noble dignité. La souffrance n'avait ni usé son courage ni déraciné de son cœur les instincts d'une nature d'élite, et sa bonté perçait à travers l'austérité de son visage sillonné de rides précoces. Le docteur Lefèvre cachait une douceur angélique sous la rudesse de ses manières et de sa voix.

Les caractères supérieurs sont des livres fermés pour la multitude, qui s'arrête aux apparences et veut tout ramener à ses idées étroites, aux préjugés admis. Le succès de notre docteur à Rio-Janeiro fut, comme de raison, entièrement négatif. Ses compatriotes s'amuserent beaucoup de sa longue redingote boutonnée jusqu'au menton, de sa cravate mal nouée, de sa chaussure grossière, de ses mains nues, de son chapeau, de son nez, de sa tournure et de son air pensif. Autre grief : Lefèvre, oubliant de cultiver la réclame dans les

journaux de la localité, et de mendier une clientèle de maison en maison, Lefèvre errait du matin au soir dans les jardins et les bois des environs. Ce mépris des usages étonnait et blessait les Français de la ville, qui ne parlaient de Lefèvre que pour s'en moquer.

— Eh bien, demandait l'un, avez-vous vu le nouveau médecin ?

-- Lefèvre ? répliquait l'autre.

— Oui.

— Entre nous, je doute qu'il ait son diplôme. Est-ce un homme seulement ? On dirait un bâton habillé.

-- Il est certain qu'il n'est pas élégant pour un docteur, et pour un docteur qui arrive, encore.

— Comme il est laid !

— Et maussade !

— Je crois que les malades ne se battrent pas à sa porte.

— Surtout s'il vagabonde par monts et par vaux, comme un nègre marron, au lieu de chercher des malades.

— Tant mieux pour les malades ; il les tuerait *droit comme un i*.

-- Je ne lui confierais pas mon chien.

— Ni moi.

— S'il attend d'avoir fait fortune, il attendra longtemps.

— Heureusement il n'est pas ambitieux : on assure qu'il ne mange que des fruits et des légumes.

— C'est un drôle d'*original* !

La qualification d'*original* est la plus terrible que

puissent décocher les moutons de Panurge, race immortelle et banale qui fait consister le mérite et la vertu à agir *comme tout le monde*, c'est-à-dire à suivre les fantaisies ridicules de la mode, à plier humblement sous la tyrannie des conventions sociales et sous l'orgueil des protecteurs utiles. Le docteur Lefèvre, adorant sa liberté et incapable de voir l'idéal de l'homme dans un cheval de fiacre, était donc un original. Il n'allait pas même au Cercle, où se réunissaient les gros bonnets de la colonie, et continuait ses promenades solitaires avec un acharnement qui scandalisait les boutiquiers de la rue d'Ouvidor. Aussi ne le voyaient-ils jamais passer sans lui lancer des sourires de pitié, accompagnés de sarcasmes murmurés qui ne l'atteignaient pas. Ils se plaisaient à calculer le temps que dureraient ses ressources présumées et l'époque où il serait en butte aux assauts de la misère.

Il est vrai que le docteur ne *faisait pas ses frais*. Fidèle à ses exercices péripatétiques et à l'étude des sciences naturelles, les rares malades qui recouraient à lui étaient d'ailleurs des gens sans sou ni maille et dans l'impossibilité de le rétribuer. Lefèvre ne gagnait ni argent ni crédit aux soins qu'il leur prodiguait avec autant de zèle que d'habileté, et il semblait condamné à moisir sur le dernier plan lorsque le hasard s'avisa de le mettre en relief.

Un personnage considérable du Brésil fut atteint d'une de ces maladies graves et mystérieuses qui auraient dérouté Esculape. Les meilleurs médecins de Rio-Janeiro, ou du moins les plus accrédités, essayè-

rent vainement de le remettre sur pied, et au bout d'une semaine, la situation du malade était si désespérée, qu'un miracle de la nature pouvait seul le sauver, au dire des médecins eux-mêmes. L'un d'eux cependant proposa à la famille de consulter le docteur Lefèvre, dont il loua le talent et les vastes connaissances, sans s'émouvoir des objections et des grimaces de ses confrères. On s'accrocha à ce faible espoir. Lefèvre, mandé sur l'heure, se hâta d'accourir. Il examina le cas avec attention, s'informa du tempérament et des habitudes du moribond, et commença un traitement à lui. Une amélioration sensible ne tarda pas à se déclarer, suivie d'une guérison complète.

Le bruit de cette cure se répandit dans la ville et donna au docteur Lefèvre une immense réputation. On avoua que l'original n'était pas si bête qu'on l'avait cru d'abord, et on rendit hommage à une capacité qui s'affirmait d'une manière éclatante. Ceux qui le dédaignaient naguère lui firent des avances gracieuses, ne critiquèrent plus qu'avec une sorte de respect son mépris de la société, et beaucoup en vinrent à admirer ses excentricités comme les indices d'une supériorité incontestable. Le docteur éclipsa dès lors tous ses rivaux ; on se l'arracha, et il ne tint qu'à lui d'amasser une fortune rapide. Mais il était médiocrement soucieux de l'avenir, et je soupçonnerais volontiers qu'il regrettait, loin de s'en féliciter, un succès qui l'écartait de ses promenades philosophiques et de ses chères études. D'ailleurs, il avait la faiblesse anticommerciale de regarder l'exercice de son art comme un sacerdoce,

et de cette faiblesse naissaient deux habitudes fabuleuses : la première consistait à négliger les riches pour voler au secours des pauvres, et la seconde à ne jamais réclamer de salaire ni des uns ni des autres. Que de fois ce dialogue s'engagea entre Lefèvre et un laquais galonné ou un émissaire quelconque de l'aristocratie brésilienne :

— *Senhor doctor*, on vous prie de venir immédiatement chez le ministre, ou le général, ou le marquis un tel.

— Dites que je ne puis y aller encore.

— Cela presse, *senhor*. Mon maître a eu une attaque violente et l'on craint pour sa vie. Sa famille est dans la désolation.

— Je le déplore, mais j'ai promis de voir un pauvre diable qui se meurt, et, si j'y manquais, il aurait le droit de me maudire. Sitôt cette visite terminée, j'irai chez votre maître.

— Mais on m'a recommandé de vous amener avec moi.

— C'est impossible.

— Vous ignorez, sans doute, que mon maître est opulent et que vous serez bien payé?

— S'il est opulent, qu'il envoie querir un autre médecin. Il y en a cent à Rio qui s'empresseront de vous suivre, tandis qu'ils refuseraient de se déranger pour le malheureux qui m'attend.

Le docteur Lefèvre était accablé de travail, travail peu lucratif à cause de son désintéressement. Les pauvres, dont il s'était constitué la providence, le véné-

raient à l'égal d'un demi-dieu. Les marchands, plus positifs et accoutumés à introduire les chiffres dans les sentiments, disaient de lui : « *Il a de grands moyens et un bon cœur ; mais c'est un imbécile qui ne profite pas de sa vogue et ne mettra jamais rien de côté.* » Quant à ses confrères, ils crevaient de jalousie, à l'exception du docteur Sigaud qui aimait Lefèvre et en était aimé.

Le docteur Sigaud était un de ces hommes éternellement jeunes qui ont vu tomber sans amertume les illusions de leur printemps et qui, acceptant la vie telle qu'elle est, savent en cueillir les fleurs au milieu des ronces. Epicurien charmant, sa physionomie ouverte et souriante attirait non moins que sa conversation élégante et spirituelle. Il estimait le beau et le bon sous toutes les formes et haïssait le mal ; seulement, il croyait à sa nécessité et se gardait bien de s'en affliger jusqu'à troubler la sérénité de son existence. D'une instruction variée et recherchant les plaisirs de l'intelligence, c'était un médecin d'autant plus distingué, qu'il avouait franchement les erreurs de la médecine et le charlatanisme effronté de ceux qui la pratiquent, en général. Sans nier l'utilité de son art dans un grand nombre de cas, il confessait que le hasard dicte souvent des ordonnances proclamées infaillibles et qui tuent sournoisement le malade. Le docteur Sigaud avait compris la valeur morale de Lefèvre. Séduit par l'élévation de son âme, il lui voua une amitié sincère, et Lefèvre y répondit. Sigaud se réjouissait de la prospérité de son ami, originaire de la

Provence comme lui, et d'y avoir contribué en lui fournissant l'occasion de la belle cure plus haut mentionnée.

Une horrible catastrophe éclata tout à coup sur le docteur Lefèvre. Sa femme, qu'il idolâtrait, mourut en deux jours, d'une fièvre maligne. La perte de cette créature dévouée, dont la tendresse ne lui avait failli dans aucune circonstance, mit son énergie à une rude épreuve. Lefèvre en triompha, mais il lui sembla que le dernier lien qui l'attachait au monde venait de se briser, et son front s'assombrit davantage. Le docteur Sigaud ne négligea rien pour le distraire d'un souvenir cruel et, le temps aidant, pensait y avoir réussi, lorsqu'il le vit entrer un matin dans sa chambre.

— Quel bon vent vous amène? lui demanda Sigaud avec une grâce affectueuse.

— Je vous annonce que je pars un de ces jours, répliqua Lefèvre.

— Bah!

— Oui, mon cher.

— Auriez-vous l'intention de retourner en France?

— Non, certes.

— Et où allez-vous donc?

— Dans l'intérieur.

— C'est une plaisanterie?

— Comme je vous le dis.

— Quelle idée biscornue!

— Pas si biscornue. J'ai demandé au gouvernement une concession de terrain dans la province de Mato-

Grosso ; on me l'a déjà accordée verbalement, et, dès que tout sera régularisé, je quitte Rio-Janciro.

— En vérité, je ne vous conçois pas, dit le docteur Sigaud de plus en plus surpris : vous avez ici une position superbe, hors ligne, vous gagnez de l'or...

— Et que m'importe l'or ? s'écria le docteur Lefèvre avec un accent et un geste de dédain ; l'or donne-t-il le bonheur ?

— Mais, enfin, vous jouissez d'une rare considération, on est fier partout de vous recevoir, et les agréments d'une vaste capitale sont à votre portée.

— Que voulez-vous, ajouta Lefèvre, les hommages de l'opinion me sont indifférents et le tumulte des villes me dégoûte. Je ne me sens ni tranquille ni libre au milieu de la civilisation, mère de l'égoïsme, de l'hypocrisie et de l'esclavage. La civilisation, selon moi, fausse notre destinée, et il me paraît plus noble de vivre avec la nature qu'avec les hommes.

— Je ne prétendrai pas que tout soit couleur de rose dans la société. Il y a et il y aura toujours des laideurs qui offensent les âmes délicates ; mais votre misanthropie va trop loin. Ne peut-on éviter le fumier des villes sans se perdre au fond des déserts ? Je comprends le chagrin que vous a causé la mort prématurée d'une femme qui méritait votre amour, et c'est à ce chagrin que j'attribue votre étrange et soudaine résolution. Réfléchissez, néanmoins, et je suis certain que vous y renoncerez ; si vous persistiez, je verrais dans son exécution la marque d'un abatement indigne de votre fermeté.

— Oh ! j'ai mûrement réfléchi, et ma résolution est

inébranlable. Du reste, vous avez tort de penser qu'elle soit la conséquence de la perte d'une femme chérie. Il est vrai que, si j'eusse eu le bonheur de conserver Aline, je ne l'aurais pas condamnée à l'exil où j'ai décidé de me réfugier; mais je songeais depuis longtemps à l'existence que je vais embrasser, et je suis heureux, dans mon malheur, de n'y pas rencontrer d'obstacle.

— Je serais bien étonné si vous ne vous repentiez pas un jour de cette détermination. L'ennui vous saisira là-bas, et je parie que vous reviendrez au bercail; je serai, d'ailleurs, le dernier à m'en plaindre.

— Merci; mais je serais étonné, à mon tour, si je réalisais votre prophétie.

— Savez-vous ce que c'est que la province de Mato-Grosso?

— Je sais d'abord que c'est une des moins habitées du Brésil, et voilà pourquoi je l'ai choisie; je sais aussi qu'elle est très-éloignée de la côte, et cela ne gêne rien; je sais enfin qu'il y a des fleuves majestueux, des sites ravissants et des sauvages doux comme des agneaux. Je ne désire pas autre chose.

— Est-ce que vous partez seul?

— Oh! non: j'emmène avec moi une douzaine de braves gens, des matelots français pour la plupart. Ce sont des gaillards solides; nous établirons une colonie où nous vivrons fraternellement, libres comme des oiseaux.

— Et ça durera tant que ça pourra! dit Sigaud d'un ton légèrement goguenard.

— Ça durera autant que nous, répliqua le docteur

Lefèvre. Vous êtes sceptique en diable ; mais vous en aurez le démenti.

— Nous verrons.

— Vous verrez.

— En attendant, je vais acheter un veau et l'engraisser. Nous le mangerons à votre retour.

— A bientôt mon dernier adieu.

Le docteur Lefèvre serra la main de son ami et sortit. Un mois après, il chevauchait sur la route de Mato-Grosso. Sigaud, que son départ affligeait, n'ayant pu le retenir, l'avait fait s'engager à lui écrire toutes les fois que l'occasion s'en présenterait. Deux années s'écoulèrent sans qu'il reçût la moindre nouvelle, et il commença à s'alarmer sérieusement. La connaissance qu'il avait du pays et de ses habitants l'autorisait à craindre que l'odyssée romanesque du docteur ne se fût dénouée au fond d'un torrent écumeux ou sous le casse-tête des sauvages. Sigaud était en proie aux angoisses poignantes de l'incertitude, quand il sut que le président de Mato-Grosso allait se rendre à son poste. Il le pria instamment de s'enquérir du docteur Lefèvre, et, s'il découvrait son gîte, de lui faire passer la lettre suivante :

« Mon cher ami.

« Je vous écris au hasard, et je serai inquiet tant que j'ignorerai votre sort. Comme je ne vous fais pas l'injure de croire que vous m'avez oublié, je frémis en songeant que vous n'avez donné aucun signe de vie depuis votre départ de Rio-Janciro. Mes funestes pré-

dictions seraient-elles déjà accomplies? Auriez-vous trouvé la mort sur le chemin du bonheur élyséen que vous rêviez? ou bien l'enthousiasme avec lequel vous aspiriez à une existence nouvelle a-t-il cédé la place à un désenchantement que vous n'osez avouer? Ces questions, et mille autres que je m'adresse, mettent mon esprit à la torture; vous seul pouvez les résoudre.

« Tout le monde vous regrette à Rio, tout le monde espère que vous reviendrez, tout le monde vous réserve un accueil qui flattera votre stoïcisme lui-même. Résisterez-vous aux appels chaleureux de l'amitié et d'une admiration achetée par des bienfaits? Songez-y, d'ailleurs, les hommes de votre trempe ont une mission sociale à remplir, et c'est presque un crime de laisser sans emploi les éminentes facultés qu'ils tiennent de la nature. Votre rôle est tracé, et vous y avez débuté trop brillamment pour avoir le droit de le jeter aux orties. Je suis loin d'affirmer avec Diderot qu'*il n'y a que le méchant qui soit seul*. Le méchant est ennemi de la solitude; il a besoin d'un théâtre et de la fréquentation des hommes pour exercer sa méchanceté. Le bon, au contraire, est blessé à chaque pas de l'absurdité des institutions et des vices de ses semblables; mais sa gloire, c'est de braver le danger et non de le fuir, de rester pur au sein de la corruption, de lutter contre le mal et non de s'en effrayer au point de désertier la brèche. Je loue le sentiment qui fait dire à Alceste :

J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font;

Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;

mais je lui réponds avec Philinte :

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure
Comme vices unis à l'humaine nature ;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants et des loups pleins de rage.

« Philinte représente la sagesse pratique, celle que nous devons suivre. Vous le reconnaîtrez, j'en suis sûr. Un esprit cultivé réclame des aliments, comme le corps, sous peine de s'éteindre. Or ces aliments nécessaires, la société seule les fournit. L'isolement absolu peut être salutaire, à la condition d'être momentané; il ne saurait se prolonger sans souffrance et sans péril. C'est une vérité dont vous ne tarderez point à être convaincu, et qui vous ramènera auprès de moi. Je le désire ardemment, et je ne vous pardonnerais de mourir ermite que si vous étiez heureux dans votre ermitage. J'en doute, hélas ! et voilà mon noir souci. Que vous seriez aimable de le dissiper. »

Dix mois plus tard, le docteur Sigaud reçut une réponse du docteur Lefèvre.

La voici, telle qu'il me l'a communiquée :

« Mon bon Sigaud,

« Votre lettre m'a comblé de joie. Je vous remercie

d'avoir jugé mon amitié assez solide pour braver le temps et la distance, et de compter sur ma fidélité comme je compte sur la vôtre. Je vous aurais écrit, selon ma promesse, si, du lieu où j'ai planté ma tente, les communications avec Rio n'étaient extrêmement difficiles. Une occasion se présente de me mettre en règle avec vous, je la saisis aux cheveux.

« Voici d'abord, en quelques mots, l'histoire de ma petite colonie. Le district où je suis établi est beau et fertile. Dès que j'eus traversé, sans incident notable, la largeur presque entière du Brésil, je m'arrêtai sur le bord d'une rivière limpide, et j'aidai mes compagnons à défricher le coin d'une immense forêt vierge. Chacun de nous eut bientôt sa case, son jardin et son champ. Nous semâmes du blé, du maïs, des légumes; nous élevâmes des porcs, des moutons, de la volaille : tout cela avec un plein succès. L'abondance des récoltes, la variété des fruits délicieux qu'on trouve sous la main, la douceur et la salubrité du climat, nous dédommagèrent des fatigues d'un long voyage. L'harmonie régnait entre nous, et les jours passaient comme des minutes. Ici, pas de travail forcé : les uns chassaient ou pêchaient, les autres s'amusaient à embellir leurs cases et à leur donner un confortable relatif, les autres cultivaient les fleurs ou suivaient mes excursions botaniques en des lieux que le pied de l'homme n'avait jamais foulés. Le soir, on se livrait à des causeries instructives, à des jeux innocents, on faisait des projets pour le lendemain. Notre vie était une vie de cocagne dans le paradis terrestre.

« Hélas ! le croiriez-vous ? un moment vint où les Français qui goûtaient les charmes de cette vie incomparable s'en lassèrent. L'ennui les gagna ; ils eurent la stupidité de regretter les combats incessants et les dévorantes alternatives de l'enfer social. C'est que votre civilisation détruit jusqu'à la conscience du bonheur réel ; c'est qu'elle communique à ceux qu'elle touche des souillures que rien ne lave, un virus qui défie tous les baumes. A l'exception d'un seul, ces infortunés désertèrent successivement l'asile enchanté d'où ils pouvaient braver les orages du monde, et allèrent courir l'aventure, les uns au Paraguay, les autres en Bolivie ou dans la Plata. Leur désertion m'attrista sans me décourager ; je m'en consolai en m'attachant avec plus de force aux biens que Dieu a mis à ma portée.

« Si vous m'aimez véritablement, félicitez moi au lieu de me plaindre, car ces biens n'ont aucun rapport avec les menteuses chimères qui voilent les plaies de la société et abusent l'espérance. Ici, l'air qu'on respire est fortifiant et pur, le bleu du ciel a des nuances merveilleuses, le soleil éclaire des scènes sublimes. Je demeure souvent en extase, au haut d'un coteau paré d'une végétation fouguese, d'où l'œil ébloui domine les sinuosités de la rivière et les vertes forêts d'alentour. Je contemple en silence les jeux de la lumière essayant de percer le feuillage des arbres séculaires, je me baigne avec délices dans une atmosphère chargée de parfums enivrants, j'écoute les chansons des oiseaux, j'ouvre mon âme aux suaves et mystérieuses harmonies de la nature, je m'élançe vers des régions divines

sur les ailes de la méditation. Oh ! ces jouissances poétiques et ineffables valent mieux que vos plaisirs factices, où les larmes se cachent sous le rire ; elles valent mieux que les tourments de l'ambition ; elles valent mieux que le spectacle des injustices et des lâchetés qui conduisent les intrigants aux honneurs et à la fortune.

« Vous vous obstinez à prédire ma rentrée dans le tourbillon du monde. Qu'irais-je y chercher, insensé ? Me croyez-vous si amoureux du joug que je ne lui préfère mon indépendance ? On se doit à ses semblables, dites-vous, et il est généreux de sacrifier un bonheur égoïste à leur utilité. Cette générosité me tenterait peut-être, si, comme on l'a assuré, la société n'offrait que deux rôles, dupe ou fripon, enclume ou marteau. Je me résignerais à être dupe ou enclume, et tout serait fini. Mais la société est tellement organisée, qu'elle ne laisse pas même cette consolation à l'honnête homme. Impossible de rester dans son engrenage sans être fatal à quelqu'un, et un ange lui-même subirait cette dure loi. Ne criez pas à l'utopie : je parle d'expérience. Depuis que je me connais, j'ai éloigné de moi les passions mauvaises et tâché de faire le bien. Savez-vous le résultat de mes efforts ? Écoutez ces deux souvenirs de ma carrière de médecin, choisis entre cent.—Un jour, à Marseille, j'eus la chance de rendre la santé à un banquier agonisant. Six mois après, ce banquier faisait une banqueroute frauduleuse et volait le pain de vingt familles, réduites par lui à la mendicité. Une autre fois, j'arrachai à la mort un individu qui, sitôt

guéri, empoisonna son oncle, sa tante et son vieux père, afin d'avoir leur héritage. Sans doute je n'étais pas responsable de ces crimes ; mais je n'en étais pas moins la cause involontaire, et je compris la profondeur de cette maxime de Hobbes : *Homo homini lupus !*

« Chacun a ses penchants : vous ne concevez pas qu'on vive au milieu des splendeurs de la nature ; moi, je ne conçois pas qu'on vive dans une société pourrie jusqu'à la moelle. Rien ne me manque ici ; j'ai trouvé dans la solitude le repos et même la gaieté. Ne vous imaginez pas que ma vie soit monotone ; je sais l'occuper et en bannir l'oisiveté démoralisante. Sans compter le fidèle Alexandre, les oiseaux et les singes du voisinage, qui me témoignent une confiance touchante, j'ai des amis parmi les Indiens, créatures inoffensives et dociles dont les cases sont groupées à une faible distance de la mienne. Je leur ai enseigné un peu d'agriculture, et j'entretiens les meilleures relations avec eux. Leur reconnaissance et leur dévouement sincère me payent largement des soins que je leur donne quand ils sont malades. Je fais quelquefois vingt lieues à cheval, pour soulager un de ces malheureux en proie aux souffrances physiques. Leur innocence les met à l'abri des douleurs morales qui rongent les enfants de la civilisation.

« Si j'ai un regret, c'est de ne pas être né dans ce coin ignoré de l'univers, au milieu de ces Indiens primitifs qui du berceau à la tombe marchent sur des fleurs, loin du soldat, du prêtre et du bourreau, sombre trinité préposée à la garde de votre ordre social.

J'aurai du moins la joie d'y mourir. Il y a, à cent pas de ma case, un manguier magnifique dont la fraîche verdure attire des légions d'oiseaux aux chants mélodieux. Je l'aime comme un être animé, et j'éprouve des sensations inconnues quand je rêve, sous son ombrage, au murmure de la brise embaumée. C'est là que je veux exhaler le dernier soupir, enveloppé dans mon manteau ; c'est là que je rendrai mon corps aux éléments. »

Il y a dix ans que le docteur Lefèvre adressait à son ami Sigand la lettre qu'on vient de lire. Depuis cette époque, on n'a plus entendu parler de lui.

UNE ÉLÉGIE AU CAP HORN

Un beau matin, fatigué de traîner mon ennui dans les rues malsaines de Rio-Janciro, — je dis malsaines, parce que la fièvre jaune infectait l'air, — je résolus de visiter les côtes de l'océan Pacifique. Ce que j'avais lu et entendu raconter de l'Amérique espagnole me séduisait; j'aimais à croire que le Chili ou le Pérou calmerait l'insatiable besoin de nouveauté qui est dans ma nature. Je ne communiquai mon dessein à personne, afin d'éviter les conseils oiseux et la duperie des lettres de recommandation; mais, fidèle à la règle de conduite que je suis en pareil cas, je consultai une pièce de monnaie jetée en l'air, pour savoir si j'irais d'abord à Lima ou à Valparaiso. Le hasard, ce four-

nisseur non breveté de la Providence, m'ayant indiqué Lima, j'arrêtai mon passage sur le *Calcutta*, qui se disposait à mettre à la voile. Le *Calcutta* était un trois-mâts anglais en réparation dans la baie, et qui, gorgé de *convicts*, de charbon ou de guano, avait effectué dix fois le tour du monde. Il était sur lest, circonstance peu favorable pour doubler le cap Horn, effroi des navigateurs, et il avait eu le mauvais goût de garder une voie d'eau qui m'alarma durant quelques jours. Impossible de reculer, *alea jacta erat*, et, faute de mieux, je cuirassai mon âme contre les éventualités d'une traversée dangereuse.

Comme toutes les choses de ce monde, le tabac a ses détracteurs et ses apologistes. Quant à moi, je plains sincèrement les êtres délicats qui le proscrivent d'une manière absolue. Comment employer à bord, si l'on ne fume pas, les jours sans fin et l'insomnie des nuits? Comment chasser les nucs de diables bleus qui sortent des brouillards humides, sous les hautes latitudes, et viennent bourdonner autour de notre cerveau? Le spectacle de la mer et la lutte des vagues bondissantes ont des charmes, il est vrai; mais on s'en lasse, en dépit des poètes. Les vastes cachalots et le marsouin élastique eux-mêmes amusent médiocrement à la longue, et on néglige jusqu'à l'albatros, dès qu'on a tiré de ce géant ailé une honnête provision de blagues et de tuyaux de pipe.

C'est la cigarette aux lèvres que je consumai les heures les moins pesantes d'un voyage de trois mois. La cigarette me fut d'autant plus précieuse, de Rio à

Lima, qu'aucune distraction n'égayait l'intérieur sournois du *Calcutta*. Seul passager, et parlant fort mal l'anglais avec des hommes qui n'entendaient pas une syllabe de français, je n'aurais su que faire de mon existence sans le tabac sauveur. Le capitaine Prynn était un bon garçon, poli comme une agate, et, dans le but de flatter mes sentiments nationaux, louant à outrance Napoléon I^{er}, qu'il détestait. Mais il abusait un peu de l'amour conjugal. Marié depuis six ans, n'ayant habité que six mois avec sa femme, et encore à bâtons rompus, il tombait en des extases interminables devant son portrait daguerréotypé. Malgré l'énorme distance qui le séparait de sa chère moitié, et l'imagination aidant, il savourait les ineffables délices d'une lune de miel qui semblait ne devoir jamais finir. Heureux homme que ce capitaine Prynn !

M. Prynn était un excellent marin, doué d'une patience vraiment britannique. Je riais de bon cœur, sur la côte de Patagonie et aux environs de la Terre de Feu, quand il montait sur le pont avec son instrument, et s'acharnait à guetter un rayon de soleil qui ne se montrait pas. Comme la mer était mauvaise et le froid abominable, je restais à côté du poêle, lisant, ou jouant avec un singe très-spirituel, nommé Jack, qui se livrait à mille espiègleries folles.

— Eh bien, demandais-je d'ordinaire au capitaine redescendant sa boîte sous le bras, la chasse a-t-elle réussi ?

— Hélas ! répondait-il d'un ton lugubre, ce brigand de soleil me fera mourir de chagrin. A Saint-Paul de,

MUSEUM
JAN 18 1870
TOMAS DE
MUSEUM

Loangue, où je déchargeais de la houille, voilà six mois, il nous brûlait la cervelle du matin au soir; il me tua deux matelots en un clin d'œil. Et maintenant que je l'implore, il s'obstine à cacher sa face; pas moyen de lui voir le bout du nez.

— Demain, vous serez peut-être plus heureux.

— Ah! oui, demain! Il y a longtemps que je dis demain, et demain est brumeux comme hier. Tout à l'heure, j'espérais enfin une *observation* : dix fois les nuages ont paru vouloir s'écarter et frayer un chemin à la lumière. Je n'avais pas sitôt braqué mon sextant qu'ils se rapprochaient, et j'étais mystifié comme un cockney de la Cité. Quel chien de métier!

— Le soleil est comme les femmes : fuyez-les, elles courent après vous; recherchez-les, elles s'éloignent au galop, et le diable ne les attraperait pas!...

— Vous ne pensez pas ce que vous dites, répliquait M. Prynn à demi fâché, ou, si vous le pensez, vous êtes bien méchant (*you are very bad*). Le soleil est un infâme gredin, mais les femmes sont des anges.

Ce membre de phrase revenait souvent dans la bouche de M. Prynn, qui avait foi en la perfection du beau sexe comme en Dieu et taxait de blasphème le moindre doute à cet égard. Il est probable qu'il ne m'aurait jamais pardonné les railleries que ses adorations m'inspiraient, s'il n'eût supposé que je les désavouais au fond du cœur.

Malgré son flegme naturel et les nombreuses pipes qu'il fumait pour se consoler, le capitaine du *Calcutta*

BIBLIOTECA MUNICIPAL

"ORIGENES LESSA"

Tombo N.º 27204

MUSEU LITERÁRIO

était sérieusement inquiet, et il n'avait guère tort. Depuis trois semaines, nous n'avions pas filé un nœud en bonne route. Nous louvoyions au milieu de l'hiver sur une mer enragée, essayant en vain de franchir le méridien du cap Horn. Les vents et les courants rapides nous avaient conduits près du cercle polaire antarctique, à travers d'immenses bancs de glace. Nous passions des nuits séculaires sans fermer l'œil, tant le navire était secoué, et, pour mon compte, je répétais cent fois aux mugissements de la tempête ce monologue de Panurge : « O ! que trois et quatre fois heureux sont ceux qui plantent choux ! O ! Parce, que « ne me fillastes-vous pour planteur de choux !... Ha ! « pour manoir déficque et seigneurial, il n'est que le « planchier des vaches ! » Le capitaine aurait volontiers fait chorus avec moi. La difficulté de s'orienter sûrement augmentait ses angoisses. Il maudissait le brouillard épais et glacial qui voilait constamment le soleil ; il maudissait son chronomètre dérangé, et, pour comble de fatalité, nous ne rencontrions aucun navire à qui demander des indications.

Si gris que fût le ciel, M. Pryn, avec une persévérance digne d'un meilleur sort, ne manquait pas chaque matin de tenter la fortune sur la duneite ou sur le gaillard d'avant. Un jour, il rentra dans la chambre en sifflotant, comme un mineur australien qui aurait exhumé une *pepita* d'un kilogramme : il rayonnait.

— L'astre hargneux a donc cessé de bouder ? lui demandai-je, étonné de sa joie insolite.

— Ce n'est pas cela, me dit-il, mais j'ai aperçu un

navire au large. On a mis le cap sur lui, et dans vingt minutes nous serons bord à bord.

— Est-ce un français? me hâtai-je de demander.

— Non, c'est un anglais; il a son pavillon. Je vais hisser celui du *Calcutta*, et faire des signaux. Où est ma lunette?

— La voilà, répliquai-je en la lui remettant.

Et je suivis M. Prynn sur la dunette.

L'isolement à soixante-cinq degrés de la ligne et les rigueurs du climat commençaient à nous rendre si maussades, que l'apparition d'une voile étrangère était un événement agréable au premier chef. En outre, M. Prynn se félicitait de la nationalité du *ship* qui s'avançait, ayant l'intention de l'accoster, si le capitaine avait la gracieuseté de le permettre. Le canot fut bientôt *paré*, et M. Prynn s'armait d'un porte-voix, afin de héler son collègue, quand il reconnut en lui un de ses amis intimes. Il le salua en agitant son chapeau de feutre, et lui cria d'une voix de stentor :

— Hurrah! Comment allez-vous, *my dear friend*?
Vive le capitaine Edward! *Edward for ever!*

Le capitaine Edward, dont le bâtiment était déjà à côté du *Calcutta*, parut touché des démonstrations de M. Prynn et y répondit avec enthousiasme :

— Je vais très-bien, et vous? Vive mon ami Prynn!
Hurrah!

Les matelots du *Calcutta* et du *Régent* beuglèrent en chœur le hurrah qu'avaient échangé leurs commandants et mirent en panne. Notre embarcation glissa

sur les flots, et je grimpai sur le *Régent* avec M. Prynne et son second.

Deux marins anglais ne s'abordent jamais sans s'offrir un grog, ou plutôt des grogs invariablement composés d'un demi-verre de *brandy* auquel on ajoute une goutte d'eau hypocrite. Ici, ce fut mieux : nos capitaines étaient si enchantés de se revoir, et, d'ailleurs, la brise était si molle, que M. Prynne accepta le dîner de M. Edward. En attendant, comme je n'avais pas à me mêler aux effusions de ces messieurs, j'allai rôder sur le pont et je m'accrochai au lieutenant, qui se montra d'une affabilité charmante. Sir John me fit explorer de la cale aux hunes le *Régent*, qui, parti de Londres, avait relâché à Montevideo, et se rendait à Hobart-Town, avec une centaine d'émigrants.

Ces pauvres diables étaient disséminés çà et là, les uns assis, les autres couchés, plusieurs debout et causant. Le cœur se serrait à l'aspect de ces malheureux, généralement déguenillés, dont le visage blême gardait la trace de rudes privations. Une jeune femme, accroupie au pied du grand mât, allaitait un enfant nouveau-né, et ses compagnes la regardaient en silence. J'adressais diverses questions à sir John, lorsque ma vue se fixa sur une émigrante dont la physionomie me frappa. Elle pouvait avoir vingt ans. Ses cheveux noirs flottaient en désordre sur son cou et le long de sa figure, blanche comme la cire vierge, mais d'une beauté ravissante. Sous les vêtements sordides qui la couvraient, on devinait des formes qui avaient dû être riches avant que la misère inexorable les eût

nétries. L'émigrante était accoudée au bastingage, dans une attitude pleine de mélancolie, et attachait sur les vagues de la mer un regard profond comme sa douleur. Cette jeune fille m'intéressait en excitant ma curiosité. Il y avait à coup sûr des phases dramatiques dans son existence, et je brûlais d'en pénétrer le mystère. Je ne le dissimulai pas à sir John, et, lui désignant l'émigrante de la main :

— Quelle est, lui demandai-je, cette passagère ensevelie dans ses méditations? Vous la connaissez, sans doute?

— Je la connais mal, me répondit le lieutenant : elle se mêle rarement à ses compagnons de voyage et jamais à leurs jeux.

— Est-ce qu'elle aurait un mauvais caractère?

— Oh non! répliqua John attendri; elle est douce comme un agneau.

— Elle a donc quelque chagrin incurable?

— Mary n'a dit son histoire à personne, en sorte qu'il est difficile de la savoir exactement. Néanmoins, d'après les informations réunies à Londres avant de l'embarquer, et les aveux incohérents qui lui sont échappés, elle serait une victime de l'amour. Voici les détails qu'on nous a transmis à son sujet :

« Mary est née à Leith, en Ecosse. Elle avait connu, dès son bas âge, le fils d'une fruitière voisine, et grandi à ses côtés. L'influence des années changea, suivant la coutume, l'amitié des deux enfants en amour. Tony désirait vivement épouser Mary, ce qui eût rempli les vœux de celle-ci. Mais il craignait d'exposer sa

maîtresse aux angoisses de la faim, et il lui dit un jour : « Garde-moi ton cœur, comme je te garderai le « mien, jusqu'à ce que j'aie amassé un peu d'argent ; « c'est l'affaire de quelques voyages sur mer. Nous fe- « rons un petit commerce, le pain sera assuré, et il n'y « aura plus d'obstacle à notre mariage. »

« — Et que répondit Mary ?

« — Mary ne discuta point ; elle sentait que son amant avait raison. Elle se jeta dans ses bras et lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots : « Pars, puisque la né- « cessité l'exige, mais jure-moi d'être fidèle et de ne pas « trahir ton serment. Alors j'aurai le courage de sup- « porter ton absence et d'attendre des jours meil- « leurs. »

« Tony était grand et robuste. Le capitaine d'un vaisseau qui levait l'ancre l'engagea comme *boy* (no-vice). Son premier voyage dura six mois. Tony en rapporta une santé florissante et peu de schellings, ses gages étant minimes. Mary l'accueillit avec des transports de joie sincèrement partagés. Tony s'embarqua de nouveau, comme matelot cette fois, et gagnant deux livres sterling. Au bout d'une année, pendant laquelle sa fiancée pria la Vierge et tous les saints du paradis, il revit la contrée natale et sa chère Mary. Il avait des économies que Mary jugeait suffisantes pour réaliser les projets conçus. Tony, plus ambitieux, voulut faire un troisième voyage aussi lucratif que le second, et qui répandrait l'aisance dans le ménage. Mary essaya de le retenir ; elle supplia, se désola, avoua les funestes pressentiments qui l'assiégeaient, et s'éva-

nouit lorsque Tony, après avoir essuyé ses larmes sous des baisers, franchit le seuil de la maison qui renfermait son trésor. Il partit pour la Chine. Au bout de huit mois, il écrivit de Canton que le *Queen-Elisabeth* cinglerait bientôt vers l'Écosse.

« Mary, brûlante d'impatience et d'amour, faisait des rêves de bonheur magnifiques. Elle s'admirait déjà sur le quai de Leith, dans une jolie boutique, à côté de son Tony, entourée de rejets beaux comme leur père. L'époque assignée du retour de son amant étant venue, Mary s'inquiéta de ce que Tony n'arrivait pas. Elle errait sur le port, interrogeant d'un œil anxieux les bâtiments qui entraient; celui qu'elle cherchait ne se montrait point. On lui apprit enfin que le *Queen-Elisabeth* avait échoué sur la côte de Madagascar. Mary fut accablée par la nouvelle de ce désastre, bien qu'on lui eût affirmé que l'équipage s'était sauvé dans la chaloupe. Sa vie fut dès lors un cruel martyre. Chaque instant qui s'écoulait aggravait ses terreurs, diminuait les chances de salut, et lui dictait des résolutions insensées. Tantôt elle songeait à se tuer, tantôt son désespoir lui insinuait d'aller à Madagascar, à la poursuite de l'infortuné qu'elle ne cessait de pleurer. Un jour elle s'imagina que Tony avait abordé dans l'une des villes du Royaume-Uni, et elle se dirigea sans hésiter vers Liverpool. Elle y resta un mois, réclamant à tous les matelots Tony, son bien-aimé. De Liverpool, elle se rendit successivement à Douvres, à Cardiff, à Plymouth, à Bristol, etc., visitant chaque navire, subsistant d'aumônes, et objet de pitié uni-

verselle. En dernier lieu, elle vint à Londres, où elle tomba malade de fatigue et de besoin. Une société philanthropique la recueillit et la décida, non sans peine, à se joindre à un convoi d'émigrants qu'on expédiait à Hobart-Town. »

Le récit de sir John m'avait beaucoup ému : je restai un moment silencieux et pensif. La jeune fille était à la même place, immobile comme une statue de marbre.

— N'y aurait-il aucun moyen, demandai-je à John, de soulager cette pauvre enfant et de lui faire oublier ses maux ?

— Je crains qu'il ne soit trop tard, répliqua-t-il, et que sa passion ardente, voisine de la folie, ne la conduise au tombeau. Au début de la traversée, les émigrants, très-sympathiques en général, car ils ont souffert, s'efforcèrent d'adoucir sa cuisante peine. Tout fut inutile : Mary repoussait leurs avances ou remerciait ces bonnes gens d'un sourire qui signifiait : « Mon malheur est sans remède ; laissez-m'en savourer l'amertume, et, si vous avez de l'énergie, gardez-la pour subir votre destinée. » Moi-même j'ai offert des consolations à Mary, je l'ai exhortée à se résigner, j'ai tenté de bannir loin d'elle les souvenirs où elle se plaît, et qui la dévorent. Hélas ! j'irritais sa douleur au lieu de la calmer, et je dus abandonner l'Écossaise à un isolement meurtrier, mais qui lui permet de caresser une idée fixe et une image chérie.

— Elle ne s'occupe donc jamais de sa situation ni de son avenir à Hobart-Town ?

— Jamais ! Elle est insensible à ce qui se passe sur le

Régent comme aux événements de la lune, et les dangers les plus terribles ne la remuent pas. Samedi, nous essayâmes une tempête de fond à la hauteur des îles Falkland (Malouines). Des lames monstrueuses balayaient le navire, le couchaient sur le flanc à noyer le bout des vergues, et menaçaient de l'engloutir. Matelots et passagers remplissaient l'air de lamentations : les uns couraient égarés sur le pont et s'arrachaient les cheveux ; les autres, s'affaissant à genoux, conjuraient le ciel de les épargner. Mary, réfugiée dans un coin de la chambre, attendait debout et muette l'instant du naufrage. Pas un mot, pas une prière, n'agita ses lèvres ; nulle appréhension ne se trahit sur son visage morne et glacé comme toujours.

— Ainsi il ne reste plus à Mary l'ombre d'une illusion ?

— Elle a eu des illusions jusqu'à Montevideo. Ses yeux bleus s'animaient et son corps frémissait à l'aspect d'un navire émergeant à l'horizon, comme si ce navire eût porté son idole. Mais la douce chimère se dissipait bientôt aux lueurs de la réflexion, et Mary retombait dans son inertie. Une seule chose la réveille maintenant et excite en elle les manifestations de la vie : c'est une ballade où sont peints des sentiments analogues à ceux qu'elle éprouve. Toutes les fois qu'on la chante, Mary tend une oreille avide et verse des larmes.

— Quelle est cette ballade ?

— La *Jeune Fille de Glasgow*. La musique en est aussi dolente que la poésie, et nous avons ici une douzaine d'Écossais qui la chantent fort bien.

— Je désirerais l'entendre, ajoutai-je, ne fût-ce que pour observer l'effet qu'elle produit sur Mary.

— C'est aisé : les émigrants affectionnent cette inspiration populaire, et ils ne demanderont pas mieux que de vous en faire part. Les distractions sont si rares à bord, surtout dans ces affreux parages.

Le *stoad* nous appela pour dîner. Sir Edward plaça M. Pryn à sa droite et moi à sa gauche. Le dîner fut assez bon et très-gai. On proscrivit en mon honneur le bœuf salé de Hambourg, et je témoignai ma gratitude à l'amphitryon en accueillant comme ils le méritaient une poule au riz, un canard rôti et un délicieux pudding au vermicelle. Nous bûmes douze bouteilles de vin de Porto ou de Lisbonne, et le café, accompagné de gin et de brandy, mit si bien en train les convives que nos Anglais babillèrent comme des Français de la Garonne.

On rendit un dernier hommage à Bacchus, et on alla respirer la brise australe sur la dunette. M. Edward, qui se sentait en belle humeur, distribua la goutte à l'équipage, et pria le cuisinier de nous donner un petit concert vocal, afin d'aider à notre digestion. Celui-ci était un *good fellow* au teint coloré, aux traits épanouis, à la barbe touffue, à l'humeur joviale. Il avait un répertoire complet de gaudrioles et de romances, et il se mit aussitôt en mesure d'exhiber un échantillon de son talent. Le premier morceau dont il nous régala fut mimé par lui avec beaucoup de verve et d'esprit. Il est charmant d'*humour* et bien connu dans tous les ports de la Grande-Bretagne. En voici la traduction :

« LE VIEIL ESCALIER DE WAPPING ¹ .

« Votre Molly ne vous a jamais trompé, elle vous l'assure, depuis la dernière fois que vous partîtes du vieil escalier de Wapping, et qu'elle jura de vous être fidèle, en vous offrant une blague à tabac marquée à son nom. Durant la quinzaine entière que je passai dans l'entre-pont avec vous, Tom, ai-je donné un seul baiser à quelqu'un de votre équipage? Je restai dans le seul but d'être utile et agréable à mon Thomas, car je lavais son pantalon et je préparais son grog.

« Quand, dimanche, au lieu de me promener sur le mail, comme vous me l'aviez promis, vous y conduisîtes Suzanne de Deptford et Sal, je subis en silence vos rigueurs, et mes larmes seules adressèrent des reproches à mon Tom. Mais pourquoi Sal et Suzanne me seraient-elles préférées? Oh! Tom, il ne faut jamais dédaigner un cœur sincère. Sois donc constant et bon, ne délaisse pas ta Molly..., et je laverai encore ton pantalon et je préparerai ton grog.

« — Chère Molly! s'écria Tom ému, tandis qu'elle exhalait un profond soupir, et que deux larmes de cristal brillaient à l'extrémité de ses cils, je t'en prie, mon amour, pardonne-moi ma dureté, et plus jamais de la vie je ne te mépriserai. A l'avenir, ni Suzanne ni

¹ L'escalier de Wapping, à Londres, est un point de la Tamise où les navires vont terminer leurs préparatifs en attendant l'heure de mettre à la voile. C'est là que les marins reçoivent les derniers adieux de leur famille et de leurs amis.

Sal ne chagrineront ma chérie, et Tom ne fera jallir aucune larme de ton œil bleu. Ainsi, sois caressante et gaie, et ne délaisse pas ton Thomas ; mais... lave encore mon pantalon et prépare mon grog. »

A la suite de l'*Escalier de Wapping*, que l'auditoire salua d'applaudissements frénétiques, le *cook* entonna la *Bûche de Noël*, le *Batteur en grange* et une foule de refrains pleins de couleur locale, de saveur britannique. Les émigrants s'étaient formés en cercle autour du chanteur. A l'instigation de sir John, ils proposèrent de continuer les exercices du cuisinier, qui était fatigué. Ils n'eurent aucune peine à obtenir notre agrément, et les voilà en train d'essayer des roulades et des accords avec un instinct musical qui m'étonna. Néanmoins je n'avais garde d'oublier Mary. Je la cherchai des yeux. Elle avait quitté le bastingage et s'était assise à l'extrémité du pont, loin des groupes, sur un mât de rechange. Étrangère aux scènes qui se déroulaient sur le *Régent*, elle était plongée dans le noir abîme de ses réflexions, les coudes appuyés sur ses genoux, le front dans ses mains osseuses. Sans doute elle songeait à ce pauvre Tony, qu'elle ne devait plus revoir !

Depuis une demi-heure, nos virtuoses ébranlaient l'atmosphère de leurs accents vigoureux, et Mary, comme pétrifiée, n'avait pas bougé. Tout à coup elle se redressa, jeta un regard désolé sur les chanteurs, et murmura convulsivement des mots que la distance empêchait d'arriver jusqu'à moi. Une rougeur subite, symptôme d'une violente émotion, chassa de ses joues la mortelle pâleur qui les couvrait naguère. Je me sou-

vins alors de ce que m'avait dit le lieutenant : on entamait la *Fille de Glasgow* (*The Maid of Glasgow*), une des plus touchantes élégies qu'il y ait en langue anglaise. Le lecteur en jugera.

« LA FILLE DE GLASGOW.

« Les yeux noyés de larmes, la poitrine gonflée de sanglots, le regard avide, elle était debout sur une âpre roche marine et s'inclinait sans frémir sur les vagues mugissantes, la belle fille de Glasgow ! « Souffle doucement, *souffle doucement, ô fraîche brise ! s'écria-t-elle ; souffle doucement, et apaise la mer en courroux ; sois propice à l'amour, remplis toutes les voiles et ramène-moi mon Jamie sain et sauf. »

« Bientôt, se jouant sur la lame écumante, apparurent deux cygnes magnifiques. Ils chantaient d'une voix plaintive le chant funèbre des marins anglais en voyage : « Venez, oiseaux charmants, venez. « Par vos blanches poitrines et vos pieds noirs, dites-moi la vérité : avez-vous vu mon adoré, le jeune homme intrépide qui rarement quitte le bord ?

« — Ah ! belle enfant, victime de l'amour, retenez vos larmes ; car à quoi sert de pleurer ? Votre Jamie dort, non loin du Portugal, dans le sein glacé de l'Océan ! Sombre était la nuit, caché l'écueil, et rapide, rapide marchait le courant ! » Le matin mit en fuite les ténèbres ; la douce Jenny s'éveilla, et remercia le sort de ce que son malheur n'était qu'un rêve.

« Soudain retentit le cor du facteur de la poste. A ce

signal désiré, que depuis longtemps elle attendait avec impatience, Jenny s'élança, et, d'un œil fiévreux, parcourut à la hâte la lettre qu'on venait de lui remettre. Mais bientôt elle la laissa glisser à terre, son visage se couvrit d'une pâleur livide, et elle s'écria d'une voix étranglée : « Mon songe est vrai ! Inutile « vie, adieu ! » Puis son cœur se brisa, et elle tomba morte ! »

Les dernières paroles de cette ballade vibraient encore, lorsqu'un cri déchirant nous troubla jusqu'au fond de l'âme. C'était Mary qui l'avait poussé. Elle était étendue raide sur le plancher !

On courut à elle, on la transporta doucement sur un hamac et on lui prodigua les soins qu'exigeait son état. Sir John se distingua entre tous par son empressement, qui témoignait d'une vive affection. Je l'en remerciai en serrant sa main dans la mienne comme dans un étau, sans pouvoir articuler une syllabe. Mes yeux se chargèrent de larmes, et je remarquai que John pleurait aussi.

Mary était si froide et son cœur battait si lentement qu'on la crut morte. Cependant des frictions intelligentes ramenèrent la chaleur, et la jeune fille, ouvrant enfin les paupières, promena autour d'elle un œil égaré. Peu à peu, la conscience de sa position lui revint : elle éclata en sanglots, et, croisant ses bras sur son sein, elle murmura d'une voix haletante :

— Oh ! pourquoi n'ai-je pas eu le destin de la fille de Glasgow ? Je serais avec Tony maintenant. Pauvre Tony !

il doit m'accuser d'ingratitude. Ah ! je tarde bien à le rejoindre !

Sir John, ce rude loup de mer, tremblait comme la feuille. Néanmoins, il se hasarda à dire :

— Cessez de nourrir ces idées sombres ; laissez les vieillards parler de mourir, ou ceux qui n'ont ni famille ni amis sur la terre. Le sort vous a cruellement éprouvée, Mary ; mais vous êtes à la fleur de l'âge, à l'âge de l'espérance, et plus d'un, ici même, qui souffre de vos tourments, ne vous verrait point partir sans un regret amer. Soyez charitable, ne refusez pas leurs consolations.

— L'espérance ? mensonge ! fit Mary. Qu'ai-je à espérer désormais sur la terre ? Ne suis-je pas irrévocablement condamnée ? Quelle différence y a-t-il entre moi et un cadavre ? Voyez, j'ai à peine le souffle..... Tant mieux, car l'heure suprême sera pour moi l'heure de la délivrance !

Sir John essaya de répliquer : il n'en eut pas la force. Mary était si épuisée qu'elle s'endormit d'un sommeil de plomb. Je regagnai la dunette avec le lieutenant consterné.

— Je vous l'avais annoncé, me dit-il, que cette ballade la bouleversait. Je vous jure qu'on ne la chantera plus devant Mary. C'est singulier ! j'aime cette infortunée comme une sœur. Quelle catastrophe si elle s'éteignait là, à ma vue ! Et pourtant je le redoute.

— Ayez confiance, brave John ! Dieu est grand, et la jeunesse a des ressources infinies.

M. Pryn nous interrompit. Il était temps de revenir

à bord du *Calcutta*. Les rayons du soleil couchant incendiaient l'horizon, et le vent fraîchissait. Nous échangeâmes avec nos hôtes un adieu cordial et les vœux maritimes obligés. Ensuite nous nous retirâmes; mais j'emportai du *Régent* une tristesse lourde, indéfinissable, qui m'accabla durant une semaine entière. Dans la veille comme dans le crépuscule des rêves nocturnes, il me semblait entendre le cri horrible et voir se crispier la face de Mary!

SUPERSTITIONS MARITIMES

MILTON. — TROIS FEMMES ET UNE TEMPÊTE.

Puisque nous sommes en train de voguer, consacrons un chapitre aux gens de mer et à leur crédulité proverbiale.

Notre raison, si altière au milieu des hommes et des pauvretés de la civilisation, abdique son orgueil devant les grandes scènes de la nature. Le marin s'estime bien faible et bien misérable sur ce navire qui obéit au moindre caprice des vents et des flots. Isolé du monde, de ses distractions et de ses secours, il communique avec tous les objets qui l'entourent et leur attribue une influence réelle sur sa destinée. L'aspect du soleil et de la lune, la nuance des étoiles, la forme d'un nuage, le vol d'un oiseau, la direction des marsouins en voyage, ont

pour lui un sens clair et respecté comme l'Évangile. Le marin n'a pas une foi moins robuste en des préjugés vermoulus qui ont perdu leur crédit sur les vieilles femmes et sur les petits enfants eux-mêmes. Sans parler des matelots, très-ignorants en général, j'ai connu des capitaines qui auraient mieux aimé laisser le commandement que de partir un vendredi; d'autres pâlisent en renversant une salière, désertent la table s'il y a treize convives, tremblent devant une cuiller et une fourchette en croix. Le marin ne tient aucun compte du progrès des lumières. A beaucoup d'égards et sans s'en douter, il est païen; il conserve les traditions modifiées de Rome et de la Grèce. Il consulterait volontiers les entrailles des animaux, il s'agenouillerait devant les poulets sacrés, et si un descendant de l'augure Navius coupait des cailloux avec un rasoir, il resterait bouche béante comme Tarquin l'Ancien.

Les marins sont peu jaloux d'imposer à autrui leurs chimères. On peut même s'en amuser, à la condition de n'en pas troubler les manifestations quotidiennes. Sur ce dernier point ils sont intraitables, et leur fanatisme devient dangereux si les circonstances s'y prêtent. Je sais cela par expérience.

Il y a quelques années, j'étais à bord d'un navire français allant du Havre au Brésil. J'ignorais qu'on eût coutume d'embarquer certains animaux chargés de jouer le rôle de la Providence et de conjurer les tempêtes. Ces animaux sont aussi vénérés que le furent jadis les oies du Capitole à Rome, le bœuf Apis en

Y
Égypte, ou que peut l'être la Panagia chez les Russes. La Providence était représentée sur mon bâtiment par un chat noir comme l'ébène, lustré, gracieux, mignon, orné de toutes les qualités physiques. C'eût été un modèle de chat sans un travers déplorable dont j'étais l'unique victime. Milton (le lieutenant baptisa ainsi notre chat après une lecture du *Paradis perdu* qui l'avait enchanté), doué d'un appétit de boa et grassement nourri, faisait sa sieste comme un Sybarite et avait l'habitude de choisir mon matelas pour cet objet. Tant d'honneur m'aurait beaucoup flatté si Milton ne se fût permis de laisser sur ma couchette des traces irrécusables de son passage. Toutes les sermones que j'adressai au coupable ayant été vaines, je me plaignis au second, qui, suivant l'usage, exerçait les fonctions de commissaire de police. Un soir qu'il fumait gravement sa pipe sur une cage à poules, je l'interpellai en ces termes :

— Vous me voyez indigné des incongruités qui se commettent à bord, et je...

M. Delumeau (c'est le nom du second), étonné de ce début, fixa sur moi un regard ahuri et se hâta de m'interrompre.

— De quoi s'agit-il donc ? me demanda-t-il ; je ne vous comprends pas.

— Il y a ici, lui dis je en m'échauffant, un être dont la conduite est scandaleuse, et cet être.....

— C'est..... ? demanda le second fort intrigué.

— C'est Milton.

A ce nom imprévu, M. Delumeau éclata de rire.

— Que Dieu vous bénisse ! s'écria-t-il, vous m'avez effrayé avec votre plaisanterie.

— Je ne plaisante nullement, ajoutai-je d'un air sérieux, et au risque de vous enlever une illusion, je dois déclarer que votre Milton est un..... pas grand'chose.

— Quel blasphème ! Milton est la perle des chats ; il est gentil comme les amours.

— Je ne nie pas la beauté de son corps et je rends hommage à son intelligence. Mais Milton a des défauts..... je dirai même des vices.

— Voilà qui est nouveau, dit le second, blessé dans ses plus tendres affections.

— Oui, je le répète, Milton a des vices, et ma cabine en offre des témoignages..... malsains. Oh ! vous vous êtes abusé sur le compte de Milton ; peut-être aussi l'avez-vous corrompu à force d'adulations. Il n'a aucune idée des convenances, aucune pudeur. Franchement, quand vous le posez en demi-dieu, vous me faites pitié !

— Ayez un peu d'indulgence envers Milton : il reconnaîtra ses torts, j'en suis certain.

— Votre idole est incorrigible ; la preuve, c'est qu'elle commet depuis une semaine et à mon détriment des actes inqualifiables.

— Songez au moins que Milton est le garant de notre salut, dit M. Delumeau, qui voulait à tout prix m'adoucir.

— En attendant, il détériore mes nippes, répliquai-je, et si cela continuait, je me verrais obligé de dormir

sur le bois sec. Cette perspective, grosse de cauchemars, ne saurait me convenir : si Milton s'obstine, je le fustigerai d'importance.

Je quittai le second sur cette menace, que j'eus occasion de réaliser dès le lendemain. Milton reçut une douzaine de coups de pantoufle solidement appliqués. Il s'enfuit avec une telle vélocité, que je m'imaginai l'avoir dégoûté de mon domicile. Mais l'audacieuse bête, soit qu'elle manquât de mémoire, soit qu'elle voulût se venger du châtement administré, osa encore souiller mon lit, en trompant ma vigilance. Ma colère atteignit alors à son paroxysme. J'allai trouver M. Delumeau, qui recula à la vue de mon agitation et de ma figure cramoisie.

— Monsieur Delumeau, lui dis-je d'une voix stridente, je fais un dernier appel à votre autorité. Mettez un terme aux excès de Milton, ou je ne répons plus de moi.

— Est-ce que Milton ne s'est pas amendé ?

— Ah oui, amendé ! il mourra dans l'impénitence finale. C'est un éhonté, un bâtard du chat de Diogène, un scélérat capable de tous les crimes ! Il a changé ma cabine en une succursale des écuries d'Augias.... il ne respecte pas même la virginité de mes draps ! Je suis révolté de ses indécentes et décidé à ne plus les tolérer : à la prochaine récidive, j'étrangle Milton comme un canard.

— Gardez-vous-en bien, malheureux ! exclama le second épouvanté, autant vous étrangler vous-même.

— Le sort en est jeté, comme nous disions au

collège : ou Milton s'amendera, ou il périra de main ; qu'il choisisse.

— Son sang retomberait sur votre tête, si vous aviez l'imprudence d'égorger Milton. Encore une fois, gardez-vous-en bien !

— Oh ! je ne tiens pas au genre de mort. Si vous l'aimez mieux, je noierai le félin dévergondé.

— Mais les matelots, privés de leur protecteur, se croiraient voués au naufrage !

— Il est aisé de contenter tout le monde, repris-je après avoir réfléchi un instant : je tuerai Milton et vous l'empaillerez. De cette façon l'équipage aura son talisman, et je serai débarrassé de mon persécuteur.

— Mauvaise transaction. Les matelots ne s'en arrangeraient pas. Il est plus court et plus sûr d'y renoncer.

— Ainsi, monsieur, je n'obtiendrai de vous ni répression ni un bon conseil ? Soit.

Je m'éloignai vexé et résolu à perpétrer un *chaticide*, s'il n'y avait aucun autre moyen de garantir ma cabine des débordements de Milton. Un jour, las d'éreinter cet animal sans succès, je guettai le moment où il promenait sa nonchalante majesté sur la dunette, je le saisis par le cou et le lançai à la mer. Un requin qui flânait autour du navire l'avala comme une huître. Le timonier avait assisté en gémissant à cette tragédie, et inutilement essayé de l'empêcher. Il me dénonça à ses camarades, qui m'envoyèrent des regards flamboyants mêlés de sourdes menaces, tandis que le capitaine et le second me reprochaient durement ma barbarie. Mon humilité, jointe à mon ignorance béné-

volement admise des us et coutumes, sembla les désarmer. Le ciel était clair, d'ailleurs, la brise excellente, nous filions dix nœuds grand-largue, et bientôt il ne fut plus question de Milton. Hélas! le feu couvait sous la cendre.....

Nous louvoyions à la hauteur des îles du Cap-Vert, lorsqu'une de ces bourrasques nommées *pamperos* sur la côte argentine, et *tornades* sur la côte d'Afrique, nous assaillit tout à coup. Malgré l'habileté rapide de la manœuvre, le bâtiment fit des avaries. Les lames gonflées par l'ouragan commencèrent à franchir la lisse et à balayer la drome. Les marins ne sont jamais si crédules qu'en face du péril. Ma présence sous l'auvent de la chambre, d'où je contemplais l'Océan en courroux, réveilla dans leur esprit le souvenir de Milton et de sa fin prématurée. Cinq d'entre eux se réunirent à la porte de la cuisine et se mirent à gesticuler avec une rare véhémence en me décochant des œillades brûlantes de haine. Je leur prêtais une attention médiocre, absorbé que j'étais par le sublime spectacle déroulé sous mes yeux, quand M. Delumeau arriva comme une bombe, et se penchant à mon oreiller :

— Rentez, me dit-il; votre vue exaspère les matelots.

— Pourquoi? demandai-je ébaubi.

— Vous le devineriez si vous aviez l'expérience de la mer. L'équipage s'imagine que l'absence de Milton est la seule cause de cette tempête, et il vous en fait responsable. On est irrité au dernier point contre vous.

et on parle sérieusement..... de vous jeter par-dessus le bord.

— Trêve à cet affreux badinage ! balbutiai-je, vous me donnez la chair de poule.

— Je ne badine pas, mon cher, reprit M. Delumeau en m'entraînant. Il vous reste tout juste le temps de vous cacher. Si ces diables-là vous accrochaient, Hercule lui-même ne vous tirerait pas de leurs griffes. Quelle témérité, aussi, d'abolir Milton malgré mes sages avis !

— Comment penser que la mort d'un chat produirait de tels regrets et de si fatales conséquences ?

— Je vous l'avais insinué : la superstition des marins est féroce à son heure ; on a le droit d'en rire, mais il ne faut jamais la contrecarrer.

— La leçon est bonne, dis-je à M. Delumeau d'un ton profondément contrit.

— Tant mieux ; mais ce n'est pas le tout de se repentir. Quand on s'est fourré dans un guêpier sans le savoir, la première chose est d'en sortir. Assez causé : venez vous réfugier dans un endroit où personne ne vous dénicherait.

Je suivis machinalement M. Delumeau dans la cambuse. Il m'y installa à sa guise en me recommandant de ne pas bouger jusqu'à son retour. Des sacs de pommes de terre m'environnaient d'un double rempart, et, pour plus de sûreté, M. Delumeau m'avait coiffé d'un baril jadis habité par des haricots de Soissons. Je vécus une heure dans cette situation, en proie aux angoisses de la terreur, craignant d'être découvert et

assassiné, forcé de lutter contre une multitude de rats gigantesques affamés de ma chair et altérés de mon sang. Je suis fier de le constater : les maux que j'endurai, les combats acharnés que j'eus à soutenir, ne me rendirent pas ingrat envers les pommes de terre. Mon cœur eut des élans de tendresse ineffable pour ce légume si cher aux Irlandais ; il n'hésita pas à élever Parmentier, son prophète, au rang des demi-dieux !... M. Delumeau brisa mes fers, c'est-à-dire m'exhuma de la cambuse, au moment où je l'associais à ce philanthrope dans un panégyrique muet que je regrette de n'avoir pas écrit, car il devait être bien beau, si j'en juge par l'ardeur des sentiments que j'éprouvais. Je me précipitai dans les bras du second et j'inondai sa veste de mes larmes... La rage des matelots s'était enfin calmée avec la tornade ; je pouvais me mêler de nouveau à mes compagnons de voyage. Je montai sur la dunette et je faillis m'évanouir de bonheur en revoyant la douce lumière du soleil.

Passons à une autre histoire.

Le 19 août 1851—date exacte—je naviguais sur le *Calcutta*, à soixante milles du détroit de Magellan, dans le Pacifique. La mer était assez tranquille, et une brise carabinée nous poussait au nord-ouest, suivant nos désirs. Il était huit heures du soir, l'heure du thé, et nous causions dans un nuage de fumée de tabac, — M. Prynne, le *mate*, le lieutenant et moi — en vidant des tasses de cette infusion abominable. M. Prynne et le lieutenant entamèrent une dissertation sur les îles de la Sonde, et de mon côté j'engageai avec le *mate* une

de ces conversations plus vagabondes qu'Ahasvérus. J'aimais la conversation du *mate*, superbe garçon de vingt-six ans, instruit, poli, distingué même et d'une générosité fabuleuse. Il était né à la Jamaïque. Des malheurs de famille l'avaient obligé d'embrasser une carrière au-dessous de son éducation.

Après nous être félicités — pour la centième fois — d'avoir doublé le cap Horn, nous attaquâmes *ex abrupto* le chapitre des rêves.

— Rêvez-vous souvent? me demanda le *mate*, comme il m'eût demandé n'importe quoi.

— Ma foi! non, lui dis-je : j'ai l'habitude de dormir comme une souche ; cependant j'ai fait un rêve la nuit dernière.

— Quel rêve? maussadé ou gai?

— Oh! un rêve charmant ; si charmant que je voudrais le clouer à perpétuité sur mon oreiller.

— ConteZ-le-moi, dit le *mate* en bourrant sa pipe ; vous excitez ma curiosité.

— A une condition, c'est que vous n'en serez pas jaloux.

— *All right*. Commencez, je vous écoute.

— Figurez-vous que je me voyais sur les bords de la Gimone, petite rivière du midi de la France, où j'ai pêché plus de goujons qu'il n'y a d'étoiles au firmament. Je m'établis à l'ombre d'un saule, je roulai une cigarette et je jetai ma ligne à l'eau. Les mouvements saccadés du bouchon ne tardèrent pas à m'annoncer une capture. « C'est au moins un barbeau, » murmurai-je en me frottant les mains ; et je m'armai du pa-

nier ovale où j'avais intention de le loger provisoirement. Quand je voulus retirer ma ligne, le bouchon ne paraissait plus. « Bravo ! pensai-je, ce sera une « carpe ! » J'estimai que ma capture était d'une grosseur énorme, vu les efforts inouïs qu'elle exigeait de moi pour l'amener sur l'eau. Je réussis enfin... et je demeurai ébahi en apercevant une femme magnifique au lieu du poisson attendu. Elle s'élança d'un bond à mes côtés, secoua sur mon visage sa longue chevelure constellée de fleurs de nénufar et me tendit en souriant ses bras d'ivoire. J'acceptai ce geste comme une déclaration d'amour, et je tombais en fourrageur sur la blanche naïade, lorsqu'elle me glissa dans les doigts, se métamorphosa en hanneton et s'envola dans les airs.

— *A pleasant dream, indeed!* C'est un drôle de songe, en vérité ! interrompit mon auditeur.

— Cette mystification, continuai-je, me mit hors des gonds, m'inspira des idées atroces. J'aurais été heureux d'assassiner quelqu'un et de boire dans son crâne. Mes prunelles, rouges comme des tisons, cherchèrent un être humain à déchirer et n'en trouvèrent pas. Alors je me ruai comme un forcené sur mes instruments de pêche, je les cassai en mille morceaux et je m'enfuis à travers la prairie. J'atteignis un bosquet entouré de rosiers, de myrtes, de jasmins, de chèvrefeuilles et d'orangers. La suavité des parfums qui s'exhalaient et les accords mélodieux des rossignols, qui chantaient un hymne au mois de mai, en voltigeant de branche en branche, me tentèrent. Je

m'assis à l'ombre d'un hêtre, comme Tityre, et j'esuyai la sueur qui ruisselait de mon front. Soudain une jeune fille ravissante — ou plutôt un ange, car elle avait des ailes — surgit d'un buisson fleuri et attacha sur moi des yeux languissants. Je tombai en extase à la vue de ses joues roses et veloutées, de ses jambes, empruntées à quelque chef-d'œuvre de Phidias ou de Pradier, de sa taille fine et souple, de sa poitrine de neige dont les globes immaculés s'élevaient et s'abaissaient sous une tunique indiscrètement diaphane. Comment résister à tant de séductions ! Un nuage épais voila mon regard ; mais, lorsqu'il se dissipa, la jeune fille s'était éclipsée..... C'était trop de guignon ! Je me roulai sur l'herbe, je m'arrachai des poignées de cheveux, je pleurai de rage, je mordis l'écorce des arbres. Ensuite je m'élançai comme un frénétique, bien décidé à m'ensevelir dans les îlots bourbeux de la Gimone. Le désespoir multipliait mes forces : je courais au suicide avec l'agilité d'Atalante, quand une voix délicieuse m'arrêta net. Je pirouettai sur mes talons, je tâchai de découvrir l'endroit d'où partaient les sons harmonieux qui charmaient mon oreille. Je vis à un angle de la prairie un joli château, bâti sans doute par les fées — il n'existait pas la veille — et splendidement éclairé à l'intérieur. A travers les fenêtres, brillantes comme des yeux de cyclope, s'échappaient des accents passionnés et des roulades inimitables qui me faisaient goûter des sensations inconnues. Une irrésistible curiosité m'attira vers le château mystérieux, où j'entrai en frissonnant, comme les anciens dans l'autre de la

sibylle. La simplicité de ma mise rustique m'humiliait dans ces vastes salles, dans ces larges corridors étincelants de bougies, ornés de lambris dorés, de bas-reliefs, de peintures, etc. Étonné de la solitude qui régnait dans ce labyrinthe, assailli d'une vague terreur, je cherchai une issue afin de regagner la campagne.... Tout à coup une porte s'ouvrit à deux battants devant moi. J'étais sur le seuil d'un boudoir richement décoré. Une femme éblouissante de jeunesse et de beauté me fit signe de me placer sur le sofa où elle était à demi couchée. Je lui obéis en tremblant de respect, et l'émotion étouffa dans mon gosier les compliments que j'aurais désiré lui adresser sur le luxe royal de sa demeure, l'élégance de sa toilette anacréontique et la perfection divine de ses traits. Elle excusa généreusement ma timidité et m'offrit sa main droite à baiser. Quelle main ! Rien qu'à la toucher du bout des lèvres, je tressaillis comme sous l'action d'une machine électrique, mes veines se gonflèrent, des torrents de volupté circulèrent dans tout mon être, et ma foi !.... vous me permettrez de baisser le rideau.

Le *mate* m'avait écouté en silence, et sa physionomie était loin d'exprimer la gaieté.

— C'est là un vilain songe, me dit-il dès que j'eus achevé mon récit.

Je n'en revenais pas.

— Vous êtes difficile, lui répliquai-je ; est-ce que vous faites souvent des songes plus agréables ?

— Bah ! votre rêve serait délicieux à terre ; ici, il est néfaste.

— Pourquoi?

— Il est inutile que je le dise : vous ne me croirez pas.

— Mais encore?

— Eh bien, sachez que l'apparition des femmes dans les rêves de bord est l'infaillible pronostic d'une tempête.

— Vaudrait-il donc mieux rêver qu'on mange des araignées, qu'un bandit vous taille le dos à coups de sabre, ou que la chute d'une maison va vous réduire en cataplasme?

— Oni, oui : ces rêves-là, du moins, n'ont aucune fâcheuse conséquence, tandis qu'il suffit d'un cotillon pour anéantir vingt escadres.

— Je ne veux ni trancher de l'esprit fort, ni examiner l'étrange opinion que vous énoncez. Avouez seulement que jusqu'ici mes trois femmes n'ont pas mérité la mauvaise réputation que vous faites à leur sexe. L'atmosphère est d'une pureté merveilleuse, le vent sans reproche, le mercure du baromètre garde une immobilité consolante, et cette journée de marche figurera parmi les meilleures dans les annales du *Calcutta*.

— *Tout est bien qui finit bien*, vous répondrai-je avec notre immortel Shakspeare ; mais les flots sont changeants, vous le savez. Du reste, je serais enchanté de voir mes pressentiments coulés à fond.

— Je l'espère ainsi, et je suis si loin de partager votre haine des femmes, que je vais essayer de retrouver les miennes. *Good night!*

— *Good night!*

J'allai me coucher et tardai peu à m'endormir. A une heure du matin, une secousse violente me réveilla en sursaut. Tout dansait dans ma cabine. Un roulis et un tangage comme le *Calcutta* n'en avait jamais exécutés renversèrent le poêle et les bancs de la chambre. Les jointures du navire craquaient avec un bruit sinistre. Le temps s'était brouillé, cela était clair, et le *Calcutta* soutenait péniblement le choc des vagues. J'étais fort peu rassuré, et je me levai comme pour aller au *water-closet*, mais en réalité pour me mettre au courant de la situation. M. Prynn s'habillait à la hâte. Son air sombre, sa pâleur, révélaient une anxiété profonde. Il y a des moments critiques où les capitaines de navire grandissent de cent coudées. Le salut commun dépend d'un mot de leur bouche, d'un signe, d'une manœuvre ordonnée à propos, d'une seconde bien employée. Toutes les espérances se concentrent sur eux, et leur mission prend un caractère si religieux qu'on ose à peine les interroger. Ils ont besoin de tout leur sang-froid, de toute leur habileté, pour éviter la catastrophe menaçante, et on se garde de les distraire en faisant des questions oiseuses, qui seraient d'ailleurs mal accueillies.

— *Plenty pitching and rolling!* Il y a beaucoup de roulis et de tangage, dis-je avec une négligence affectée à M. Prynn, en glissant devant sa cabine.

— *Yes, very bad!* me répondit-il d'une voix sourde. Et il courut sur le pont.

Je le suivis machinalement. Mais, comme je n'avais

autour du cœur ni le chêne ni le triple airain, *robur et æs triplex*, de celui qui le premier confia un vaisseau à la mer, je reculai bientôt devant une scène qui demanderait la plume d'Homère ou le pinceau de Salvator Rosa. La nuit était noire comme l'Erèbe. Un brouillard opaque et glacé enveloppait le *Calcutta*. Tous les vents déchaînés à la fois se heurtaient avec des mugissements lugubres et soulevaient des montagnes liquides qui battaient les flancs du navire ou l'écrasaient de leur poids. Les mâts pliaient comme des roseaux sous l'effort de la tourmente. Une lame avait emporté la roue du gouvernail et l'infortuné qui la tenait. Les cordages, raides comme des barres d'acier, n'obéissaient plus à l'équipage, et la grande voile, surprise dehors, accablait le navire, dont la proue s'obstinait à plonger dans l'Océan. L'impossibilité de carguer cette voile maudite nous condamnait à un naufrage certain. La moitié du *Calcutta* avait déjà disparu sous les vagues, l'arrière disparaissait à son tour. C'en était fait de nous si les matelots, rendus furieux par l'instinct de la conservation, n'eussent réussi à déchirer la voile rebelle en l'attaquant avec leurs couteaux, leurs dents et leurs ongles ensanglantés. Ce fut un combat terrible et solennel, mêlé de blasphèmes, de sanglots et de lamentations..... L'énergie sauvage des hommes triompha, et le même cri joyeux sortit de toutes les bouches lorsque le *Calcutta*, abandonnant une funeste immobilité, se redressa au-dessus de l'eau et se balança sur sa quille. Nous étions sauvés!.....

On mit à la cape sèche — en d'autres termes on

chargea le *Calcutta* de se conduire, ou plutôt de voguer au gré des éléments. Les officiers descendirent dans la chambre pour se reposer de leurs émotions cruelles et de leurs rudes travaux. M. Prynne, encore blême de frayeur, me trouva dans ma cabine, debout, pensif, résigné à mourir, occupé à nouer un mouchoir autour de ma figure dans l'espoir de hâter l'asphyxie et d'abréger les tortures de mon agonie, que je croyais imminente.

— Que faites-vous là ? me demanda-t-il.

— Vous le voyez, lui dis-je tristement : je me prépare à subir ma destinée.

— Il vous tarde donc, ajouta-t-il, d'avoir la solution du grand *peut-être* ? Vous n'aurez pas ce plaisir de cette nuit, car la tempête se calme, et....

— Est-il bien vrai ? m'écriai-je, inondé d'une subite allégresse.

— Oui, et nous allons fêter notre résurrection. Je me suis engagé par serment à boire des torrents de punch, si je leurrais la voracité des poissons et des albatros. Il s'agit de vider deux bouteilles de rhum à quatre, et vous comptez pour un.

— J'accepte, dussé-je me griser. J'aime autant cela que de chevaucher sur une poutre, comme Ulysse, fils de Laërte, et de boxer avec des monstres marins.

Le caractère de l'homme de mer est aussi mobile que sa vie hasardeuse et que l'aiguille de la boussole. Les sentiments contraires se succèdent à bord sans transition appréciable ; on y passe avec une facilité extrême de la crainte à la sécurité, de la douleur à la

joie ; la minute présente est tout, et on ne s'inquiète pas plus des accidents futurs que des périls évanouis. Cette insouciance philosophique rend seule tolérable l'existence des marins, suspendus sur un gouffre toujours prêt à les dévorer.

Le punch petillait dans sa jatte couronnée de flammes bleues, et une gaieté communicative avait effacé les derniers vestiges de nos alarmes. Nous nous assîmes à table afin de célébrer, le verre en main, la noble conduite du *Calcutta* dans l'ouragan.

— C'est égal, dit M. Pryn, nous l'avons échappée belle. Le *Calcutta* est un vieux sabot, lourd comme une tortue, mais il est diablement solide. Je suis fier de le commander, et je lui porte un toast.

— Vive le *Calcutta* ! hurrah ! criâmes-nous en faisant une libation copieuse.

— Le *Calcutta* a été magnifique, ajoutai-je, et je lui paye volontiers mon tribut d'actions de grâces ; mais je me souviendrai longtemps du détroit de Magellan. Magellan aurait bien dû se dispenser de le découvrir et s'accorder avec Albuquerque, au lieu de rôder dans ces parages où les honnêtes gens courent risque de sombrer. Il n'aurait pas eu la gloire d'effectuer le premier le tour du monde ; mais, en revanche, il aurait évité des souffrances inouïes et le martyre que lui infligèrent les barbares des Philippines.

— Il est injuste, dit le *mate*, d'accuser Magellan de la tempête que nous avons essuyée. Les trois femmes de votre rêve sont seules coupables de cet événement.

Vous ne pouvez en douter : je vous l'avais prédit. Croirez-vous aux songes maintenant?

— Pas encore, et, en attendant, je pense que la coïncidence de mon rêve avec la tempête est l'œuvre du hasard.

— Le hasard? mot creux qui flatte la vanité humaine et sert à expliquer ce qu'on ne comprend pas. C'est dommage qu'il n'explique rien.

Le *mate*, soutenu par le lieutenant et le capitaine, défendit sa thèse avec acharnement, sans me convaincre. La raison était de mon côté, le fait était du sien, et chacun de nous garda ses idées intactes, résultat ordinaire de la plupart des discussions.

LES CURIOSITÉS DE LIMA

L'étranger qui arrive à Lima par la magnifique avenue du Callao songe involontairement aux cités détruites qui laissèrent un nom célèbre dans l'histoire, ou à celles qui font de nos jours l'admiration du monde et l'orgueil de la civilisation. Il se prépare à saluer des rues bordées de palais, des édifices grandioses, d'immenses jardins parés d'une verdure éternelle et de fleurs embaumées, des places couvertes de fontaines superbes, de colonnes monumentales et de statues. Mais à peine a-t-il franchi la *portada*, que son illusion s'évanouit. Au lieu des palais rêvés, ce sont des maisons en torchis, écrasées, jaunâtres, aux toits de bambous, où grouille une population noire ou cuivrée

exhalant je ne sais quelle odeur de crasse et de misère. Pour chaussée, un ruisseau fétide où d'horribles vautours (*gallinazos*) jettent des cris sinistres, en se disputant les immondices qu'ils iront digérer sur la crête d'un vieux mur, ou sur les croix titubantes perchées au faite des églises. Une ordonnance de police défend d'attenter à la vie de ces animaux, fonctionnaires sacrés de la voirie péruvienne. En approchant du centre de la ville, on trouve les rues mieux pavées et moins sales, les habitants moins déguenillés; quelques trottoirs se montrent, et les maisons se donnent le luxe d'avoir un étage. Nous voici enfin dans la rue des *Mercaderes* (des Marchands), comme qui dirait la rue Vivienne. C'est la rue la plus animée et la plus commerçante de Lima, la plus française. Nos compatriotes y gèrent des magasins de détail fort propres, même coquets, bien éclairés le soir. Elle débouche à l'angle de la *plaza Mayor*.

La *plaza Mayor* forme un carré parfait. D'un côté, s'élève la cathédrale avec sa façade habillée en arlequin et ses deux tours cerclées de balustrades. A sa droite, la résidence du président de la république, vaste caserne modestement décorée du nom de palais, se cache derrière une ligne d'échoppes pleines d'étoffes grossières et de ferraille. A sa gauche et vis-à-vis sont les *portales* ou arcades, à l'ombre desquelles on trouve des boutiques achalandées et une foule de promeneurs. On chercherait vainement une statue sur la *plaza Mayor*, comme sur les autres points d'une ville monotone à force de régularité, et dont chaque *cuadra* re-

présente exactement une case d'écliquier. J'ignore si Lima était riche en œuvres d'art à l'époque où on dallait de piastres et de lingots d'argent les rues que devait suivre le cortège d'un nouveau vice-roi allant prendre possession de son domicile. Si ces œuvres ont existé, il n'y en a plus de trace. Les églises elles-mêmes ont perdu leurs splendeurs si vantées, ou du moins n'en gardent que de misérables restes. On y voit encore quelques tableaux, mais ce sont de mauvaises croûtes. Les dorures des boiseries sont fanées, et les images saintes, qui étincelaient jadis d'or et de pierreries, obtiennent à peine de la tiédeur des fidèles des *ex-voto* de cuivre, de soie ou de perles fausses. Les prêtres et les moines se désolent; ils regrettent amèrement les beaux jours des vice-rois et de l'inquisition. Hélas! on leur rit au nez, et l'on suit son chemin.

Lima renferme donc peu de choses vraiment dignes de fixer l'attention, car on ne doit pas compter les canons de pierre ou de bois plantés, la gueule en haut, à tous les carrefours. Il fut un temps où le voyageur se hâtait de visiter la cathédrale, afin de contempler la bannière glorieuse et authentique de François Pizarre. Il aimait aussi à toucher de ses doigts huit grandes colonnes en argent massif, et à parcourir d'un œil ébloui les trésors accumulés dans la nef par la piété de plusieurs générations. Tout cela a été dispersé au souffle de la guerre civile. En 1824, le général Saint-Martin, un des héros de l'Indépendance, se vit décerner le fameux étendard par la municipalité liménienne, et le mit au nombre de ses trophées civico-militaires. Depuis, les

divers chefs qui jouèrent un rôle dans les troubles qui ont si souvent bouleversé le Pérou ne manquèrent jamais de piller les églises au moment de la victoire. Une seule des huit colonnes massives reste encore debout, les autres ayant été remplacées successivement par des colonnes argentées. Le corps de Pizarre, religieusement conservé durant près de trois cents ans dans les caveaux de la cathédrale, a aussi disparu, et sa tête seule a échappé à la proscription.

Robertson, dans son *Histoire d'Amérique*, a raconté avec beaucoup d'exactitude la fin tragique de Pizarre, un des hommes les plus extraordinaires qu'ait produits l'Espagne, au début de ce seizième siècle où elle en produisit tant. François Pizarre, on le sait, était bâtard, garda les cochons pendant sa jeunesse, comme Sixte-Quint, et ne sut jamais lire ni signer son nom. Mais il était brave, dévoré d'ambition, plus obstiné que Christophe Colomb lui-même. Il n'hésita pas, s'associant avec un enfant trouvé, Diego d'Almagro, et Fernand de Lucques, à entreprendre une série d'expéditions fabuleuses qui amenèrent la découverte et la conquête d'immenses régions. Malheureusement tous ces aventuriers, aussi cruels à l'égard des vaincus que fiers sur le champ de bataille, et d'une jalousie égale à leur avidité, devenaient ennemis dès qu'il s'agissait de partager les dépouilles. Chacun voulait dominer exclusivement, et la possession du globe eût à peine assouvi son orgueil. De là les divisions qui éclatèrent entre Pizarre et Almagro, l'un établi à Lima, qu'il avait fondé en 1535, l'autre au Cuzco; de là les luttes sanglantes

qui en sortirent, malgré l'intervention de la couronne. Almagro, battu à l'affaire décisive de *las Salinas*, sous les yeux des Péruviens, qui n'osèrent pas tomber sur les armées belligérantes, comme ils l'avaient résolu, fut étranglé dans sa prison et ensuite publiquement décapité. Il laissait un fils qu'il avait eu d'une Indienne de Panama, et qu'il nomma son successeur dans le gouvernement du Cuzco, en vertu des pouvoirs qu'il tenait de Charles-Quint.

Pizarre rendit la liberté au jeune Almagro, détenu à Lima, et lui accorda une partie des biens de son père. Mais il lui défendit d'accepter le legs politique de celui-ci, et lui enjoignit de demeurer à Lima, où il serait facile de le surveiller. En même temps, Pizarre distribuait les terres aux vainqueurs. « S'il eût fait ce partage avec impartialité, dit Robertson, la contrée était assez vaste pour lui fournir de quoi récompenser ses partisans et gagner ses ennemis. Mais il se conduisit avec toute l'injustice de l'esprit de parti, et non avec l'équité d'un juge qui cherche à distinguer et à récompenser le mérite. Il prit d'abord pour lui ou pour ses frères et ses favoris de grands districts, dans les parties du pays les mieux cultivées et les mieux peuplées. Les autres n'eurent dans leurs lots que les terrains les moins bons et les plus mal situés. Les soldats d'Almagro, parmi lesquels étaient plusieurs des premiers aventuriers, à la valeur et à la persévérance desquels Pizarre avait dû la plus grande partie de ses succès, furent totalement exclus de la propriété de ces terres qu'ils avaient conquises. Comme la vanité de chacun lui fai-

sait, d'ailleurs, attacher une valeur excessive à ses services et exagérer ses prétentions à mesure que les conquêtes s'étendaient, tous ceux qui furent trompés dans leurs espérances se récrièrent hautement contre l'injustice et la rapacité du gouverneur, tandis que les partisans d'Almagro murmuraient en secret et méditaient leur vengeance. »

J'ai traversé bien souvent le *callejon de Petateros*, ruelle humide et sale qui va de la *plaza Mayor* à la *calle de Plateros*, et où l'on ne rencontre aujourd'hui que des gargotes, des marchands de nattes et des filles de muletier. Là, dans une mesure basse et croulante, qu'on m'a montrée, s'ourdit la conspiration qui devait être si fatale à Pizarre. Douze anciens officiers d'Almagro y logeaient, sans ressources après avoir joui de l'opulence, dédaignés de leurs amis et de leurs compagnons d'armes qui tremblaient de déplaire au maître, n'ayant à eux tous qu'un manteau qu'ils portaient alternativement, tandis que les autres étaient obligés de rester chez eux. Ces malheureux, qu'aucun danger n'effrayait et qui seraient morts de faim sans la générosité de leur chef naturel, attendaient avec impatience l'heure d'agir. Jean de Herrada, officier distingué qui avait élevé le jeune Almagro, attisait leur haine et dirigeait le complot. Pizarre fut secrètement averti de se tenir sur ses gardes. Aussi vaillant que César et pensant comme lui que tout le monde était plus intéressé à sa vie que lui-même, il dédaigna le sage conseil de ses amis. Cette confiance aveugle en son étoile était digne de la fermeté de son caractère; mais elle le perdit.

Un dimanche, vers midi, dix-huit conjurés des plus déterminés, bardés de fer et ayant Herrada à leur tête, s'élançèrent de la maison des *Petateros*, l'épée à la main, et coururent au palais du gouverneur, situé de l'autre côté de la place, en criant : *Vive le roi ! meure le tyran !* Pizarre sortait de table et causait dans une grande salle avec une douzaine de convives, lorsqu'un page donna l'alarme. Il eut à peine le temps de demander ses armes et de se mettre en défense, car les conjurés entraient déjà, foulant aux pieds le cadavre de François de Chaves, renversé d'un coup de poignard. Entouré de quelques compagnons fidèles qu'il animait de son exemple et de sa voix, Pizarre se battit comme un lion. Mais les agresseurs, couverts de casques et de lourdes cuirasses, recevaient peu de blessures, et l'un d'eux atteignit à la poitrine le héros, qui tomba et mourut sur-le-champ, en baisant la croix de son épée. Le palais fut saccagé. Des nègres, venus pour prendre part à la curée, insultèrent le corps sanglant de Pizarre et le traînèrent à l'église. Jean Barbazen, ancien domestique de l'illustre capitaine, osa le réclamer et le fit enterrer à ses frais. Ses restes, exhumés après la guerre civile, furent déposés dans les caveaux de la cathédrale, d'où on les a chassés il y a une trentaine d'années, comme nous l'avons dit plus haut.

Le vif désir de contempler la tête de Pizarre m'a conduit trois fois à la cathédrale de Lima ; il me tardait de vérifier sur ce crâne puissant mes modestes connaissances phrénologiques. La première fois le sacristain, à qui je déclarai l'objet de ma visite, me répondit d'un

Morte
de
Pizarro

ton bourru que la tête n'existait plus. La seconde fois, il avoua qu'elle était dans les cryptes, ajoutant qu'on lui avait défendu de la montrer à personne. Au lieu de me décourager, je revins une troisième fois à la charge, et, après avoir inutilement essayé d'attendrir le cerbère par mon éloquence, j'eus recours à un argument métallique. Les arguments de ce genre sont d'ordinaire irréfutables en Amérique, et le mien eut un plein succès. Le *cicerone*, devenu aussi aimable que peut l'être un sacristain, alluma une bougie, me fit descendre quelques marches glissantes, et tira d'une boîte vermoulue un occiput noirâtre et gras de moisissure.

— *He aqui las restas del gran conquistador!* Voilà les restes du grand conquérant! dit-il en me tendant l'occiput; vous voyez que ce n'était guère la peine de venir trois fois, et de sacrifier le *peso* dont je vous remercie.

J'avoue que ma curiosité fut un peu déçue, et que j'avais espéré mieux. Néanmoins, la certitude d'avoir dans les mains un débris de l'émule de Fernand Cortez me remplissait de joie. Je l'examinai avec un soin respectueux, et le rendis au sacristain, en lui disant :

— Vous ne tenez donc à rien dans ce pays, que vous laissiez se perdre les choses les plus précieuses? La tête de Pizarre était une relique valant son pesant d'or, et vous n'avez pas su la garder entière.

— Et à qui la faute, si ce n'est aux étrangers? grogna le sacristain. Je ne dis rien de vous autres, Français, qui êtes généralement assez discrets; mais les Anglais sont des *desvergonzados*: ils voleraient les

os de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la *Madre purissima* elle-même, pour augmenter leurs collections. Pas un n'est entré ici qu'il n'ait dérobé, malgré la vigilance des gardiens, un morceau petit ou grand de la tête du *conquistador* ; elle serait toute partie si on ne s'était avisé de la leur cacher.

— Vous m'aviez donc pris pour un Anglais, lui de mandai-je, que vous vouliez me la cacher aussi ?

— Juste, répliqua-t-il, et vous ne l'auriez certes pas vue, si vous n'eussiez décliné votre nationalité.

Cette phrase ressemblait à un compliment. Je remerciai mon homme, et je me dirigeai vers l'église du couvent des Augustins

Les moines de ce couvent promènent, dans certaines processions, un morceau de sculpture comme il y en a sans doute bien peu en Amérique. C'est un squelette d'un travail admirable, et qui me fournirait la matière d'une longue description, si j'avais la plume brillante de Théophile Gautier. Il est impossible de le regarder sans avoir des frissons et des éblouissements de terreur. Le ricanement sinistre de cette bouche muette et décharnée donne froid au cœur, et réveille les émotions cruelles des songes les plus funèbres. Vous craignez de voir le marbre glacé se lever, comme les trépassés à l'heure de minuit, et marcher vers vous pour vous entraîner dans les fantastiques tourbillons d'une ronde macabre. On se rappelle aussi avec tristesse que le squelette des Augustins coûta la vie à son auteur. C'est une histoire bizarre, qui mérite d'être racontée.

Au commencement du siècle dernier, vivait à Lima un jeune sculpteur, originaire de cette ville. Les chroniques le nomment Balthazar, et ne disent pas s'il avait étudié en Europe sous les maîtres, ou si son talent était un simple don de la nature. Toujours est-il qu'il jouissait d'une réputation hors ligne, même parmi les connaisseurs familiarisés avec les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome. On regrettait seulement qu'il fût débauché, et qu'il consumât en orgies presque tout le temps qu'il dérobaît à l'atelier. Les orgies, il est vrai, excitaient sa verve, et on avait observé qu'il ne travaillait jamais avec plus d'ardeur et de succès que le lendemain d'une réunion bachique, ou en sortant des bras d'une maîtresse lascive. Mais ses fredaines dépassaient quelquefois les bornes permises, et alors on enfermait Balthazar dans un couvent, pour lui enseigner la modération. Il était prisonnier chez les Franciscains, lorsque arriva d'Espagne le vice-roi marquis de Villagarcia. C'était un homme instruit, un amateur éclairé. Il ne manqua pas, suivant l'usage, de visiter les églises, les monastères et tous les établissements publics de Lima. En parcourant l'église de San-Francisco, il remarqua une *Dolorosa* ravissante d'expression, et se mit à la louer avec enthousiasme.

— Savez-vous, dit-il au prier, qui l'accompagnait, que cette *Dolorosa* est une merveille ? On l'a sans doute tirée d'Espagne ou d'Italie ?

— Vous vous trompez, *Excelentissimo*, répliqua le prier en s'inclinant : ce marbre a été taillé ici même, et par un artiste du pays.

— Comment ! le Pérou a des artistes de ce calibre ? On ne m'en avait pas averti, et cette découverte me cause une douce surprise.

Puis il examina de nouveau la *Dolorosa*, et s'écria avec un feu croissant :

— Mais cela est de toute beauté et digne de figurer au musée du Vatican ! L'auteur existe-t-il encore ? Je voudrais le voir.

— Rien de plus facile, dit le prier. Balthazar est condamné à rester six mois sous notre garde.

— Vous le nommez Balthazar ? et il est captif en ce lieu ?

— Oui, *Excelentissimo*. C'est un jeune homme de beaucoup de talent...

— Dites de génie, interrompit le vice-roi.

— Soit, vous êtes meilleur juge que moi en pareille matière. Malheureusement Balthazar a des mœurs très-dérégées et se livre parfois à des excès qui réclament une expiation. Une faute grave l'a conduit ici, où il sèche d'ennui.

— C'est bien ; faites-le venir.

Un instant après, Balthazar comparaisait devant le marquis de Villagarcia.

— Je connais vos désordres, lui dit celui-ci d'un ton moitié amical, moitié sévère, et je devrais vous adresser des paroles dures ; mais j'aurai de l'indulgence en considération de votre talent. Je vais plus loin : on assure que la réclusion vous pèse, et je vous offre un moyen de l'abréger.

— Je l'accepte d'avance, répondit Balthazar, car le séjour du cloître me tue.

Et il saisit la main du vice-roi pour la baiser.

— Promettez-moi donc deux choses, continua le vice-roi : la première, de vous mieux conduire à l'avenir ; la seconde, de me faire une statue équestre de Sa Majesté Philippe V, notre glorieux souverain. A ces conditions vous êtes libre.

— Je le promets ! s'écria le sculpteur ivre de joie, et je suis sûr que la reconnaissance inspirera mon ciseau.

Balthazar remplit sa double obligation : il s'amenda et fit un chef-d'œuvre. Le marquis de Villagarcia le récompensa généreusement, et la statue de Philippe V couronna l'arc de triomphe du Rimac de 1758 à 1746; elle fut alors renversée et brisée par le fameux tremblement de terre qui détruisit le Callao et tous ses habitants.

Balthazar venait d'achever cette statue quand on lui commanda le squelette des Augustins. Le sujet était dans ses goûts ; il l'aborda avec une sorte de passion. Le squelette fut terminé en quelques semaines, et l'artiste, heureux de l'avoir réussi au delà même de ses espérances, voulut l'arroser dignement. Il invita une folle bande d'amis à un grand repas qui, commencé au coucher du soleil, dura jusqu'au milieu de la nuit. On y but à la gloire de l'amphitryon, et les libations furent si copieuses, que les convives rentrèrent chez eux les yeux noyés, les jambes fléchissantes. Balthazar alluma sa lampe, se mit au lit et ne tarda pas à s'endormir

du sommeil de Noé. Il se réveilla avant le jour, se dressa sur son séant et passa la main sur son front en promenant autour de lui ce regard vague et hébété de l'homme qui a le cerveau brouillé par les fumées du vin. La lampe brûlait encore ; sa lumière éclairait le squelette debout en un coin de la chambre et qui semblait se mouvoir. Balthazar halluciné, incapable de se rendre compte de cet effet d'optique, et ayant laissé toute sa mémoire au fond de la bouteille, crut à une apparition. Il s'imagina que ce squelette aux grimaces hideuses allait l'emporter vivant dans sa tombe. Une pâleur livide couvrit ses traits, ses dents se mirent à claquer, ses cheveux se hérissèrent, et le malheureux s'évanouit en poussant un cri horrible. Le lendemain il était mort !

Je rappelais tout à l'heure le tremblement de terre de 1746, qui ruina le Callao de fond en comble et fit d'énormes dégâts à Lima. Les Liméniens ne songent pas sans frayeur à cette catastrophe, dont les détails navrants se sont transmis de bouche en bouche, et leur crédulité y a cousu un miracle que nul n'oserait nier. Suivant la légende, la terre mugissait d'une manière épouvantable, les maisons écrasaient dans leur chute des centaines de personnes invoquant le ciel à genoux ou courant éperdues à travers la cité, quand l'image du Christ apparut sur un mur blanc comme la neige. Cette image remuait les lèvres et les yeux en signe de pardon. Aussitôt les grondements des volcans souterrains cessèrent, les crevasses du sol se refermèrent et le désastre s'arrêta. Bon nombre d'individus affirmèrent

s'être trouvés présents à l'apparition du Christ miraculeux et constatèrent les mouvements de sa physiologie souriante. On bâtit une église sur le lieu du prodige, en ayant soin de conserver le mur et la célèbre image, que j'ai vue. C'est l'œuvre informe de quelque barbouilleur du cru ; mais on assure à Lima qu'elle est indélébile, et on raconte les châtements terribles qu'ont subis deux ou trois sceptiques assez téméraires pour essayer de la gratter. On a tiré une copie de cette image, et on la promène, le 20 octobre, à la procession solennelle instituée en mémoire du douloureux événement. Les fidèles abondent à cette cérémonie, et prient ardemment le ciel d'éloigner du Pérou le fléau des *temblores*. L'on dirait que Dieu se soucie de ces prières comme des sacrifices de Caïn, car le jour où elles implorent sa miséricorde est justement celui où il a l'habitude de permettre les plus fortes secousses de l'année.

Lima a un musée de fondation récente. Il est très-pauvre. Les portraits des treize incas, des quarante-cinq vice-rois, de Christophe Colomb, des généraux Saint-Martin et Sucre, et de Bolivar, qui finit comme Washington, sont les uniques peintures qu'on y rencontre. Il faut y ajouter le portrait de Carvajal. Carvajal est le seul *Godó* (les insurgés patriotes désignaient ainsi les Espagnols) à qui les Péruviens, amoureux de l'indépendance, aient voué une espèce de culte. Cela tient au rôle important qu'il joua sur le champ de bataille et au conseil, dans la révolte de Gonzales Pizarre contre l'autorité du vice-roi la Gasca. Carvajal, dont on

ne peut voir sans émotion le visage mâle aux yeux perçants, à la barbe blanche descendant sur la poitrine, était un de ces hommes taillés à l'antique et comme il n'en paraîtra plus. Son intelligence s'élevait à la hauteur de son courage, et il s'y joignait un besoin d'action qui ne se lassa jamais. Il avait appris la guerre à l'école de Charles-Quint, et il eût sans doute effacé la renommée des conquérants du Mexique et du Pérou, si son étoile ne l'avait poussé trop tard en Amérique, où sa bouillante valeur et ses talents militaires furent bientôt appréciés. Malheureusement, ni les glaces de l'âge ni soixante années de combats incessants ne suffirent à dompter cette organisation d'airain et cette âme ardente qui avait honte du repos. Après avoir largement contribué à étouffer la rébellion du jeune Almagro, Carvajal décida Gonzalès Pizarre à s'arroger la souveraineté du pays, et il défendit sa cause jusqu'à la dernière heure. Il déploya dans la lutte une activité infatigable, une bravoure sans exemple, et toutes les ressources d'un génie singulièrement fécond. Mais la trahison le fit tomber, ainsi que Gonzalès Pizarre, entre les mains du vice-roi. Il avait alors quatre-vingt-quatre ans. Il eut devant la mort la contenance qu'il montrait à l'ennemi, c'est-à-dire une fermeté inébranlable mêlée de cette gaieté vive, et même cynique, qui ne l'avait abandonné dans aucune circonstance de sa longue carrière. Quand on lui fit son procès, il écouta ses accusateurs d'une oreille distraite et dédaigna de se défendre. En entendant la sentence qui le condamnait à être pendu et ensuite écartelé, il répondit avec indif-

férence : *On ne meurt qu'une fois*. Il ne témoigna ni remords du passé ni crainte de l'avenir, ne faiblit pas un instant, et, jusqu'au moment de l'exécution, plaisanta avec ceux qui le visitaient dans son cachot.

Sans compter les casse-têtes, les haches de pierre ou de fer, les flèches barbelées ou non, les lames bi ou trifurquées hérissées de dents de poisson, et les carquois en écorce empruntés aux sauvages de l'intérieur, le musée renferme une collection de poteries assez curieuses et d'autres objets recueillis dans les *huacas* ou tumulus. On y voit des statues massives de fer, de cuivre, d'argent et d'or ; les pommettes des joues sont très-saillantes, les lèvres renflées, les oreilles larges, avec d'énormes boucles d'oreilles atteignant aux épaules. Ces statuettes, reproduisant les traits d'une race autochtone disparue, étaient sans doute des amulettes ou des *conopas* chargées, comme les dieux pénates des Romains, de protéger le foyer, et elles exagèrent naïvement les attributs du sexe masculin. Elles sont d'ailleurs mal coulées, sans proportions; quelques-unes ont des figures chimériques d'une laideur repoussante. En revanche, il y a à côté d'elles une coupe très-gracieuse en terre rouge, festonnée d'or, un coffret de bois délicatement sculpté, et de petites urnes enjolivées de dessins en or qui révèlent beaucoup de goût. Il y a aussi des masques bruns d'humus et d'écorce, percés aux yeux et à la bouche, absolument comme les nôtres. Les anciens Péruviens s'en servaient-ils pour certains jeux ou dans certaines fêtes ? ou bien avaient-ils un théâtre ? ou bien encore les masques étaient-ils à

l'usage des prêtres cherchant le mystère? Ces questions seront peut-être résolues un jour avec une foule d'autres se rattachant à la civilisation de la période des incas, et le musée offrira les premiers éléments de cette étude intéressante.

Il est seulement dommage que rien n'y soit classé, et que les employés ne sachent fournir sur les antiquités confiées à leur garde le moindre renseignement utile. J'ai personnellement regretté de ne pouvoir obtenir aucun détail sur des momies aux cheveux longs, parfaitement conservées. Elles doivent remonter à une époque éloignée, et indiquent l'attitude que les Péruviens donnaient aux morts avant de les ensevelir. Ces momies ont les genoux pliés et serrés contre la poitrine, les coudes collés aux flancs, et les mains ouvertes sur les joues, si ce sont des hommes, ou posées sur les épaules, si ce sont des femmes, de manière à cacher la moitié des seins. Le tissu qui les enveloppe est résineux, luisant, et sa mesure répond exactement à celle des membres. La momie d'un jeune enfant, remarquable par l'extrême longueur de la boîte osseuse, est couchée aux pieds de la momie de sa mère, et pliée de la même façon. On leur a laissé les positions respectives qu'elles avaient dans la *huaca*.

La bibliothèque publique de Lima n'a guère plus de vingt mille volumes, et c'est déjà trop pour les écoliers de dix à seize ans qui la fréquentent exclusivement. Il y a bon nombre de livres français, compris Voltaire, Diderot, Boulanger, Volney, Helvétius, Raynal et la réimpression du *Moniteur*, ce qui ne m'a pas médio-

crement étonné. Du reste, aucune édition rare ou de valeur. Un homme seul, au Pérou, possède une collection d'ouvrages qui feraient les délices de nos bibliophiles; il est vrai qu'on l'accuse de s'être enrichi aux dépens de la bibliothèque publique, dont il fut longtemps le directeur. C'est un curé nommé P..., âgé de quatre-vingts ans, et qui n'a eu qu'une passion, mais féroce, celle des beaux livres. J'ai eu le plaisir d'être introduit dans le sanctuaire où il caresse du matin au soir les Aldes, les Elzévir, les Estiennes et les éditions *princeps* qu'il a mis plus d'un demi-siècle à réunir. La vieillesse a troublé le cerveau du *senor* P..., qui lit toutes les langues et s'est farci la mémoire d'un mélange indigeste de latin, de grec, d'arabe, d'italien, d'espagnol, d'allemand, de français, d'anglais et de chinois. Sa manie consiste à voir partout des empoisonneurs jaloux de ses trésors et brûlant de les lui ravir. A ma seconde visite, je fus classé comme les autres dans la famille des Locustes, et obligé de m'interdire l'entrée de l'asile qu'occupait le bibliomane dans le couvent de San-Francisco.

Ce couvent, qui se dégrade chaque jour davantage, est le plus vaste et le plus curieux des couvents de Lima, autrefois célèbres. Il fut commencé en 1657, coûta douze millions de francs, somme énorme pour le temps, et dut son achèvement rapide à l'activité du commissaire général *fray Luis Cervela*. C'est lui qui fit peindre la vie de saint François par quatre peintres différents, et orner le cloître de mosaïques qui existent encore. Ce cloître est en bon état. Au milieu s'élève

une charmante fontaine à quatre vasques, dont l'eau rafraîchit des arbustes épais et fougueux qui portent les fleurs les plus riches, les plus odorantes des tropiques. Les mosaïques des murs et des pilastres, reliés entre eux par des grilles de fer, sont d'un dessin correct et d'une belle couleur. On y voit principalement des lièvres, des dragons, des salamandres, des licornes, des corbeilles de fruits, des anges et des médaillons de saints accompagnés d'inscriptions. Une multitude de martyrs en croix et percés de deux lances qui sortent derrière le dos, ou agenouillés et attendant la hache que le bourreau tient levée sur leur tête, y ont aussi leur place. Cela ne vaut pas un large tableau cloué au mur du vestibule, et représentant, d'un côté, la vie et la mort du juste; de l'autre, la vie et la mort du pécheur. Il y a là une trentaine de scènes naïves ou grotesques comme en rêvait la ferveur superstitieuse des chrétiens du moyen âge. La plus bouffonne est celle où le juste, étendu sur sa couche, va expirer entre son confesseur et un ange qui sourit en lui montrant le ciel. Les démons spécialement chargés de maculer sa vertu, honteux de n'y avoir pas réussi, se cachent sous le lit; les sept péchés capitaux, déguisés en couleuvres, et attribuant le salut du juste à la maladresse ou à la négligence des compagnons de Lucifer, leur sautent au visage et les mordent avec fureur. Les diables ainsi châtiés se livrent à des contorsions qui feraient rire une potence et crever de jalousie les acteurs de Guignol.

Après le couvent de San-Francisco, celui de Santo-

Domingo est le seul qui mérite d'arrêter les pas du voyageur. Une tour assez élevée pour dominer tous les monuments de Lima le couronne. Elle est dans le style de la Renaissance, d'une architecture hardie, chargée de plusieurs rangs de colonnes, d'ornements divers, et surmontée d'un ange sonnant de la trompette. Le cloître rappelle le cloître de San-Francisco ; mais il y a moins de luxe et de variété dans les détails, et les mosaïques, très-fraîches, quoiqu'elles datent de l'année 1606, représentent, au lieu d'animaux, des scènes tirées de l'Écriture sainte. J'ai trouvé là une chose précieuse, inimitable, et le lecteur me saura gré de la lui communiquer : c'est la biographie de saint Dominique, telle que l'a inventée et que l'enseigne la fourberie ou l'ignorance des moines du Pérou. Le sanguinaire fondateur de l'inquisition a joué un rôle dans l'histoire, qui n'oubliera jamais son fanatisme implacable et les ruines dont il couvrit le midi de la France. Il est naturel qu'on ait souvent raconté sa vie et que les miracles n'y aient pas manqué, les miracles étant le bagage indispensable des hiérophantes de toutes les religions positives. Mais aucun des biographes de saint Dominique connus chez nous n'a déployé une richesse d'imagination comparable à celle dont le couvent de Lima offre le témoignage. L'historien anonyme du bourreau des libres penseurs du treizième siècle a divisé son œuvre en trente-sept articles, destinés à immortaliser les traits principaux d'une existence truffée de merveilles. Je les ai textuellement copiés sur les bandes de plâtre où ils sont écrits

en lettres gothiques rouges et noires, car ils m'ont semblé instructifs pour ceux qui étudient la physiologie du catholicisme, et amusants pour ceux qui se plaisent aux contes des *Mille et une Nuits*. En voici la traduction :

VIE DE SAINT DOMINIQUE.

1. Un chien, ayant à la gueule une torche allumée, pronostiqua la sainteté du glorieux père saint Dominique, encore dans le ventre de sa mère.

2. Don Rodrigue Nunez de Guzman eut deux fils ; l'un, nommé don Alvaro Rodriguez de Guzman, de qui descendent en ligne maternelle les empereurs-rois de Castille, de France et d'Angleterre ; du second, appelé don Félix de Guzman, fut fils le glorieux patriarche saint Dominique, fondateur du célèbre ordre des Frères Prêcheurs, duquel, grâce à sa doctrine et à ses exemples, sortirent tant de saints et d'hommes illustres qui ont été les flambeaux du monde, l'honneur et l'éclat de la sainte et apostolique Eglise romaine.

3. Le saint enfant reposait dans son berceau lorsqu'un essaim d'abeilles entra dans sa bouche et en sortit sans lui faire aucun mal, et s'éleva ensuite jusqu'au ciel. Un grand nombre de personnes virent l'enfant descendre du berceau pour s'endormir sur le sol, et, le jour du baptême, parut sur son front une étoile dont les rayons éclairaient le monde entier.

4. L'Espagne était désolée par une affreuse disette. Saint Dominique, non content de donner jusqu'à son

strict nécessaire, répartit entre les pauvres son meilleur trésor, c'est-à-dire ses livres, et son exemple décida beaucoup de hauts personnages à soulager les affamés.

5. Le saint pria pour les pécheurs : tout à coup Notre-Dame lui apparaît, lui donne le très-saint Rosaire, et lui promet que l'usage de celui-ci guérira les âmes. Le saint donne à son tour le Rosaire à la reine de France Blanche, qui, par sa vertu, conçut et enfanta le saint roi Louis, lequel, comme fils du Rosaire, fut un protecteur passionné des Frères-Prêcheurs.

6. Le saint, disputant contre les hérétiques, convint avec eux de jeter au feu les livres des deux partis. La flamme, reconnaissant la vraie lumière, respecta le livre du saint par trois fois et consuma celui des hérétiques, laissant émerveillés les assistants, qui rendirent louanges à Notre-Seigneur.

7. Le saint, comme premier inquisiteur par commission d'Innocent III et d'Honorius III, présidait, à Toulouse, des *auto-da-fé* généraux. Il fit épargner l'un des condamnés au bûcher, sachant qu'il reviendrait à notre foi. Ce dernier, en effet, y fit de grands progrès après sa conversion.

8. Un hérétique, se disant catholique, offrit au saint de le guider sûrement dans un chemin qu'il devait suivre. Il lui faisait perdre beaucoup de sang, en l'obligeant à traverser des ronces et des épines; enfin, voyant que la douleur ne lui arrachait aucune plainte, l'hérétique lui avoua son barbare dessein et se conver-

tit, donnant depuis lors le fruit de la patience et de l'humilité du saint.

9. Une barque montée par plus de quarante voyageurs naviguait, pendant un orage, sur la Garonne, près de Toulouse, et allait être submergée par les flots. Les passagers auraient tous péri si, implorant Dieu, le glorieux saint ne leur eût fait toucher la rive et ne les eût sauvés ainsi de l'horrible naufrage qui menaçait leurs vies au milieu des courants impétueux.

10. En convainquant certains hérétiques albigeois de l'importance du sacrement de la Pénitence, qu'ils niaient, Notre Glorieux Père décida à faire pénitence un étudiant catholique qui obtint de glorieux triomphes dans les batailles, grâce aux prières du saint et en adoptant pour drapeau de sa troupe le très-saint Rosaire.

11. Le ministre Réginald, alors malade d'une fièvre dangereuse, étant résolu à suivre l'institut de N. S. P., Notre-Dame, accompagnée des très-saintes vierges et martyres Catherine et Cécile, le visita, lui remit l'habit de notre ordre, et le guérit en le frottant avec un onguent précieux.

12. Saint Dominique, étant en oraison, vit le Christ, notre Rédempteur, qui se préparait à détruire le monde, à cause de ses péchés, avec trois lances épouvantables. La très-sainte Marie offrit alors pour cautions les deux patriarches saint François et saint Dominique, à la vue desquels le divin Juge apaisa les rigueurs de sa justice irritée.

13. N. G. P. ayant passé un fleuve rapide, le bate-

lier lui réclamait le prix du passage, en le maltraitant avec une violence sans mesure. Le saint, n'ayant pas de quoi payer, leva les yeux au ciel, et, les abaissant ensuite vers la terre, y trouva la somme qu'exigeait le batelier, lequel, étant satisfait, laissa le saint libre.

14. Neuf femmes albigeoises qui avaient entendu prêcher N. G. P., ayant été touchées de la grâce, accoururent vers lui pour qu'il les désabusât entièrement de leur erreur. Le saint se mit à prier, et aussitôt un démon, sortant d'entre les pieds de chacune d'elles, prit la fuite, sous la forme d'un effroyable chat. Ce prodige convertit les neuf hérétiques à la foi catholique.

15. Un jour, à l'heure du dîner, N. G. P. fit appeler au réfectoire, et les frères y attendaient la sainte nourriture, lorsque le procureur déclara qu'elle manquait. Le saint leva les yeux au ciel, et bientôt entrèrent deux anges d'une beauté inouïe, qui, pourvoyant la communauté de pains très-déliés et de figues exquisés, lui rendirent la joie.

16. Deux jeunes prétendants à la main d'Alexandrine, poussés par une jalousie infernale, se provoquèrent en duel et se tuèrent l'un l'autre. Afin de les venger, leurs pères égorgèrent Alexandrine et jetèrent dans un puits sa tête, où, par la dévotion du Rosaire, l'âme de la victime se conserva jusqu'à ce que N. G. P. l'attira à la margelle, la confessa et lui administra la sainte Eucharistie.

17. Lorsque N. G. P. commençait à bâtir le couvent de Saint-Sixte, à Rome, un mur tomba sur l'un

des ouvriers occupé aux fondements et l'écrasa sur le coup; mais le saint, touché de son infortune, pria Dieu et releva l'ouvrier vivant et sans blessure.

18. N. G. P., avec le comte Simon de Montfort, marchait au combat contre les Albigeois, portant en étendard un crucifix : les hérétiques furent dérouterés sans avoir pu atteindre ni l'image du Christ ni le saint, les flèches étant venues s'émousser sur le sacré bois de la croix.

19. N. G. P. saint Dominique souffrit, dans la caverne de Sainte-Croix de Ségovie, de la main des démons, les tourments de la passion de N. S. Jésus-Christ, jusqu'à expirer sur le gibet. C'est alors que N. S., apparaissant, mit en fuite les démons, et, berçant le saint avec tendresse dans ses doux bras, le fit passer de l'évanouissement de la mort au souffle de la vie.

20. *Napoléon, emporté par un cheval fougueux, tomba mort sur le sol. Le saint dit la messe et le releva vivant.*

21. N. G. P. étant une nuit à écrire, le démon se présenta sous la forme d'un animal horrible et essaya de le troubler; mais le saint le châtia en lui mettant sa chandelle à la gueule, et en lui ordonnant de rester là pour l'éclairer.

22. Ayant reçu l'offre de trois mitres, N. G. P. les dédaigna, disant qu'il n'était pas venu au monde pour porter des mitres, mais bien pour convertir des âmes.

23. N. G. P., méprisant tout faste mondain, part, en compagnie de l'évêque d'Osma et de douze abbés,

pour combattre les hérétiques albigeois qui infectaient la France de leurs erreurs empoisonnées.

24. Tandis que N. G. P. était absorbé dans la prière, le démon, hérissé de colère, lui lança d'en haut une grosse pierre. Le saint ayant miraculeusement évité le coup et étant resté sain et sauf, le dragon s'enfuit tout honteux.

25. N. G. P., soupirant après la conversion des hérétiques, se donna un jour la discipline avec tant de force, que, saigné à blanc et presque inanimé, il tomba évanoui par terre ; mais à l'instant, la très-sainte Marie descendit à son secours, le fortifia et le régala du nectar de ses mamelles.

26. N. G. P. prêchant un jour que les péchés sont les prisons de l'âme, il entra un chevalier chargé de vices, et le saint fit que les assistants le vissent accablé de chaînes et entouré de démons. Mais, en lui donnant un Rosaire, il le rendit libre et absous de ses fautes.

27. Dominique et François se rencontrèrent à Rome, et, s'embrassant, s'unirent intimement dans la charité, afin de gagner des âmes à Dieu. Dans un couvent de N. P. S. François, il n'y avait qu'un puits d'eau saumâtre : le saint l'ayant bénie, l'eau devint limpide et douce.

28. Le saint patriarche calme une horrible tempête. Une femme en pleurs accourt vers lui, le suppliant pour un de ses enfants mort dans ses bras, et que la bénédiction du saint lui rendit bien portant. Ce fut l'un des morts que le saint ressuscita à Rome.

29. Comme le saint patriarche poursuivait infati-

gablement les hérétiques, ceux-ci désiraient lui ôter la vie comme à leur plus grand ennemi, et le saint ne désirait pas autre chose que de la perdre en gagnant le martyre pour son Seigneur. Mais Dieu le conservait pour le bien de son église, et il le délivra d'une embûche qu'on lui avait tendue, en envoyant une armée d'anges à sa défense.

50. Comme N. P. S. Dominique fut un nouvel apôtre dans le monde, Dieu lui donna pour la prédication du saint Évangile l'esprit de saint Paul, le zèle et la force de saint Pierre, figurés l'un et les autres par le bâton et le livre qu'il reçut des mains même de ces deux princes sacrés de la sainte Église.

51. Le saint, se trouvant à l'heure du dîner sans avoir rien à mettre sous la dent, alla rendre grâces à Dieu de son jeûne, comme s'il eût mangé, et, passant devant une image de Notre-Dame, donna aux novices encore trop tendres pour jeûner une soupe au pain trempée dans le côté saignant de son divin Fils.

52. N. D., accompagnée des saintes vierges Catherine et Cécile, était en train d'asperger les religieux, et refusait cette faveur à l'un d'eux qu'elle trouvait moins décent, à cause de son pied nu. C'est depuis lors que le saint exigea que ses fils dormissent chaussés.

55. Comme l'oraison est le moyen par lequel on obtient du ciel les grâces les plus précieuses, le saint inventa plusieurs manières de prier : l'une debout et les mains jointes, les autres étendu par terre ou agenouillé. Un jour que le saint était dans cette dernière posture, il aperçut un garçon éblouissant de lumière,

qui lui dit d'une voix suave : *Viens, mon fils chéri, jouir du fruit de tous tes travaux.*

54. N. G. P., arrivé à l'heureux instant de sa mort, déclare devant ses fils la souveraine grâce que Dieu lui a faite en lui conservant la virginité, et leur promet qu'ils seront l'objet de la vénération du monde s'ils gardent cette vertu angélique.

55. Dieu, voulant manifester que l'âme du saint patriarche goûtait la gloire qu'elle avait si bien méritée, montra au prieur de Bresa le ciel ouvert. Le saint y montait par une échelle, assis sur un trône resplendissant, accompagné d'anges, et le Christ et sa très-sainte Mère l'attendaient aux portes de la gloire.

56. L'estime que Dieu fait de l'ordre de Saint-Dominique est si grande, que, lors de l'élection générale du premier chapitre, tandis que les frères invoquaient l'Esprit-Saint pour les éclairer dans le choix du prélat qui leur convenait, l'Esprit-Saint descendit sous la forme de langues de feu sur la tête de tous les électeurs.

57. N. G. P., étant plongé dans une ardente oraison, désira connaître l'état de son ordre : l'extase lui permit de voir dans le ciel beaucoup de religieux des autres ordres, mais aucun du sien. Cela l'affligea énormément ; mais Notre-Seigneur le consola, en lui disant que son ordre et les frères qui en faisaient partie étaient recommandés aux soins de sa mère, La Vierge, se montrant aussitôt, lui dit à son tour qu'elle tenait les dominicains sous son manteau, comme des fils bien-aimés.

Et nunc erudimini!

LES LIMÉNIENNES

— Dieu vous garde des femmes de Lima!

Ce furent les premiers mots que m'adressa un ami sincère, au moment où je débarquais sur le môle du Callao. Je restai abasourdi, et, croyant avoir mal entendu, je le priai de répéter sa phrase.

— Dieu vous garde des femmes de Lima! dit-il une seconde fois en accentuant chaque syllabe; cela est clair, je pense.

— C'est au contraire fort obscur pour moi, répliquai-je; j'ai toujours lu et entendu dire que les Liméniennes étaient des femmes délicieuses. Les voyageurs ne tarissent pas sur leur beauté, leur grâce, leur esprit,

leur douceur, leur sensibilité, et j'avoue naïvement que j'ai admis ce portrait flatteur.

Mon ami R... éclata de rire et haussa les épaules.

— Je vois bien, fit-il, que vous êtes jeune, puisque vous ajoutez foi aux récits des voyageurs. Vous sauriez ce qu'ils valent si vous aviez, comme moi, effectué le tour du monde, couché sous la tente de l'Arabe et sous la hutte du Kanack, chassé le lion au centre de l'Afrique, mangé des nids d'hirondelles avec les Chinois et des tranches de veau marin avec les Esquimaux, fréquenté les bayadères de l'Inde et promené votre majesté sur le dos d'un éléphant. Les voyageurs sont, en général, ou des gobe-mouches ou des fantaisistes qui cherchent le pittoresque et nullement la vérité. Les uns, glissant à côté des choses, n'en étudient que la surface, prennent des apparences pour la réalité, l'exception pour la règle, un accident du hasard pour les mœurs établies. Les autres jugeraient mieux, mais ils ont une telle horreur du vulgaire et du laid — qui dominant en tout pays, — qu'ils les ornent des couleurs riantes de la poésie. Au lieu d'ensevelir les illusions étranglées par les faits, ils les galvanisent et les servent au public comme des épreuves daguerréotypées de la nature vivante. L'amour-propre y trouve son compte : on rougirait d'avouer ses déceptions ; on aime mieux laisser croire qu'on a eu l'honneur de visiter des races très-curieuses, si ce n'est ignorées, et de contempler des scènes extraordinaires.

— Je sais, dis-je, que de temps immémorial les conteurs qui viennent de loin ont l'imagination féconde. Je

vous accorderai aussi qu'on ait exagéré les qualités des femmes de Lima ; encore y a-t-il de la différence entre une exagération galante et l'horrible anathème que vous lancez contre elles. Ne craignez-vous point d'être injuste ?

— Non, certes, et, si je vous ai donné un avis si peu d'accord avec la flatteuse renommée des Liméniennes, c'est que je l'ai jugé utile pour votre gouverne. Elles ne sont pas dangereuses quand on les connaît ; mais il faut les connaître, et cette connaissance peut coûter cher. Elles ont des agréments physiques et des manières qui séduisent ; mais sous ces formes élégantes et voluptueuses, dans ces poitrines d'albâtre aux moelleux contours, il n'y a pas d'âme. Les Liméniennes descendent en ligne directe des sirènes de l'antiquité : elles n'attirent que pour dévorer.

— Vous avez sans doute des raisons particulières de haïr les *nymphes du Rimac*, et vous me permettrez de n'accepter votre opinion que sous bénéfice d'inventaire.

— Libre à vous ; d'autant plus que, étant sur le terrain, vous serez à même de vérifier mes observations et de suivre une conduite basée sur votre expérience personnelle. Je vous en ai dit assez pour vous mettre à l'abri des pièges qui vous seraient tendus dès l'abord.

Le tableau que mon ami venait de tracer des Liméniennes cadrerait trop mal avec celui que j'avais dans la tête pour que je le prisse au sérieux. R..., pensai-je, aura offert ses hommages à quelque belle indifférente,

ou sera tombé dans les filets d'une rusée commère qui l'aura trahi, après l'avoir saigné à blanc. De là cette amertume qui déborde de son cœur, cette injustice qui rend trente mille femmes solidaires de l'ingratitude probable d'une seule. Il est si doux à l'amant dédaigné ou délaissé de confondre toutes les filles d'Ève dans sa haine et dans ses malédictions!

Donc R... ne détruit pas l'idée brillante que je m'étais formée des Liméniennes; mais il réussit à la ternir et à m'inspirer de la défiance. Je redoutai de me voir mystifié au Pérou comme je l'avais été naguère au Brésil. J'étais arrivé à Rio-Janeiro le cerveau peuplé de rêves enchantés; je m'attendais à y trouver des femmes ravissantes, ou plutôt des houris échappées du ciel de Mahomet, se nourrissant de fleurs comme l'abeille, buvant le nectar parfumé dans des coupes d'or, lançant autour d'elles les rayons de l'intelligence et les flammes divines de l'amour. O chimère! je rencontrai de pauvres créatures mortes à toutes les idées et à toutes les passions, végétant sur une natte poudreuse, entre une baignoire, une demi-douzaine de négrillons nus comme des vers, et un plateau chargé de confitures!

Ce n'est pas que les femmes de Rio ressemblent beaucoup aux femmes de Lima; elles ont, au contraire, des habitudes et des goûts différents. Les premières vivent dans la réclusion, comme les esclaves de l'Orient, et ne sortent guère que les jours de la semaine-sainte pour visiter les églises splendidement illuminées; les secondes vivent à l'extérieur, dans les rues et sur les prome-

nades, où elles étalent un luxe effréné. Les premières sont timides, modestes, soumises, et se reconnaissent volontiers inférieures au mari qui les protège; les secondes sont orgueilleuses, jalouses de dominer, et regardent les hommes comme leurs très-humbles serviteurs. Il serait facile d'établir, en poursuivant ce parallèle, que la Brésilienne ne s'accorde avec la Liménienne que sur trois points : une ignorance systématique, la haine du travail, et une fécondité qui fait se demander si la chaste Lucine* (*casta Lucina*), bannie de Rome et de la Grèce, ne s'est pas réfugiée dans l'Amérique du Sud.

Les Liméniennes sont plus ou moins riches, et leurs prétentions s'élèvent en raison de la fortune ou de la position officielle du chef de la maison. Au fond, qu'elles appartiennent à la *categoria* (aristocratie), au *medio pelo* (classe moyenne), ou à la basse classe, leur instruction est la même, c'est-à-dire nulle; heureuses celles qui lisent et écrivent correctement! Il y a bien à Lima des pensions de demoiselles; mais les maîtresses, loin de commander, obéissent aux petites filles habituées à gouverner chez elles dès le berceau, et qui, ne relevant que de leurs caprices, savourent les douceurs du *far niente*. L'étude est un travail, et, à ce titre, déshonore non moins que la couture, la broderie et les soins du ménage, dont les Liméniennes de tout âge se moquent fièrement. Qu'ont-elles besoin de savoir, d'ailleurs? Ne sont-elles pas femmes, et n'ont-elles pas droit, à ce titre, aux adorations et aux sacrifices du sexe masculin?

Ce préjugé, admis généralement au Pérou, et auquel la complicité des hommes donne une force irrésistible, porte ses fruits naturels : les Liméniennes se tiennent en dehors de la vie morale ; elles possèdent rarement ces notions de géographie, d'histoire, de littérature, etc., qui ornent si bien l'esprit des femmes, et qui leur permettent de figurer honorablement dans une réunion où l'on cause de choses sérieuses. En revanche, les plus distinguées ont l'air d'étudier, durant des années, une langue étrangère dont elles ne savent jamais un mot. Ce qui leur importe, c'est de constater, à l'occasion, qu'elles ont eu des maîtres d'anglais ou de français, de faire croire qu'il leur serait aisé de parler ces idiomes, et qu'elles sont des abîmes de science. Leur puérile vanité n'en désire pas davantage.

La mode des langues serait innocente, s'il ne venait s'y joindre d'ordinaire une maladie désastreuse, la maladie du piano. La maladie du piano ne ravageait d'abord que la *categoria* ; maintenant, elle envahit le *medio pelo*, et elle gagnerait un jour le *populacho*, si celui-ci, fidèle aux traditions, ne conservait un culte ardent pour la modeste guitare. Sauf exceptions, elles n'ont guère la bosse de la musique, ces élèves nonchalantes qui ambitionnent la gloire des Listz et des Chopin ; leurs doigts inhabiles errant sur l'ivoire en tirent des sons affreux, charivariques, qui étourdissent le passant et l'obligent à se boucher les oreilles. Le temps viendra, si l'on n'y met ordre, où il faudra émigrer de la ville.

On aurait une triste opinion des Liméniennes, si on

ne les voyait que chez elles. Sans souci des intérêts et de la surveillance du logis, qu'elles abandonnent à des mercenaires, elles bravent avec un courage héroïque les ennuis et la monotonie d'une éternelle oisiveté. Enveloppées d'un peignoir fané ou d'un vieux châle dont le coin droit est jeté sur l'épaule gauche, assises à l'angle d'un salon (*cuadra*) invariablement meublé d'un sofa, d'une table ronde portant une grande lampe, d'une douzaine de chaises, d'un piano et d'un tapis, ou d'une natte de la Chine, elles fument du matin au soir d'énormes cigares et comptent les heures par leurs bâillements. « Les cerfs s'élanceront dans les airs, » comme dit le poète latin, avant qu'elles demandent des distractions à la lecture ou aux ouvrages délicats qui exercent l'activité de nos femmes du monde. Si un visiteur entre, la Liménienne l'invite à prendre un siège, lui adresse deux ou trois formules de politesse banale, hasarde un mot sur la pluie et le beau temps, et, ne sachant plus que dire, garde un silence solennel. La conversation se réduit généralement à un monologue fatigant, auquel la dame fait l'honneur d'un *si* ou d'un *no*, ou d'un *ay señor!* ou d'un *gouah!* qui prouvent qu'elle n'est pas morte. Il n'y a qu'un moyen de l'émoustiller et de délier sa langue : c'est d'entamer la chronique scandaleuse sans ménager le gros sel.

Les Liméniennes ont trop de vanité et reçoivent trop d'adulations pour se douter de ce qui leur manque. Elles sont environnées d'hommes légers et amollis qui n'exigent d'elles aucun des mérites qui constituent la valeur des femmes. Ces idolâtres les vénèrent et se trai-

nent à leurs genoux pour mendier un sourire, mais ils n'oseraient les discuter. Ils en sont arrivés à penser que femme est synonyme de perfection, et que l'habit doit, dans tous les cas, s'incliner devant la robe. Les Liméniennes s'en sont félicitées ; elles ont saisi le sceptre et le portent avec une majesté hiératique.

Autant la Liménienne est insignifiante dans le négligé de son intérieur, autant elle est agréable au dehors ; on dirait d'une chrysalide métamorphosée en papillon. D'une taille moyenne et bien prise, elle a des cheveux noirs magnifiques, des yeux à damner tous les saints du paradis, des mains d'une petitesse fabuleuse, des pieds mignons, la peau blanche comme le lis et veinée d'azur, le nez fin et des lèvres qui appellent le baiser. Notez qu'elle joue merveilleusement de la prune, et que son corps flexible a des ondulations dont la grâce voluptueuse trouble la vue et allume le sang. Elle déploie des charmes irrésistibles dans sa marche à la fois vive et indolente, soit qu'elle arbore la mantille ou la *saya*, soit qu'elle couvre sa tête du châle vulgaire dont les ombres tempèrent l'éclat de sa physionomie et enhardissent son regard. Quand une Liménienne laisse tomber sur vous une *ojeada* langoureuse, au théâtre, à l'*Alameda* ou sur le trottoir, il vous prend envie de la suivre et de lui déclarer votre flamme.

La Liménienne ne se contente pas de savoir qu'elle est jolie, elle veut qu'on le sache. Aussi recherche-t-elle les grandes assemblées, où elle trouvera des admirateurs ; elle ne vit réellement que dans la foule, là où des bouches nombreuses sont prêtes à louer l'élégance

de ses formes et le goût exquis de sa toilette. Ce qu'il lui faut, c'est paonner et s'entendre répéter qu'elle est belle, c'est attirer l'attention des hommes et inspirer de la jalousie aux femmes. Elle se passera de pain, à la rigueur; elle ne saurait se passer d'encens et de madrigaux.

Rendons-leur cette justice : les Liméniennes égayent singulièrement les fêtes qu'elles honorent de leur présence. Rien de plus piquant que les processions où elles assistent dans le costume national, si souvent décrit. Une *saya*, ou jupe de soie (noire, violette ou puce) couvre les jupes de dessous ballonnées en arrière. De la ceinture part un filet de soie aux mailles très-serrées, qui enveloppe le buste et dessine les contours supérieurs de la tête; de l'une de ses mains, la *tapada* joint les bords de ce filet, de manière à ne laisser voir qu'un œil. Une écharpe en soie de couleur, unie ou brodée de fleurs, couvre la poitrine et va raser le sol. Les bras, nus ou cachés sous des manches collantes de velours, et ornés de bracelets, se dégagent librement du filet et de l'écharpe. D'ordinaire, la *tapada* tient un bouquet à la main qui ne lui sert pas à croiser le filet sur son visage. Elle en fait respirer l'odeur aux curieux qu'elle agace, et elle l'abandonne à celui qui a su lui plaire. Les *tapadas* circulent seules ou par bandes, à travers les masses pressées, chuchotant entre elles, complimentant l'un, narguant l'autre, accueillant avec bonheur les galanteries qu'on leur adresse, accordant ou refusant des rendez-vous, en un mot, se livrant à toutes les folies d'un bal masqué. La cérémonie y perd de

son caractère sacré ; les assistants pincent plus de tailles qu'ils ne débitent de *Pater*, et baissent plus souvent leurs regards sur le sein tentateur des jolies pécheresses qu'ils ne les lèvent au ciel ; mais le spectacle n'en est pas moins très-divertissant, et on se glisse volontiers au milieu de ces lutins embaumés qui frétilent au soleil comme les poissons dans l'eau.

Le génie profane des Liméniennes ne se borne pas à changer les processions en un carnaval de Venise ; elles ont fait une partie de plaisir du devoir le plus funèbre qu'ait imposé le catholicisme, je veux dire la pieuse visite au cimetière, le jour des Morts. C'est une des circonstances où elles mettent tous leurs colifichets au service de la coquetterie mondaine, et cela dans l'enceinte du *panteon*, sur les ossements des trépassés. Elles vont là en *saya*, comme à l'ouverture du Congrès ou à la course de taureaux, décochant des œillades aux promeneurs, écoutant les fleurettes des jeunes gens qui, le chapeau sur la tête et le cigare à la bouche, foulent en riant la cendre de leurs parents et de leurs amis. Du reste, pas de recueillement, pas une prière, pas un souveir aux êtres *chériss* que la terre a dévorés !

La danse est en faveur à Lima ; seulement, la valse, le quadrille et la polka y ont détrôné les danses nationales. Les Liméniennes ne veulent plus danser qu'à l'euro-péenne, et c'est à peine si on exécute encore, de loin en loin, dans les salons, une *zamacueca*. La *zamacueca* est un pas de deux assez original, qui permet aux danseurs habiles de montrer de la verve. Ils débent par des mouvements d'une extrême nonchalance, en agi-

tant un mouchoir qui passe d'une main à l'autre, et dont les évolutions significatives, jointes à des regards humides, rapprochent les partners, qui figurent deux amoureux. L'air de la *zamacueca*, d'abord lent et vague, s'accroît peu à peu et anime les danseurs, qui exécutent fougusement une pantomime dessinée par la passion. La *zamacueca* est plus ou moins décolletée suivant les acteurs.

Les Liméniennes ont le goût du luxe trop développé pour estimer les jouissances de la gastronomie. Si la nécessité les y oblige, elles vendront le matelas conjugal pour acheter de l'eau de Cologne, ou ne pas manquer une *corrida*. Mais, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, elles dîneront pythagoriquement d'une *yuca* bouillie et d'un peu de riz. Elles ne sont gourmandes que dans certaines occasions, et d'une gourmandise plus naïve que délicate. Il suffit, pour s'en convaincre, d'assister à un repas de noces, de baptême ou d'anniversaire. Les femmes y montrent une singulière désinvolture, font boire tous les convives dans leurs verres, et portent à chacun une santé qui entraîne le devoir d'ingurgiter des rasades de vin ou de *pisco* à humilier un chanoine. Les figures s'enluminent, la conversation se débraille, les femmes imitent quelquefois la conversation, et il est assez commun de les entendre, le lendemain, résumer dans les termes suivants les émotions de la veille :

— Je me suis bien amusée hier : je me suis grisée (*Me he mareado*).

Cette esquisse d'un gala liménien, très-exacte si on

l'applique à la société de *medio pelo*, le serait moins si on l'appliquait à la *categoria*. Il est juste de reconnaître que les femmes de cette dernière classe, sans avoir le tact et observer les convenances de nos belles dames, gardent plus de réserve que les femmes du *medio pelo* dans leurs réunions de famille. Mais il est des lieux et des circonstances où elles descendent à leur niveau et s'abandonnent aux inspirations d'une licence médiocrement poétique. Nul de ceux qui les ont vues aux *Amancaës* ne nous démentira. L'*amancaë* est une espèce de narcisse qui jaunit, en hiver, les montagnes volcaniques des environs de Lima. Un ancien usage veut que, du mois de juin au mois de septembre, toute la population mâle et femelle aille se promener au *cerro San-Christovan*, situé à une lieue de la ville, et y cueillir des bouquets. On va là comme les Parisiens vont à la foire de Saint-Cloud, les uns dans leur voiture, les autres en omnibus ou sur leurs jambes. Dès le commencement de la saison, des spéculateurs ouvrent au pied du *cerro* des cantines et des guinguettes où les pèlerins boivent et mangent, s'ils ne préfèrent mettre le couvert sur l'herbe. Du reste, sur l'herbe ou sous la tente, ce sont les mêmes orgies, car il est entendu que la fête des *Amancaës* affranchit du joug des convenances et lâche la bride à l'instinct.

C'est le dimanche que la multitude, c'est-à-dire les noirs et les Indiens ou *cholos*, se rend au *cerro San-Cristovan*. Hommes et femmes dévorent des montagnes de salade, de veau rôti, d'écrevisses et de *chicharones*, s'enivrent à rouler par terre, beuglent des re-

frains obscènes et improvisent, demi-nus, des danses et des poses plastiques à scandaliser un gendarme. L'aristocratie, elle, choisit le lundi pour s'ébaudir. Des familles entières se réunissent sous la voûte du ciel, s'asseyent autour d'une nappe chargée de viandes froides, de pâtisseries, de bouteilles, et le festin commence. D'abord, on mange énormément et on cause peu. Mais bientôt le champagne, le *pisco* et le rhum coulent à flots, les têtes s'échauffent, les chansons grivoises s'échappent de toutes les lèvres, les œillades libidineuses se croisent, les mains hardies assiègent des corsages qui seraient désolés de résister, et le bruit des baisers se mêle aux sons de la *vihuela*, qui annonce des *zamacuecas* échevelées. Plus de contrainte! la pudeur s'est enfuie, et la liberté des antiques bacchanales règne à sa place. Si un flâneur innocent s'arrête à observer les scènes joyeuses qui se déroulent, une dame ou une demoiselle se détachera du groupe en liesse, et, s'armant d'un flacon de vin ou de liqueur, ira lui offrir de communier avec elle et de prendre part à la fête. Comment cela finit-il plus d'une fois?... Le lecteur le devine.

Si les Liméniennes étaient aussi riches au moral qu'au physique, ce seraient des anges. Malheureusement, une éducation vicieuse ne les laisse guère accessibles qu'à trois sentiments : l'amour d'elles-mêmes, l'amour de leurs enfants et l'amour de leur pays; après cela, il faut tirer l'échelle. Il est juste de constater que ces sentiments ont le caractère du fanatisme. Vantez aux Liméniennes leur beauté, la gentillesse de leurs manières, la grâce inimitable de leurs mouvements, et

elles vous souriront, et elles vous octroieront un brevet de parfait *caballero*. Mais, si vous avez l'imprudence de rester froid ou silencieux devant les charmes qu'elles exhibent ou qu'elles s'attribuent, surtout si vous osez prétendre que les femmes de Paris ou d'ailleurs ont une supériorité réelle sur les femmes de Lima, vous serez marqué à l'encre rouge et proclamé *bruto*. La même chose arrivera si vous n'avez pas le soin de vous extasier devant les édifices de la capitale du Pérou et de préférer sa *plaza Mayor* au Carrousel, sa cathédrale à Notre-Dame, l'arc de triomphe du Rimac à celui de l'Étoile, la grange-palais du président de la république aux Tuileries, etc. Pour la Liménienne, il n'y a qu'une ville au monde : c'est celle où elle est née, où elle règne, où elle veut mourir. *Vedi Napoli e puoi muori*, répètent les Italiens. La Liménienne a trouvé mieux : elle assure que le paradis serait fastidieux s'il n'y avait une lucarne d'où plonger de temps en temps les regards sur Lima.

Les Liméniennes aiment la cité natale comme l'huître son rocher. Elles n'en sortiraient jamais si le carnaval ne les appelait au Callao et l'été à Chorillos, où l'on prend des bains de mer. Pendant trois jours, le Callao est le rendez-vous des joueurs et des danseurs. Il y a des tripots pour toutes les classes et pour toutes les bourses, soit dans les auberges, soit dans les maisons particulières, et l'on s'y ruine avec une facilité incroyable. Les femmes de la plus haute sphère ne sont ni les dernières ni les moins obstinées à chercher des émotions autour du tapis vert, et l'on en cite qui ont perdu

plus de cent mille francs en une seule nuit. Elles jouent avec plus de modération à Chorillos, misérable village formé de huttes habitées par des Indiens pêcheurs, et situé sur un terrain brûlé d'où la végétation est absente, mais où l'on respire une brise fraîche et salutaire. C'est là, dans des *ranchos* infestés de *zancudos*, que les amateurs de villégiature passent la saison de la canicule. L'Océan est à un quart de lieue; on s'y rend par un sentier poudreux sillonné matin et soir de baigneurs et de baigneuses. Celles-ci vont au bain mises avec un luxe qui singe la simplicité, et quelquefois chargées de diamants comme si elles allaient à un bal de cour. Qu'elles récoltent en chemin un seul compliment ou un coup d'œil d'admiration, et elles s'estiment payées de leurs frais.

Il circule au Pérou un proverbe assez banal, qui n'en a pas moins le mérite d'être vrai : *Lima, dit-il, est le paradis des femmes, le purgatoire des hommes et l'enfer des ânes*. Mettons d'abord les ânes hors de page, et reconnaissons qu'en aucun lieu du globe ils ne sont aussi malheureux qu'à Lima. On les accable de fardeaux excessifs, et on les roue de coups de bâton s'ils quittent le trot. J'excepte de la règle l'âne qui figure à la grande procession des Rameaux. Celui-là a des prérogatives sacrées : les fidèles le vénèrent, le nourrissent de mets délicats, le caressent comme une vieille marquise son king's-Charles. Ils se croiraient damnés s'ils le frappaient ou s'ils lui montaient sur le dos. Le populaire cite avec horreur des mécréants anglais qui sont tombés foudroyés pour avoir eu cette audace.

En général, les Liméniennes ne prennent pas les hommes au sérieux ; elles n'en attendent ni sages conseils ni protection, mais seulement d'humbles respects et de l'argent pour briller, *para hacer papel*, comme elles disent franchement. Briller est leur unique préoccupation, le but de leur existence, et elles estiment un mari ou un amant en raison des moyens qu'il leur fournit de l'atteindre.

Il n'est guère étonnant, d'après cela, que l'intérêt soit le seul mobile des mariages et des unions libres. Il est inouï que l'amour, cette passion si douce qui charme et ennoblit la vie, ait pénétré dans le cœur d'une Liménienne. Ne lui demandez ni ces larmes précieuses qui brûlent et qui consolent, ni ce trouble qui agite le sein d'une naïve adolescente en présence de l'objet adoré, ni ce frémissement voluptueux qui rend une fiancée si séduisante à l'approche du moment solennel. La Liménienne marche à l'autel avec indifférence et ne s'en cache pas. Elle croirait s'avilir en faisant dépendre le bonheur ou le malheur de sa destinée des sentiments que nourrit un époux à son égard, et abdiquer son autorité en livrant son âme. Que lui importent les joies mystérieuses et ineffables de deux êtres qui se chérissent ? Elle n'a qu'une soif, la soif du luxe ; qu'un désir impérieux, le désir de suivre la mode. C'est la mode qui, au lendemain des noces, l'amène à Chorillos ; elle aime déjà mieux bâiller dans cette triste solitude que de rester aux côtés de son mari d'hier, retenu à Lima par le soin de ses affaires !

L'insensibilité des jeunes Liméniennes ne les empê-

che pas de se précipiter vers le mariage avec une ardeur fiévreuse. Bien que la tutelle et la surveillance exercées sur elles ne soient pas gênantes, leur caractère indépendant rêve la liberté complète. D'ailleurs, un mari représente un accroissement de la garde-robe et de l'écrin. Celles dont la pauvreté ou la laideur attend vainement l'esclave-fournisseur vont le demander à *San Antonio del casamiento*. *San Antonio*, ou saint Antoine, est une image de ce saint qu'un industriel expose à la vénération des fidèles, sur un autel dressé à côté d'une boutique d'épicerie. Les demoiselles qui désirent un époux ont une confiance illimitée en saint Antoine, et vont l'implorer secrètement deux fois par semaine ; dans l'espoir de se le rendre favorable, elles lui offrent des paquets de chandelles, des bouteilles d'huile, des tablettes de cirage, des pains de sucre et autres denrées qui alimentent le commerce de l'épicier bien avisé.

Après tout, la dévotion à *San Antonio* est inoffensive, et les Liméniennes qui la pratiquent sont les moins dangereuses. Il en est de plus impatientes qui ont inventé une chasse nouvelle, la chasse au mari, et ce n'est pas dommage, car elles la font à merveille. Je regrette seulement, en ma qualité de Français, que les étrangers inexpérimentés y jouent trop souvent le rôle de gibier. Sauf exception, les étrangers qui vivent en Amérique ont de l'argent ou en gagnent, et c'est là ce qui leur vaut une triste préférence. Dès qu'une jeune fille, soit d'initiative, soit par les conseils d'une mère ambitieuse, a jeté son dévolu sur un célibataire riche ou aisé,

elle l'accable de politesses, lui fait mille avances, en un mot essaye de le fasciner. S'il a le malheur de succomber à la tentation, les argus qui le surveillent ne tarderont pas à constater une grossesse ou un flagrant délit de conversation criminelle, et les tribunaux condamneront le téméraire à épouser l'objet de sa passion. Trois fois heureux s'il sauve sa liberté en laissant la moitié de sa fortune au trébuchet. Les femmes ont si bien stylé les juges de Lima, que ceux-ci leur donnent toujours gain de cause.

Tant que Plutus sourit à un mari aussi peu intolérant que jaloux, le purgatoire du ménage est supportable : sa femme, contente de satisfaire tous ses caprices, lui permettra de mener la vie comme il l'entend. Mais, si le malaise arrive, le purgatoire se change en enfer. Loin de consoler le faible époux qu'elle a ruiné, sa femme le crible sans pitié de ses reproches et de ses dédains; elle lui fait honte d'une gêne qui est son œuvre à elle, mais qui la force à réduire sa consommation de pommade et l'empêche de tenir son rang, de *hacer papel*. Que deviendrait-elle sans *birlocho* (espèce de cabriolet), sans bijoux et sans piano? Avant d'y renoncer, la Liménienne souffrira que son mari vive d'herbe crue, comme Nabuchodonosor, et marche sur ses talons. En dernière analyse, s'il ne trouve aucun moyen de fournir une pâture métallique aux goûts luxueux de madame, madame prendra un amant. La conclusion est naturelle à Lima, et nul ne s'en offense. La liberté des mœurs y est telle, qu'un amant avoué, se joignît-il à lui un amant secret, n'enlève à la femme mariée ni

son prestige ni ses relations. Ses parents et ses amis la reçoivent comme auparavant, et la regardent du même œil que si elle donnait l'exemple de toutes les vertus.

Voilà, à grands traits, la physionomie de la Liménienne soumise au joug facile de l'hymen; passons à la maîtresse.

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée!

Bien entendu que Vénus est ici pour la mesure et pour la fidélité de la citation, la maîtresse liménienne n'ayant de cette charmante déesse que la beauté. Ce n'est point la passion qui l'attache à un homme, c'est la convoitise. Elle le presse, elle le gruge, elle exige qu'il lui escompte chacun de ses baisers. Tant qu'il jette de l'or dans le tonneau des Danaïdes, c'est-à-dire dans la poche de son Héloïse, il est le modèle des amoureux, le roi des *caballeros*. Mais, s'il a le bon sens de fermer sa bourse ou d'en resserrer les cordons, il est signalé au mépris du beau sexe, dégradé, stigmatisé du nom terrible de *perro muerto* (chien mort). Quelquefois Héloïse le sermonne, le rappelle à la tradition, tâche à le ramener dans la bonne voie. S'il résiste et qu'elle perde espoir, elle montre le dos en fredonnant une ritournelle, et se met en quête d'une nouvelle victime. Les Liméniennes aiment mieux délaïsser leurs amants que d'en être délaïssées, et les Arianes sont rares parmi elles. Néanmoins il y en a, et moi-même j'en ai vu qui pleuraient amèrement..... le budget évanoui.

LES BRIGANDS DU PÉROU

Les brigands du Pérou, dignes émules des bandits espagnols, sont fort curieux à étudier. Nous allons les voir à l'œuvre.

Il y a quelques années, un riche propriétaire de mines revenait du Cerro de Pasco à Lima. Les rayons du soleil couchant doraien t la cime des montagnes, et le *señor B...*, qui avai t fait vingt lieues depuis le matin, se réjouissait d'approcher du faubourg de Malambo, quand il aperçut à trois cents pas devant lui cinq hommes à cheval, dont l'un était masqué. B..., qui connaissait son monde, vit tout de suite à qui il avait affaire et ne put réprimer un mouvement d'effroi.

— *Demonio!* grommela-t-il, me voilà tombé au mi-

lieu d'une bande de voleurs. Comment me tirer de là, à présent ?

Il ralentit le pas de sa monture et se mit à réfléchir sur les dangers de la position. Essayerait-il de fuir ? cela n'eût abouti à rien, sa mule étant trop fatiguée pour lutter à la course avec les chevaux frais des voleurs. Devait-il se défendre avec ses pistolets ? c'eût été se condamner à un trépas certain, car, en admettant qu'il ôtât la vie à deux des bandits, il resterait encore trois camarades pour les venger. La sagesse conseillait donc la résignation, et B... se décida à attendre pacifiquement.

— Qu'ai-je à craindre, après tout ? se dit-il ; qu'on me dévalise ? mais blessure d'argent n'est pas mortelle, suivant le proverbe, et ma fortune me permet de laisser quelques onces au trébuchet sans être ruiné. L'essentiel est de sauver la peau ; or les *bribones* de ce pays ne tuent guère s'ils n'y ont un intérêt particulier, ou si on ne leur résiste pas. Calons doux, puisque la prudence le commande, et à la grâce de Dieu !

B... achevait sa philosophique méditation, lorsqu'une voix forte et brève lui cria :

— *Apee-se !* Mettez pied à terre.

Il tressaillit et leva la tête. Les cinq cavaliers étaient campés à une demi-portée de fusil. L'homme masqué, qui semblait être leur chef, après lui avoir fait signe de descendre, se dirigea vers B..., avec deux de ses acolytes, tandis que les deux autres, immobiles, braquaient sur lui de formidables tromblons chargés jusqu'à la gueule.

— Allons, *hijo!* dit l'homme masqué en déguisant sa voix. donnez-nous tout ce que vous avez, et vite!

— *Con mucho gusto, señores* (avec beaucoup de plaisir, messieurs), répliqua B... en grimaçant un sourire; mais je dois vous avertir que j'ai bien peu de chose sur moi.

— Tant pis, car je me proposais de vous *rendre* votre mule si vous eussiez eu une somme assez ronde pour contenter mes associés. Enfin, qu'avez-vous?

— Douze onces d'or, dit le *minero* en se fouillant, une montre avec sa chaîne, une bague et deux boutons de chemise en diamant.

— Plus rien? demanda le cavalier masqué.

— Non.

— Qu'en pensez-vous, *amigos?* s'écria le cavalier masqué en se tournant vers ses compagnons.

— Le *señor* peut cacher quelque bagatelle dans sa selle ou sous son *poncho*, répliqua l'un de ceux-ci; il faut tout visiter.

A ces mots, B... se sentit d'autant moins à son aise que le voleur qui parlait était un grand noir de mauvaise mine, au regard farouche.

— Comme vous voudrez, fit-il en tâchant de paraître calme.

Le noir et son camarade se livrèrent à une recherche minutieuse et trouvèrent dans les poches de la selle une paire de pistolets fins, incrustés d'argent, que B... s'était abstenu de déclarer. Ils les montrèrent à leur

chef, dont la politesse et le langage choisi étonnaient profondément B...

— Ah ! ah ! vous dissimuliez ces joujoux ? dit l'homme masqué au *minero*, en examinant les pistolets avec attention ; dans quel but, s'il vous plaît ? auriez-vous eu le dessein de nous chagriner ?

— Quelle absurdité ! exclama B... Je pourrais affirmer que je les avais oubliés sous le coup de l'émotion naturelle causée par votre rencontre. Mais je vous crois bon diable, malgré l'étrange métier que vous faites, et je vous parlerai le cœur sur la main. Je tiens à ces pistolets parce qu'ils me viennent d'une personne qui me fut chère, et j'aurais désiré les garder.

Après un moment de silence, le chef des *salteadores* reprit :

— J'accepte votre explication, quoique le mensonge dont vous vous êtes d'abord servi dût m'inspirer de la défiance. Je ne *volerai* pas à mes camarades la part du butin à laquelle ils ont droit, mais il y a un moyen de tout arranger.

— Quel est ce moyen ?

— La proposition que je vais vous adresser est un hommage à la rare loyauté que je vous suppose ; aucun autre habitant de Lima n'obtiendrait de moi la même faveur. Combien estimez-vous vos pistolets ?

— Cent piastres ! dit B... sans hésiter.

— Eh bien, indiquez-moi le jour et l'heure où vous serez disposé à me recevoir secrètement chez vous, et j'irai échanger les pistolets contre cent piastres.

B... crut que le bandit plaisantait et fixa sur lui un regard ébahi.

— Je parle sérieusement, ajouta celui-ci. Par exemple, il serait horrible de payer ma générosité d'une trahison. Mon offre vous convient-elle ?

— Elle me convient et je l'admire. Venez demain soir à sept heures ; vous me trouverez seul et je vous livrerai la somme. Je loge...

— Je connais votre domicile, interrompit l'autre. Tout ce que je vous demande, c'est d'être exact, et de jurer sur votre honneur de *caballero* que nul ne saura rien de cette transaction.

— Je le jure !

— Alors, à demain.

— A demain.

B..., très-heureux de son marché, remontait sur sa mule, qu'on avait la galanterie de respecter, quand son interlocuteur lui saisissant le bras :

— A propos, dit-il, puisque nous sommes d'accord, *vamos a dar un beso al jarro* (nous allons boire un coup) avant de nous séparer. Pedrillo, cria-t-il au noir, va chercher le *pisco*.

Pedrillo partit au galop. Il revint armé d'un large flacon d'eau-de-vie, où B... et l'inconnu se désaltèrent à même. Ensuite le premier continua sa route, et les voleurs s'éloignèrent d'un autre côté.

Cette bizarre aventure intrigua B..., qui s'efforçait vainement d'en démêler le sens. La discrétion inusitée des bandits, qui n'avaient pris ni sa mule ni son beau *poncho* tissé par les Araucaniens, la distinction du ca-

valier masqué et la combinaison singulière qu'il avait imaginée, tout cela formait une série d'énigmes où se perdait son esprit, et qu'Œdipe lui-même n'eût su déchiffrer. B... arriva chez lui pensif, ne ferma pas l'œil de la nuit, et attendit avec une impatience fébrile l'heure où le mystérieux *salteador* avait promis de lui rapporter ses pistolets. Cependant il n'osait trop y compter, en songeant que la démarche annoncée témoignerait d'une espèce de grandeur d'âme inconnue à la famille des bandits, et d'une merveilleuse audace.

Sept heures sonnèrent. B..., assis dans une chambre reculée de sa maison, commençait à désespérer, lorsqu'un bruit de pas se dirigea vers la porte. On frappa deux coups secs, et B..., se levant comme par une secousse électrique, cria d'entrer. Il ressentait je ne sais quelle appréhension vague mêlée d'une invincible curiosité ; mais son agitation se calma à l'aspect du visiteur, et sa physionomie trahit le plus vif désappointement.

— C'est vous, Soregui ? dit-il au nouveau venu en lui tendant la main. Je ne songeais guère au plaisir de vous voir aujourd'hui.

— Est-ce un compliment ou un reproche ? demanda Soregui.

— C'est un compliment, *por Dios !* Je me plains de ce que vous êtes rare en ces lieux ; il y a un siècle que vous n'avez daigné accepter mon dîner ou mon thé. Auriez-vous l'intention de prendre le froc ?

— Non certes, et je suis ici pour vous prouver le cas que je fais de votre personne.

Soregui était un jeune homme de vingt-six à trente

ans. Sa taille était élevée et bien prise, sa figure intelligente et animée, sa conversation aussi élégante que ses manières, sa mise irréprochable. Il fréquentait beaucoup la haute société de Lima, où il jouait le rôle de *lion* à tous crins et avait acquis la renommée de don Juan. Il menait bon train, et les salons aristocratiques s'ouvraient devant lui sans qu'on s'informât des ressources matérielles qu'il possédait. Il était habillé à la dernière mode, gai, spirituel, même un peu ferrailleur à l'occasion ; on n'en exigeait pas davantage.

Au bout de quelques minutes, B..., distrait par la charmante causerie de Soregui, ne pensait plus à son rendez-vous.

— Mais enfin, lui demanda-t-il tout à coup, me direz-vous quel bon vent vous amène, après une si longue absence qui ressemblait à une bouderie ?

— Vous ne devinez donc pas ? répliqua Soregui.

— Ma foi, non.

— Vous avez la mémoire courte, mon cher. Est-ce que vous n'attendiez pas quelqu'un ce soir ?

B... fut abasourdi et conçut à l'instant un singulier soupçon. Mais il n'osa l'accueillir et se hâta de répondre :

— Le hasard vous donne raison : j'attendais quelqu'un ; mais le diable m'emporte si c'était vous.

— En êtes-vous bien sûr ? fit Soregui en attachant sur son interlocuteur un regard malicieux.

— La question est impayable : vous êtes un vieil ami, et le personnage que j'attendais n'est complètement inconnu.

— La question est sérieuse ; voyez plutôt.

Et, sans ajouter une syllabe, Soregui tira de sa redingote deux pistolets qu'il présenta à B...

Le *minero* tomba des nues : c'étaient les pistolets qu'on lui avait dérobés la veille ! Néanmoins il doutait encore ; il se croyait le jouet d'un rêve, et il balbutia ces mots :

— Etrange ! étrange ! en vérité !

Soregui le contemplait en silence.

— Il y a là-dessous un mystère qui défie ma sagacité, lui dit B... dès qu'il fut un peu remis de son trouble ; m'en fournirez-vous la clef ?

— De quel mystère parlez-vous ?

— Oui : comment mes pistolets sont-ils entre vos mains ?

— Vous vous moquez, *amigo*, dit Soregui froidement ; ne le savez-vous pas aussi bien que moi ?

— C'est donc vous qui, hier au soir, à une lieue de la ville, escorté de quatre cavaliers.....

Il était si bouleversé qu'il ne put achever sa phrase. Soregui répliqua sans s'émouvoir :

— Juste ; c'est moi qui ai eu la bonté de vous débarasser de votre montre, de vos onces, de vos bijoux et de vos pistolets. J'aurais préféré m'adresser à un autre, mais la *casualidad*... D'ailleurs, vous avouerez que je suis honnête et même généreux... à ma manière. Je vous ai laissé votre mule et votre *poncho*, qui valent bien ce que je vous ai ravi ; en outre, je m'engageai à vous restituer les pistolets, et les voilà. Je me flatte de n'avoir pas trop baissé dans votre estime.

— Malheureux ! s'écria B... à ce trait cyniquement railleur, comment osez-vous prétendre à l'estime ?

— Ah çà, est-ce que vous allez me faire de la morale ?

— Non, mais vous ne m'empêcherez pas de déplorez votre égarement, parce que je m'intéressais à vous, parce que je m'y intéressé encore malgré vos fautes. Quoi ! vous avez une éducation brillante, vous êtes jeune, vous avez les meilleures relations, tous les hommes vous recherchent, toutes les femmes vous sourient, et vous fuyez une existence semée de roses pour vagabonder avec des coupe-jarrets ! Vous êtes donc fou !

— Je suis, au contraire, rigoureusement logique. J'adore la vie du monde ; il me faut de riches habits, des festins somptueux, des maîtresses choisies entre les plus belles, en un mot, tous les plaisirs qui suivent la fortune. Or je suis pauvre comme un rat, et je ne sache pas de travail assez productif pour alimenter mes goûts luxueux. Le métier que j'ai embrassé a ses inconvénients. Il me répugne de fraterniser avec des êtres grossiers, parfois cruels et souillés du sang des victimes qu'ils ont égorgées ; mais la nécessité me pousse : je dois voler le jour ou cesser de respirer la nuit, dans les salons, la douce haleine des femmes altérées d'amour. La seule chose qui importe, c'est que mes moyens restent secrets, et vous m'avez juré de ne pas les divulguer.

— Je tiendrai mon serment, mais je ne veux pas désespérer de vous. La voie où les passions vous ont

jeté est une voie maudite, conduisant à la mort honteuse. Il faut en sortir, et je vous y aiderai de tout mon pouvoir. Vous avez des amis haut placés ; je me joindrai à eux et nous vous obtiendrons un emploi honorable.

— Ah ! oui, dit Soregui d'un ton dédaigneux : vous me caserez dans un ministère, où je gagnerai de quoi payer mes gants et mes cigares. J'aime encore mieux la grande route ; le travail y est moins emuyeux et plus lucratif.

— Taisez-vous, insensé, vous me faites mal. Songez que vous êtes à la fleur de l'âge, et que, sans renoncer à l'honneur, vous pouvez aller loin dans l'avenir !

— L'avenir est une chimère, répliqua Soregui, et je me suis imposé la loi de ne songer qu'au présent.

Cette phrase et la manière dont elle fut accentuée enlevèrent à B... tout espoir de réussir dans sa tentative. Il réfléchit un instant, et dit à Soregui d'une voix triste :

— Puisque vous me refusez la consolation de vous sauver de l'abîme, il ne me reste qu'à vous remettre cent piastres et à vous congédier.

— Il vous reste aussi à oublier votre rencontre d'hier et ma visite d'aujourd'hui.

— C'est déjà entendu.

Soregui mit les cent piastres dans son gousset, salua B... et le laissa accablé de douleur.

Le lecteur désire peut-être savoir comment finit Soregui. Les précautions dont il s'entourait et la fidélité avec laquelle B... garda son secret permirent à

Soregui d'exercer quelques mois encore aux environs de Lima sa criminelle industrie. Le meurtre d'un personnage considérable donna enfin l'éveil, et notre *salteador*, fortement soupçonné, crut prudent de mener sa bande vers le Sud. Il s'établit dans une caverne, non loin de Huancavelica. Les nouveaux méfaits qu'il commit coup sur coup excitèrent les plaintes des habitants et la vigilance de l'autorité. Il évita d'abord les agents de la police et les pièges qu'ils lui tendaient. On le saisit enfin, grâce à la trahison d'un de ses brigands, et le gouverneur de Huancavelica l'expédia à Lima, où il devait être jugé. Soregui marchait entre quatre soldats étonnés de son flegme ou ahuris par les bruyants éclats de sa gaieté. En vain essayèrent-ils de surprendre un mouvement de crainte, un symptôme d'inquiétude sur la physionomie de cet homme vraisemblablement destiné à une fin violente et prochaine. La *comitiva* traversait le *rio* de Cañete sur un de ces ponts de lianes que les Péruviens jettent à des hauteurs immenses, et qui sont l'admiration en même temps que l'effroi des voyageurs, lorsque Soregui, brisant ses liens, s'élança d'un bond dans le torrent grossi par la neige des Andes. Les ondes furieuses mugissaient à cent pieds au-dessous du pont, entraînant dans leur course rapide des troncs d'arbres et des fragments de rochers. Quoique irrités de voir Soregui leur échapper, les soldats se gardèrent de braver une mort à peu près certaine en le suivant dans le gouffre. Ils ne pouvaient d'ailleurs s'empêcher d'admirer sa témérité, et ils interrogèrent le torrent d'un œil anxieux pour savoir ce

qu'allait devenir Soregui. Ils le virent nager un moment au milieu de l'écume jaunâtre, puis s'enfoncer, remonter, et disparaître à un coude de la rivière. Soregui gagna-t-il le bord ou fut-il englouti dans les flots? C'est ce que l'on n'a jamais bien su.

L'histoire de Soregui est parfaitement connue à Lima. Ce romanesque *salteador* fut une exception et nullement un type. La masse des bandits du Pérou ne lui ressemble guère, car elle se compose de noirs, d'Indiens et de *zambos* aussi ignorants que vicieux. Ces trois races ne se bornent pas à fournir des recrues aux voleurs de profession; elles sont si enclines à s'approprier le bien d'autrui qu'elles vomissent sur les chemins une multitude d'individus volant par occasion, *en amateurs*, d'autant plus redoutables que, n'étant pas signalés à la police, ils exploitent effrontément les avenues de la ville et les promenades. Les esclaves et les *cholos* des *chacras* et des *huertas* avoisinant l'allée du Callao et les *alamedas* ne se font aucun scrupule de quitter leur travail et d'assaillir, un couteau à la main, le passant solitaire, qui est obligé de livrer sa montre, sa bourse et quelquefois ses habits. Puis ils courent se cacher avec leur butin dans un champ de fourrage ou dans l'épaisseur des halliers.

Trois causes influent sur la multiplication des voleurs à Lima même et dans ses environs : la paresse, l'absence de sens moral, et, il faut le dire, l'insouciance de l'autorité, qui réprime peu ou point les délits. Beaucoup de noirs, de *cholos* et de *zambos*, préférèrent l'existence oisive et vagabonde aux pures jouissances que

donne le sentiment du devoir et d'une tâche bien remplie. En outre, la tolérance des gens de leur classe, qui ne leur témoignent jamais de répulsion, les encourage et apaise les révoltes de leur conscience. Les mal-fauteurs sont sûrs de trouver plus de complices que d'ennemis, excepté dans la race blanche, en butte à la haine sourde des autres races.

La race blanche n'ignore pas cette haine inextinguible et néanmoins elle se défend avec une extrême mollesse. Les hommes chargés de veiller à la sûreté publique ne veillent qu'à demi, et leur insouciance favorise les bandits, aussi bien que la législation actuelle. Il y a trente ans, les voleurs et les assassins étaient fusillés impitoyablement sur la *plaza Mayor* de Lima ; ensuite on leur coupait un bras et on le clouait à un poteau sur le lieu où le coupable avait commis son plus grave méfait. La rigueur de ce châtiement entretenait une frayeur salutaire dans les âmes tarées et empêchait bien des crimes. Maintenant on ne condamne les voleurs qu'à la prison ou aux travaux forcés, *quand on les condamne*, et un article de la constitution limite à cinq le nombre des meurtriers exécutable dans le cours d'une année. S'il y en a davantage, ils attendent l'année ou les années suivantes. Ces misérables, retranchés de la société, deviennent des chefs de bande dangereux quand ils brisent leurs fers ; ils groupent autour d'eux les échappés de bague ou de prison, qui fourmillent, grâce à la corruption avide des geôliers et des argousins. Au reste, l'ordre politique est encore si mal assis au Pérou, et les ambitions y sont si ardentes, que cer-

tains candidats et le gouvernement lui-même utilisent à leur profit les *salteadores*, qui ont une influence réelle sur les élections présidentielles ou parlementaires. Quelques jours après la nomination du général Echenique, en 1850, on tua dans les rues de Lima deux forçats en rupture de ban. Ils avaient sur eux des cartes d'électeur.

L'insuffisance de la législation, la faiblesse des magistrats, l'incurie de la police et la vénalité des géôliers expliquent les innombrables *salteadores* qui désolent le Pérou et les alentours de sa capitale. Ils forment des bandes ou *partidas* hiérarchiquement organisées, bien armées, équipées et montées, ayant un état-major et un quartier général. C'est au quartier général, placé dans une grotte obscure des montagnes, qu'ils se réunissent ; c'est du quartier général qu'ils sortent pour aller en expédition ; c'est au quartier général qu'ils accumulent le fruit de leurs rapines. Là, rien ne leur manque, ni l'argent, ni les vêtements, ni les vivres, ni les boissons spiritueuses, ni les femmes, et ils ne reculent devant aucune débauche, surtout quand ils ont réussi un *bon coup*. Ils comptent si fermement sur l'inactivité de la police, dont les agents subalternes sont parfois leurs amis dévoués, qu'ils écumant les routes à la lumière du soleil, et détroussent les voyageurs, préalablement couchés à plat ventre au milieu de la chaussée. Il n'est pas rare qu'ils montent à cheval vingt ou trente et qu'à la faveur de la nuit ils échangent des coups de feu avec les *serenos* des faubourgs, ou même avec ceux des rues centrales. Les soldats en-

voyés pour prêter main-forte aux serenos paraissent ordinairement les derniers sur le théâtre de la guerre. Entre temps, les paisibles bourgeois, arrachés aux douceurs du sommeil, sont obligés d'escalader les toits et de tirailler avec les bandits.

La vie des *salteadores* serait une vie de cocagne, si les clameurs du public et des journaux ne forçaient l'administration à réprimer de temps à autre les excès de leurs bandes dévastatrices. Alors on lance un détachement de hussards ou de gendarmes contre les *salteadores*, traqués comme des bêtes fauves. Ceux-ci se battent en désespérés, car ils savent que les hussards ont l'amour-propre de vouloir des cadavres, dussent-ils massacrer des hommes désarmés. Il leur arrive assez souvent de demeurer maîtres du champ de bataille et de décimer leurs adversaires. En revanche, quand la troupe a vaincu, elle enlève les brigands tués ou grièvement blessés et les rapporte à Lima, comme des trophées, attachés sur un cheval mené par la bride. Suivant un usage barbare, on jette ces malheureux sur la place de l'Inquisition, dans la poussière, sans même laver leurs blessures. On les abandonne là des journées entières : une foule déguenillée repaît sa vue de ces chairs livides, maculées de sang figé et couvertes de mouches venues à la curée. Je n'ai jamais pu assister sans risson à ce dégoûtant spectacle.

Le comble de l'odieux, c'est que, si les *salteadores* ainsi exposés vivent encore, on ne s'en soucie pas le moins du monde. Un soir, en traversant la place de l'Inquisition, j'en vis deux entourés d'une centaine de

nègres et de *cholos* qui s'amusaient à les remuer du pied. Le premier, un *zambo* magnifique, avait sur la poitrine une feuille de papier où on lisait ces mots tracés en gros caractères :

JOSE ARZOLA,
PRESIDARIO PROFUGO E
INSIGNE SALTEADOR.

Il avait reçu trois balles dans la tête et une au flanc droit. Son visage énergique conservait les traces de la fureur qui devait l'animer pendant le combat. Le second, un Indien petit mais robuste, avait le front ouvert d'un coup de sabre. Il respirait néanmoins, et il fit un léger mouvement tandis que je le regardais. Le groupe des curieux se sentit ému de pitié, et un enfant courut annoncer à la caserne voisine que l'un des brigands n'était pas mort. Le factionnaire vint vérifier le fait, et, mettant le canon de son fusil à l'oreille du bandit agonisant, se prépara sans sourciller à lui brûler la cervelle. Si on ne l'avait pas arrêté, le factionnaire aurait accompli son dessein, malgré nos protestations, car sa main pressait déjà la détente. Le *salteador* fut transporté sur une civière à l'hôpital de San Andres, où il mourut le lendemain.

Les voleurs qui rôdent autour de Lima sont si hardis qu'ils ont cent fois attaqué l'omnibus plein de voyageurs, et cela devant la *portada*, ou à la barbe du poste de cavalerie établi à Buena-Vista, sur la route du Callao à la capitale. On est à peu près certain de faire

leur connaissance si on a la témérité de se hasarder loin des murs pour chasser. Sauf exception, les *salteadores* ne sont pas méchants quand on s'exécute de bonne volonté, et, s'il en est qui prennent jusqu'aux bottes de leur victime, d'autres se contentent de lui dérober son argent. Ajoutez qu'ils vous accostent fort poliment, qu'ils vous consolent avec les plus caressantes formules de la langue espagnole, et qu'ils ont, au besoin, le mot pour rire. Ce serait charmant si les maximes philosophiques ou les lazzi de ces *bandoleros* artistes n'étaient accompagnés de l'exhibition significative d'un large poignard, d'un pistolet ou d'un tromblon. — Disons aussi que les *salteadores* respectent l'amitié, comme j'ai eu l'occasion de m'en assurer.

Les profondes recherches des savants modernes ont démontré qu'en dehors du soleil ou Inti, divinité par excellence présidant aux destinées de l'homme et objet spécial du culte des hautes classes, la religion des incas admettait une sorte de Trimurti analogue au Trimurti de l'Inde. Con, être suprême et spirituel, correspondait à Brahma; Pachacamac, fils de Con, à Wishnou, et Viracocha à Siva. Tandis que la cour et les grands offraient au soleil la *chicha* et les *zancus* ou gâteaux de maïs pétris par des vierges de sang royal, les masses populaires adoraient l'invisible Pachacamac. Jamais un pauvre Péruvien n'atteignait le haut d'une côte sans décharger son fardeau, sans faire les révérences usuelles avant d'invoquer le nom de Pachacamac, et sans s'incliner en disant trois fois la parole *Apachieta*, abréviation de *Apachieta muchlani* (j'adore

celui qui m'a donné la force d'arriver jusqu'ici). En même temps il présentait à l'Apachicta ou Pachacamac un poil arraché de ses cils, qu'il soufflait dans l'air, ou la *coca* qu'il mâchait, ou une paillette, ou un petit caillou, ou une poignée de terre. On voit d'Arica à Tumbes beaucoup de monceaux de terre et de pierres qui doivent leur origine à cet usage sacré.

Pachacamac avait dans la ville de ce nom, près du village de Lurin, à six lieues environ de Lima, un temple magnifique où on venait l'adorer de tous les points du Pérou. Les pèlerins entraient pieds nus et silencieux; ils se couchaient humblement par terre, devant l'autel des sacrifices. Selon la tradition, c'est Pachacamac qui rendit la forme humaine aux hommes, que son père Con avait métamorphosés en chats noirs et autres animaux horribles, pour les punir de leurs crimes, et qui fit reverdir la terre, devenue stérile. Il n'est pas vrai, malgré l'assertion de la généralité des historiens, que des victimes humaines aient jamais été immolées dans le temple unique de Pachacamac. *Supay*, le Satan des anciens Péruviens, est le seul à qui l'on sacrifiait des enfants en bas âge; encore se bornait-on le plus souvent à invoquer Pachacamac pour mettre en fuite *Supay*, qui lui était subordonné.

Les Espagnols, excités par le fanatique Valverde et les moines imbéciles qui les suivirent dans les régions conquises, détruisirent avec une sorte de rage la ville de Pachacamac, qui occupait une étendue immense. C'était leur manière de renverser l'idolâtrie et de planter l'arbre de la foi. Pas une maison ne resta debout,

pas un édifice religieux, et l'on chercherait vainement les débris du temple consacré jadis à Pachacamac dans la vallée de Lurin. Quelques pans de murs en terre, troués de portes basses menant à des chambres creusées dans le sol, quelques ossements et des têtes de mort ayant à la bouche des amulettes d'or ou d'argent, voilà tout ce que l'on trouve maintenant dans la poussière de la cité splendide qui rivalisait avec le Cuzco.

Le Pérou n'ayant ni de véritables routes, ni par conséquent de voitures, on est contraint d'y voyager à cheval ou à dos de mulet avec un *arriero* qui, moyennant une somme fixée d'avance, sert de guide et soigne les bêtes. Le choix d'un *arriero* est chose délicate quand on est nouveau dans le pays, vu qu'il peut tomber sur un fripon qui vous exploite sous toutes les formes, si même il ne vous dévalise en chemin. Aussi, lorsque je voulus visiter les ruines de Pachacamac, priai-je un de mes amis de m'indiquer un *arriero* sûr. Il m'adressa à un Indien nommé Vicente, qu'il connaissait de longue date et qui était, m'affirmait-il, l'*arriero* le plus consciencieux des deux Amériques.

Mon exploration fut courte. Je revenais à Lima, très-mécontent de ses résultats, faisant causer Vicente pour abrégér les ennuis d'une étape saharienne, et le complaisant *arriero* achevait de me décrire les mœurs si originales des *lomeros* péruviens, quand je lui demandai s'il y avait beaucoup de voleurs entre Lurin et Lima.

— *Hai bastantes* (il y en a assez), me répondit-il; ils semblent même affectionner cette route, parce qu'elle

est très-fréquentée. Et tenez, pas plus tard qu'hier, ils ont arrêté un horloger français, un *cojo* (un boiteux), qui allait pêcher le trésor du *callejon de la Plata*.

— Qu'est-ce que le *callejon de la Plata*?

— Vous êtes donc arrivé de ce matin, s'écria Vicente, pour me faire une pareille question? Le *callejon de la Plata* est une espèce d'entonnoir séparant deux grands rochers situés au bord de la mer, en face de Lurin. Il y a quatre-vingts ou cent ans, un Portugais millionnaire, forcé de quitter le pays, noya en cet endroit soixante grosses barres d'argent, dans l'espoir de les rattraper un jour. Le Portugais n'a plus paru et on a la certitude que les barres dorment au fond du *callejon*. Mais la mer y est constamment si furieuse que jusqu'ici personne n'a pu les en retirer. L'horloger croyait être plus habile que les autres; il avait compté sans les *ladrones*.

Et Vicente, ordinairement grave, se mit à rire à gorge déployée. Je lui en fis des reproches.

— Comment osez-vous rire de la mésaventure de ce pauvre horloger? Ne serait-il pas mieux de le plaindre?

— Bah! on ne lui a fait aucun mal; on s'est contenté de lui voler sa montre, une dizaine de *pesos*, et de troquer une rosse contre le beau cheval qu'il montait.

— Cela a eu lieu sans doute pendant la nuit?

— En plein midi, *señor*, en plein midi. Oh! les voleurs n'y regardent pas de si près.

— Diable! dis-je, un peu alarmé, si on nous arrêta aussi?... Nous n'avons rien pour nous défendre.

— C'est inutile, répliqua Vicente ; les armes ne sont bonnes qu'à se faire tuer. Du reste, continua-t-il en souriant, les *salteadores* ne sont pas si méchants qu'on le suppose.

Ces dernières paroles et le sourire mystérieux qui les encadra me mirent en défiance. Je lançai à Vicente un coup d'œil qui signifiait :

— Seriez-vous agrégé à quelque bande?

Vicente n'en comprit pas le sens, médiocrement flatteur pour lui, mais il vit mon inquiétude et s'efforça de me rassurer.

— Jusqu'ici, dit-il, nous n'avons aucune raison de craindre des rencontres fâcheuses; les *salteadores* n'arrêtent ni tous les jours ni tout le monde.

Il avait à peine fini, que ce cri retentit à mes oreilles :

— *Alto ahí!* (Halte là!)

Vicente bondit sur sa selle et je l'imitai instinctivement. Nous nous demandâmes d'où partait la voix de tonnerre qui nous avait si fort troublés : nous étions seuls. Cependant une seconde injonction ayant attiré notre vue sur les champs qui bordaient le côté droit du chemin, nous aperçûmes deux tromblons braqués sur un talus derrière lequel se dessinaient deux têtes histrées et menaçantes. Une troisième tête surgit bientôt, et son malencontreux porteur, franchissant le

talus, vint nous sommer de lui *confier* notre argent et nos bijoux, si nous en possédions.

— Vous concevez, *caballeros*, nous dit-il d'un ton badin et légèrement goguenard, que vous auriez tort de regimber : il y a là deux avocats qui soutiendraient ma cause avec éloquence, si vous aviez cette velléité.

Et il désignait les tromblons dirigés vers nous.

— D'ailleurs, ajouta-t-il en forme de conclusion, je vous promets de boire à votre santé. Suis-je gentil ?

Il n'y avait pas à discuter. Je me hâtai de réunir les pièces de monnaie qui erraient dans mes poches, car il me tardait d'évacuer le terrain. Vicente, immobile et silencieux, regardait fixement le jovial coquin et paraissait très-contrarié. On l'aurait été à moins.

— Maudit hasard ! murmura-t-il enfin, je ne *le* connais pas.

J'avais déjà remis mon argent au voleur, et je le saluais humblement, tandis que mon *arriero* l'envoyait sans se gêner à tous les diables. Tout à coup, l'un des hommes au tromblon courut à nous et s'adressant à Vicente :

— Comment, c'est vous, *amigo* ? lui dit-il, et d'où sortez-vous ? Il y a longtemps qu'on ne vous avait vu.

La physionomie de Vicente rayonna de plaisir. Il serra cordialement la main que le *salteador* lui offrait, et répliqua :

— Je viens de conduire ce brave *caballero* à Pachacamac, et j'espère que vous ne me ferez pas l'insulte de garder son argent.

— Vous savez, dit le bandit, que je ne vous refuse

rien de ce qu'il est possible d'accorder ; mais, franchement, nous n'avons pas un *pito* dans le *bolsillo*. Le métier est mauvais depuis quelques jours, et, si cela dure, j'en serai réduit à me faire honnête homme. Est-ce triste!

— *Vaya con sus frioleras* (trêve de plaisanteries), dit Vicente d'un ton presque sévère ; monsieur est mon protégé, il n'est pas riche comme Candamo, et je ne souffrirai pas que vous le plumiez.

— Calmez-vous, *por Dios!* nous tâcherons d'arranger cela. Combien le *señor* a-t-il donné? demanda-t-il au premier voleur.

Celui-ci compta sur sa main le tribut forcé que j'avais payé et répondit :

— Dix piastres et trois réaux.

— Eh bien, me dit le singulier ami de Vicente, nous allons partager en frères ; serez-vous content, *señor extrangero?*

— A merveille, répondis-je, désireux d'en finir.

— J'en étais sûr, fit-il en me décochant un sourire, vous avez une bonne figure.

Je le remerciai du compliment et des cinq piastres qu'il me restituait. Vicente échangea encore quelques phrases amicales avec les bandits, et nous continuâmes notre route. On pense si je brûlais d'être seul avec mon *arriero* et de lui demander des explications. Vicente me devina et n'attendit pas que je l'interrogeasse.

— Je parie, dit-il, que vous m'avez cru affilié à la société de ces *malvados?*

— Je ne veux pas mentir, ripostai-je, je déclare que j'en ai eu le soupçon. Vous avez si bien défendu mes intérêts que le soupçon s'est évanoui; mais la domination que vous exercez sur les *salteadores* est pour moi une obscure énigme.

— Rien de plus simple : l'expérience m'a enseigné une grande vérité, c'est qu'il est bon de ne mépriser aucune créature de Dieu et de vivre d'accord avec tout le monde; on ne sait pas de qui on aura besoin. J'ai aussi calculé que je serais souvent molesté en courant le pays, comme l'exige mon métier d'*arriero*, si je ne me liais avec les voleurs tout en demeurant sans reproche. Or j'ai inventé un moyen infallible d'être épargné d'eux, et même d'en recevoir des égards. Le jeudi, quand je suis à Lima, je visite les détenus pour vol ou assassinat, accusés ou condamnés, peu m'importe. Je leur distribue du tabac et une foule de petites choses qui adoucissent les rigueurs de leur captivité. Jugez si l'on m'accueille à bras ouverts et si le nom de Vicente est béni de ces pauvres diables, privés de tout en prison, excepté de pain et d'eau. Les trois quarts d'entre eux, dès qu'ils le peuvent, reviennent à leur ancienne industrie, mais ils n'oublient pas les services et les bontés qu'ils obtinrent de moi en des temps difficiles; il m'en savent gré et me laissent circuler librement. Mon système a des avantages clairs; vous en avez profité tout à l'heure.

Cette confiance m'inspira une admiration égale à mon étonnement. Vicente, le rusé Indien, me semblait haut de six coudées. S'il avait eu le teint moins cuivré,

j'aurais cru voir M. de Talleyrand ou le prince de Metternich.

Quoique les exemples de modération picaresque soient communs, on aurait tort de comparer les *salteadores* du Pérou à des agneaux. Il y a parmi eux des caractères sombres, des natures ardentes que le crime réjouit et que l'habitude des passions mauvaises rend capables de tout. Ceux-là ont une influence désastreuse sur la conduite des autres, qu'ils entraînent parfois à d'ignobles excès. Si à leur brutalité native se joint un mobile de cruauté, de vengeance, de cupidité ou de luxure, ce ne sont plus des hommes, ce sont des démons. On cite des actes monstrueux de ces misérables dont l'oreille est fermée aux sages conseils de la morale et aux menaces de la loi. — Il y a quelque années, une modiste et deux négociants de Lima se rendaient ensemble à Chorillos. Six voleurs armés jusqu'aux dents les arrêtèrent à une faible distance de la ville, les dépouillèrent et enjoignirent aux négociants de suivre leur chemin sans regarder derrière eux, sous peine de mort. Ils saisirent ensuite la modiste tremblante de frayeur, l'amarrèrent nue à un palmier voisin, malgré ses cris déchirants et ses supplications, et lui infligèrent les outrages les plus infâmes. Elle fut déliée vers le soir par des passants qui la trouvèrent meurtrie et demi-morte. Mais cela n'est rien auprès du drame sanglant dont on va lire les péripéties.

En 1850, vivait à Lima une jeune Parisienne mariée à un négociant français que nous appellerons X... Elle était âgée de trente ans environ, et non moins

remarquable par l'excellence de ses mœurs que par sa distinction naturelle et sa beauté. Toujours vêtue simplement, mais avec un goût exquis, il y avait dans sa démarche et dans ses gestes cette élégance innée que toutes les femmes envient et que peu d'entre elles savent imiter. La douceur de sa physionomie décelait la bonté de son âme. Son sourire, les paroles qui sortaient de ses lèvres harmonieuses, avaient un charme irrésistible, qui séduisait dès l'abord et faisait naître la sympathie. Si jamais femme fut aimée, non-seulement de son mari, qui la pleure encore, mais de tous ceux qui eurent le bonheur de la connaître, c'est madame X... De la part des hommes elle était l'objet d'un véritable culte, et elle avait réussi à désarmer la jalousie des Françaises de la colonie, ce qui n'était pas un médiocre succès.

Son mari avait loué, dans la banlieue de Lima, une maison et un jardin où il se reposait des fatigues du commerce. Il lui arrivait fréquemment, durant la belle saison, d'y coucher et d'y passer les fêtes, ainsi que sa femme et son frère Edouard. Un samedi, après dîner, on se disposait à se rendre à la *huerta*, selon la coutume, lorsque madame X... dit à son mari :

— Si vous voulez me croire, nous resterons ici ; nous irons à la campagne une autre fois.

— Quelle idée ! s'écria X... avec étonnement.

— Je ne vous cache point, ajouta sa femme, que je redoute le séjour de la *huerta*. Elle est située dans un mauvais quartier, et l'on raconte que les voleurs du

cerro San-Augustin descendent chaque nuit dans la plaine.

— Je ne l'ai pas ouï dire, et je suis certain que, si ce bruit n'est pas faux, il est exagéré.

— Soit ; vous conviendrez au moins qu'il est dangereux de porter, comme vous le faites, de l'argent à la *huerta*.

— Vaudrait-il mieux le laisser ici, quand nous sommes absents ?

— C'est mon opinion ; et, d'ailleurs, vous pourriez confier votre caisse à un de vos amis. Si les *salteadores*, parfois trop bien instruits, se doutaient de votre imprudence, qui sait...

— Mais, ma chère, interrompit X... en riant, quelle fantaisie de vous déguiser en Cassandre ? Vous voyez tout en noir aujourd'hui. Songez donc que vous compromettez votre renommée de bon sens et de courage.

— Riez tant qu'il vous plaira, répondit madame X..., vous ne bannirez pas de mon cœur les douloureux pressentiments qui l'assiègent. J'ai été triste depuis ce matin, d'une tristesse lourde, inexplicable, et j'ai vainement essayé de secouer son manteau de plomb. Plus je m'efforçais d'être gaie, plus j'étais inquiète.

— Vous avez des lubies, décidément ; mais j'espère qu'elles s'évanouiront à l'air pur des montagnes, ou à la vue de nos jolis magnolias.

— Oh ! les magnolias ne me séduisent pas, et, si vous vous obstinez à partir, je vous demanderai comme une grâce de partir sans moi.

— Restez, si vous y tenez absolument ; je serais dé-

solé de vous contraindre. Néanmoins je désirerais que vous vinssiez, parce que cela vous ferait du bien.

— Vos désirs sont pour moi des ordres, répliqua madame X... d'une voix faible. Je vous suivrai, mais souvenez-vous que nous touchons à une catastrophe.

— Vous êtes une folle ! dit X... en baisant sa femme au front. Enterrez-moi ces humeurs noires, et en avant !

Madame X... accompagna à la *huerta* son mari et son beau-frère, qui ne négligèrent rien pour changer le cours de ses pensées et l'arracher à ses préoccupations. Travail inutile. Elle était aussi indifférente aux saillies de leur conversation qu'aux éclats d'une hilarité bruyante à dessein, et marchait absorbée dans une profonde rêverie. On soupa sous une tonnelle du jardin. Hélas ! ni les enivrants arômes des fleurs tropicales, ni les évolutions aériennes des insectes lumineux, ni les myriades d'étoiles scintillant à la voûte du ciel, ni ces mille harmonies qui s'exhalent du sein de la nature endormie, n'éveillèrent une douce sensation dans l'âme instinctivement poétique de madame X... Tout lui semblait en deuil comme sa pensée. Son mari s'effraya des ombres qui voilaient sa physionomie ordinairement si sereine.

— Tu as donc encore tes diables bleus, que tu ne dis rien ? lui demanda-t-il avec intérêt.

— Vous nous produisez l'effet de la statue du commandeur dans le *Festin de Pierre*, ajouta Édouard enchanté d'avoir glané cette comparaison dans ses sou-

venirs classiques. Est-ce que vous avez fait vœu d'être triste jusqu'à la fin du monde?

— Messieurs, répliqua madame X... d'un ton mal assuré, pardonnez-moi ma maussaderie : je voudrais rire et causer avec vous, mais cela est au-dessus de mes forces.

— J'ai vu le temps, dit X..., où le rayonnement des astres nocturnes, le chant d'un oiseau blotti dans le feuillage, les soupirs de la brise embaumée, te ravissaient en extase ou t'inspiraient de l'enthousiasme... D'où viennent donc ton silence et ce visage glacé? Vieillirais-tu déjà?

— Je ne puis exprimer ce que je ressens. C'est une terreur vague, indéfinissable, une sorte de délire qui remplit mon cerveau d'idées confuses et de sinistres visions. Sitôt que je ferme les yeux, j'aperçois des fantômes sanglants.

— Vous devez être malade, dit Édouard. Peut-être avez-vous pris froid?

— C'est possible, ajouta X... ; en ce cas nous allons rentrer.

— Tranquillisez-vous, dit sa femme ; le moral seul est affecté, et je suis vraiment honteuse des émotions que j'éprouve. Restons ici, la fraîcheur de la nuit les dissipera.

— Alors préparez-nous le thé ; ce sera une distraction.

— Excellent remède, fit Édouard. Le thé, avec une addition de cognac, apaise les nerfs, et je parierais que les nerfs seuls causent votre malaise.

Tout en buvant le thé sous la charmille, les deux frères se mirent en quatre pour animer la conversation et y entraîner madame X... A peine s'ils obtinrent d'elle quelques monosyllables. Vers dix heures on leva la séance. Edouard se retira dans sa chambre placée à l'entrée de la maison, et les époux X... gagnèrent la leur.

A minuit, Edouard fut tiré de son sommeil par une rumeur étrange. Des inconnus murmuraient à sa porte. La porte céda tout à coup sous l'effort de plusieurs hommes masqués ou non, qui envahirent la chambre comme un torrent. Edouard était brave et songea à se défendre; mais, avant qu'il eût sauté sur son fusil, les *salteadores* le garrottèrent sur son lit après l'avoir dûment bâillonné. Il eut à peine le temps de donner l'alarme en criant de toutes ses forces :

— Nous sommes attaqués !... Garde à vous !...

Les voleurs étaient de douze à quinze, noirs, *cholos* et *zambos*, les uns ivres ou à demi, tous armés de poignards ou de fusils. Une partie de la bande cernait la maison, tandis que les autres débutaient à l'intérieur comme nous l'avons vu. La façon dont ils assaillirent Edouard indique qu'ils voulaient se borner à dévaliser. Ils savaient de bonne source que X... possédait chez lui une centaine d'onces, somme considérable, sans compter les bijoux de sa femme, et c'est là ce qui les attirait. Ils enlevèrent à Edouard tous ses objets précieux, et le laissèrent seul pour courir à la chambre des époux X..., parfaitement connue d'eux.

Les époux X... s'étaient levés au signal d'Edouard, et, pénétrés de l'imminence du danger, s'étaient bar-

ricadés à la hâte. X..., ignorant le nombre des agresseurs et décidé à résister, avait chargé sa carabine avec une résolution qu'exaltait la présence de sa femme adorée. Par une contradiction physiologique assez bizarre, madame X. ., si accablée naguère à la mystérieuse annonce du péril, recouvra son énergie dès qu'elle fut dans le péril même. Elle avait secondé son mari entassant derrière la porte la commode, les chaises et les autres meubles, et elle l'encourageait avec un sang-froid merveilleux.

— Mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ? disait X... à sa femme avec un regard où se peignaient à la fois son amour et les angoisses d'une terreur insurmontable.

— Patience, répliqua madame X... en lui serrant la main ; quand les brigands verront que nous sommes en mesure de soutenir un siège en règle, ils renonceraient à leur entreprise. S'ils s'obstinaient, les *serenos* et les voisins, accourant au bruit des coups de feu, ne tarderaient pas à nous délivrer. Je ne tremble que pour Edouard.

— Ah ! oui, pauvre Edouard ! On ne l'entend plus. Qu'en auront-ils fait, les scélérats ?

— Si seulement ils ne l'avaient que chassé ou mis dans l'impossibilité de nous secourir !

— Oh ! vos pressentiments étaient justes ! Que ne les ai-je écoutés !

— Ne songeons pas à cela : les regrets ne changeraient rien à notre situation. Mais... je crois qu'ils viennent... attention !...

— Oui... ils sont là !... balbutia X... en tendant l'oreille.

Et il arma sa carabine par un mouvement fébrile.

Les voleurs, en effet, s'étaient rapprochés. Ils parlèrent un moment à voix basse, comme s'ils se concertaient, et se mirent en devoir de forcer la serrure. Ils croyaient sans doute surprendre X... au lit comme ils avaient surpris Edouard. Ayant acquis la certitude que la porte était barricadée, ils commencèrent à jurer abominablement et à frapper le sol de la crosse de leurs fusils. X... les interpella en ces termes :

— Qui êtes-vous ?

— Nous sommes des amis, répondit un des bandits, — probablement le chef, — d'un accent railleur. Auriez-vous l'impolitesse de repousser notre visite ?

— Est-ce qu'on fait des visites à cette heure de la nuit ? dit X... très-agité. Allez-vous-en dormir et laissez dormir les honnêtes gens.

— Pas de prétexte ! Il faut que nous entrions !

— Vous n'entrerez pas !

Un tumulte horrible éclata dans le corridor, et cinq ou six furieux crièrent :

— Ouvrez, ou nous enfonçons la porte !

— Je n'ouvrirai pas....., et je tuerai le premier qui franchira le seuil !

— Eh bien ! c'est ce que l'on verra, *c...jo* !

Les *salteadores* se ruèrent avec fracas sur la porte ; elle était solide et résista au choc. Alors ils la criblèrent de balles qui emportèrent un large morceau de bois. X..., abrité par sa commode, évita le plomb

meurtrier, et, se redressant, tira un coup de carabine au hasard. L'un des voleurs tomba à la renverse. La vue du sang qui coulait à grands flots de sa blessure exaspéra ses camarades.

— *Maldito extrangero!* (maudit étranger!) vociféra l'un d'eux, nous saurons bien te réduire, et malheur à toi!

— Je lui décoifferai la cervelle (*destapar los sesos*), comme à un chien! cria un autre.

— Moi, je veux me faire un tambour de sa peau! dit un troisième.

Une décharge générale couvrit les exclamations confuses. X... y riposta avec succès : sa balle atteignit au bras l'un des bandits. Ceux-ci, décontenancés par l'attitude de X... et la vigueur de sa résistance, se consultèrent pour savoir s'il ne vaudrait pas mieux se retirer que de persister dans leur dessein. Le combat pouvait durer et occasionner des pertes sérieuses; d'autant qu'Édouard avait rompu ses liens et tirait du haut de la maison sur les *salteadores* placés en vedette. Un membre du conseil s'opposa à la retraite. Il serait indigne, selon lui, que douze *valientes* ne vinssent pas à bout de deux bourgeois. D'ailleurs, les blessés réclamaient une vengeance, et l'on pouvait compter sur l'innation des gens du voisinage, noirs ou indiens, également insensibles aux attentats dirigés contre les blancs. Cette dernière considération raffermi les plus hésitants, et l'on se prépara à un nouvel assaut.

X..., qui s'était flatté de rester maître du terrain jusqu'à ce que le bruit de la lutte, donnant l'éveil au

dehors, lui amenât un secours nécessaire, X... ne put s'empêcher de frissonner en voyant l'ardeur avec laquelle les brigands s'élançaient une seconde fois vers la chambre où il s'était retranché. Il envoya encore plusieurs balles aux agresseurs qui rugissaient en vomissant des menaces terribles. Tout espoir d'éviter la mort s'évanouissait, quand sa femme lui dit :

— Sauvez-vous, mon ami, puisqu'il en est temps encore...

— Que je vous abandonne à la colère de ces misérables ! interrompit X... avec feu, jamais !

— Merci de votre dévouement, répliqua madame X... ; mais vous voyez qu'il est inutile et même dangereux : il ne sert qu'à compromettre votre existence et la mienne.

— C'est une lâcheté que vous me conseillez !...

— Non, c'est un acte de sagesse. Vous irritez les assaillants, qui nous égorgeront sans pitié si vous ne fuyez. S'ils me trouvent seule, au contraire, ils se contenteront de piller. Croyez-moi !..... sauvez-vous !

— Et s'ils ne vous épargnaient pas, dit X... hors de lui, quel remords pour moi, infortuné !

Il était en proie à une anxiété cruelle, et deux grosses larmes, jaillissant de ses yeux, sillonnèrent ses joues pâles. Sa femme, touchée de sa douleur et résolue à vaincre son hésitation, se précipita dans ses bras.

— Ils m'épargneront, mais il faut vous éloigner ! lui dit-elle d'un ton tendrement dominateur. Allons ! un baiser d'adieu...., et à bientôt !

— Tu es un ange ! s'écria X... en la serrant contre sa poitrine. Je vole chercher main-forte à la première

ca-erne, et..., en attendant..., que le ciel te protège !

Il s'arracha convulsivement aux étreintes de sa femme et sortit, l'œil hagard, le sein gonflé de sanglots, la tête perdue. Un escalier secret le conduisit sur le toit, d'où il sauta dans le jardin. Puis il courut comme un insensé vers le faubourg en appelant à l'aide. Quelques habitants du faubourg se mirent à la croisée... et lui tirèrent des coups de fusil.

A la caserne, il rencontra Edouard désolé de ne pouvoir décider les soldats à se lever. Les soldats péruviens, et surtout les officiers, préféreraient voir Lima saccagé que d'interrompre un instant leur sommeil. Ce ne fut donc ni sans peine ni sans délai que les frères X... emmenèrent une vingtaine d'hommes... de bonne volonté. Lorsqu'ils atteignirent la *huerta*, les bandits n'y étaient plus, et une épouvantable tragédie venait de se dénouer.

Sitôt son mari évadé, madame X..., interrogeant de sa voix la plus douce les *salteadores* qui hurlaient devant la porte ébranlée, leur avait demandé ce qu'ils désiraient, ajoutant qu'elle était seule et prête à les satisfaire.

— Nous savons qu'il y a de l'or ici, et il nous le faut ! dirent-ils.

— S'il ne vous faut que cela, je vais vous le remettre.

Et madame X... leur fit passer une pognée d'onces à travers la chatière. Un bourdonnement joyeux les accueillit, et on se les partagea en silence. Madame X... s'imagina que les bandits se retiraient ; mais son illu-

sion fut de courte durée, car l'un d'eux lui cria :

— Nous voulons jusqu'au dernier réal !... *pronto* !

— Prenez, répliqua la malheureuse femme en tendant une autre poignée d'onces et quelque monnaie d'argent. A présent, je n'ai plus un *cuartillo* !

— Et les bijoux ? dit une voix impérieuse. Pensez-vous que nous dédaignons vos bracelets, vos boucles d'oreilles et votre collier de perles ?

— Vous êtes donc insatiables ? observa tristement madame X... Quel mal vous ai-je fait ?

— Il ne s'agit pas de raisonner ; *queremos las alhajas* !

— Tenez, puisque vous l'exigez !

Et les bijoux passèrent aux mains des voleurs, comme les onces.

Madame X... n'avait rien gardé cette fois ; mais les brigands, soupçonnant qu'elle se réservait quelque chose, insistèrent, malgré ses dénégations réitérées, et menacèrent de la rôtir vive si elle ne s'exécutait sur-le-champ. Madame X..., brisée par les émotions de cette cruelle nuit, et ne sachant comment se débarrasser d'eux, se hasarda à leur dire :

— Je vous jure par la sainte mère de Dieu que je vous ai tout donné. Si vous en doutez, entrez vous en convaincre.

— *Muy bien*, firent-ils, aidez-nous à dégager la porte.

Madame X... obéit machinalement. Le passage fut libre en un clin d'œil et les *salteadores* se répandirent

dans la chambre, ouvrant tous les tiroirs, furetant dans tous les coins.

Cette invasion peu rassurante avait augmenté le trouble de madame X... sans faire oublier à la pauvre femme l'instinct sacré de la pudeur. A l'apparition des bandits, elle croisa sur son sein demi-nu ses bras d'une forme si pure et blancs comme l'ivoire. Puis, elle s'était réfugiée dans un angle des murs, où elle attendait, immobile et silencieuse, que la troupe eût terminé ses recherches. On l'aurait prise volontiers pour une statue de la Résignation, si le jeu de ses paupières et les soupirs étouffés qui essayaient vainement d'entr'ouvrir ses lèvres n'eussent annoncé une créature vivante. Loin de lui adresser des insultes ou des menaces, les brigands lui témoignèrent d'abord un respect mêlé de timidité. Plusieurs de ces êtres grossiers et endurcis sentirent même naître au fond de leur âme je ne sais quelle agitation tenant à la fois de la pitié et du remords. Il y avait tant de grâce et d'éloquence dans la douleur muette de madame X..., sa joue blême, son œil morne, son attitude calme en apparence, et jusqu'à ses magnifiques cheveux noirs flottant en désordre sur ses épaules, révélèrent un abattement si profond, qu'un noir de la bande s'approcha d'elle, et lui dit en tâchant d'amollir la rudesse de sa voix :

— Ne craignez rien, *señora* ; nous savons tous que vous êtes bonne, et on ne vous fera aucun mal.

Ces paroles arrachèrent madame X... à l'espèce de léthargie où elle était plongée et lui rendirent la conscience de sa position. Elle leva la tête, sans prononcer

un mot, et son regard vague effleura le *salteador* avant d'errer autour de la chambre. Il s'arrêta sur l'un des brigands qui semblait diriger les autres dans la perquisition commencée, et qui s'obstinait à cacher son visage sous un lambeau d'étoffe bariolée. Tout à coup madame X... poussa un cri, frémit de la tête aux pieds et s'élança vers le bandit, qu'elle avait reconnu.

— Est-ce bien vous, Antonio ? lui dit-elle avec une inflexion de reproche, en lui enlevant son masque.

Antonio était un Indien au service de madame X... ! Embarrassé de son rôle, honteux de se voir découvert, il baissa les yeux vers le sol et songea d'abord à s'excuser. Mais la peur d'être dénoncé à la justice lui inspira une soudaine et atroce résolution.

— Qu'avez-vous fait, insensée ? cria-t-il à sa maîtresse ; je voulais vous épargner !

Sans ajouter un mot, il tira son couteau et le plongea trois fois dans la gorge de madame X... qui tomba pour ne plus se relever. Cinq ou six de ses compagnons eurent la barbarie d'imiter son exemple. X... trouva sa femme étendue dans une mare de sang et percée de seize coups de poignard. Elle respirait encore, mais ne tarda point à rendre le dernier soupir.

Un cri unanime d'indignation s'éleva dès qu'on sut, à Lima, les détails affreux de cet événement. Une foule immense assista aux obsèques de madame X... et arrosa sa tombe de larmes sincères. Seule, l'autorité s'émut médiocrement du crime qui avait tranché dans sa fleur une existence parfumée de vertus et entourée d'hommages mérités. On rechercha les coupables avec

la mollesse ordinaire, et il ne fallut rien moins que l'énergique intervention de notre consul, M. Ratti-Menton, jointe aux plaintes de la population entière, pour qu'on fusillât un des assassins.

LE POËTE DES ANDES

Les Péruviens qui ont étudié l'histoire de leur pays au dix-neuvième siècle ne parlent de Jean Melgar qu'avec une admiration profonde. Ceux qui le commurent ne songent jamais à lui sans essayer une larme de regret et sans dire, en étouffant un douloureux soupir :

— Quel dommage qu'il soit mort si jeune !

Melgar mourut jeune en effet, car il était âgé de vingt-deux ans à peine lorsqu'il tomba sous les balles espagnoles. Mais il vécut assez pour prouver qu'il y avait en lui l'étoffe d'un grand poète et le cœur d'un grand citoyen. Les hommes de sa trempe sont clair-semés dans le monde. Il est bon d'arracher leur mémoire à l'injuste oubli où la laisse l'ignorance des bio-

graphes ; il est bon de citer leur vie en exemple aux générations fatiguées avant l'heure, qui négligent le culte du beau et la pratique des mâles vertus.

Aréquipa est située à trente lieues de l'Océan, au pied d'un volcan célèbre, le Misti, qui, avec le Chacani à sa droite et le Pichupichu à sa gauche, deux pics gigantesques couverts de neiges éternelles, forme un tableau imposant. Cette ville ne compte guère que trente mille habitants, mais ce sont les plus intelligents et les plus braves du Pérou. Ils aiment les lettres, les sciences, les arts. Dès que leur liberté est menacée par l'ambition d'un homme ou par les convoitises de l'étranger, ils se lèvent et la défendent. Ils prirent une part active à la guerre de l'Indépendance et aux guerres civiles qui, depuis 1824, ont tant de fois déchiré leur patrie. Dans ce dernier cas, ils embrassaient en général la bonne cause, la cause de la civilisation et du progrès.

Melgar

Né d'un créole sans fortune, Jean Melgar révéla dès l'enfance une organisation d'élite. Les études les plus variées, fécondées par un travail de bénédictin, exercèrent son intelligence précoce et essentiellement encyclopédique. Il recherchait les hommes instruits, dévorait tous les livres qui lui tombaient sous la main. A dix-huit ans, il savait cinq ou six langues, beaucoup de littérature et assez de mathématiques pour les enseigner à Aréquipa, où son caractère n'était pas moins estimé que son talent. C'est là qu'il vivait, en 1812, du rude métier de professeur.

La nature, si généreuse envers Melgar, lui avait ac-

cordé une faculté dominante, l'enthousiasme, source de la poésie, suivant Platon. Aussi Melgar était-il poète, et un poète remarquable entre tous ceux qu'a produits l'Amérique. Sa muse ne ressemblait nullement à cette courtisane, aujourd'hui fort en vogue, qui se bariole de couleurs tapageuses, s'inonde d'odeurs malsaines, exhibe à tout venant son esprit frivole et sa gorge nue, mais qui n'a rien sous la mamelle gauche. C'était une prêtresse chaste et fière, d'une sensibilité exquise, qui dédaignait de séduire l'oreille sans échauffer le cœur et l'imagination; elle n'ouvrait jamais la bouche sans exprimer une noble idée ou un sentiment délicat : voilà son mérite distinctif et voilà son charme.

Melgar ne composait pas à froid, comme tant de gens qui riment à tort et à travers et ne visent qu'à l'effet musical de syllabes prosodiquement alignées. Il attendait l'inspiration, et l'inspiration lui rendait des visites fréquentes. Que fallait-il pour l'émouvoir? une scène de la nature, un sourire, une larme, une fleur, un papillon, un oiseau. Melgar saisissait au vol ses impressions et les traduisait en un langage souple, varié, riche comme le soleil des tropiques ou dolent comme les murmures de la brise dans les forêts vierges. Quand le sujet en était digne, Melgar s'exaltait jusqu'à l'ode, et les pensées élevées lui arrivaient en foule, accompagnées d'images éclatantes. La première fois qu'il contempla l'Océan dans la baie de Quilca, où l'avait conduit un ami, il resta d'abord écrasé par la sublimité du spectacle déroulé sous ses yeux; puis il sortit de son extase, dressa la tête et improvisa dix-neuf strophes

Poésie

Melgar

qui respirent une majesté biblique. Cette pièce débute ainsi :

¡ Que grande, que stupenda maravilla!
 ¡ Asombroso criar!... El pensamiento
 Se abisma... ¡ O elemento!
 ¡ O grandeza, en que brilla,
 Sin poderse borrar, en sumo grado,
 La grandeza del Dios que la ha criado!

 El mar inmenso viene todo entero,
 Ya parece tragarse al continente.

Il serait difficile, croyons-nous, de trouver, même dans Homère, un vers plus beau que le dernier cité. Comme il peint d'un trait la puissance de cette force mystérieuse qui agite la mer et pousse à l'assaut de la terre ses vagues déchaînées!

L'amour, passion délicieuse et terrible qui sème d'une main les félicités du ciel et de l'autre les douleurs de l'enfer, l'amour, inspirateur sacré des poètes et des artistes, exerça une influence considérable sur la destinée de Melgar et sur ses œuvres. Melgar avait rencontré dans une maison d'Aréquipa une jeune fille radieuse comme une étoile. Dolorès (nous la désignerons ainsi) ne l'aurait peut-être pas fasciné, si elle n'avait eu que des cheveux d'un blond doré, une peau de nacre, une bouche rose et souriante, des yeux d'azur, une taille flexible comme la liane et des mouvements d'une grâce inimitable. Mais Melgar ne résista pas aux séductions de sa voix. Un soir que Dolorès chantait une de ces nénies où les Indiens, fidèles au souvenir des

temps passés, sanglotent en quelque sorte leur tristesse et leurs regrets, il se sentit enivré, subjugué, éperdument amoureux. Hélas ! c'est en vain qu'il essaya de communiquer à son idole la flamme qui le brûlait. Dolorès repoussa les hommages de Melgar, et le découragea par un accueil glacial, voisin du mépris. Il eut beau pleurer, supplier, se rouler désespéré aux genoux de l'ingrate : il n'obtint pas un mot consolateur, il ne s'attira que des remontrances sévères. Et savez-vous pourquoi?... c'est que Melgar était laid !

« L'amour qui naît subitement est le plus long à guérir, » a dit la Bruyère. Melgar, lui, ne guérit jamais de cet amour infini qu'il n'avait point désiré et qui s'attacha à son sein comme une malédiction. A dater de ce jour, sa mélancolie native prend une teinte plus sombre, et il s'y ajoute une pointe d'ironie amère. Il gémit, il se lamente, il déserte Horace, Tibulle, Virgile, Anacréon, ses maîtres favoris, et Ovide, ce pauvre exilé de la mer Noire, dont il a le génie, mais non la bassesse, lui servira de modèle. Il lui empruntera même le titre de ses élégies *De Ponto*, et ses plaintes harmonieuses trahiront une blessure incurable, une âme meurtrie où la résignation a de la peine à germer.

Cependant Melgar avait besoin d'épancher sur une créature vivante les trésors d'affection qui débordaient de son cœur ardent et naïf. Il se rejeta sur un oiseau qu'il avait vu naître et dont il fit le compagnon chéri de sa solitude. C'était une petite colombe, mignonne, coquette, vive et gracieuse comme les oiseaux divins

qui traînaient dans les airs le char léger de Vénus. Melgar passait de longues heures à l'admirer, à la couvrir de baisers, à lui raconter ses joies éphémères et ses dures angoisses. Et il était soulagé, et il pleurait d'attendrissement quand la charmante *palomita* lui rendait ses caresses. « Voilà enfin un être qui m'aime et qui me sera fidèle, » se disait le poète ému et presque heureux.

Encore une illusion, illusion dont la perte fut bien cruelle. Un jour — jour désastreux! — Melgar trouva la cage ouverte et la prisonnière adorée absente. Il pâlit, il frissonna, il se sentit baigné d'une sueur froide et tomba à la renverse en poussant un cri de détresse. Puis il se releva, chercha de tous côtés sa colombe, l'appela d'une voix déchirante. Rien!...

Melgar faillit en mourir. Dans le cours de la maladie que lui causa cette affreuse séparation, il adressa à la vagabonde une prière navrante que nous traduisons littéralement :

Reviens, car je ne puis plus vivre sans tes caresses; reviens, ô ma petite colombe! reviens à ton doux nid.

Songe que des chasseurs pervers étaleront dans leurs filets de mortelles amorces, et te martyriseront s'ils te saisissent. Fuis le danger imminent, si tu ne veux y périr.—Reviens, ô ma petite colombe! reviens à ton doux nid.

Nul ne t'aimera comme je t'ai aimée. Tu t'abuses si tu crois inspirer ailleurs un attachement aussi vif. Il y a d'autres nids d'or, sans doute, mais aucun ne vaut le mien, celui où s'exhalèrent tes premiers gémissements. — Reviens, ô ma petite colombe! reviens à ton doux nid.

Tu sais bien qu'ivre d'amour pour toi, je n'osai jamais toucher ton plumage, de peur de ternir sa pureté divine; d'autres, moins dé-

licats, le toucheront et détruiront son éclat. Ah! sauve ton charme le plus séduisant de leurs attentats et regagne l'asile sûr. — Reviens, ô ma petite colombe! reviens à ton doux nid.

Dis, pourquoi t'éloignes-tu? Pourquoi, obéissant à une haine impie, abandonnes-tu un maître qui t'adore et cherches-tu des abîmes? Voudrais-tu laisser vide ton antique séjour? Mais, alors, avec quoi se consoleraït mon cœur solitaire?... — Reviens, ô ma petite colombe! reviens à ton doux nid.

Ne pense pas qu'un autre oiseau soit entré ici, dans ta cage; non, ma petite colombe, aucun rival n'aborde à ce lieu sacré. Mon cœur est à toi tout entier, ma volonté est soumise à la tienne, et pour toi seule je m'écrie avec des soupirs amoureux : — Reviens, ô ma petite colombe! reviens à ton doux nid.

Moi seul apprécie la magnificence des couleurs qui te parent; moi seul saurai leur accorder l'admiration qui leur est due : je mérite donc seul ta tendresse, de même que tu ne peux goûter qu'avec moi des jours fortunés. — Reviens, ô ma petite colombe, reviens à ton doux nid.

Écoute ma voix suppliante et faisons la paix; ton caprice maudit a déjà tari la source de mes larmes. Surtout, à l'avenir, sois-moi fidèle. Ah! que tes jolies ailes dorées se dirigent de ce côté, ou je succombe à la douleur qui m'accable!

Reviens, ô ma petite colombe! reviens à ton doux nid; reviens, car je ne puis plus vivre sans tes caresses.

La colombe demeura sourde aux accents désolés de son maître : préférant les hasards de la liberté à la chaîne de soie et d'or qui l'attendait, elle ne reparut jamais. Les ténèbres s'épaissirent autour de Melgar désenchanté, et la tentation du suicide le gagnait, lorsqu'un grave événement dissipa ses rêves funèbres et donna un nouvel intérêt à son existence.

Les colonies espagnoles d'Amérique subissaient depuis la conquête un régime de fer. On eût dit qu'elles n'existaient que pour alimenter les trésors de l'Escu-

rial, défrayer le luxe scandaleux des courtisans et engraisser les marchands de Cadix. De l'or! de l'or! de l'or! C'était là le cri incessant que la métropole envoyait aux créoles et aux Indiens. Les baïonnettes et la sainte Inquisition appuyaient à l'occasion cet ordre menaçant, et des milliers d'indigènes s'en allaient périr dans les mines, afin d'assouvir la cupidité d'un gouvernement qui leur refusait tout droit politique et religieux, tout moyen de civilisation, qui les regardait à peine comme des hommes. Les Indiens du Pérou surtout avaient à se plaindre des agents de la couronne. Ils étaient obligés, non-seulement de recevoir le baptême et de vivre en catholiques, ce qui répugnait à leur conscience, mais encore de se livrer corps et biens à leurs dominateurs, de se dépouiller entièrement à leur profit. Si, d'aventure, ces infortunés, réduits à une misère extrême, sans nourriture et sans habits, se plaignaient au vice-roi, on les accusait de rébellion et on les châtaît.

En 1780, la patience des victimes se lassa. Indignés de la rapacité des corrégidors, qui les forçaient d'acheter à des prix inouïs des aiguilles, des dentelles, des cartes de géographie, des lunettes et cent objets également inutiles, les Indiens de Chayanta et de Tinta se soulevèrent. L'insurrection eut bientôt un chef, Condorecanqui, cacique de Tungasuna, qui pendit son corrégidor, et elle grossit au point de troubler la sécurité des oppresseurs. Condorecanqui avait le double prestige de l'instruction et de la naissance. Elevé au Cuzco, et descendant de l'inca Tupac-Amaru, qui eut

la tête tranchée en 1562 sur la *plaza Major* de Lima, par ordre du vice-roi Francisco de Tolède, il était de haute taille, robuste, audacieux. Les mécontents accoururent en foule sous ses drapeaux. Il avait adopté le nom de son ancêtre, qui, en langue *quichua*, signifie : *doué au suprême degré des dons de la nature*, et les attributs du pouvoir souverain¹.

Tupac-Amaru remporta d'abord quelques avantages, grâce à l'intrépidité des siens, qui avaient juré haine à toute figure blanche (*pucacuna*). Mais il leur manquait deux choses que le courage du fanatisme lui-même ne saurait remplacer : des armes et la discipline. Les Indiens devaient succomber. Amaru, attiré dans un piège, fut amené au Cuzco, jugé, et le *visitador* José-Antonio de Areche porta contre lui une sentence atroce, que la barbarie espagnole exécuta à la lettre. On le traîna sur la grande place, où il dut assister au supplice de sa femme, de ses deux fils et de son beau-frère Antonio Bastidas. Ensuite le bourreau lui coupa la langue, et on lia ses membres avec de grosses cordes à quatre chevaux fougueux qui l'écartelèrent. Sa tête sanglante, plantée au bout d'une perche, fut exposée à l'entrée du village de Tinta, ses deux bras à Tungasuna et à Caravaya, ses jambes à Livitica et à Santa-Rosa. Les principales localités qui avaient cédé aux

¹ Le costume officiel des incas se composait ainsi : 1° l'*unco*, espèce de chemisette; 2° le *yacollas*, manteau très-riche, de velours noir ou de taffetas; 3° le *mascapaichu*, cercle d'or porté en manière de couronne et orné d'une bande d'alpaca de couleur indiquant la vieille noblesse.

instigations du cacique eurent ainsi chacune un débris de son corps mutilé!... En vertu de la sentence, on rasa les habitations de Tupac-Amaru, et on sema du sel sur le sol qui les avait portées; on confisqua tous ses biens et ceux de sa famille déclarée infâme à perpétuité et incapable de recueillir le moindre héritage ou donation. Enfin Areche ordonna que tout vêtement rappelant l'ancien Pérou serait remis aux corrégidors, de même que les *pututos*, coquillages marins en forme de trompette et produisant un son étrangement lugubre. Les Indiens se servaient des *pututos* dans leurs réunions pour annoncer le deuil des monarques nationaux, en l'honneur desquels beaucoup d'entre eux, aujourd'hui encore, s'habillent de noir.

Le bruit de cet arrêt et des tortures infligées au cacique se répandit en un clin d'œil dans les montagnes, où quelques bandes s'obstinaient à défendre leur indépendance, et y excita la fureur en même temps que la consternation. Les insurgés, altérés de vengeance et résolus à frapper un coup mémorable avant de renoncer à la lutte, se groupèrent en masse sous les ordres de Catari et d'Andrès, neveu de Tupac-Amaru. Ils cernèrent vingt mille Espagnols dans Sorata, emportèrent cette ville d'assaut et égorgèrent sans pitié tous ceux qui s'y étaient réfugiés, à l'exception des prêtres et des moines. Cette fois, malgré leur douceur naturelle, ils commirent des cruautés. Les agneaux s'étaient métamorphosés en tigres.

Trente années et plus s'écoulèrent sans que la condition des Indiens s'améliorât. C'étaient toujours le

même dénûment, les mêmes humiliations, la même servitude. Les Indiens mirent à leur tête un chef déterminé et levèrent de nouveau l'étendard de la révolte. Plus habile que Tupac-Amaru, Pumacagua se garda de proscrire les Espagnols nés en Amérique, qui avaient des griefs sérieux contre la métropole et voulaient rompre son joug. Il les invita, au contraire, à se joindre à lui pour constituer une nation autonome où Indiens et créoles jouiraient de droits égaux et d'institutions libres. Le moment ne leur semblait-il pas venu de s'émanciper, à l'exemple des États-Unis?

Pumacagua ne réclama pas en vain le concours des colons espagnols. Bon nombre d'entre eux s'engagèrent à seconder son entreprise. Un des premiers fut Melgar, qui se consumait dans l'inaction et que séduisaient toutes les idées généreuses. Notre poète n'était pas homme à s'arrêter à mi-chemin, lorsqu'il voyait au bout l'affranchissement de la terre natale. Le danger l'attirait d'ailleurs, et il avait tant souffert que la mort devait lui sourire comme une délivrance. Il ne tarda pas à se signaler comme un des plus redoutables adversaires de la tyrannie espagnole.

Tout alla bien au début : les insurgés obtinrent des succès qui les remplirent d'espoir. Mais la discorde se glissa parmi leurs chefs ; chacun voulait commander, et des ambitions intraitables firent oublier la nécessité de rester unis, au moins jusqu'au triomphe. Melgar, désintéressé, n'ayant d'autre mobile que la passion du dévouement, s'efforça de rétablir la concorde. Il écrivit en cette circonstance une fable charmante, intitulée

les *Chats*¹, qui amusa tout le monde et ne corrigea personne. Les dissensions intestines, jointes au manque d'armes et à l'absence de discipline, continuèrent d'affaiblir les Américains. L'activité du général Ramirez acheva de les réduire à l'impuissance. Beaucoup gisaient sur le champ de bataille; d'autres avaient déposé les armes : ils espéraient une occasion meilleure et le libérateur qui s'immortalisa sous le nom de Bolivar. Quelques-uns seulement résistaient à outrance, préférant mourir debout que de remettre le glaive au fourreau et d'accepter la loi du vainqueur. Ils avaient un Tyrtée : Melgar.

Mais il était écrit que la fatalité aux entrailles d'airain s'acharnerait sur le poète et sur le patriote. Melgar, fait prisonnier, fut envoyé dans une île du lac de Titicaca², où les soldats espagnols gardaient les rebelles saisis, en attendant qu'on décidât de leur sort. Trop détesté des ennemis pour croire au salut, il déploya dans sa captivité une énergie stoïque et une résolution étonnante. Il consolait ses camarades, il les exhortait à supporter vaillamment des maux glorieux, et, si la destinée voulait qu'ils mourussent, à mourir

¹ Nous avons entre les mains le texte espagnol de cette fable, qui nous a été communiqué par M. Nicolas Corpancho, de Lima, un des jeunes poètes les plus distingués de l'Amérique du Sud. — *Serv. de Vd. am. Corp.*

² L'île, ou plus exactement l'îlot des Esteves, est sis non loin de Puno, sur le côté occidental du fameux lac qui vit descendre du ciel, suivant la tradition, Manco Capac et sa femme Mama Oello, fondateurs de la religion des Incas et premiers civilisateurs du Pérou.

sans faiblesse : ils honoreraient ainsi leur cause, disait-il, et ils s'honoreraient eux-mêmes.

Un conseil de guerre condamna Melgar à être fusillé. Melgar ne sourcilla pas en écoutant l'arrêt, et il eût rougi d'implorer sa grâce. Mais, ayant su qu'un de ses amis d'enfance, entraîné par lui dans le mouvement, était menacé du dernier supplice, il adressa au général Ramirez une lettre en vers, extrêmement touchante, où il le priait de suivre les conseils de l'humanité. On assure que Ramirez, malgré sa rudesse militaire, versa des larmes à cet appel éloquent d'un ami voué au trépas en faveur de son ami. Il le connut trop tard, par la faute d'un officier que le brave général punit de son incurie.

La nuit qui précéda son exécution, Melgar dormit d'un sommeil paisible comme le sommeil de l'innocence. Il se réveilla aux premiers rayons du soleil, que les oiseaux saluaient de leurs chansons joyeuses, et il se mit à réfléchir profondément. Bientôt le bruit de la porte roulant sur ses gonds le tira de sa rêverie. Un moine entra lentement dans le cachot. Ce moine annonça à Melgar qu'il avait la mission d'adoucir les tortures supposées de son agonie. Mais, au lieu de se borner à lui offrir des consolations religieuses, il entama un discours embrouillé et lui reprocha brutalement d'avoir foulé aux pieds l'autorité royale, travaillé à l'anéantir. Melgar haussa les épaules, et un sourire dédaigneux effleura ses lèvres.

— Mon père, dit-il à son interlocuteur, le moment est assez mal choisi pour des discussions politiques.

*avec
cette
de
Melgar*

On ne tardera guère à venir me chercher, et il est temps que je songe à mourir.

— Vous êtes-vous repenti? demanda le moine d'un ton caverneux.

— Ceci est le secret de ma conscience et le secret de Dieu, répliqua le poète avec dignité.

Melgar n'était pas un philosophe, encore moins un impie. Mais il n'admettait pas aveuglément tout ce que l'Eglise enseigne, et il rejetait la nécessité absolue de certains intermédiaires entre la terre et le ciel. Le moine, désireux de le convaincre, argumentait à perte de vue, quand un officier espagnol, l'œil morne, le visage pâle, l'interrompit. Cet officier commandait le peloton chargé de fusiller Melgar!

— Êtes-vous prêt? demanda-t-il au poète d'une voix altérée par l'émotion.

— Je suis à vous, fit Melgar.

Il s'habilla à la hâte et sortit du cachot côte à côte du moine, qui l'accablait de ses exhortations. Le condamné ne l'écoutait plus, et, s'adressant à l'officier :

— *Caballero*, lui dit-il, j'ai un service à réclamer de votre bonté. Me l'accorderez-vous?

— Si je le puis sans violer ma consigne, répliqua l'officier.

— Oh! c'est peu de chose, ajouta Melgar en souriant. Je voudrais fumer un cigare pour me remettre des sermons intempestifs de ce bon *padre*, qui a troublé le cours de mes méditations.

On lui donna un cigare. Il en fuma la moitié en marchant vers le lieu de l'exécution. Une fois là, il se re-

cueillit, éloigna le mouchoir destiné à lui bander les yeux, se plaça lui-même en face des soldats, et, d'un geste qui répondait à la sérénité de son visage, il commanda le feu.

— *Servidor á la patria!* « Serviteur de la patrie! » s'écria-t-il en recevant le plomb mortel.

Ainsi finit le héros, le martyr, qui mérita d'être surnommé le *Poëte des Andes*, et que Miller compare à Thomas Moore. Il a droit à nos hommages comme à la vénération de ses concitoyens. Ses *Tristes*, échos merveilleusement fidèles d'une âme languissante, vivront des siècles. On les récite souvent, les paupières humides, la poitrine gonflée de sanglots, autour des foyers américains. Malheureusement un petit nombre des œuvres de Melgar sont imprimées, et elles s'altéreront si une main pieuse ne les réunit en un volume qui contiendrait à coup sûr la fleur des poésies transatlantiques. Le Congrès de Lima vota en 1853, à la sœur de Jean Melgar, une pension annuelle de six mille francs : ne pourrait-il, à défaut de l'initiative individuelle, accomplir une tâche facile et éminemment nationale? Ce serait digne de lui, et tous les amis des beaux vers applaudiraient.

LES MOINES DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

Quand on parle du clergé sud-américain, on doit se résoudre à immoler la vérité ou à scandaliser les âmes dévotes : c'est à choisir. Pour nous qui mettons la vérité au-dessus de Platon : — *Amicus Plato, sed magis amica veritas*, — et qui haïssons le mensonge plus que nous ne craignons les calomnies de sacristie, nous dirons sans ambages ce que nous avons vu. Si on nous accusait d'exagérer le mal, nous en appellerions aux voyageurs sincères, aux témoins *de visu* qui ont gémi comme nous de l'abaissement des *hommes de Dieu* dans les anciennes colonies espagnoles et portugaises.

L'intelligence de la religion manque aux habitants de ces pays favorisés du ciel ; mais ils en ont le sentiment, sentiment vivace fortifié par l'habitude et par

l'ignorance. Leur raison est à la fois trop molle et trop timide pour passer au crible de l'examen les croyances héréditaires. Ils aiment mieux accepter sans réserve un dogme qui flatte leur paresse morale et l'inextinguible soif de merveilleux qu'ils tiennent de la nature. Les enseignements de l'Église ne les gênent guère, d'ailleurs, dans la pratique de la vie. Péruviens et Brésiliens s'abandonnent avec insouciance aux plaisirs et aux vices que fomentent un tempérament sensuel, avide d'émotions renouvelées. Tout leur semble licite à la condition d'observer les formalités du culte, c'est-à-dire d'aller à la messe, de hanter le confessionnal, de réciter les prières du soir et du matin, de se signer à l'*Angelus*, de se décoiffer devant l'*Espirito-Santo* et d'anathématiser l'hérésie. Ils ne voient du catholicisme que le manteau. Les cérémonies où l'on dépense de la musique, des fleurs et de l'encens, les attirent comme un spectacle, sans leur inspirer une idée sainte ou le désir de s'amender. Ils n'ont que le vernis de la piété, et la tolérance dont ils ont besoin pour eux-mêmes explique leur tolérance à l'égard des autres.... à l'égard des orthodoxes, bien entendu.

Le clergé régulier et séculier bénéficie largement de cette tolérance. Les prêtres, et surtout les moines, sont peu considérés à Rio, à Lima et à Buenos-Ayres ; mais on ne les discute pas, et nul ne songe à rendre l'institution solidaire de la conduite des individus. Cette absence de critique les met fort à l'aise et facilite l'oubli des devoirs les plus sacrés. Degagés des obligations claustrales, ne sentant aucun frein, les moines

suivent leurs penchans mauvais avec une sécurité égale à leur cynisme. Qui les arrêterait? leur conscience? elle est morte. Un jour sans doute la voix de Luther, le fouet d'Arouet, ou le tonnerre des révolutions, les décidera à l'hypocrisie, si ce n'est à la vertu, et la cagoule, aussi bien que la soutane, prendra des dehors austères au delà de l'Océan. En attendant, les couvents n'ont pour patrons véritables ni saint Benoît, ni saint François, ni saint Bruno, mais Diogène, souvent doublé de Lucullus.

Celui qui ne connaîtrait les moines que par les toiles de Zurbaran ou de Lesueur croirait rêver à l'aspect d'un moine de Rio. Quel contraste! Ici des yeux brillant d'un éclat sombre au fond d'orbites noires comme des cavernes, des mains osseuses constellées de pieuses cicatrices, une robe exhalant une odeur de suaire, trahissant des membres anguleux et d'effroyables macérations; là, des yeux à fleur de tête, rayonnants de gaieté ou ardents de luxure, des joues rubicondes, des lèvres épaisses, deux ou trois mentons, des doigts gras, un ventre de Silène, un costume imprégné de vin ou de parfums. Les moines de Rio-Janeiro, principalement ceux de San-Bento, sont des Sybarites à tous crins. Ils ont substitué à la règle sévère des fondateurs la douce règle des Thélémites, établie par Gargantua sous la dictée de Rabelais : *« Les Thélémites se levoyent du lit quand bon leur sembloit, beuvoient, mangeoyent, travailloyent, dormoyent quand le désir leur venoit. Nul ne les esveillloit, nul ne les parforceoit ny à boire, ny à manger, ny à faire chose aultre quelconque. »*

Examinez un religieux circulant dans la capitale du Brésil : comme il marche d'un pied léger ! comme son regard est assuré ! comme sa physionomie reflète l'allégresse de son âme et le bonheur de sa destinée ! Il n'a rien de l'humilité chrétienne ni de la gravité de son ministère : son allure est celle d'un soldat déguisé ou d'un braconnier de ceintures qui va à un rendez-vous d'amour. C'est évidemment un être enchanté de son lot en ce monde, peu soucieux de l'autre, qui passe l'existence à effeuiller des roses et à boire sous la treille, comme Horace, sans oublier Lalagé. Je ne conseillerais à personne de le déranger, fût-ce au nom du pape, quand il est à table. Le *bien-vivre* est le premier article de son *Credo* ; le reste vient après... ou jamais.

Les ordres monastiques de Rio ne sont pas tous riches ; il y a même des ordres mendiants désolés de ne pouvoir assouvir les convoitises qui fermentent sous leur crasse, la générosité des fidèles ayant des limites. En revanche, il en est d'opulents, et à leur tête les Bénédictins, types du genre gourmand. Les Bénédictins habitent un couvent entouré de magnifiques jardins, sur un *morro* d'où l'on domine un panorama admirable. Ils ont des rentes princières, une multitude de maisons et des propriétés immenses, soit en terre ferme, soit dans les îles ravissantes qui décorent la baie, l'île *do Governador*, entre autres. Les Bénédictins sont les moines les plus fortunés qu'il y ait sous le soleil : ils se nourrissent des meilleures viandes, enlèvent du marché les meilleurs fruits et les meilleurs poissons, qu'ils achètent au poids de l'or durant la se-

maine sainte, et, dès qu'ils se lassent des distractions de la ville, ils goûtent les délices du *far niente* dans des *fazendas* élyséennes. On devine qu'ils sont entièrement brouillés avec l'étude, qui charmait jadis les fils de saint Benoît et illustra leur ordre.

Le couvent de San-Antonio est situé sur la place de la Carioca, où aboutit l'aqueduc monumental qui descend des hauteurs du Crocovado. Les religieux de ce couvent ont eu leur âge d'or : ils s'engraissèrent longtemps aux dépens de la Camarde. En vertu de je ne sais quelle loi ou quel usage, ils présidaient aux funérailles, se chargeaient d'ensevelir les morts dans les églises et les monastères. Les dépouilles des morts, exhumés à la faveur des ténèbres, tombaient ainsi dans leurs mains. Ce métier sacrilège, non avoué, mais connu de tous, était singulièrement lucratif, car les Brésiliens ont la manie de parer les morts comme des fiancés, de les couvrir de dentelles et de bijoux. Dieu sait les orgies que les morts payèrent aux religieux de San-Antonio, non moins célèbres par leur effronterie que par leur méchanceté ! Malheureusement pour eux, la fièvre jaune s'installa à Rio, en 1850, et le nombre des victimes de l'épidémie fut si considérable qu'on dut créer des cimetières *extra muros*. Cette mesure de salubrité publique coupa l'herbe sous les pieds des Antonins et les réduisit à la portion congrue.

J'ignore si les prêtres et les moines de l'Amérique méridionale lisent souvent l'Évangile ; mais, s'ils le lisent, c'est bien en pure perte. J'ai déjà signalé l'indignité que commettent ces prétendus aimés du Christ en

possédant des esclaves. Ils ont rayé de leur code le mépris des richesses en même temps que la maxime de l'égalité des hommes. On compte parmi eux des avares et des usuriers qui rendraient des points à Harpagon et à Shylock. Il y a dix ans, mourut à Rio un vieux prêtre qui légua huit millions de francs à un de ses rejetons. On ne lui supposait d'autres ressources qu'une modeste pension, car il vivait sordidement et donnait à peine de quoi manger au fruit dépenaillé de ses amours. Celui-ci s'estima dédommagé de ses souffrances par l'héritage inespéré des huit millions; mais, comme si ce n'était pas assez de ce baume métallique, il gagna, quelques jours après l'avoir recueilli, soixante mille francs à la loterie. On a bien raison de dire que les voies de la Providence sont secrètes !

Qu'on ne s'étonne pas de trouver un bâtard en cette affaire : les bâtards poussent comme des mousserons à l'ombre du froc tropical. Les cénobites brésiliens, ennemis intimes du Décalogue, violent le sixième commandement avec une prédilection marquée. Ils aiment cette pauvre chair que le Nazaréen condamnait et la réhabilitent avec une fougue d'action exemplairement saint-simoniennne. Ils ont des maîtresses et ne s'en cachent guère, des enfants et ils ne dissimulent pas toujours leur paternité. Leur audace ne s'effraye ni du blâme anodin du public, ni des rares admonestations des supérieurs dans la hiérarchie, ni des obstacles dressés sur le chemin de leurs passions bestiales. Quand le démon de la luxure les aiguillonne, ils bravent la terre et le ciel et ne reculent pas devant l'hom-

cide clandestin. Cette dernière affirmation est grave ; justifiions-la.

La Tijuka est une montagne couverte de forêts ombreuses, de caféiers, de plantations de toute sorte, et située à six kilomètres environ de Rio. Une route assez belle y conduit. La fécondité du sol, la magnificence des paysages, la salubrité de l'air, y attirent une foule de colons auxquels se joignent, le dimanche, les citadins venus pour se reposer des labeurs de la semaine et jouir de la fraîcheur des cascades. Il y a quelques années, deux jeunes filles charmantes demeuraient avec leur père dans une des plus jolies *chacras* de la Tijuka. Le père adorait ses filles et en était adoré. Un jour il disparut ; on fit des recherches et on le trouva enterré sous un bananier. La justice flaira un crime ; elle commença une enquête. Les médecins établirent d'une manière irréfragable que le malheureux avait été empoisonné. Il s'agissait de découvrir les coupables. On l'essaya d'abord inutilement, et les magistrats instructeurs allaient se décourager, lorsque certains indices les amenèrent à soupçonner les filles de la victime. Celles-ci, interrogées, protestèrent de leur innocence. On insista, et on les retourna si bien qu'elles firent des aveux complets. Voici ce qu'elles déclarèrent :

Leur existence s'écoulait douce et calme sous les caresses d'un père chéri, quand arriva à la Tijuka un religieux nommé Pedro Antonio. Le voisinage a ses franchises, surtout au Brésil, et Antonio en profita pour se glisser dans la famille. On l'accueillit en ami. Ce misérable abusa de la confiance qu'on lui té-

moignait et de l'inexpérience des deux sœurs. Il les séduisit l'une après l'autre et eut l'infamie de s'en vanter à elles-mêmes. L'influence d'un prêtre ou d'un moine sur une femme, c'est la tunique de Nessus : elle brûle jusqu'aux os, elle sature les veines de plomb fondu et l'âme de remords; mais on ne peut l'arracher. Les sœurs infortunées étaient comme des automates dans les griffes diaboliques d'Antonio, et subissaient sans oser rien dire le sort cruel que ce monstre leur avait préparé. Antonio s'affichait avec une telle impudence que le père des jeunes filles s'aperçut des relations qui existaient entre elles et le religieux. Il en conçut un chagrin violent et interdit à celui-ci l'entrée de sa maison. Antonio reçut la sentence d'ostracisme avec un sourire infernal : il avait déjà combiné son plan. Il continua de fréquenter ses maîtresses, en ayant soin de choisir ses heures, et il les menaça de la damnation éternelle... si elles n'empoisonnaient leur père. Elles refusèrent énergiquement ; elles supplièrent Antonio, avec des larmes et des sanglots, de renoncer à son abominable désir. L'inflexible Antonio contemplait d'un œil satanique leurs angoisses et les tortures de leur désespoir. Une fois, après avoir *catéchisé* les deux sœurs en des termes qui les bouleversèrent et les rendirent presque folles de terreur, il leur remit une fiole de poison en leur disant : *Si votre père ne meurt pas cette nuit, redoutez ma colère!*... Le lendemain, les deux sœurs étaient orphelines et un cadavre bleuâtre gisait sous le bananier! — Pedro Antonio, traîné sur la selfette, fut convaincu du crime épouvantable dont

on l'accusait. Le croira-t-on? il faillit échapper à la vindicte publique, malgré l'indignation universelle qu'il avait soulevée, les congrégations de Rio s'étant mises en campagne et ayant offert aux juges des sommes énormes pour le sauver. Heureusement don Pedro I^{er} gouvernait alors le Brésil. Il n'entendait pas que les moines trônassent au-dessus des lois et fussent impunément homicides. On pendit haut et court le suborneur-empoisonneur.

Voici un fait d'une autre espèce, aussi authentique et édifiant que le premier. Nous l'extrayons des annales récentes du couvent de San-Antonio, où les histoires salées abondent.

Un matin ou un soir, — nous ne savons pas au juste si c'était le soir ou le matin, — la plus vive agitation régnait dans ce couvent. Les moines étaient sens dessus dessous : les uns couraient à travers les jardins ou dans les corridors ; d'autres formaient des groupes et causaient à demi-voix ; plusieurs se chuchotaient à l'oreille ou échangeaient des regards mystérieux. Ils se réunirent enfin dans le cloître, à l'appel de la cloche. Le prieur, vieillard octogénaire, de figure et de mœurs respectables, les y rejoignit bientôt.

— Ne cesserez-vous jamais de m'affliger, leur dit-il, en souillant par votre inconduite l'habit que vous portez ? On remarque au dehors la licence de vos mœurs ; on s'en plaint et on me dénonce constamment des excès qui attirent les malédictions sur notre ordre. J'ai la certitude que vous profanez cette maison en y admettant des étrangers... sans doute pour les initier

à vos débauches. Hier encore j'ai aperçu à l'extrémité d'un couloir un frère à la tournure suspecte, qui s'enfuit à mon approche en se voilant la face de son capuchon. Quel était cet intrus? qui l'a amené ici et pourquoi? Répondez!

Le ton ferme de cette injonction n'émut en aucune sorte les religieux, qui gardèrent le silence. Quelques-uns souriaient narquoisement.

— Vous vous taisez, indignes! s'écria le prier blessé du peu d'effet qu'il produisait; eh bien, je vais faire une inspection minutieuse dans le monastère. Je fouillerai dans tous les coins et je châtierai sévèrement le coupable, s'il y a lieu.

Le prier, accompagné de trois moines, se dirigea immédiatement vers les cellules. Il en explora dix, elles étaient vides. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de rencontrer dans la onzième son inconnu de la veille, étendu sur le lit et s'obstinant à se masquer du froc, sans prononcer un mot. Il l'interpella: rien! La patience manqua au vieillard.

— Otez-vous votre capuchon, demanda-t-il à l'inconnu, ou faudra-t-il vous l'ôter de force?

Il n'y avait pas moyen de résister. L'inconnu s'exécuta: il se dressa devant le prier et lui montra son visage..... C'était un visage de femme!

Cette femme, que j'ai vue, appartenait à la race des gourgandines. La Escaldina avait fait florès dans sa jeunesse gaillarde, et elle conservait des restes d'appas suffisants pour allécher un moine, à cet âge mûr qu'aimait tant Baïf:

Le raisin que j'ai choisi
Ne soit ni verd ni moisi.

Des moines de San-Antonio qui avaient le goût de notre poète introduisirent au couvent la Escaldina déguisée en homme. Depuis trois semaines ils se partageaient ses faveurs sans rancune et sans jalousie, lorsque le prier la découvrit et la chassa. L'anecdote est assez piquante, on le voit; mais il y manque la conclusion, et je serais fâché d'en priver le lecteur... Notre fille galante laissa à tous ses amants de San-Antonio la chose dont parle Voltaire dans une épigramme commençant par ce vers :

Quand les Français en Italie, etc.

Ce n'était pas la première fois que le prier de San-Antonio, révolté des frasques de ses religieux, se trouvait obligé, malgré sa bonté, de les gourmander et de les punir. Aussi ses subordonnés le haïssaient-ils cordialement. Ils le lui firent bien voir en 1848. Une de ces émeutes qui ont leur origine dans la répulsion mutuelle et native des Brésiliens et des Portugais éclata à Rio-Janeiro. Le cri de *Fecha as portas!* (fermez les portes!), annonçant les orages populaires, vola de la *praia* Pharoux à Matacavallos, et chacun se claquemura chez soi afin d'attendre les événements. Le prier de San-Antonio était né en Portugal. Les moines, enchantés de cette particularité et du tumulte répandu dans la ville, crurent le moment bon pour se venger.

Ils se ruèrent sur le prieur comme des sauvages, l'accablèrent d'insultes, le saisirent aux cheveux, le traînèrent autour du cloître et le meurtrirent de coups. Bref, ils l'abandonnèrent évanoui sur la place.

Citons maintenant un exemple original de fourberie monacale. Deux matelots brésiliens et un portugais égorgèrent en mer le capitaine et le second d'un navire marchand. Ensuite ils noyèrent les cadavres et firent main basse sur les objets précieux de la cargaison qui avaient excité leur cupidité. Le hasard ayant permis qu'un navire de guerre les surprît en flagrant délit de pillage, ils furent traduits devant les tribunaux de Rio-Janeiro. Le crime était patent, l'arrêt forcé, et les trente mille Portugais de Rio frémirent à l'idée qu'un de leurs compatriotes subirait le dernier supplice. Leur orgueil national jura d'éviter cette humiliation, coûte que coûte, et sema l'or dans le but de séduire les juges. Ceux-ci, grâce aux circonstances hideuses de l'assassinat et à l'exaspération de tous les honnêtes gens contre les assassins, firent le miracle de rester incorruptibles. Ils condamnèrent les trois scélérats à la potence. Les Portugais imaginèrent alors de gagner le bourreau et une congrégation qui a le privilège de sauver, en étendant sur lui sa bannière, le pendu dont le corps vivant encore se détache du gibet. Ils y réussirent aisément. Le bourreau s'engagea à cravater le matelot portugais avec une corde imbibée de vitriol, laquelle se romprait, et les religieux, de leur côté, se tiendraient prêts à intervenir utilement. Les Brésiliens eurent vent de ce complot et résolurent de le

faire échouer. Ils se rendirent en masse au *largo do Mouro*, lieu ordinaire des exécutions capitales. Les deux matelots brésiliens étaient déjà dans l'éternité quand le matelot portugais monta à l'échelle. A peine fut-il pendu, que la corde cassa avec un bruit sec sous le poids du corps aussitôt couvert de la bannière protectrice.

Les Brésiliens irrités s'élançèrent tumultueusement vers le bourreau et le sommèrent d'accrocher une seconde fois le meurtrier à la barre fatale. Les Portugais aidèrent les moines à défendre les jours de l'assassin. Les exclamations et les menaces se croisaient dans l'air, et les antagonistes commençaient à se livrer un combat sanglant, lorsqu'un escadron de cavalerie arriva au galop, sabre nu, éloigna de la potence la foule agglomérée et exigea que le matelot fût rependu sur-le-champ avec une corde solide. Le bourreau dut obéir malgré les Portugais et les moines, qui hurlaient au sacrilège. Les Brésiliens, au contraire, applaudissaient à outrance.

Les moines du Pérou ne sont ni moins abrutis ni moins vicieux que les moines du Brésil, et ils ont plus de cynisme, s'il est possible. Leur avilissement ne date pas d'hier, car il a frappé l'attention des historiens qui ont écrit sur le Pérou depuis trois cents ans. Robertson, entre autres, l'a constaté, et il en explique ainsi les causes :

« La découverte de l'Amérique, dit-il, ouvrait un champ nouveau au zèle des ordres monastiques, et ils s'empressèrent, avec une ardeur étonnante, d'envoyer

des missionnaires pour le cultiver. Ce furent des moines qui entreprirent les premiers d'instruire et de convertir les Américains; de manière qu'aussitôt après la conquête de quelque province, et dès que le gouvernement ecclésiastique commença à y prendre une forme, les papes permirent aux missionnaires des quatre ordres mendiants, en considération de leurs services, d'accepter la direction des paroisses en Amérique, de remplir toutes les fonctions spirituelles, de recevoir les dîmes et les autres revenus du bénéfice, en les affranchissant de la juridiction de l'évêque du diocèse et de ses censures. En conséquence, il s'offrit à eux une nouvelle source de profits et de nouveaux objets d'ambition. Toutes les fois qu'on demande de nouveaux missionnaires, des hommes d'un esprit ardent et ambitieux, impatient du joug du cloître, ennuyés de son insipide uniformité, fatigués de la répétition importune de ses frivoles fonctions, offrent avec empressement leurs services, et courent dans le Nouveau-Monde chercher la liberté et des distinctions. Leur poursuite n'est pas sans succès : souvent les plus grands honneurs de l'Église, les plus riches emplois dans le Mexique et dans le Pérou, sont le partage des réguliers.... Des hommes inconstants, débauchés, avides, pour qui la pauvreté et la discipline d'un cloître sont insupportables, considèrent une mission en Amérique comme un moyen d'échapper à l'austérité et à l'esclavage de leur état. Ils y obtiennent bientôt quelque cure. Délivrés par leur éloignement de l'inspection des supérieurs de leur ordre, exempts par leurs privilèges de la juridic-

tion de l'évêque diocésain, à peine connaissent-ils quelque subordination. Selon le témoignage même des plus zélés catholiques, la plupart des membres du clergé régulier, dans les établissements espagnols, sont non-seulement privés des vertus qui conviennent à leur profession, mais même sans égard pour la décence extérieure, et sans ce respect pour l'opinion publique qui nous fait au moins sauver les apparences lorsque la réalité n'existe pas. Sûrs de l'impunité, quelques réguliers, au mépris de leur vœu de pauvreté, s'engagent ouvertement dans le commerce, et s'y montrent si avides, qu'ils deviennent les plus dangereux oppresseurs des Indiens, qu'il était de leur devoir de protéger. D'autres, violant avec aussi peu de retenue leur vœu de chasteté, s'abandonnent publiquement et sans pudeur à la débauche la plus effrénée. »

Ce tableau est historiquement exact; les abus qui y sont signalés décidèrent, en 1618, le prince d'Esquilache, vice-roi du Pérou, à adopter des mesures efficaces pour contenir les réguliers dans leur sphère, et à appuyer ostensiblement les tentatives du clergé séculier pour le recouvrement de ses droits. Les réguliers, selon l'habitude invariable qu'ont les gens d'Eglise d'identifier leur intérêt avec celui de la religion, dépeignirent les projets du vice-roi comme des innovations funestes au catholicisme. Leurs intrigues habiles, secondées par les jésuites, triomphèrent d'un ministère faible et d'un prince bigot, Philippe III. On toléra l'ancien usage, et la corruption dépassa toutes les limites. « Ferdinand VI, effrayé de ses progrès, rendit,

en 1757, un édit par lequel il était défendu aux réguliers, sous quelque dénomination que ce fût, de prendre la direction d'une paroisse avec charge d'âmes, en déclarant qu'à l'avenir, à mesure que les possesseurs actuels cesseraient de vivre, on ne pourrait présenter aux bénéfices vacants que des prêtres séculiers soumis à la juridiction de leur diocésain. »

Les bonnes mœurs ne tirèrent aucun avantage de cet édit : d'abord, parce que les séculiers du Pérou ne valaient guère mieux que les réguliers; ensuite, parce que ceux-ci continuèrent à jouir d'une liberté sans contrôle.

Lima est pavée de moines. Il y a des franciscains, des bénédictins, des dominicains, des augustins, des chartreux, des frères de la Merci, des pères de la Bonne-Mort, relégués dans la populace et contents d'y grouiller, pourvu qu'ils satisfassent leurs goûts abjects. On les trouve partout, dans les rues, dans les cafés, dans les tavernes, dans les tripots, chez les prostituées, le cigare à la bouche ou le verre à la main. Que de fois on les voit tituber en frôlant les murs, ou dessiner des arabesques, ivres comme des Kalmouks ! Hasardez-vous dans cette auberge infecte, regardez-les assis à cette table où ils trinquent à l'amitié; écoutez leur conversation : elle roule ordinairement sur la qualité des vivres et de la boisson qu'ils absorbent, sur les attraits d'une femme qui a jeté son bonnet pardessus les moulins, sur les fredaines de la veille ou sur celles qu'on médite; elle est hérissée de jurons grossiers et de paroles obscènes.

Les moines de Lima ne cherchent pas à abuser l'opi-

nion sur leur compte. Ils semblent fiers de leur turpitude, l'étalent aux yeux de tout le monde et sans cesse. Ils courent en plein jour les aventures galantes, s'établissent comme chez eux dans les *chinganas* et les boutiques des fruitières indiennes, qu'ils affectionnent, et ils se donnent rarement la peine d'aller derrière le rideau pour caresser la taille ou le menton de ces brunes Vénus. Souvent ils se placent à l'affût sur les marches des églises, agacent les passantes et content sornettes à des beautés-omnibus. On est si accoutumé à cela, que nul ne s'en offense, excepté les étrangers récemment débarqués.

Il existe dans la rue San-Francisco, vis-à-vis du monastère de ce nom, un vaste local, une sorte de caserne, renfermant une population à part. Là, dans des chambres mal meublées, puantes et grasses comme des chenils, végète une macédoine de femmes et d'enfants qu'on croirait issus de nos gitanos, si leur épiderme ne revêtait mille nuances du blanc au noir. Ces femmes sont les complices attirées, ces enfants sont la progéniture des moines les plus rangés. Ceux-ci les visitent à toute heure et les subventionnent suivant leurs moyens, c'est-à-dire maigrement, l'expulsion des Espagnols ayant ruiné ou du moins appauvri les couvents de Lima. La *casa de las monjas* (maison des nonnes), comme le peuple la désigne ironiquement, est une véritable Gomorrhe : les *protecteurs* des locataires qui l'habitent se trompent volontiers de chambre, n'ayant pas la faiblesse bourgeoise d'être jaloux les uns des autres.

On aurait tort de supposer que nous nous amusons à dénigrer les moines de Lima. Qu'on les observe un jour de fête solennelle, soit dans les églises, soit aux processions, et l'on se formera une idée de leur dévergondage. Toute messe, toute cérémonie un peu longue, les ennuit. Les *frailes* qui n'y ont pas un rôle actif sortent du temple et vont fumer dans le cloître voisin, sous le porche ou sur le trottoir, en s'entretenant de bagatelles pimentées d'ignobles jurons et de *lazzi* graveleux. C'est bien autre chose aux processions, où ils s'alignent armés de croix, de bannières et de flambeaux. Ne respectant ni leur habit, ni les images saintes promenées en triomphe, ni la religion, ni la pudeur vulgaire, ils ferment le cœur et l'oreille aux chants sacrés qui montent vers le ciel, ils sourient aux femmes qui papillonnent sur le passage du cortège, leur lancent des regards lascifs et des mots à double sens ou franchement lubriques. D'ordinaire, la procession se termine à la lueur des cierges, après le soleil couché. C'est le moment de la grande saturnale. Deux rangs de moines attendent sous le porche de l'église la foule qui se précipite en cohue. Là ils se livrent à des jeux imités des faunes et des satyres mythologiques. Ils amorcent les chrétiennes complaisantes, blanches, noires ou cuivrées, leur tâtent les bras, le cou, le sein, etc. Le spectateur, je ne dirai pas religieux, mais seulement délicat, n'a qu'à détourner les yeux ou à vomir de dégoût.

Il faut qu'on le sache, d'ailleurs : les moines, insoucieux du scandale, sont les premiers à révéler leurs

abominations les plus secrètes. Les couvents de Lima abritent des rivalités et des ambitions fougueuses qui s'attaquent annuellement avec une rage implacable. Bien avant l'élection du prier, la Discorde agite son flambeau sur les cloîtres, où les cabales s'organisent, où les intrigues se déchainent. Chaque candidat sème le vin, l'argent ou les promesses, afin d'augmenter le nombre de ses partisans et de diminuer celui de ses adversaires. Ses lèvres impies murmurent une invocation dérisoire à l'Esprit-Saint, chargé d'éclairer les *frailles*, tandis que sa main trace des pamphlets dont rougiraient Nonotte, Garasse et Patouillet. Des articles généralement anonymes, parfois signés, œuvre des concurrents ou de leurs amis, noircissent les journaux de Lima et forment des accusations terribles contre les prieurs en herbe... ou en espérance. Ces religieux sans vergogne, au lieu de laver leur linge sale en famille, mettent le public dans la confidence de leurs haines inexorables et de leur ignominie. Ils se clouent au pilori; ils divulguent les noms de leurs Phrynés et le chiffre de leurs bâtards; ils se reprochent des vols, des faux et toute la série des crimes ou des délits pour lesquels la société a ouvert les bagnes; ils se vautrent dans la boue et s'y déchirent entre eux comme des vautours affamés se disputant une charogne.

La guerre odieuse que les candidats se déclarent dans les journaux maculés de leur prose ordurière se dénoue dans les églises, où se fait l'élection des prieurs. J'ai assisté, en 1852, à l'élection du prier des augustins, et je ne vis jamais pareil sabbat. Les moines,

groupés autour de l'urne du scrutin, debout sur les bancs, ou juchés sur les stalles, discutaient avec feu les mérites des divers candidats et tâchaient d'influencer l'électeur qui s'avancait pour donner son vote. La chute du bulletin dans l'urne était accompagnée de cris, de provocations et d'applaudissements qui ébranlaient les voûtes de la nef. Tant que dura le dépouillement, les augustins gesticulaient, vociféraient, se trémoussaient comme des diables sous leur robe noire, et des flots de sueur inondaient leur visage empourpré. Le silence se rétablit un instant, et on proclama le nom du glorieux vainqueur. Les amis de l'élu trépignèrent de joie, s'embrassèrent avec transport, et l'église retentit de leurs bravos..., tandis que les vaincus se retiraient l'oreille basse, muets, consternés,

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

Tous ceux qui ont vu de près la dégradation des moines de l'Amérique méridionale se demandent à quoi ils servent. Lâches déserteurs de l'autel qu'ils avaient mission de défendre, contempteurs de la morale, modèles vivants des sept péchés capitaux, rebut de l'humanité, ils ne font aucun bien à la religion et lui causent un dommage énorme. Les couvents du Brésil, du Pérou, etc., sont à la fois des asiles d'ignorance et des sentines de corruption ; ils sont les fléaux du catholicisme et des pays qui ont le malheur de les tolérer. Si le pape ne veut pas les réformer, les gouvernements les aboliront. Les gouvernements auront ainsi exercé un droit et rempli un devoir.

UNE EXCURSION

DANS LA PROVINCE D'ESMERALDAS

(ÉQUATEUR)

—

I

LES BOURGEOIS DE LA TOLA.

Le printemps éternel qui règne à Lima n'empêche pas certaines maladies fort dangereuses d'y sévir et d'attaquer, avec une prédilection médiocrement flatteuse pour eux, les étrangers qui ne sont pas acclimatés. J'étais à peine dans la *ville des Rois* (*ciudad de los Reyes*), comme on la nommait jadis, que j'avais à lutter contre une dysenterie dont la violence croissante me mena à deux doigts de la tombe. Les médecins diplômés et les charlatans à qui je confiai mon pauvre

corps le torturaient avec un égal succès, sous prétexte de le soigner, lorsqu'un brave négociant de Guyaquil me dit :

— Si vous voulez m'écouter, vous laisserez là les empiriques et les Sangrados; ils vous ruineront sans vous soulager. Croyez-en mon expérience : j'ai déjà eu trois dyssenteries qui ont valu à ces messieurs des sommes énormes, et qui m'auraient bel et bien enterré s'il n'y avait eu qu'eux pour s'y opposer.

— Je dois donc renoncer à l'espoir, m'écriai-je alarmé, et attendre, enveloppé dans mon manteau, que la mort vienne me saisir ?

— *Caramba!* comme vous y allez! répliqua-t-il. Je me garderai d'autant plus de vous donner ce triste conseil, que je sais un remède infallible... le seul qu'il y ait dans votre cas, songez-y.

— Et ce remède ?

— C'est tout simplement de changer d'air. Embarquez-vous sur le premier navire qui mettra à la voile, sans demander où il va, et, au bout de quelques jours, la brise de l'Océan vous aura rendu la santé, ou je n'y connais rien.

Quelque bon que pût être cet avis, j'hésitais à l'adopter, quand une heureuse circonstance mit fin à mon hésitation. Je m'étais beaucoup lié avec un jeune Français qui, après avoir tenté la fortune à la Havane, au Mexique, aux États-Unis et dans la Nouvelle-Grenade, avait en dernier lieu obtenu une concession de terrains dans la république de l'Équateur, où il cultivait le tabac et le cacao. Le docteur L... se trouvait

depuis quelque temps à Lima pour ses affaires. Il était assez content de son sort, et, chose rare, il n'avait rien perdu de sa loyauté native dans les phases si diverses d'une existence aventureuse.

L... se disposait à quitter le Pérou et à regagner ses pénates adoptifs. Il avait, dans ce but, frété une goëlette au Callao et l'avait chargée de marchandises sur la vente desquelles il espérait réaliser des bénéfices considérables. Lui aussi pensait qu'un petit voyage sur mer me ferait du bien, et, entrant un matin dans ma chambre d'un air résolu :

— Je pars demain, dit-il, et il faut absolument que vous me suiviez.

— Mais...

— Oh! je n'accepte aucune excuse. Il est inutile de se faire illusion : vous dépérissez visiblement, et il est clair que, si vous vous obstinez à rester ici, on pourrait bientôt lire votre épitaphe dans un coin du *panteon* (cimetière). Or c'est ce que je ne souffrirai pas.

— Vous exagérez la gravité de ma situation, répliquai-je; d'ailleurs, j'ai des intérêts...

— Je n'exagère pas, mon cher, et votre intérêt, c'est de vivre. Ainsi, pas de discussion oiseuse. Nous levons l'ancre à l'aube, et je compte que vous serez prêt. Au reste, vous êtes libre d'envisager comme un sacrifice le voyage que nous allons faire ensemble, et qui est pour moi une bonne fortune. Le pays où je vous conduis n'a rien d'enchanteur, au moins du côté des habitants : ce sont des sauvages passablement nus et sales, excepté les jours de fête. On s'habitue à eux ou on s'en

console à la vue des magnificences que déploie une nature sans fard. Si attaché que vous soyez au brouhaha de la civilisation, le spectacle des forêts vierges et les mœurs d'une race ignorante, mais dédaigneuse des entraves sociales et libre comme l'oiseau, vous distrairont une ou deux semaines.

L... n'eut pas trop de peine à me séduire. Il avait excité ma curiosité, et je crois que je n'aurais pas eu besoin d'être malade pour l'accompagner.

Le lendemain j'étais à bord de la *Mercedes*, qui cinglait vers le nord. Après douze jours d'une traversée salubre, nous abordions au port désert de la Canigua, situé dans la province d'Esmeraldas, l'une des sept de l'Équateur. Disons en passant que le nom d'*Esmeraldas* (émeraude) est arbitraire, comme la plupart de ceux qu'appliquaient aux régions conquises les soldats de fer qui, au seizième siècle, donnèrent un monde à l'Espagne. De mémoire d'homme on n'a vu une émeraude dans la contrée qui emprunte son nom à cette pierre précieuse. En revanche, il y a une foule de minéraux et de végétaux qui seront la fortune du pays dès que des bras intelligents et laborieux iront les exploiter. Un jour viendra où l'émigration européenne, attirée maintenant par l'Australie et la Californie, cherchera dans l'Amérique du Sud le bien-être que l'ancien continent, encombré, lui refuse, et elle ne sera pas trompée dans ses espérances. Là elle trouvera les régions les plus fertiles du globe, arrosées par des fleuves majestueux, et des richesses de toutes sortes que foulent avec insouciance des tribus errantes et clair-semées.

La province d'Esmeraldas est la digne rivale de ces provinces intérieures du Brésil et du Pérou où les règnes minéral, animal et végétal luttent d'opulence. Je pus m'en faire une idée à la Canigua même, ramassis de huttes habitées par des Indiens vivant de la pêche, et d'où l'on découvre un merveilleux paysage. La Canigua est assise au pied de la cordillère de Pichincha, rameau des Andes qui aboutit à l'Océan, et dont le pic principal domine l'horizon lointain. On sait qu'il a laissé son nom à l'une des trois batailles célèbres qui consacrèrent définitivement l'indépendance de l'Amérique espagnole (Pichincha, Junin et Ayacucho). Sur notre droite et sur notre gauche le rivage était couvert d'immenses forêts vierges, où croissaient en désordre et avec une fougue incomparable d'énormes mangliers, l'araï, le *majagua*, dont l'écorce sert à faire des cordages, le *chachayo* qui se conserve et se durcit dans l'eau, le *seybo* chargé d'un moelleux duvet, et une multitude d'arbres connus ou inconnus des naturalistes. Des lianes monstrueuses ou délicées, courant de l'un à l'autre et s'enchevêtrant à l'infini, offraient une image exacte du chaos. Des milliers de plantes parasites, accrochées aux troncs moussus et aux branches capricieusement tordues, les diapraient de fleurs éclatantes, autour desquelles voltigeaient amoureux-ment le léger oiseau-mouche et le *tangara* au brillant plumage. L... me dit que ces forêts abritaient sous leur dôme impénétrable aux rayons du soleil des légions de reptiles et d'animaux féroces. J'en doutai d'autant

moins que, de temps à autre, des rugissements effroyables écorchaient nos oreilles.

La province d'Esmeraldas s'étend entre le Pacifique, à l'ouest; la rivière Mira, qui la sépare au nord de la Nouvelle-Grenade; la Mouisne, touchant à la province de Manavi, et la Lita, qui limite la province d'Ibarra. Elle est vaste comme plusieurs de nos départements et contient environ dix mille habitants, répartis dans les cinq paroisses de *San-Mateo*, *Atacames*, *Rio*, *la Tola* et *Conception*. Ces paroisses, divisées en districts, tirent leur nom de cinq bourgs misérables où réside une espèce de gouverneur, représentant l'autorité centrale. C'est là que vit aussi la première classe de la population, dite des Castellanos, parce qu'elle se sert de la langue espagnole, et composée des blancs, des nègres, des mulâtres et des *zambós* (croisés de noir et d'Indien). Les Castellanos sont civilisés, si on les compare aux naturels du pays, qui forment la seconde classe; mais, en y regardant de près, on voit que, s'ils ont les vices de la civilisation, ils n'en ont nullement les correctifs nécessaires. Ils imitent le plus possible les gouverneurs, qui se vengent de la modicité de leur salaire et de l'ennui de leur exil en exerçant sur les Indiens un despotisme absolu, toujours lucratif et souvent cruel, que facilite l'insouciance du gouvernement de Quito. La plupart d'entre eux sont des hommes tarés qui, ayant eu des démêlés avec la justice, sont venus, loin de tout contrôle, suivre une vie de corruption cynique et de rapines. Non-seulement ils imposent aux Indiens, qui n'ont rien gagné à la proclamation de

l'indépendance, de rudes travaux, mais ils les volent d'une manière scandaleuse, soit en leur achetant, soit en leur vendant des denrées après les avoir enivrés et mis dans l'impossibilité de défendre leurs intérêts. L'Indien résiste difficilement à l'attrait des boissons spiritueuses, et l'ivrognerie, à laquelle il s'abandonne volontiers, dévore les rares germes de moralisation qu'un clergé, d'ailleurs ignare, fainéant et débauché, sème sur un sol ingrat.

Le contact des Castellanos n'a laissé à la tribu aborigène des Esmeraldas aucune de ces vertus naïves ordinairement enracinées chez les sauvages: Dépourvus de toute notion religieuse, aussi indifférents aux superstitions de leurs ancêtres qu'aux enseignements de la doctrine chrétienne, les Esmeraldas, dès qu'ils ont payé un tribut forcé aux industriels qui les exploitent, ne songent qu'à savourer les jouissances de la paresse et les délices de la liberté. Ils errent dans les bois et sur le bord des ruisseaux, chassant ou pêchant dans le seul but de satisfaire les besoins immédiats. Défiants à l'excès, insensibles aux maux d'autrui, ignoblement licencieux, ils cultivent avec une passion immodérée les femmes et les liqueurs fermentées. Les liens du mariage n'ont rien de sacré pour eux; à l'occasion même, les Esmeraldas ne reculent pas devant l'inceste. — Il n'est pas rare, quand ils ont bu outre mesure, de les voir se quereller, se battre et s'assassiner.

Il y a beaucoup de différence entre les Esmeraldas et les Cayapas, autre tribu aborigène qui occupe un

district de la paroisse de la Tola. Les Cayapas sont plus sauvages, il est vrai; mais ils ont des traditions respectées et moins de vices, grâce à la répugnance qu'ils eurent toujours à se mêler aux Castellanos, dont ils redoutent le voisinage.

Nous séjournâmes vingt-quatre heures à la Canigua. L... y troqua des étoffes et de la quincaillerie contre les produits d'une industrie grossière, et il m'annonça que nous allions partir pour la Tola.

— Mon habitation, me dit-il, est à deux lieues de ce bourg, centre de mes affaires. C'est à des marchands de la Tola que je vends le tabac et le cacao que je récolte. En général, ils sont abrutis et peu amusants; cependant il y en a trois ou quatre d'acceptables, et vous ne serez pas fâché de connaître le docteur Paredes, mon meilleur ami. C'est un honnête médecin espagnol, assez instruit, qui s'est échoué je ne sais comment dans cette caverne de loups. Il nous recevra bien, et nous aurons la chance, arrivant un dimanche, de rencontrer chez lui un échantillon de la *société bourgeoise* de la Tola, si ces mots ne sont pas trop ambitieux.

— Très-bien, répliquai-je.

La Tola ne renferme qu'une trentaine de maisons passables, sans étage, en adobes, badigeonnées à agacer les nerfs et ornées du *patio* sacramental. Autour de ces maisons sont éparpillées deux ou trois cents cahutes aux toits et aux cloisons de bambous. Notre entrée chez le docteur Paredes fut triomphale. Le brave docteur, homme court et gros, à la physio-

nomie ouverte, embrassa L... à l'étouffer et lui adressa mille félicitations sur son heureux retour. J'ignore si mon visage trahissait de l'étonnement à la vue de ces manifestations d'amitié; toujours est-il que le docteur, après m'avoir serré la main, se hâta de les expliquer.

— *Si señor*, s'écria-t-il avec l'accent de l'enthousiasme en frappant sur l'épaule de L..., voilà le seul homme que j'estime et que j'aime dans cet enfer; car c'est le seul qui ait du cœur et de la franchise. Ici plus que dans tout autre *pueblo* de l'Amérique, on a l'air d'accueillir l'Européen avec joie, mais on le déteste cordialement.

— Oh! les hypocrites! observai-je.

— C'est à la lettre, *amigo*, reprit le docteur qui s'échauffait, c'est à la lettre. Nous vivons au milieu d'une race méchante et jalouse que la moindre supériorité offense et qui invente mille ruses pour se dédommager de l'affection menteuse et du respect qu'elle nous témoigne. Demandez à L... combien de pièges on nous a tendus et de combien de trahisons nous avons été victimes, sous les yeux d'indignes et stupides magistrats qui s'en réjouissent. Le pis est que nous sommes forcés de sourire à ces vipères et de frayer avec elles comme si nous les aimions. Leur orgueil ne nous pardonnerait pas de les dédaigner.

Le docteur continua sur le même ton et dégorgea sa bile jusqu'à la dernière goutte. Ensuite il nous dit :

— L'heure de la sieste est passée, et celle du dîner

n'est pas encore venue ; je vais demander des cigares et de la limonade : nous causerons plus à notre aise.

Un noir haut de six pieds arriva bientôt avec des rafraîchissements et un brasero. Le docteur et L..., assis sur des chaises de junc, entamèrent en fumant une conversation qui n'avait aucun intérêt pour moi, tandis que, couché dans un hamac, je savourais une excellente cigarette de tabac indigène, aussi bon ou peu s'en faut que le meilleur havane.

Au moment de dîner, un nouveau convive, aux cheveux crépus et au teint basané, mais d'une tenue convenable, entra dans la chambre. Le docteur vola à sa rencontre et me le présenta. L... le connaissait et me le vanta comme une des perles du fumier de la Tola. Le *señor* Pedro se montra d'une politesse extrême, quoique gauche ; son visage exprimait la bonté sous une laideur remarquable. Il m'instruisit des affaires politiques de l'Équateur, m'accabla de questions sur la France et sur les Français, objets de son engouement, et, quand on se mit à table, nous étions comme de vieux camarades.

Le dîner se composa d'un *puchero*, de bananes écrasées et cuites à l'eau, d'un quartier de mouton, de riz accommodé au piment et de fruits ; tout cela arrosé de *chicha*, espèce de bière faite avec du maïs, à laquelle le généreux amphitryon ajouta en notre honneur une bouteille de vin de Bordeaux. Je fus sur le point de m'agenouiller devant ce produit national, si universellement estimé qu'il se glisse jusque dans les oasis des déserts.

Le soleil disparaissait à l'horizon, et nous étions en train d'absorber à petites gorgées une tasse de café délicieux, lorsque survinrent des marchands de la Tola, remorquant leurs femmes et leurs filles. Celles-ci, vêtues d'une simple robe en étoffe de couleur, avaient la tête nue, les cheveux tressés, une fleur rouge derrière l'oreille et un cigare allumé à la bouche. Leurs doigts étaient chargés de bagues, leur cou de chapelets de corail ou de perles fausses, et leur pied mignon traînait des *chinelas* de cuir verni, achetées à Guayaquil ou à Panama. Leur figure, couleur de biscuit, ne manquait pas de charme; leur démarche indolente révélait des habitudes oisives et une indifférence générale qui ne devait céder qu'à l'attrait des plaisirs sensuels.

Pendant qu'avait lieu l'échange des compliments obligés, j'interrogeai L..... sur les personnages que j'avais sous les yeux.

— Ce sont, me dit-il, des notabilités du cru qui viennent passer la soirée ici.

— Et comment passe-t-on les soirées à la Tola?

— On cause, on fume des cigares, on ingurgite de la chicha et de l'eau-de-vie, on bâille et on exécute au son de la guitare des danses qui se ressemblent toutes. Je dois vous avertir que les conversations sont d'une niaiserie désespérante; cet horrible village est brouillé avec l'esprit. Quant aux danses, la seule chose qui pourrait vous amuser, elles sont d'une liberté qui va jusqu'à la licence; encore même n'est-ce pas assez dire.

— Qu'à cela ne tienne : j'ai assisté aux exercices chorégraphiques de la Grande-Chaumière.

— Que parlez-vous de la Grande-Chaumière? Les Vestris du boulevard Montparnasse sont des anges à côté de ceux de la Tola.

— Soit, encore : j'en serai quitte pour me voiler la face aux passages scabreux.

— Oui, mais j'y songe : si l'on danse, vous serez infailliblement *engagé*.

— Bel embarras! Je dirai que je ne danse pas.

— On n'admettra pas d'excuse ; la politesse vulgaire exige que vous acceptiez. Votre refus serait une injure, un *desaire*, comme ils appellent cela.

Cette conclusion m'effraya. Je réfléchissais au moyen d'éviter le danger annoncé, lorsqu'une dame de la compagnie, pressée de montrer son talent, éleva la voix, et, s'adressant au convive du docteur :

— Je brûle de danser un *costillar*, lui dit-elle ; allons, *señor don Pedro*, je vous choisis pour mon cavalier. Un de ces messieurs prendra la *vihuela*, n'est-ce pas?

— Vous me faites honneur, *señorita mia*, répliqua don Pedro, la bouche en cœur ; je suis à vos ordres.

Et il s'élança vers elle.

Le *costillar* est, avec le *chigualo*, la danse ordinaire de la société relativement distinguée de la province d'Esmeraldas. C'est une pantomime à deux, comme la *zamacueca* péruvienne et la plupart des danses de l'Amérique espagnole ; les bras, les yeux, la ceinture, etc., y jouent leur rôle aussi bien que les jambes. Le danseur

représente un amoureux cherchant à séduire sa danseuse par la grâce de ses mouvements et la chaleur de ses déclarations poétiques, souvent improvisées. La danseuse feint d'abord d'être insensible, tout en déployant les amorces d'une coquetterie passionnée. Son partenaire s'anime à la poursuivre, la supplie de se rendre d'une voix tremblante, et l'attire comme le serpent attire l'oiseau. Elle revient haletante et jette des regards languoureux sur le danseur, qui la couve de l'œil, veut l'embrasser et imite avec elle les soupirs et les spasmes de l'amour. L'assemblée, pour exciter les acteurs de cette scène anacréontique, chante des couplets grivois et bat des mains en crescendo.

Don Pedro et l'inconnue s'acquittèrent consciencieusement de leur tâche. Le complaisant docteur jouait de la guitare, et les assistants beuglaient comme des sourds. De mon côté, je mêlais aux refrains des sons inarticulés, et je battais des mains comme un véritable Romain du lustre.

— Qu'en pensez-vous ? me demanda L.....

— Je pense, répondis-je, que le beau sexe de la Tola n'est pas bégueule, et qu'avant de hasarder ici ma femme ou ma sœur je désirerais la garantie de quelques gardes municipaux.

— Que diriez-vous donc, si vous voyiez danser la *china*, la *caramba*, la *quayava* ou la *canoa* ? Ce sont des danses analogues au costillar, mais infiniment plus débraillées, et qui font le bonheur de la populace. Les nègres, les mulâtres et les zambos les dansent presque nus ; au dénoûment, ils écument et se livrent à des

contorsions hideuses. Les spectateurs, ivres ou à demi, sont aussi frénétiques que les danseurs; ils rugissent au bruit d'un orchestre composé d'un tambour, d'une *marimba* ou flûte rudimentaire, et d'un *alfandogue*, tuyau de canne renfermant des grains de maïs agités en cadence. On croirait un carnaval de démons.

— Ce doit être un vilain spectacle.

— Ah! ce n'est pas beau.

— La famille est sans doute bien maltraitée à la Tola?

— Naturellement. Sauf exception, les femmes et les jeunes filles, à partir de dix ans, se vendent pour le moindre hochet: un collier, un bracelet, une boucle d'oreille. Les pères et les maris sont si peu jaloux de l'honneur, qu'on a inventé une manière assez originale de faire l'amour. Elle consiste à se glisser la nuit, à quatre pattes, dans le lit de sa maîtresse dormant à côté de ses parents, qui ont soin de ne rien entendre. Cette méthode, dite du *gateo*, est due, assure-t-on, à l'imagination des noirs; mais elle s'est répandue dans toutes les classes, et certains blancs eux-mêmes trouvent qu'il y a du ragoût.

L'entrée de deux jeunes gens en paletot de coutil nous interrompit. L'un d'eux se dirigea vers une Toliennne assez affriolante, et pria le docteur d'accompagner un chigualo, frère jumeau du costillar. Notre hôte accéda volontiers à sa requête, et la galerie exécuta de-rechef un charivari à rompre les oreilles les moins délicates. J'étais contrarié de ne pas entendre les couplets que les danseurs chantaient pour se mettre en

verve. C'était de la poésie *ad hoc*, frisant l'obscène; on en jugera par cet échantillon, que le docteur eut la bonté de me réciter :

LE DANSEUR.

« La fleur aime le soleil, le palmier aime le vent du soir, le lion aime sa femelle; pourquoi l'homme n'aimerait-il pas la femme ? »

LA DANSEUSE.

« La fleur et le palmier sont fidèles, mais l'homme est changeant comme les flots de la mer. C'est pourtant une séduisante chose, et qui trouble nos sens, que la vue d'un beau garçon animé par le chigualo. »

LE DANSEUR.

« Chasse la défiance, brune enfant; laisse-moi embrasser ta taille flexible comme la liane, et caresser d'une main tremblante ton sein rond comme le fruit du goyavier. »

LA DANSEUSE.

« Je le voudrais, si tu devais t'arrêter là. Mais bientôt, je le crains, tes lèvres audacieuses chercheraient les miennes et leur communiqueraient le poison de la volupté. Et alors... »

LE DANSEUR.

« Alors la flamme de tes yeux vifs comme des étoiles s'éteindrait dans une langueur délicieuse, ta bouche murmurerait de douces paroles d'amour, et je te verrais tomber pâmée sur mon cœur. »

LA DANSEUSE.

« Oh! tais-toi, tais-toi, car je sens déjà.... »

La suite du dialogue peignait les évolutions désordonnées de deux amants en rut.

D'autres amateurs étalèrent successivement leurs grâces. J'avais gagné un enrouement atroce pour constater ma satisfaction; mais je me félicitais d'avoir échappé au glaive de Damoclès, quand une dame ou demoiselle, qui depuis un instant fixait sur moi son regard tenace, s'avança, et, après m'avoir salué :

— J'espère, *señor Francés*, dit-elle, que vous m'accorderez la faveur de danser un *costillar* avec moi. Si le docteur Paredes est fatigué, votre ami L.... ne refusera pas, j'en suis sûre, de tenir la guitare.

Je demeurai abasourdi, j'enviai le sort des baleines au fond de l'Océan. Elle est donc venue, cette heure terrible! Que faire? Je tâchai de composer ma physionomie, et, donnant à ma voix l'intonation du regret :

— Je serais extrêmement flatté, répondis-je à la dame, d'être votre partenaire. Malheureusement je relève d'une maladie grave, et j'ai à peine la force de me tenir sur mes jambes. Recevez l'expression.....

— Oh! interrompit-elle, gardez vos prétextes; je ne recevrai que votre main pour me conduire au milieu de la salle : vous ferez votre partie. C'est mon droit de l'exiger, et j'en use.

— Songez au ridicule dont je me couvrirais, dis-je d'un air piteux. J'ignore absolument vos danses et ne sais pas un mot des chants dont vous les accompagnez.

— C'est la moindre des choses; le *costillar* est très-

facile, comme vous avez pu vous en assurer. Vous n'aurez qu'à imiter mes mouvements.

— Mais c'est une plaisanterie ! m'écriai-je presque fâché. Dispensez-moi...

Mon interlocutrice se mordit la lèvre. Prenant un visage sérieux et légèrement ironique :

— Ah ! sans doute vous me jugez indigne de figurer avec vous, dit-elle. Je sais que nous sommes des sauvages auprès de vos belles Parisiennes ; cependant...

Je me hâtai de l'interrompre et de protester contre le sens qu'elle attribuait à mon refus, mêlant à mes protestations des galanteries qu'elle accueillait mal. L..... et le docteur intervinrent : je fus condamné sans pitié à accomplir les vœux de l'obstinée *señora*.

— Que cela ne vous effraye pas, me dit le docteur. Si les usages de ce pays vous font un devoir de montrer de la bonne volonté, vous n'êtes nullement obligé de danser selon les règles. Tâchez d'aller en mesure, ce qui n'est pas la mer à boire, et ensuite gambadez tout à votre aise. On n'en demande pas davantage.

Je quittai mon siège, bon gré malgré, aussi blême et frissonnant qu'un malheureux traîné au supplice. Les cordes de la guitare commencèrent à frémir sous les doigts de L..... qui, voyant mon embarras, riait à se tordre. Les autres membres de l'assistance retenaient leur haleine. La dame débuta par un trémoussement auquel je répondis par un entrechat antédiluvien. Bientôt, excité par ses gestes et sa voix, je m'abandonnai à toutes les fantaisies de l'inspiration. Ma danseuse me remercia d'un sourire, et les spectateurs

crièrent bravo ! A la fin, la chambre retentit d'un immense hurrah ; j'avais obtenu un succès complet.

Le bal était clos, et nul n'osa entrer en lice après moi, de peur de subir une comparaison humiliante. Les spectateurs crurent aimable de me témoigner individuellement leur admiration, et je dus essayer une bordée d'éloges emphatiques, que j'écoutai avec une modestie dont mes étranges apologistes ne revenaient pas. La modestie est si rare en Amérique !

Sur l'ordre du docteur, qui, ce soir-là, faisait grandement les choses, on apporta du *mate*, du rhum, des oranges et des tranches d'ananas. Le hasard me plaça à côté d'une jeune fille que je n'avais pas encore remarquée. Ses yeux noirs et intelligents lançaient des flammes ; le ton doré de sa peau n'excluait pas une certaine morbidesse, et, quand le sourire entr'ouvrait ses lèvres rouges comme la fleur du grenadier, on s'exasiait devant une double rangée de dents blanches comme le lait. Ses traits étaient réguliers, expressifs ; ses mains, d'une petitesse fabuleuse ; son sein de marbre, largement développé. Ma séduisante voisine ignorait ces hypocrisies félines, décorées du nom de convenances, qui constituent l'éducation des femmes dans les vieilles sociétés, et qui leur servent à la fois de masque et de bouclier. Ses paroles étaient naïves comme son maintien.

— Avouez, *señor Francés*, dit-elle en m'offrant une orange, que vous sécheriez d'ennui s'il vous fallait vivre parmi nous ?

Les créoles de l'Amérique espagnole ont toujours

l'air de dédaigner leur pays..... afin qu'on le vante. Aussi répondis-je :

— Vous vous trompez, *señorita*, et vous ne rendez pas à votre pays la justice qu'il mérite. La nature est admirable ici, et il suffit de vous regarder pour être convaincu que les femmes la valent bien.

— Oh ! j'étais sûre que vous débiteriez par une galanterie, fit-elle en dodelinant la tête de la façon la plus gracieuse : c'est l'habitude des Français...., du moins on le dit. Mais on ajoute qu'il y a loin de votre cœur à vos lèvres ; pardonnez-moi ma franchise.

— On nous calomnie souvent, repris-je, ou on exagère nos défauts. Sommes-nous d'un autre bois que les Anglais ou les Allemands, et pensez-vous que nous ne sachions pas comme eux estimer la beauté et nous y attacher ?

— Chaque peuple a son caractère, et la légèreté serait le vôtre. On assure que vous êtes incapables d'un sentiment durable, et que la tristesse vous gagne si le lendemain n'a pas une sensation, un plaisir différent de celui de la veille.

— Mais vous n'en croyez rien ?

— Que sais-je ? Je ne suis jamais sortie de cette province abandonnée, et je n'ai pas vu trois Français dans ma vie.

— Vous les jugeriez mieux si vous les connaissiez. Leur inconstance prétendue est le résultat de leur sensibilité, de leur facilité à se plier aux idées et aux mœurs étrangères. Un Anglais, où qu'il aille, reste Anglais, suit les habitudes anglaises, n'aime que les per-

sonnes et les choses anglaises. Le Français, lui, s'incline devant tout ce qui a du mérite ou de la grâce; ainsi je suis heureux de prendre part à vos amusements, et sincère en déclarant que je vous trouve adorable.

Il me sembla que la jeune fille ne détestait pas les compliments. Elle me jeta un coup d'œil langoureux, me fit boire dans son verre et me présenta une seconde orange, ce qui me fournit l'occasion de toucher sa jolie main. La jeune fille reprit :

— Vous me diriez cela jusqu'à l'année prochaine, que j'en douterais encore.

— Et vous auriez tort. Qui donc contemplerait, sans être ému, cette magnifique chevelure, ces yeux si brillants et si doux, ce front si pur et cette main divine?

Je ne sais où m'aurait entraîné mon ardeur, si je ne m'étais moi-même jugé banal. Je coupai court au dialogue, et, me levant sous un prétexte quelconque, je me rapprochai de L.....

— Ah çà, me demanda-t-il, que racontiez-vous à votre voisine? J'ai saisi au passage des regards significatifs.

— Oh! mon Dieu, je l'entretenais de vulgarités, répliquai-je.

— D'où venait donc l'animation de sa physionomie?

— Quelle animation? Je puis vous affirmer que je me suis borné à deux ou trois formules de politesse stéréotypée.

— Me cacheriez-vous votre jeu?

— Pas le moins du monde.

— A votre insu ou non, vous avez produit de l'effet.

— Cela ne m'importe guère.

— Nous demeurons à la Tola jusqu'à jeudi, et c'est assez pour que vous n'ayez rien à désirer de cette enfant.

— Vous me donneriez de la vanité si j'étais ici pour roucouler ; mais je ne m'intéresse qu'aux sauvages que vous m'avez promis.

— Eh bien, nous les verrons avant la fin de la semaine.

Il était minuit quand on se sépara. Je rentrai dans la chambre qu'on m'avait destinée, et je m'endormis du sommeil des justes.

Les jours suivants s'écoulèrent dans une oisiveté monotone et assommante. Tandis que L... et le docteur vaquaient à leurs affaires, je restais à la maison, où je serais mort d'ennui si je n'avais eu la ressource de la cigarette et de la sieste.

II

LES CAYAPAS.

Le jeudi venu, nous prîmes congé de l'excellent Paredes, et nous nous dirigeâmes vers l'habitation de mon ami L..., juchés sur des mules, le buste décoré du *poncho* inévitable. Le chemin était couvert de cailloux et de poussière où nos bêtes enfonçaient jusqu'au

jarret. A droite et à gauche s'étendaient des champs de yucas, de tabac et de cacao, au milieu desquels croissaient librement le bananier, le palmier, le cocotier, le tamarinier, etc. Comme les bras manquent, les terres cultivées occupent autour de la bourgade un faible rayon, et l'on côtoie bientôt des bois semés de clairières où s'élèvent çà et là les huttes des Indiens Esmeraldas. Le soleil montait toujours, et la chaleur devenait incommode, lorsque nous vîmes, à un kilomètre, se dégager d'un massif d'arbres l'habitation cherchée. Soudain une jeune Indienne, vêtue d'un jupon rouge, d'une chemise qui laissait la moitié de son sein à découvert, la tête cachée sous un large chapeau de paille, franchit le seuil et courut à notre rencontre. En l'apercevant, L... mit pied à terre, et le voilà dans les bras de l'Indienne, dont le costume était des plus piquants.

— *Adios, mi señor! mi amo!* Bonjour, mon seigneur! mon maître! criait-elle en serrant L... contre sa poitrine; vous êtes enfin revenu! Oh! vous avez été longtemps!

Et elle l'embrassait avec effusion. L..., s'abandonnait à ses caresses et les lui rendait libéralement.

— Oui, c'est moi, *querida*, disait-il en la regardant avec amour. Ah! je me suis mortellement ennuyé à Lima, et il me tardait de te revoir.

— Pas plus qu'à moi, dit l'Indienne en jetant au cou de L... son bras rond et finement modelé. Je tombais malade si votre absence s'était prolongée; je craignais que malheur ne vous fût arrivé.

— Pauvre *niña*! j'ai bien pensé à toi là-bas. Aussi je t'apporte de jolis cadeaux.

— Quoi donc? fit-elle vivement intriguée.

— D'abord un collier, ensuite des boucles d'or, une bague superbe et une robe comme n'en ont pas les dames de la Tola.

— Oh! que vous êtes bon et que je suis heureuse! exclama Carmen.

Et les caresses recommencèrent. La présence de L... absorbait tellement Carmen, qu'elle ne songeait guère à moi, et je soupçonnais L..., tout entier à la scène que je contemplais avec un silence discret, de m'avoir oublié. Son oubli fut de courte durée. L... m'amena la jeune fille et me présenta à elle comme un compatriote, un ami.

— Soyez le bienvenu, *señor*, me dit Carmen de sa voix la plus douce.

Là-dessus elle me fit une révérence; puis, se tournant du côté de L... :

— Je babille, dit-elle, au lieu de rentrer à la *casa* et de préparer le déjeuner : vous vous reposerez en l'attendant.

Et elle nous quitta, légère comme un oiseau.

Nous entrâmes dans la maison, composée de cinq pièces étroites, mais fort propres, et d'une cour ou *azotea*.

— Savez-vous, dis-je à L... en secouant la poussière de mes habits, que j'ai de graves reproches à vous adresser? Vous ne m'aviez jamais parlé de Car-

men, qui est, ma foi, charmante et paraît vous aimer tendrement.

— C'est un détail.

— Si c'est un détail, c'est un détail fort agréable, et je regrette les larmes que j'ai versées sur les misères de votre existence. J'avais la bonhomie de vous croire entouré de brutes mal peignées, voué au célibat éternel. Je conçois maintenant que vous portiez avec résignation le fardeau de la solitude ; on se résignerait à moins.

— L'isolement absolu serait intolérable dans ce désert. Les jours et les nuits me semblaient des siècles avant de recueillir Carmen, qui est la fille de mon domestique de confiance. Elle est bonne et pas laide, comme vous voyez. Je l'ai un peu dégrossie, et, grâce à elle, je mange à la française. Carmen ferait une cuisinière passable, même ailleurs qu'ici, et cela n'est pas à dédaigner. Elle est en outre docile et convenablement amoureuse, ce qui ne gâte rien.

— Confessez, dis-je, que vous ne changeriez pas cette fleur des bois pour celle de la romance, quoique vous soyez musicien et botaniste.

L... rit de la plaisanterie et me conduisit dans la salle à manger. Nous déjeunâmes d'une omelette aux bananes et d'un poulet sauté qui me donnèrent une haute idée des talents culinaires de l'Indienne. Ensuite L... me montra avec orgueil ses plantations de tabac et de cacao. Il vantait beaucoup son cacao et le disait égal ou supérieur à celui de Caracas. Carmen était fière de nous accompagner ; elle fut enchantée des louanges

que nous lui décernâmes à propos du jardin potager dont elle avait la direction.

Le soir, je témoignai à mon ami le désir d'entreprendre le plus tôt possible notre excursion chez les Cayapas.

— Les Cayapas sont mes voisins, dit-il. La rivière de ce nom coule à une lieue d'ici. Le quartier général de la tribu, ou, si vous l'aimez mieux, la trentaine d'ajoupas qu'habite l'état-major, est à cinq lieues. Nous irons en chassant, et, si nous avons la chance d'être bien reçus, nous y dînerons. Par exemple, ne vous attendez pas à un dîner de Véfour : des bananes cuites à l'eau, sans sel, des camotes bouillies, *idem*, et du gibier... si nous en tuons, voilà le menu.

— Il faudra s'en contenter; à la guerre comme à la guerre! Mais pourquoi dites-vous : *si nous avons la chance d'être bien reçus?*

— Ah! c'est que les Cayapas sont lunatiques. Malgré leur haine violente des étrangers, il y a des jours où ils leur offrent l'hospitalité. D'autres fois ils ne leur accordent pas un salut et ressentent à leur aspect une invincible terreur. Cela dépend du songe de la nuit, des prédictions de leurs sorciers, — car ils ont des sorciers, — des résultats de la pêche, etc.

— S'ils allaient être de mauvaise humeur? objectai-je.

— Deux circonstances m'autorisent à espérer un bon accueil : d'abord, je ne leur ai jamais nui; en second lieu, j'en ai soigné plusieurs comme médecin, — il y a six mois encore, j'ai réussi à guérir l'un des chefs,

atteint d'une maladie sérieuse, avec du gingembre dissous dans l'alcool; — de plus, je parle leur idiome comme un enfant de la tribu, et c'est là une utile recommandation.

— Ils ne parlent pas espagnol? demandai-je à L...

— Beaucoup le comprennent, ou en savent quelques mots; mais ils méprisent cette langue comme venant d'hommes méchants, et n'en usent que dans les cas forcés.

— Il y a donc des cas forcés?

— Sans doute. Le gouvernement équatorien, fidèle à la tradition des anciens dominateurs de ce pays, ne se borne pas à retirer des Cayapas un tribut en nature. Désirant les fondre avec les Castellanos, il leur envoie des missionnaires et des curés dont ils se passeraient bien, les oblige à se faire baptiser et à se marier à l'église. Les préliminaires du mariage sont très-drôles. Sept ou huit jours avant la cérémonie religieuse, les fiancés, escortés de leurs parrains et marraines chargés de vivres, se rendent chez le gouverneur, qui met une chambre à leur disposition. Là, durant huit nuits entières, les fiancés reçoivent, de cinq en cinq minutes, de la bouche des parrains et marraines, des exhortations à la vertu... appuyées de six à dix coups de fouet. Cette espèce de noviciat terminé, le prêtre bénit les époux, qui regagnent leur district.

— Les Cayapas connaissent-ils la polygamie?

— Non-seulement ils en ont horreur, mais ils sont fidèles en général et font bon ménage. Y a-t-il mésintelligence, l'époux mécontent va se plaindre à son par-

rain; celui-ci mande l'accusé et lui distribue vingt-cinq coups de fouet. Les récidivistes sont appelés devant le gouverneur, qui les réprimande sévèrement.... à grand renfort de schlague.

— Et les maris, sont-ils jaloux?

— Non, parce que l'adultère est aussi rare chez les Cayapas que l'ivrognerie. Les Cayapas, élevés dans la haine des mœurs étrangères, ont le bon sens de se marier entre eux. Ils doivent leur moralité à cette règle invariable. La femme ou la jeune fille qui s'oublierait avec un blanc, un noir, un métis, ou même un Indien Esmeralda, serait rigoureusement châtiée.

— Où diable la vertu va-t-elle se nicher? m'écriai-je.

— Ne vous en étonnez pas, ajouta L...; les Cayapas ont un instinct sûr et des souvenirs. Ils se transmettent, de père en fils, le récit des excès qu'ils eurent à subir des conquérants espagnols et de leurs successeurs. Amoureux des anciennes coutumes et de la liberté, ils ne veulent pas d'une ombre de civilisation qui leur déroberait ces biens précieux. J'estime qu'ils ne raisonnent pas mal pour des sauvages, et je les en félicite. Leur défiance des étrangers est extrême. Souvent, en ma qualité de naturaliste, je leur ai demandé des indications sur certains gisements aurifères qu'ils connaissent, ou sur les propriétés de certains végétaux dont ils se servent journellement. Eh bien, j'ai obtenu peu de chose : il suffit que je sois blanc pour qu'ils voient en moi un ennemi disposé à abuser de leurs secrets, malgré la bonté que je leur témoigne, et qui

leur arrache de loin en loin des manifestations de gratitude.

Le lendemain matin, dès six heures, nous cheminions, le fusil à l'épaule, vers la tribu sauvage. Nous atteignîmes bientôt la rivière Cayapas, assez large en cet endroit. Une variété infinie d'arbres et d'arbustes couvraient les rives d'une ombre épaisse et baignaient leurs racines dans le courant.

— Nous voilà dans le district de nos amis, dit L... en s'arrêtant. Si le hasard eût voulu que nous rencontrassions un Indien, nous aurions voyagé dans sa pirogue; c'eût été moins fatigant que de traverser les broussailles.

— Les Cayapas savent donc naviguer?

— Ils ne font guère que cela, et ils le font à merveille. Ils seraient diablement embarrassés pour fabriquer une dentelle ou une tasse de porcelaine; mais, en revanche, ils sont d'une habileté hors ligne pour creuser dans un tronc de chachayo un canot qui rase l'eau comme une hirondelle.

— N'ont-ils pas d'autre industrie?

— Ils tressent des nattes nommées *damajaguas* avec une liane particulière, fine et solide. Les habitants de la côte qui n'ont pas les moyens de posséder un hamac couchent sur des *damajaguas*. Les Cayapas les échan- gent contre des tissus grossiers, des couteaux, des verroteries, etc.; ils vendent aussi des bananes et un peu de cacao aux marchands de la Tola. C'est là tout leur commerce.

Nous suivions en causant un petit sentier tracé le

long de la rivière, au milieu d'une végétation luxuriante, aspirant la brise aromatisée par la chirimoya et la vanille abritées sous le vaste *palma-chonta*, bois dur comme le fer, d'où les sauvages extraient leurs lances et leurs flèches. Au-dessus de nous, des myriades d'oiseaux voletaient en gazouillant, et des bandes de singes en liesse se livraient à une gymnastique effrénée. De temps en temps, les branches se croisant à un mètre du sol nous obligeaient à nous courber sous leur voûte. Un singe facétieux profita d'un de ces moments pour ravir à L..... son chapeau de Jipijapa et l'emporter sur un manguiier en ricanant. Cette espièglerie me réjouit fort; mais L....., qui tenait à sa coiffure, se mit dans une colère épouvantable. Il lança au voleur une kyrielle d'épithètes outrageantes, et, en forme de conclusion, lui tira un coup de fusil. L'agile animal évita le plomb meurtrier; mais le bruit de la détonation l'effraya tellement qu'il lâcha le chapeau et disparut en bondissant derrière le feuillage. Le chapeau resta accroché à un rameau assez élevé, et mon ami dut braver les dangers d'une ascension difficile. Il la tenta avec succès et reconquit son couvre-chef, non sans s'écorcher les doigts.

Il était cramoyé de fureur et suait à grosses gouttes.

— Maudit sapajou ! s'écria-t-il, si jamais je te repince, ton compte sera bon !

— Je ne vous croyais pas si féroce, lui dis-je en riant aux éclats; massacrer un innocent animal parce qu'il a des besoins civilisés ! Buveur de sang !

— Vous en plaisantez à votre aise, mais je vous

déclare que je lui casserai les reins à la première occasion. Un chapeau tout neuf et qui m'a coûté vingt piastres !

— Si vous étiez plus calme, vous seriez flatté du procédé de monsieur le singe : c'était un hommage à votre bon goût.

Je n'avais pas fini de parler, que je me sentis décoiffé à mon tour. L.... et moi changions de rôle.

— Nous sommes donc dans la forêt de Bondy ! exclamai-je.

Et, sans perdre une seconde, je visai le larron, qui devait être un frère ou un cousin de celui qui m'avait tant amusé aux dépens de L.... Ma seule attitude ayant amené une restitution immédiate, je ne lâchai pas la détente et me bornai à nouer les cordons de mon chapeau sous le menton.

En continuant notre pérégrination, j'aperçus à travers les arbres une femme nue. Je la montrai à L.....

— Tiens ! dit-il, c'est une Cayapa qui vient de prendre son bain. Avançons.

— Ne craignez-vous pas, lui demandai-je, qu'elle s'enfuit à notre approche ?

— Oh ! non ; seulement n'ayons pas l'air méchant.

Les Cayapas, comme la plupart des sauvages, ont le sens de l'ouïe très-développé. Notre baigneuse, debout sur la rive, tordait ses longs cheveux noirs afin d'en exprimer l'eau, qui tombait en gouttes étincelantes sur ses épaules et sur ses hanches. Elle nous entendit venir et se retourna avec une sorte d'esfroï. Puis elle s'accroupit silencieusement, croisa ses bras

sur son sein, et se mit à regarder l'eau, attendant sans doute que nous nous fussions éloignés pour achever sa toilette. L..... l'interpella en son langage.

— N'aie pas peur, lui dit-il d'une voix mielleuse; nous sommes des amis du voisinage et nous cherchons un Indien qui veuille nous louer sa pirogue. Y en a-t-il quelqu'un par ici ?

La jeune fille, car c'en était une, jeta sur nous un coup d'œil oblique et ne répondit rien.

— Voilà une demoiselle qui n'est guère polie, observai-je à L.....

— C'est dans l'ordre, mon cher, répliqua-t-il. Les sauvages ont l'habitude d'étudier leur monde avant de lâcher une syllabe, craignant de se compromettre.

Il insista donc, et la physionomie de la Cayapa se dérida. Elle nous désigna de la main trois cases, situées à une courte distance, où l'on nous prêterait peut-être une *canoa*.

L..... la remercia avec tant d'effusion qu'elle parut touchée, et, hasardant un sourire :

— Au reste, c'est là que demeure ma famille, dit-elle; si vous avez la patience de m'attendre, je vous y conduirai.

C'était plus que nous n'eussions osé espérer. Mon compagnon se fonda en remerciements, et nous attendîmes.

La jeune fille se redressa avec une ingénuité charmante, comme si elle eût été seule, mit un peignoir d'indienne sans manches qui s'arrêtait aux genoux, un collier de graines rouges, un bracelet de verroterie, et

nous fit signe de la suivre. En l'examinant avec attention, je l'avais trouvée belle, malgré sa couleur de pain d'épice. D'une taille au-dessous de la moyenne, ses membres étaient bien proportionnés ; elle avait des bras, des jambes et une poitrine à rendre jalouse l'Eve de Milton.

— Est-ce que toutes les femmes de la tribu sont aussi riches de formes que celle-là ? demandai-je à L.....

— Elles sont communément bien à cet âge, et notre guide peut servir de type. Il est dommage que la beauté de leur corps se fane comme les roses.

— A quoi cela tient-il ?

— D'abord au climat, et ensuite à des usages particuliers. Nous sommes loin de l'Europe, où les femmes, réhabilitées par le christianisme, vivent comblées d'égards et de soins délicats. Aux yeux du Cayapa, la femme est une créature inférieure, un moule à reproduction, une esclave. Le Cayapa, qui place le bonheur suprême dans l'oisiveté, chasse ou pêche quand cela l'amuse ; mais à sa femme les rudes travaux ; elle cultive les racines alimentaires et les fruits, coupe le bois pour la cuisine, charrie l'eau, etc. Bref, elle est condamnée au baigne à perpétuité. Aussi les femmes s'usent-elles vite dans le mariage : à trente ans, elles sont vieilles ; à quarante, on dirait des sorcières du Walpurgis.

Nous nous glissâmes, à la suite de la jeune Indienne, dans l'une des cases qu'elle nous avait indiquées. La description en est facile. Imaginez quatre arbres équar-

ris à demi, hauts de sept à huit pieds, fichés dans le sol et liés par des poutrelles transversales, un toit et des cloisons de bambous; voilà pour l'extérieur. A l'intérieur, formé d'une seule pièce, on aperçoit la damajagua, où dorment pêle-mêle les membres de la famille; dans un coin la provision de bananes et une large pierre sur laquelle on les broie pour faire le *masato*; çà et là, des calebasses où l'on conserve les boissons, et des vases en terre cuite. Les aristocrates, les Sardanapales de la tribu, joignent à ces objets une table boiteuse.

Au moment où nous entrâmes, cinq Indiens assis comme nos tailleurs fumaient gravement leur *cachimba*; une vieille femme s'occupait de la cuisine. Elle ne se dérangea pas, mais les hommes se levèrent. C'étaient le père, la mère et les frères de notre baigneuse, qui nous annonça en deux mots et laissa le dé de la conversation à L.... Celui-ci amadoua les Cayapas, qui nous offrirent du tabac, du *quieble* ou marmelade de bananes, et d'une liqueur fermentée tirée du même fruit. N'entendant rien aux discours de L....., auxquels on répondait par monosyllabes, j'étudiai le costume des sauvages. Leurs cheveux noirs et lisses tombaient sur leurs épaules; leur visage cuivré était sillonné de tatouages de rocou moulu, qu'on mêle avec de l'huile de coco ou de la graisse de singe; ils avaient une chemise bariolée finissant au nombril, et plus bas un maro de toile ou d'écorce. Sur leur estomac se croisaient deux chapelets de petits fruits noirs et odorants cueillis sur une espèce de poivrier nommé *ouchma*,

fruits utilement employés contre les maux de dents. Trois des Cayapas avaient la tête nue ; leurs camarades se pavanaient sous une couronne de plumes résumant toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

J'étais assez content de ma promenade, mais j'avais une faim dévorante.

— Je suis au mieux avec ces artistes-là, me dit L. . . . après s'être entretenu une demi-heure avec les pittoresques Indiens ; ils sont plus gentils que je ne le présumais. Leur demanderai-je une *canoa* ?

— J'aimerais autant, répondis-je, que nous sougeassions à déjeuner : j'ai le ventre sur les talons.

— Soit ; la marmite bout sur le feu, et j'espère qu'on nous accordera une place à la gamelle.

— Peuh ! la cuisine de céans ne me tente nullement. Le cordon-bleu est plus sale que Maritorne, et je craindrais de toucher à son œuvre. Il y a des bananes, du maïs et des *sandias* (pastèques) ; avec cela on ne meurt pas d'inanition.

— Vous êtes modeste comme un cénobite. Heureusement il me vient une idée : allons tuer deux ou trois perroquets. Nous les fricasserons avec des ignames et de l'huile de coco ; en y ajoutant des oranges et une chirimoya, nous aurons un festin de roi.

— Ainsi soit-il.

Nous sortîmes immédiatement afin de livrer une guerre sanglante aux perroquets. Ces oiseaux étaient si nombreux, sur la lisière même de la forêt, que notre provision fut faite en un clin d'œil. Les Cayapas nous

ayant fourni du bois et de la vaisselle, nous apprêtâmes un déjeuner exquis, vu la circonstance.

L..... demanda ensuite aux Cayapas si l'un d'eux ne nous conduirait pas sur sa *canoa* au chef-lieu de la tribu. Ils nous assurèrent que toutes leurs *canoas* étaient à la pêche. Disaient-ils vrai, ou mentaient-ils? Je l'ignore; mais il nous fallut poursuivre la route comme des conscrits. Nous rencontrâmes sur le bord de la rivière un Indien assis à côté de sa pirogue et en train d'achever une petite rame en forme de fer de lance. Sa case était à deux pas, entourée, suivant la règle, de yucas, de bananiers, d'une dizaine d'orangers et de quelques pieds de *bixa orellana*, que les Indiens emploient à la fois comme épices et pour se teindre le corps.

L..... l'interpella en ces termes :

— Tu as une jolie *canoa*, l'ami; je suis sûr qu'il n'y en a pas d'aussi légère dans le district.

Le rusé sauvage se douta que cette flatterie déguisait une arrière-pensée. Il ne leva pas les yeux et garda le silence.

— Tu parais contrarié, ajouta L..... T'aurait-on fait quelque chose?

— Que t'importe? gronda le sauvage.

— C'est que, si on t'avait causé un dommage, je tâcherais de le réparer.

— Merci! murmura-t-il d'un air farouche.

Et il continuait de polir sa rame, à l'aide d'une vieille lame de couteau.

— Dis-moi, reprit L....., nous voudrions aller là-bas. Nous y mèneras-tu sur ta *canoa*?

— Non!

— Et pourquoi?

— Parce que cela ne me plaît pas. Je suis libre!

Et, en prononçant ces mots, il regarda son interlocuteur avec une fierté écrasante.

— Mais, répliqua celui-ci, nous te payerons.

Le Cayapa sourit et haussa les épaules de pitié.

— Tu en doutes peut-être? ajouta L..... Nous te payerons d'avance, si tu l'exiges.

Et il tira de sa poche un réal qu'il fit briller au soleil. Nouveau sourire et nouveau haussement d'épaules.

— Je ne viendrai jamais à bout de cet ours; me dit L.....

— Et pourquoi, s'écria enfin le Cayapa, ne sais-tu pas *voguer* seul?

— Je te donnerai deux réaux, trois réaux, riposta L..... en exhibant la monnaie.

— Je me moque de ton argent : j'ai de quoi vivre.

Et l'Indien montra du doigt son misérable champ.

— Que vous en semble? me demanda L..... impatienté.

— Il me semble que notre voisin de campagne, roux comme un goujon frit, a besoin de prendre des leçons de civilité, et que nous sommes heureux d'avoir des jambes.

— Voilà leur caractère, en général : orgueilleux comme des Césars et se moquant de tout, pourvu qu'ils aient un fruit ou une racine à mettre sous la dent.

L.... revint à la charge et essaya inutilement de vaincre l'obstination du Cayapa. Celui-ci ne daignait plus l'écouter.

— Il y aurait un moyen infailible de décider ce butor, me dit L....; ce serait de lui donner une volée de coups de poing.... ou la bastonnade.

— Adopté! m'écriai-je avec un enthousiasme belliqueux.

Et je retroussai mes manches en décochant au sauvage des regards fulgurants.

— Calmez-vous, reprit mon ami. Si l'*ultima ratio* indiquée serait efficace et douce à notre cœur, elle manquerait de prudence. Les Cayapas sont vindicatifs et nous courrions risque, en tannant la peau à celui-ci, de ne pas rentrer sains et saufs au logis. Il vaut mieux se résigner et filer tranquillement.

Les réflexions de L.... glacèrent mon ardeur. Nous nous remîmes en marche. La forêt versait une ombre si fraîche, les fleurs exhalaient des parfums si enivrants, les chansons des oiseaux étaient si joyeuses, le bleu du ciel si tendre et si pur, que nous atteignîmes sans fatigue le chef-lieu de la tribu. De la première case que nous découvrîmes s'échappait une rumeur confuse, entremêlée de cris aigus. Je ne savais que penser, et j'interrogeai L.... d'un œil inquiet; j'eus même envie de rétrograder. L.... éclata de rire.

— Auriez-vous peur d'être égorgé? me dit-il. Nous n'avons nulle raison de nous effrayer, Dieu merci. Il y a probablement une *minga* dans cette case, et nous pouvons entrer sans crainte.

— Une *minga*? qu'est-ce que cela?

— A certains jours, les Cayapas s'assemblent chez l'un d'eux, pour tresser des nattes ou fabriquer des instruments de pêche. Ces réunions sont animées par des contes fantastiques et des concerts vocaux assaisonnés de libations fréquentes. On les appelle des *mingas*. Les assistants y perdent en partie leur défiance naturelle, se livrent à la gaieté et voient tout en rose. Le hasard nous favorise à souhait.

Notre apparition inattendue parmi les Indiens les étonna, et ferma la bouche aux virtuoses intimidés. Mais quelques phrases de L..... suffirent à chasser la mauvaise humeur qu'ils avaient d'abord manifestée. Ils étaient là une quinzaine, hommes et femmes, installés sur le sol nu et vêtus comme ceux que nous avons décrits tout à l'heure. Seulement, aux grâces variées du collier des femmes étaient jointes des pièces d'argent. C'est le *nec plus ultra* du luxe pour le beau sexe de la tribu. Nous nous assîmes solennellement au milieu de nos hôtes, qui, déjà excités par la boisson, ne songeaient guère à travailler, et nous dûmes mouiller nos lèvres au vase immense qui contenait le masato. Un Cayapa eut la gracieuseté de m'offrir sa pipe. Je tombai dans une molle rêverie, en contemplant les nuages blancs qui s'envolaient de sa gueule ardente, tandis que L..... causait avec trois membres de la société. Il s'informa de ce qui s'était passé au village depuis sa dernière visite, et aussi d'un jeune Indien, Couraï, dont il avait remarqué la vive intelligence. Couraï était mort la veille au soir. L....., tenant à flatter les Indiens, pa-

rut très-affligé; je crois même qu'il versa une larme authentique de condoléance. Puis, s'adressant à moi :

— Nous avons du bonheur, me dit-il; un Cayapa du village est mort hier, et on l'ensevelit au coucher du soleil. On doit être au *velorio*; prenons congé de ces messieurs et courons voir. C'est une cérémonie funèbre assez curieuse.

Nous nous dirigeâmes vers la demeure du défunt, et L.... m'expliqua en chemin le sens du mot *velorio*.— Sitôt qu'un Cayapa a expiré, on le dépouille de son unique vêtement, on le charge d'amulettes, et on allume autour de la damajagua où il est étendu plusieurs branches d'un arbre résineux. Durant une nuit et un jour, ses parents et ses amis accroupis en cercle agitent des rameaux verts, afin d'empêcher l'Esprit malin de l'enlever. De cinq en cinq minutes, ils chantent en chœur, d'une voix gutturale et plaintive, une phrase de la vie du mort; ils célèbrent ses qualités. Ils combattent la lassitude et la douleur en faisant des saignées nombreuses et abondantes à une calbasse renfermant du masato ou de l'eau-de-vie. Le *velorio* terminé, on enterre le cadavre et avec lui un vase de chicha, des grains de maïs rôtis et une douzaine de bananes. La chicha, le maïs et les bananes sont destinés à le nourrir au jour de la résurrection.

Le *velorio* auquel nous assistâmes s'exécutait suivant le programme. Il y avait autour du malheureux Courai sept hommes et quatre femmes, dont la beauté me frappa. L'une d'elles, à peine nubile, ne se bornant pas à agiter son rameau sur le cadavre, l'arrosait de ses

larmes, s'arrachait les cheveux, et se meurtrissait le visage de sa main libre; elle était en proie à un violent désespoir. On nous dit que c'était la fiancée de Couraï. J'étais si ému, que je m'enfuis aux premières psalmodies des Cayapas. L....., plus aguerri, les écouta avec attention et me les traduisit ainsi :

« Il est mort le brave jeune homme au nez gracieux et à la bouche souriante. Le Grand Esprit l'emportera, malgré l'Esprit malin, dans son palais couvert d'or, pavoisé de plumes éclatantes.

« Ses cheveux étaient lisses comme l'aile du tangara et noirs comme la nuit, ses sourcils avaient la forme d'un arc, son pied était plus léger que celui de la vigogne.

« Il nageait comme un poisson dans les rivières voisines; ses yeux étincelants apercevaient à l'horizon lointain le gibier attendu et l'ennemi redouté.

« Toutes les jeunes filles de la tribu aimaient le brave *ougnà* que nous pleurons et se faisaient belles pour lui plaire, dans l'espoir de dormir un jour sur sa damajagua. Les femmes mariées le donnaient en exemple à leurs petits enfants. »

.....

La lumière du soleil commençait à pâlir. Nous regagnâmes au pas gymnastique l'habitation d'où nous étions partis le matin. Carmen nous attendait avec un bon souper, auquel nous fîmes honneur....

SOUVENIRS DE LA PLATA¹

LE HÉROS DU DÉSERT. — LES INDIENS BRAVOS. — CRUZ.

Je rencontraï un jour à la Paz un Béarnais dont la vie offre plus d'incidents romanesques que n'en saurait créer l'inépuisable auteur de *Monte-Cristo*. Je l'avais connu adolescent dans une petite ville du département du Gers, où son père, chargé de réparer l'orgue de l'église, l'avait amené. Arthur était âgé de trente-cinq ans

¹ Les souvenirs renfermés dans ce chapitre ne nous sont pas personnels, mais ils ont été écrits sous la dictée d'un voyageur qui détestait le mensonge et se bornait à raconter ce qu'il avait fait ou vu. De plus, un colonel argentin, qui eut le malheur de vivre dans l'intimité de Rosas et d'inscrire son nom sur les registres secrets de la *Mas-horca*, en a soigneusement contrôlé la première partie. Ils compléteront bien ce volume, croyons-nous, car ils jettent une vive lumière sur un pays et sur une époque aussi intéressants que peu connus.

environ quand je le retrouvai par hasard en Bolivie. Tout jeune encore, il était allé en Amérique, sur le désir d'un de ses oncles, ex-officier de l'Empire, qui, exilé par la Restauration, se mit au service de la Confédération argentine, où son courage lui valut bientôt le grade de général. Il s'agissait de recueillir un héritage de plusieurs millions, et Arthur se lança sur l'Océan avec l'enthousiasme de Jason voguant à la conquête de la Toison d'or. Arrivé à Buenos-Ayres, il s'informa de son oncle, de sa position et de sa résidence. On lui apprit que le général était mort naguère, laissant deux chevaux pour toute fortune. Cette nouvelle foudroya Arthur. Il maudit son oncle, il refusa une larme aux cendres de celui qui, disait-il, avait fait miroiter à ses yeux une riche succession pour l'attirer loin de la France et l'exposer aux angoisses de la misère. Mais il ne tarda pas à réhabiliter dans son estime le vieillard innocent. Le général avait possédé, en effet, des biens considérables. . . . dont les autorités indigènes s'étaient emparées sans scrupule. Arthur les réclama d'abord officieusement, puis, las de s'adresser à la conscience des voleurs, songea à porter sa cause devant les tribunaux. On se moqua de lui et on le menaça de le bannir ou de le faire pourrir dans un cachot, s'il ne se taisait. L'exploité dut se résigner et demander sa subsistance au travail.

Arthur avait le génie des arts mécaniques. Il était dans les meilleures conditions pour *réussir*, si une chose essentielle ne lui eût manqué, la persévérance. Arthur dédaignait souverainement cette qualité bour-

geoise. Grand, bien fait, vigoureux, bouillant de jeunesse, avide d'émotions et nullement inquiet de l'avenir, il vivait au jour le jour, gai comme un pinson, cherchant le plaisir, opposant aux coups du sort un calme inatérable et ne redoutant qu'un ennemi sous le ciel, l'ennui. L'ennui, il est vrai, n'avait aucune prise sur ce caractère insouciant et léger. Quoiqu'il n'eût jamais lu Fourier, Arthur exerçait la papillonne avec un zèle digne d'éloges. Il eût craint d'enchaîner sa liberté à un vil métal en thésaurisant, et *il changeait fréquemment de garnison*, comme il disait, persuadé que tous les trésors du globe ne valent pas une aventure ou un paysage nouveau. C'est ainsi qu'il parcourut successivement la République argentine, l'Uruguay, le Paraguay, la Bolivie, le Pérou, la Colombie, le Chili, le Mexique et la Californie. Il lui arriva souvent de se mêler aux agitations de ces contrées bouleversées depuis si longtemps par des guerres civiles où le premier venu peut tenir un rôle. Bien qu'inoffensif, ces agitations plaisaient à son ardeur chevaleresque, et il en retirait l'avantage d'observer de près les hommes et les choses. Cela ne fut pas inutile au développement de son intelligence. A force de voir, Arthur s'habitua à juger sainement. Il amassa un fonds inépuisable de détails sur les mœurs, de portraits dessinés d'après nature, d'anecdotes extrêmement curieuses. Comme il avait de l'esprit, d'ailleurs, sa conversation était à la fois instructive et piquante. Témoin, en 1840 et 1842, des tristes événements de Buenos-Ayres, il en parlait souvent et rappelait des infamies que l'histoire recuei-

lera, pour vouer à l'exécration de la postérité l'homme étrange connu sous le nom de Rosas. Écoutons-le.

LE HÉROS DU DÉSERT.

« On s'abuse tellement en Europe sur le compte de Rosas, disait Arthur, qu'on a la manie de le comparer au docteur Francia. Il y a un abîme entre ces deux hommes. Francia, que j'ai connu à l'Assomption, dans sa robuste vieillesse, eut le malheur d'être ombrageux et cruel; mais ce fut là son unique point de ressemblance avec Rosas. Rosas est un *gaucho* ignare, rusé, vindicatif, ambitieux, aimant le sang pour le sang, et qui ramène tout à lui-même; il sacrifierait l'univers entier à l'assouvissement de ses passions ou au triomphe de son orgueil. Le dictateur du Paraguay, au contraire, était instruit, laborieux, économe des deniers publics, sincèrement dévoué à son pays et jaloux de sa prospérité. Fermement convaincu de cette idée que ses sujets étaient incapables de se gouverner, il exerçait sur eux une tyrannie inflexible, non en haine de la liberté, mais dans le but de préparer la liberté future. On n'excuse pas des folies sanguinaires avec des intentions, mais encore faut-il reconnaître que Francia eut de bonnes intentions et des vertus. Les Paraguays tremblaient sous son joug, mais ils profitaient de ses réformes et rendaient hommage à une in-

tégrité qui ne se démentit pas un seul instant durant le cours d'une longue carrière.

« Si Francia eut dans sa jeunesse, comme beaucoup d'autres, la passion du jeu et des femmes, il sut la comprimer en atteignant la puissance, et, d'ailleurs, il l'avait toujours subordonnée à l'exercice du devoir. Simple avocat à l'Assomption, au retour de Cordova, où il avait terminé ses études, il refusa constamment son ministère aux causes injustes et lucratives, tandis qu'il n'hésitait jamais à défendre le faible contre le fort, le pauvre contre le riche. Le Congrès, en le nommant dictateur, lui assigna un traitement annuel de neuf mille piastres (quarante-cinq mille francs). Francia n'en accepta que trois mille. Il se retira dans l'ancien hôtel des gouverneurs espagnols, y vécut sans éclat, s'imposa la loi de ne recevoir aucun présent et s'occupa activement d'améliorer la situation matérielle et morale de ses sujets, qui croupissaient dans la barbarie. Il enseigna et prescrivit aux colons le mode de culture à adopter, il ordonna de défricher de vastes étendues de terrain, etc. D'abondantes récoltes répandirent le bien-être dans toutes les classes, de nombreux troupeaux couvrirent des champs autrefois déserts, et on n'eut plus besoin d'acheter à Corrientes les toiles de coton qui servent à confectionner les vêtements des Indiens. Francia donna une grande impulsion à l'industrie nationale, encore grossière. Non content d'établir une multitude de métiers, il prodigua l'argent et les menaces afin d'obtenir des ouvriers la perfection qu'il désirait. Il ouvrit dans tous les villages des écoles pu-

bliques, où les habitants étaient tenus d'apprendre à lire, à écrire et à compter; à l'Assomption, un lycée militaire et une maison d'éducation pour les jeunes filles pauvres. Il abolit la mendicité, punit sévèrement l'oisiveté, chassa les moines, qui affichaient cyniquement une immoralité crapuleuse et sans frein. Le dictateur du Paraguay avait été élève des moines franciscains dans son enfance, ce qui ne l'empêchait pas de dire que *les prêtres et la religion font croire au diable bien plus qu'à Dieu.*

« Du reste, Francia, inexorable aux grands et à ceux qui entravaient la marche de son gouvernement absolu, tolérait chez les autres une certaine liberté de culte, d'actions et de langage. Il était doux et familier avec les gens de son intérieur. Son barbier avait toute sa confiance; il le consulta souvent, ainsi que sa servante, sur les mesures les plus graves de l'administration. Le despotisme de Francia décimant les familles aristocratiques semait dans les cœurs une haine sourde et légitime. Il n'en a pas moins organisé un pays où rien n'existait, civilisé une population aux trois quarts sauvage. Sous la rigoureuse et infatigable surveillance du dictateur, les fonctionnaires du Paraguay étaient probes bon gré malgré; les crimes et les délits aussi rares dans les villes que dans les campagnes. Les routes étaient si sûres, qu'on y circulait chargé d'or et de bijoux, sans crainte d'être volé; je sais cela par expérience, et je doute qu'il y ait un autre lieu au monde dont on puisse en dire autant.

« En résumé, Francia a fait beaucoup de bien avec

des moyens condamnables. Le Paraguay a grandi sous sa verge de fer, et il doit à l'implacable dictateur des institutions fécondes qui survivront au souvenir de ses atrocités. Quant à Rosas, on le citera comme une de ces créatures hybrides, moitié tigre moitié serpent, qui sont la honte de l'humanité et le fléau des nations tombées dans leurs griffes. Son ami le plus bienveillant (s'il a des amis) ne saurait invoquer en sa faveur ni une circonstance atténuante, ni une bonne action, ni une pensée généreuse. Ses hordes dévastatrices ont promené d'une extrémité à l'autre de la Confédération le sabre, le poignard et la torche. Elles ont assassiné, pillé, incendié au nom du maître. Qui n'a pas vu, comme moi, Buenos-Ayres en 1840 et 1842 ignore à quel point se dégrade notre espèce lorsqu'on excite ses instincts mauvais et ses basses convoitises.

« Au mois d'octobre 1840, les membres de la *Mas-horca* ou Société restauratrice, formée des âmes damnées de Rosas, mirent durant vingt-huit jours Buenos-Ayres à feu et à sang. Parmi les membres de la *Mas-horca* figuraient des magistrats, des officiers, des bouchers et même un curé chilien, D. Luis Solis, qui se distinguait par sa férocité. Le président Salomon leur communiquait les ordres verbaux du dictateur, Rosas se gardant bien des ordres écrits depuis que, ayant voulu faire fusiller les meurtriers du général Quiroga, ceux-ci exhibèrent l'ordre, signé de Rosas; en vertu duquel ils avaient agi. De temps en temps, les bourreaux traînaient un cadavre mutilé devant le palais de Rosas, qui souriait du haut de son *mirador* et

témoignait sa satisfaction. Les malheureux Argentins implorèrent le secours des agents diplomatiques et l'intervention active de l'escadre française embossée à Valisas. Les agents, étourdis par le bruit des fêtes de Palerme¹, ne bougeaient pas plus que nos navires. Alors on assura que la fille de Rosas, cette Manuelita belle comme une étoile, mais fallacieuse comme son père, avait pleuré des larmes de crocodile devant le comte de L... et le chevalier de M..., séduits par ses attraits divins. On ajouta que ces messieurs avaient reçu un million de francs chacun pour taire l'affreuse situation de la capitale, adresser à leurs gouvernements des rapports favorables, et conclure avec Rosas des traités avantageux à celui-ci. On racontait, à propos de ces intrigues, une scène des plus comiques. Le dictateur aurait surpris le comte de L... dans le lit de Manuelita et simulé des transports de fureur, qui, terrifiant le vieillard, achevèrent de le lier aux intérêts de Rosas. Naturellement on n'a aucune preuve matérielle de ces faits scandaleux; mais nul n'en doute à Buenos-Ayres, et la conduite louche des agents sembla donner raison à la chronique.

« Ils avaient cependant une noble mission à remplir à Buenos-Ayres. Il leur aurait suffi d'un peu de pitié et d'énergie pour arrêter le désordre et les prouesses tragiques de la *Mas-horca*. La première victime de la *Mas-horca* fut le frère du général La Madrid. On entra

¹ Délicieuse maison de campagne qu'avait Rosas aux portes de Buenos-Ayres.

chez lui à une heure du matin, sous prétexte de lui acheter une drogue, et on le tua sans qu'il eût le temps de prononcer un mot. Sa tête fut exposée à la grille de la pyramide de la place de la Victoire. Pendant trois nuits consécutives, des émissaires de la *Mas-horca* égorgèrent les citoyens inscrits sur des listes dressées par Manuelita. D'un autre côté, leurs collègues avinés maltraitaient dans les rues les *unitaires* et pillaient les maisons. Un soir, le fameux président Salomon, les ayant convoqués, leur dit de se disséminer dans la ville et d'administrer cinquante coups de bâton à quiconque aurait un habit, une redingote ou un manteau. Cela fut exécuté à la lettre. Les brigands rouaient de coups les individus signalés à leur furie; après quoi ils déchiraient les pans des redingotes et des habits pour en faire des vestes *fédérales*, ils changeaient les manteaux en *ponchos*, en les trouant avec leurs couteaux. Au bout de deux jours, l'affaire tourna au saccage, et il fallut modérer la populace, qui s'en était mêlée. Le lendemain, ordre aux héros de la Société restauratrice de bâtonner tous ceux qu'ils rencontreraient sans gilet rouge, sans moustaches, ou qui auraient sur eux du vert ou du bleu, *sans exception d'âge, de sexe, ni d'état*; ordre de raser les porteurs de barbes entières et de coller avec du goudron des devises bleues sur les vêtements factieux, avec licence de tuer les *unitaires* soupçonnés et de violer leurs parentes. En un moment l'église Saint-Michel fut envahie par les acolytes de Salomon. Ils se ruèrent sur les fidèles, qui poussaient des cris lamentables, frappant l'un, essayant de raser

l'autre, déchirant les robes des femmes qu'ils jetaient nues dans la rue ou qu'ils traînaient dans un coin pour leur infliger le dernier outrage. Animés par ces exemples, cinq ou six mille individus de la plèbe les imitèrent en s'exaltant jusqu'au délire. Le clergé, dont les recettes baissaient, murmura, et les soldats eux-mêmes, ne pouvant résister au spectacle de tant d'indignités, se plainquirent à haute voix. Rosas eut peur d'une révolution militaire et décréta la peine de mort contre tous ceux qu'on trouverait dehors, sauf les aides de camp du gouvernement, les adjudants et les commissaires de police. Les rues furent bientôt désertes et silencieuses; on eût dit une cité abandonnée.

« La guerre aux couleurs n'était pas finie cependant, et il était facile de deviner que le dictateur la pousserait à outrance, en voyant l'évêque Escalada assailli par une bande que commandait le colonel Parra, et traîné au milieu de la place, où il faillit payer de sa vie l'imprudence d'avoir gardé une doublure brune à son chapeau. Les agresseurs allaient plonger le couteau dans les flancs de l'évêque, quand une multitude de femmes et d'enfants accourut en implorant miséricorde. On se borna à coiffer l'évêque d'un chapeau rouge et à réduire le sien en lambeaux; mais il fut si effrayé, qu'il resta caché plus d'un an. Le 25 octobre, les affiliés à la *Mas-horca* commencèrent à distribuer des coups de bâton aux habitants des maisons dont les portes, les fenêtres et les tentures intérieures n'étaient pas rouges, en même temps qu'ils détruisaient tous les objets verts ou bleus. De plus,

ils visitèrent minutieusement les magasins et brûlèrent les étoffes *séditieuses*. Les statues des saints et de Jésus-Christ lui-même subirent la loi de ces Vandales; on les affubla d'habits rouges. Il ne manquait à Rosas que de se faire adorer. Son buste fut inauguré dans les églises, et si cette profanation blessa au vif le sentiment de la population entière, nul n'osa protester. Je me trompe, les jésuites repoussèrent de leur autel l'image du tyran. Ils n'évitèrent la mort qu'en se barricadant avec des précautions telles, que la prise de leur établissement aurait exigé un siège en règle. Les sicaires de la *Mas-horca*, guidés par le curé Solis, arrivèrent, et ce misérable, déguisant sa voix, pria les jésuites d'ouvrir, au nom d'un agonisant qui attendait, disait-il, les secours de la religion. Les jésuites virent le piège et se tinrent cois. Le lendemain, ils furent expulsés du territoire de la Confédération.

« Du 25 au 28 octobre le mal ne fit qu'empirer. La populace, caressée et soudoyée par Rosas, était maîtresse de Buenos-Ayres et ne reculait devant aucun excès. Les honnêtes gens ne sortaient plus de leur domicile et frémissaient d'horreur en entendant les hurlements des bandits qui, divisés par troupes, dansaient ivres morts au son du tambour, entre deux assassinats. Ces démons en vinrent à ne plus écouter la voix de leurs chefs et à attaquer les maisons des principaux fonctionnaires du gouvernement. Les sociétaires de la *Mas-horca* se réunirent pour résister au torrent. Inutiles efforts! le torrent, sans cesse grossi, franchissait tous les obstacles; un voile de deuil s'étendait sur la

ville, jonchée de ruines et de cadavres. Rosas, qui contemplait du haut de son *mirador* les hauts faits de ses amis, se décida à lancer contre ceux-ci le régiment des serenos avec ordre de fusiller quiconque circulerait dans les rues, toujours excepté les aides de camp, les adjudants des corps et les commissaires de police. L'attitude des serenos et quelques exécutions sommaires effrayèrent les scélérats, et le silence de la consternation succéda au tumulte des jours antérieurs. Au lever du soleil, Buenos-Ayres offrait un aspect navrant. Tandis que les charrettes de la police enlevaient les cadavres, généralement destinés à engraisser les poissons de la rivière, les femmes, affluant vers les temples, adressaient au Seigneur de ferventes supplications. D'autres, les yeux égarés, le visage baigné de pleurs, cherchaient de tous côtés les restes d'un fils, d'un frère ou d'un époux massacré la veille. Les gémissements des veuves et des orphelins se mêlaient aux sanglots étouffés de quelques hommes à la physionomie pâle et abattue, qui avaient perdu, eux aussi, des êtres chéris, et qui s'agenouillaient à la dérobée sur le pavé humide de leur sang. C'est alors que le sénat, vendu à Rosas, décréta la peine capitale contre les âmes sensibles qui manifesteraient le regret des faits accomplis. *La patrie avant tout!* disait le sénat argentin, aussi lâche que le sénat de Tibère; *celui qui ne montre pas une confiance et une obéissance aveugles aux arrêts de l'État doit disparaître!*

« Tout cela est hideux, n'est-ce pas? L'homme qui présidait avec une joie satanique aux tragédies d'oc-

tobre 1840, et qui courbait un million de ses concitoyens sous le couteau, aurait dû être mis au ban de la civilisation et traqué comme une bête fauve. Mais Rosas avait lu l'histoire de Jugurtha, son modèle. Il s'y prit si bien, que l'Europe ignora les neuf dixièmes de ses méfaits; il eut des soutiens chaleureux dans la presse française, et jusque dans les conseils du gouvernement. Il en résulta que le Héros du désert, le Restaurateur des lois, comme il avait l'audace de s'intituler, se crut tout permis, et que les scènes d'octobre eurent une seconde édition, augmentée, en avril 1842. J'ai assisté à celles-ci comme aux premières, et je ne les oublierai jamais.

« Dès le 6, on publia un bando annonçant que la police tuerait les chiens dans les rues et les maisons. Salomon expliqua à la *Mas-horca* que le mot *chiens* voulait désigner les *sauvages unitaires*. Les juges de paix et les alcades avaient dressé des listes nombreuses de proscription, qui furent lues aux affidés. Salomon, après avoir exigé de ceux-ci un secret absolu, sous peine de mort, leur enjoignit de se mettre à l'œuvre à la nuit close, c'est-à-dire d'attirer mystérieusement les suspects dans les quartiers solitaires et de les y exterminer. Comme on ne se doutait de rien dans la ville, les scélérats entraînent facilement les *unitaires*, sous divers prétextes : ils invitaient l'un à un bal, l'autre à souper; ils emmenaient celui-ci pour une commission urgente et mandaient les récalcitrants au nom du gouvernement. Ces malheureux se laissèrent conduire à la Plage des Saules, dans le Creux

de Oliviers ou dans le voisinage du temple écossais. Ils y périrent!... Les bourreaux rendirent compte de leurs exploits nocturnes à Salomon, qui se hâta d'en faire part au *benemerito* général Rosas. Rosas marqua son approbation en donnant à la *Mas-horca* un banquet splendide où Manuela étala ses grâces. Le soir même de cette orgie, les convives, excités par la boisson que versait une jolie main, reprirent leur besogne inachevée. Cette fois, les ténèbres n'ensevelirent qu'à demi les abominations commises : les citoyens de Buenos-Ayres surent où allaient tant d'infortunés qu'on ne revoit plus. Voués aux poignards du dictateur, pour peu qu'ils eussent de l'éducation ou de la fortune, ils se retranchèrent dans les maisons et attendirent leur sort avec la stupide résignation du bœuf à l'abattoir. Beaucoup d'étrangers s'enfuirent ; les autres s'armèrent.

« A ces mesures de sûreté, l'intendant de police, désirant qu'il ne restât pas un seul CHIEN dans la ville, répondit par un bando qui autorisait ses agents à poursuivre les chiens partout où ils seraient. Salomon commenta ce bando aux *fédéraux* de la *Mas-horca* : il leur dit que la volonté de l'illustre restaurateur des lois leur confiait le soin de classer les *sauvages unitaires* et de les tuer avec des bâtons, des pierres, des poignards, des lances ou du plomb (*á palo, á piedra, á puñal, á lanza, á bala, ultimamente degollarlos á serrucho*). Il ajouta qu'il fallait considérer comme ennemis de la *cause américaine*, comme *sauvages unitaires*, les propriétaires ou locataires des maisons fermées et tous

ceux qui ne se montreraient pas en public. Les séides du dictateur absorbèrent, dans la salle de la *Mas-horca*, une énorme quantité de vin et de liqueurs; ensuite, ils se répandirent dans la ville, groupant autour d'eux l'écume de la populace... et le carnage recommença au bruit de la musique, aux détonations des pétards, au choc des bouteilles, aux cris répétés de : *Viva el general Rosas ! Viva el Heroe del desierto ! A dequello con los salvages unitarios !* Le tableau de Buenos-Ayres était aussi sombre les 15 et 16 avril 1842 que dut l'être jadis celui de Rome envahie par les Gaulois de Brennus, ou par les lansquenets du connétable de Bourbon. Les assassins, pénétrant de force dans les maisons, saccageaient, pillaient, égorgeaient, violaient. Les honnêtes gens, croyant leur dernier jour venu, se livrent au désespoir; les yeux hagards, les traits livides, la raison vacillante, tantôt ils essayent de se cacher, tantôt ils s'enivrent, afin d'oublier le danger, tantôt ils se hasardent dans la rue et vont demander leur salut à une hospitalité courageuse. Les uns volent aux imprimeries et offrent au gouvernement des sommes immenses pour soutenir la guerre dont le menacent la France et l'Angleterre; d'autres s'enrôlent dans l'armée ou se font inscrire, à beaux deniers comptants, sur les registres de la *Mas-horca*; il en est qui achètent la protection des membres influents de cette société de cannibales. Les Français et les Anglais, dans ces horribles conjonctures, acquièrent des droits à l'admiration et à la reconnaissance des Argentins : ils accordèrent un asile à des centaines de malheureux et les

gardèrent dans leurs foyers jusqu'à la fin de l'orage.

« L'anarchie était à son comble, et les enfants eux-mêmes s'amusaient des cruautés exercées par la Société restauratrice. On vit des enfants jouer avec des cadayres encore chauds, les bourrer de fusées, les hisser au-dessous de leurs fenêtres et y mettre le feu en riant. Certains *federales netos* avaient imaginé une récréation non moins odieuse. Ils chargeaient une voiture de têtes fraîchement coupées et les promenaient dans les rues en criant : Aux bons melons ! aux bonnes pastèques ! (*A los buenos melones ! sandias y zapallos !*) Rosas, continuant la politique artificieuse qui lui avait réussi en 1840, retenait les consuls étrangers à sa *quinta*, au milieu des fêtes, afin de distraire leur attention des calamités de Buenos-Ayres (il faut en excepter le ministre du Brésil, qui, saisi d'horreur à la vue des crimes qui se consumaient journellement, s'était échappé de la ville pendant la nuit). D'ailleurs, quand les agents français et anglais adressaient au dictateur des remontrances timides, celui-ci répliquait, sans se troubler : *C'est l'esprit national qui s'agite ; c'est une simple réjouissance qui ne fait de mal à personne, et si quelque dommage était causé à vos nationaux, je vous donnerais toute espèce de satisfactions.* Une fois, les agents ayant insisté, Rosas fit fusiller dans sa caserne un lieutenant nommé Moreira, convaincu d'avoir assassiné cent dix individus. Moreira était une célébrité de la *Mas-horca*, et Rosas l'aurait épargné, malgré les agents, s'il n'avait eu la témérité d'englober le barbier du dictateur dans un de ses massacres.

L'affection des tyrans pour leur barbier est traditionnelle.

« Quelle que fût l'activité des *federales*, Rosas l'estimait insuffisante, et, dévoré d'une soif inextinguible de sang humain, il combina un plan digne de Caligula. On devait représenter, le 21 avril, une tragédie au théâtre de la Victoire, et il était dit que tous ceux qui s'abstiendraient d'y assister seraient déclarés *sauvages unitaires*, la recette étant destinée à solder en partie les frais de la guerre. Les spectateurs, vous le peusez bien, accoururent en foule. Manuela, complice éternelle de son père, arriva au moment de lever la toile, accompagnée du capitaine Carpintero. Celui-ci transmit aux *fidèles* l'ordre d'expédier ce soir-là les condamnés à mort par l'infâme sénat. A la fin du second acte, le capitaine poussa les vivats rosistes accoutumés et fit un signe convenu. La salle retentit aussitôt de ces vociférations : « Mort, mort aux sauvages unitaires et à tous
« les ennemis de la Confédération ! (*A dequello, á de-
« quello con los salvages unitarios y con todos los ene-
« migos de la Confederacion!*) En même temps, les bravi de la *Mas-horca* tiraient leurs poignards et, d'un œil étincelant, choisissaient leurs victimes. La confusion éclate dans les rangs de l'assemblée. Ceux que la terreur n'a point paralysés s'élancent vers les portes. On gémit, on sanglote, on demande grâce aux sicaires impitoyables. Le fer brille, le sang coule, et nul ne sait combien d'infortunés seraient tombés pour ne plus se relever, si un homme heureusement inspiré n'avait eu l'idée d'éteindre les lumières, tandis qu'un autre dé-

concertait la garde en la criblant d'oranges, et la forçait à quitter les issues du théâtre pour se mettre sur la défensive. Les bandits, contrariés par l'obscurité, se réunirent sous le vestibule afin d'accomplir leur tâche. Ils avaient tué ou grièvement blessé une masse de personnes quand la salle fut vide... et qu'ils entrèrent *se rafraîchir* à la confiserie voisine.

« Les journées des 22 et 25 avril furent aussi sinistres que celle du 21; mais l'élite de la *Mas-horea* et son cortège ignoble ne se contentaient plus d'égorger les *unitaires* et de violer leurs femmes : ils les brûlaient dans des barriques goudronnées! Un Espagnol très-honorable, Martínez, qui logeait dans la *calle de las Torres*, en face de l'enseigne du *Coq français*, fut rôti devant moi, à six heures du soir, derrière la croix de Saint-Jean. J'entends encore les hurlements que la souffrance arrachait à ce martyr, dont l'intendant de police, ses employés et une dizaine d'officiers contemplaient froidement l'agonie. Le docteur Zorilla ne fut ni la moins innocente ni la moins curieuse victime de ces jours néfastes. Il avait eu le malheur de plaire à *doña Manuela*, qui songeait à l'épouser et demanda l'agrément de son père. Or Rosas était jaloux de sa fille comme on l'est d'une maîtresse, et la mort de Zorilla fut sur-le-champ résolue dans son esprit. L'amour ou le caprice fit maître dans le cœur de Manuelita le seul mouvement d'humanité qu'elle ait peut-être jamais ressenti. Elle avertit Zorilla et l'engagea vivement à se cacher. Le docteur ayant eu l'imprudence de négliger cet avis, on l'immola à deux heures de

l'après-midi, à la vue de l'intendant de police et du poste de la Victoire.

« La *Mas-horca* avait si bien travaillé, que tous les ennemis — vrais ou supposés — de Rosas étaient dans la tombe ou en exil. Elle s'attaqua alors aux étrangers, particulièrement aux Français. Aux cris ordinaires de : *A dequello con los salvages unitarios !* elle joignit celui de : *A dequello con los Gringos !* Il nous fallut beaucoup d'énergie pour conjurer les périls amoncelés sur nos têtes. L'irritation des *federales* s'en accrut, et ils ne craignirent pas d'assaillir dans les rues nos agents diplomatiques eux-mêmes. Les agents diplomatiques ouvrirent enfin les yeux ; ils rédigèrent une note comminatoire et sommèrent le dictateur de brider les assassins. Rosas s'excusa, comme toujours, en disant qu'il ne savait de quoi on lui parlait ; que, s'il y avait eu des désordres, il rechercherait les coupables et les châtierait exemplairement. Il n'en fit rien ; mais le langage tardivement ferme des agents le convainquit de l'inutilité de ses prétextes à l'avenir, et la tranquillité se rétablit.

« Si invraisemblables que soient les faits précédents, on les conçoit quand on se rappelle que le Héros du désert sacrifiait ses amis comme ses adversaires politiques, et se hâtait d'anéantir les instruments choisis de ses fureurs dès qu'ils ne lui étaient plus nécessaires. Cet homme, qui eut l'audace d'entrer déguisé, avec six affidés, dans la Chambre des représentants, et de poignarder le président Maza sur son siège, eut aussi la funeste habileté de s'attacher des lieutenants dévoués.

Il en est un surtout qui mérite de le suivre dans la honte comme il l'a suivi dans le crime, le général Oribe. Tandis que Rosas saignait à blanc la population de Buenos-Ayres, Oribe préludait, dans l'intérieur de la Plata, aux forfaits inouïs qu'il a commis depuis dans l'Uruguay. Il eut le génie de dépasser son maître en cruauté, et il exerça plus de ravages, avec son armée de sacripants, que les sept plaies n'en exercèrent en Égypte au temps de Pharaon. Les provinces qu'il dépeupla, les villes qu'il changea en cimetières, se souviendront éternellement de ses brigandages. On m'a conté, sur les lieux, des traits de barbarie qui effacent tous ceux que la biographie des plus vils scélérats, anciens ou modernes, a enregistrés. En voici deux qui peignent Oribe et son état-major.

« En 1840, un riche propriétaire de Tucuman, nommé Domingo Tegerina, émigra en Bolivie, à l'approche des bandes d'Oribe. C'était un voyage de précaution, rien de plus. Sa frayeur s'étant peu à peu calmée, il demanda à Oribe la permission de revenir au sein de sa famille, lui disant qu'il ne s'était éloigné de Tucuman que pour éviter les dangers de la première heure, et que, citoyen paisible, il n'avait jamais contrarié les vues du gouvernement fédéral. Oribe lui envoya un passe-port et lui écrivit de revenir en toute sécurité. Tegerina, arrivé à Tucuman, s'empressa de visiter le général. Oribe lui dit avec un ton plein d'ironie mordante :

« — Il est facile de rassurer les *sauvages unitaires*, à ce qu'il paraît. Dites-moi, *señor* Tegerina, que venez-

vous chercher ici, puisque vous êtes classé comme *savage*?

« — *Savage*? répondit Tegerina, je ne le fus ni ne le serai jamais, *excelentísimo señor*; je suis bien connu pour aimer l'ordre quand même.

« — Comment se fait-il donc qu'on vous ait dénoncé? Comment se fait-il que vous eussiez un pantalon bleu, l'an dernier, et qu'on vous ait entendu crier : Meure le tyran !

« — J'achetai le pantalon avant que la couleur bleu céleste fût interdite. Le reste est faux, et un seul individu a pu m'accuser : c'est Jose Arteaga, mon ennemi privé.

« — En d'autres termes, ajouta Oribe, les classificateurs sont des gredins qui calomnient l'innocence? Eh bien, je vais vous mettre à l'abri de leurs calomnies, car je vous crois réellement pacifique. Allez, mon tendre ami (*amiguito*), Pedraza aura la bonté de vous décoller... afin qu'on ne vous nuise plus par des accusations malveillantes!

« Oribe, dont le visage exprimait une méchanceté infernale, se leva de son siège en terminant la phrase, et caressa amicalement les épaules de Tegerina. Ensuite il appela d'une voix forte Pedraza, qui se tenait dans l'antichambre, toujours prêt à exécuter les ordres du général. A la vue de Pedraza, qui entra en bondissant de joie, Tegerina faillit s'évanouir.

« — *Señor! señor!* s'écria-t-il d'un accent qui aurait ému un rocher, je suis marié et j'ai un enfant nouveau-né! Je jure devant Dieu que je n'ai fait de mal à per-

sonne et que je suis incapable de blâmer le système fédéral !

« — Ne vous affligez pas, reprit Oribe en souriant à la façon des panthères : votre femme est gentille et trouvera des amateurs parmi mes officiers. Quant à votre petit enfant, je ne suis pas si malavisé que de le laisser en butte aux misères de ce monde. Vous pouvez donc vous en aller sans crainte dans l'éternité.

« — Epargnez-moi, au nom du ciel ! *señor* général ! grâce ! miséri.

« Tegerina n'eut pas le temps d'achever. Pedraza l'avait saisi par la nuque à un signe d'Oribe, et lui coupa la tête en un clin d'œil. Ce n'est rien. Oribe enveloppa la tête dans un mouchoir et l'envoya en cadeau à la veuve de Tegerina, qui, en la recevant, exhala un râle sourd et tomba sans connaissance sur le plancher. Ce n'est pas tout encore. Cette malheureuse avait dû immoler sa vertu à l'espoir de sauver son mari : elle s'était livré le matin même, à Oribe, qui la récompensa ainsi de son sacrifice !

« Le second trait ne le cède pas en férocité, comme vous le verrez, à l'épisode de Tegerina. L'honneur en revient à deux officiers d'Oribe, lequel s'en égaya fort et le vanta comme une plaisanterie délicieuse. Entre mille excès dont ils épouvantèrent Cordova, capitale de la province de ce nom, le colonel Manuel Barrera et le *sargente mayor* Pablo Alegre séquestrèrent trois enfants de bonne famille, déclarant qu'ils les décapiteraient si les parents ne leur remettaient deux

cent mille piastres (un million de francs) dans vingt-quatre heures ! Barrena et Alegre étaient gens à réaliser leur promesse, et les parents ne négligèrent aucun moyen de réunir la somme. Ils réunirent à grand'peine quatre-vingt-cinq mille piastres (425,000 fr.), dont soixante en monnaie d'or ou d'argent, et vingt-cinq en lingots, vaisselle et bijoux. Les mères des trois enfants les apportèrent elles-mêmes au logement des officiers, avant l'expiration du délai, et supplièrent d'avoir égard à l'impossibilité absolue où elles se trouvaient de payer intégralement une rançon exorbitante. Barrena et Alegre les accueillirent assez bien, les firent asseoir... et eurent la galanterie de boire à leur santé. Elles se félicitaient intérieurement du résultat de leur démarche et attendaient avec impatience les jeunes captifs, lorsque Barrena et Alegre, excités par le vin, les sommèrent de *combler le déficit* en s'abandonnant à eux. Ces malheureuses fondirent en larmes, conjurèrent les bandits de ne pas les déshonorer. Les bandits répondaient par des sarcasmes bégayés, entremêlés de hoquets et de gestes obscènes. Il fallait s'exécuter ou voir mourir les pauvres enfants ! Quelle mère hésiterait dans cette affreuse alternative ?...

« Dès que les victimes d'une brutalité sans nom eurent repris leurs sens et essuyé les immondes souillures que les officiers rosistes avaient imprimées sur leurs lèvres, elles réclamèrent leurs fils.

« — *Vamos á buscarlos!* Nous allons les chercher ! dirent Alegre et Barrena.

« Ils firent une nouvelle libation et se dirigèrent

lourdement vers une chambre latérale. Ils reparurent bientôt, tenant à la main trois têtes livides et sanglantes!....Les trois mères, sans dire un mot, sans pousser un cri, s'affaissèrent comme des masses de plomb... Quand elles sortirent de leur léthargie, chacune avait la tête de son fils nouée aux tresses de ses cheveux! Ce détail amusa particulièrement Oribe!... »

II

LES INDIENS BRAVOS.

« Figurez-vous — c'est toujours Arthur qui parle — qu'un matin je me réveillai avec l'idée de faire fortune. Le métier d'accordeur de pianos, qui m'avait nourri jusqu'alors, n'ouvrant pas un champ assez étendu à ma soudaine ambition, je le plantai là et me lançai dans le commerce. Un riche négociant de Buenos-Ayres, M. Wilson, m'établit à Cordova. J'avais un bénéfice honnête sur la vente de ses marchandises, et j'allais à Buenos-Ayres de temps à autre afin de renouveler mon assortiment. Je n'en repartais jamais sans visiter quelques amis intimes, et je leur consacrais volontiers les instants que ne dévoraient pas les affaires. C'étaient de bons garçons, n'engendrant pas mélancolie, surtout Gélas, un médecin lyonnais qui aurait déridé le farouche Timon d'Athènes. Imaginez un homme flot-

tant entre son sixième et son septième lustre, court, joufflu, le nez en trompette, la bouche fine et souriante, le front large; ajoutez à cela un talent spécial très-remarquable, une gaieté franche et communicative, de l'esprit à revendre, une philosophie pratique coulée en bronze, une âme généreuse, un courage de lion sous une douceur d'agneau, et vous connaîtrez Gélas comme moi-même. Pauvre Gélas!

« Lors de mon dernier voyage à Buenos-Ayres, il y a déjà huit ou neuf ans, Gélas me dit de l'air le plus naturel :

« — Puisque vous retournez demain à Cordova, j'aurai le plaisir de vous faire la conduite. Je ne suis pas fâché de me promener à cheval *extrà muros* et de déjeuner une fois encore avec vous. La proposition vous va-t-elle?

« — Elle m'enchanté, répliquai-je. Je puis même, si vous désirez économiser votre cheval, en mettre vingt-cinq à votre disposition.

« — Oh! reprit Gélas, j'en aurai assez d'un. Le Frayle-Muerto, où j'ai intention de vous laisser, n'est pas très-loin d'ici. Je reviendrai en flânant ou sur la mule d'un arriero.

« — Ainsi soit-il. Serez-vous prêt à cinq heures du matin?

« — Parfaitement; je serai même prêt à trois, si cela vous accommode.

« — C'est inutile : en partant à cinq heures, nous arriverons au Frayle-Muerto à dix. Nous déjeunerons, et je me remettrai en route.

« Gêlas fut exact au rendez-vous. Je le vois d'ici avec ses lunettes bleues, son talma vert et son chapeau de feutre à larges bords. Il était tout guilleret en sortant de Buenos-Ayres, et il commença à débiter des bouffonneries si joyeuses, que nous atteignîmes le Frayle-Muerto sans nous en apercevoir. L'air de la campagne avait consciencieusement aiguisé notre appétit. J'explorai la cuisine de l'auberge, tandis que Gêlas, courant à la volière, exécutait deux poulets et un canard avec une dextérité qui révélait la profondeur de ses études anatomiques. La maîtresse du logis nous octroya un assez bon repas, arrosé de porto et de vin des Canaries plus ou moins authentiques. Dès que midi sonna, les pions qui conduisaient à ma suite une troupe de chevaux que j'avais achetés à Buenos-Ayres s'impatientant de ma lenteur, je remplis les verres afin de boire avec Gêlas le coup de l'étrier. Gêlas prit la parole.

« — Mon cher, dit-il, on ne refuse jamais de trinquer à l'amitié, quand on possède des amis de votre acabit; mais il me vient une fantaisie. Pourquoi ne vous accompagnerais-je pas à la prochaine halte? Que je couche ce soir à Buenos-Ayres, c'est tout ce qu'il faut. Mes malades mourront bien sans moi, aujourd'hui.

« — Bravo! m'écriai-je, si la course vous amuse, je ne m'en plaindrai pas. Plus nous resterons ensemble, plus je serai charmé.

« — Vous m'ensorcellerez, ajouta Gêlas, si vous me dites de ces choses-là. Je crois même que c'est déjà fait.

« — Tant mieux : n'êtes-vous pas un de ces hommes avec qui l'on voudrait passer sa vie?

« — Voilà une déclaration qui me flatte; je la retiendrai.

« — Allons! encore une rasade, et en avant! Les prons s'impatientent et ils ont raison : il y a douze lieues d'ici à San-Antonio, où je veux souper et dormir cette nuit.

« — Je serais désolé de vous retarder, dit Gélas; en avant!

« Nous franchîmes lestement la distance qui sépare le Frayle-Muerto d'un *tambo* où les voyageurs ont coutume de s'arrêter. Pendant que nos bêtes se reposaient, je débouchai un flacon de cognac, et j'invitai mon ami à ne pas le ménager. Nous nous assîmes sur un banc boiteux, et j'observai, non sans étonnement, que Gélas, sérieux comme un pape, attaquait le flacon avec une modération inusitée. Il paraissait embarrassé, perplexe, et j'eus la vanité d'attribuer son mutisme à l'imminence de nos adieux.

« — Auriez-vous oublié votre langue au Frayle-Muerto? lui demandai-je. Il y a un siècle que vous ne dites rien.

« Gélas soupira sans répondre. Son silence m'intriguait.

« — Est-ce bien vous qui soupirez, vous le mortel le plus jovial des deux Amériques? J'ai rêvé, sans doute, ou les rayons de Phébus ont opéré sur vous un fâcheux miracle. Ce matin vous chantiez comme un rossignol, et maintenant vous êtes triste comme un

saule pleureur. Expliquez-moi ce mystère, ou je craindrai pour votre santé.

« — Ma santé est excellente, Dieu merci, dit Gélas ; mais j'ai une montagne sur le thorax, une confession terrible à vous faire. Ne cherchez pas d'autre cause à ma tristesse.

« — Une confession terrible ? à moi ? vous badinez.

« — Écoutez-moi, et vous saurez tout.

« — J'écoute.

« — Mon cher, reprit Gélas, j'ai le malheur d'être brouillé avec la reine des sciences, la seule utile, l'arithmétique. Il en résulte que mes dépenses et mes recettes ne se balancèrent jamais ; *indè*, un bataillon de créanciers qui s'acharnent à empoisonner ma vie. J'ai d'abord lutté contre eux, j'ai usé dans ce combat incessant tous les ressorts de mon éloquence et de ma valeur. Il m'a fallu succomber, et un géant lui-même aurait succombé, quand ces animaux-féroces se sont ligués pour m'assiéger. Regardez : vous avez devant vous les débris de Gélas et de sa fortune. Mes meubles et mon cheval sont devenus la proie de ces êtres insatiables, qui, non satisfaits de m'avoir réduit à la mendicité, aboient sur mes talons comme des dogues et m'accablent de persécutions. Fatalement condamné à leur servir de pâture ou à m'exiler, je n'ai pas hésité. J'ai secoué la poussière de mes souliers aux portes de Buenos-Ayres. A moins que vous ne me chassiez, je vous suivrai à Cordova. J'y exercerai mon art philanthropique, je comblerai de bienfaits les habitants de cette ville, je les empêcherai de mourir. En attendant,

disposez de moi comme d'un esclave, comme d'un caniche. Je soignerai vos chevaux, je cirerai vos bottes, je vous ferai la barbe, je.....

« Gélas avait une mine si comique en énumérant les fonctions par lui sollicitées, que je me tordais de rire sur le banc.

« — Assez ! assez ! lui criai-je, vous me tuerez !

« Mon hilarité provoqua celle de Gélas. La confiance qu'il achevait l'ayant d'ailleurs soulagé, il retrouva son enjouement et se moqua de ses désastres avec cette verve inépuisable qui ne l'abandonnait guère. La *rousseur* de son étoile lui inspira mille saillies plus folles les unes que les autres.

« — J'ai énoncé la pure vérité, reprit-il, et ma situation est nette, si elle n'est pas gracieuse. *Omnia mecum porto*, je porte tout avec moi comme Bias, et je défierais Cartouche lui-même de m'escamoter ma bourse. Si votre amitié me faisait défaut dans la crise actuelle, je n'aurais pas un caillou où reposer ma tête. Ma destinée est dans vos mains.

« — Je voudrais être millionnaire pour l'embellir, lui dis-je; l'aveugle Plutus m'ayant refusé cette faveur, je me bornerai à partager avec vous mon lit, ma table, ma garde-robe et ma caisse.

« — Vous êtes sublime ! s'écria Gélas. Du reste, vous n'aurez pas obligé un ingrat, et, si l'occasion se présente de le prouver, Gélas n'y manquera pas. Je le jure sur ce petit verre !

« — C'est entendu : nous vivrons en communauté

tant qu'il vous plaira, et je resterai encore votre débiteur.

« — Par exemple, je proteste!

« — Vous avez tort. Votre gaieté inaltérable me sera précieuse au milieu des ennuis du négoce. Avec un exorciste de votre trempe, ces ennuis s'évanouiront comme la fumée. Votre compagnie vaut de l'or.

« — Ce que vous dites là est au moins exagéré, mais c'est délicat. Prêtez-moi votre main, que je la serre.

« Je tendis la main droite à Gélas, qui l'étreignit avec force, et nous continuâmes notre chemin. Il suffit d'habiter quelques mois l'intérieur de la République Argentine pour être capable de fournir à cheval des traites énormes, sans ressentir la moindre lassitude. On contracte les habitudes des indigènes, qui vivent pour ainsi dire à cheval, qui y dorment aussi aisément que dans un lit et qui parcourent en un jour trente lieues sans se gêner. J'étais rompu à cet exercice; mais Gélas y était novice comme un citoyen, et son apprentissage fut rude. Il avait le bas des reins dans un état pitoyable quand nous descendîmes au village de San-Antonio, où j'avais des amis. L'un d'eux nous offrit cordialement l'hospitalité et révolutionna sa maison en notre honneur. Au moment de souper, Gélas me dit :

« — Je n'ai aucune velléité de manger, tant mes souffrances sont aiguës. Je suis moulu, et il faut que vous soyez diablement solide pour résister à la selle comme vous le faites.

« — Vous êtes donc bien écorché? lui demandai-je.

« — Ecorché? répliqua-t-il avec une grimace; j'ai

la moitié de mon individu en lambeaux ; le sang ruisselle dans mon pantalon.

« — Comment nous suivrez-vous demain ?

« — Vous suivre ? y songez-vous ? J'expirerais en route.

« — Cependant je ne puis séjourner ici ; des affaires pressantes...

« — *Demonio !* ne négligez pas les affaires ! interrompit Gélas. Volez à Cordova, accumulez des trésors ; ça ne nuit jamais. Seulement, si nos hôtes ont des entrailles chrétiennes, et je l'espère, confiez-moi à eux. Je serai bientôt remis et j'irai vous rejoindre.

« — C'est très-facile ; nous sommes chez des braves gens qui vous garderont avec plaisir.

« — Au surplus, vous jugerez de la grièveté de mes blessures, et vous me rendrez service en les pansant.

« — Soit, mais je vais d'abord me restaurer ; j'ai une faim canine.

« — Heureux mortel ! dit Gélas en me lançant un regard d'envie.

« Avant de me coucher, je pansai Gélas selon ses vœux ; j'appliquai à l'endroit lésé des emplâtres et du suif chaud. Le crépuscule venu, je laissai mon ami à San-Antonio et je partis avec mes trois pions. La journée se passa bien, et le soir nous nous endormîmes sous nos manteaux, à la lueur des étoiles, de ce sommeil suave qu'on chercherait vainement ailleurs qu'au désert. Le lendemain, nous fîmes une douzaine de lieues sans rencontrer une âme. Tout à coup un des pions signala à l'horizon un nuage de poussière qui courait

vers nous. L'infailible instinct du gaucho l'avertit que ce nuage était soulevé par des Indiens *bravos*.

« — Fuyons vite, cria le pion en blêmissant, ou ces *malvados* tomberont sur nous !

« Il n'y avait pas de temps à perdre. Nous montâmes nos meilleurs chevaux, et nous leur enfonçâmes nos larges éperons dans le ventre. Nous commençions à gagner du terrain, lorsque mon Colorado, une bête superbe, mit le pied sur une *viscachera*. Les *viscacheras*, comme vous le savez, sont des trous creusés sous le sol par une espèce de lapin à longue queue nommé *viscacha*, très-commun dans la Plata. Ces trous sont recouverts d'un mince croûte de terre qui s'effondre sous le poids d'un homme ou d'un gros animal. Le pied de Colorado s'était si exactement emboîté dans la *viscachera* qu'il ne pouvait en sortir. J'appelai mes pions à l'aide, je leur criai de m'amener un autre cheval. La frayeur les aiguillonnait de telle sorte, qu'ils continuèrent de fuir sans m'écouter. Le nuage s'avancait, et j'écumais en déchirant les flancs de Colorado, qui se blessa en retirant son pied de la *viscachera*. Le pauvre animal, qui avait l'intelligence du péril, voulut au moins trotter. Hélas ! ses forces trahirent sa volonté, et il se traînait lourdement plutôt qu'il ne marchait. La pampa se déroulait devant moi, immense et nue comme l'Océan. Pas un bois, pas un fossé, pas une hutte, pas un buisson où me cacher, et je ne doutais pas que les Indiens ne m'eussent aperçu. Que faire ? Le désespoir me rendit cruel. Je saisis le couteau de gaucho que j'avais à la ceinture et j'en frappai l'innocent

Colorado à coups redoublés; il s'affaissa en gémissant. Je me couchai sur son cadavre, et j'attendis les Indiens avec une résignation morne.

« Ils arrivèrent à bride abattue, et trois d'entre eux, se détachant de la troupe, fondirent sur moi, la lance en arrêt, en m'interpellant d'un air furieux. Leurs dispositions étaient évidemment hostiles, et je n'avais pas même la ressource de m'expliquer dans leur idiome, n'ayant jamais su un mot de *huarali*. Faute de mieux, je leur adressai un discours en espagnol, et je le commentai en gesticulant avec feu. Je dis aux Indiens que, né au delà des mers, j'étais étranger aux événements politiques du pays, et j'implorai leur pitié au nom de ma mère, que je supposais être à Cordova. Les Indiens, vêtus ou à peu près à la mode de notre père Adam, m'examinèrent minutieusement, et l'un des trois, grand et beau jeune homme nommé Ouaka, daigna m'accorder en très-mauvais espagnol quelques paroles d'encouragement. Ensuite il rétrograda vers la troupe, transmit aux chefs ses impressions, et on délibéra.

« Comme vous le pensez, je suivais la délibération d'un œil anxieux. Il me sembla que le conseil ne m'était pas favorable. Je redoutais surtout le cacique, vieillard gigantesque dont la pantomime et les regards farouches me donnaient le frisson. Je passai là un moment terrible, et j'aurais été massacré si Ouaka ne m'eût défendu *unguibus et rostris*. Ouaka était le fils du cacique. Il s'était pris dès l'abord d'une vive amitié pour moi. Il réussit à calmer l'irritation et les dé-

fiances de son père, et on décida que je serais traité en ami. Dans la discussion, Ouaka insista sur ce que je n'avais pas de barbe. Cet argument triompha des dernières résistances.

« Les Indiens *bravos*, sales, fainéants et abrutis, forment des sociétés médiocrement attrayantes. Mais, quand vous désirerez un ami digne de ce nom, je vous conseille de le choisir parmi eux. Autant ils sont féroces à la guerre, autant ils sont dévoués à l'étranger qui leur demande pacifiquement l'hospitalité. Admis malgré moi dans leurs rangs, on m'y témoigna mille déférences et mille respects. Ouaka me donna un cheval bai magnifique, et m'annonça que la troupe allait regagner la *tolderia*, située à cent lieues de là, du côté du Paraguay. Je le remerciai avec effusion de ses bonnes intentions à mon égard, et je le suppliai de me laisser revenir à Cordova où ma famille et mes intérêts m'appelaient. Il n'y consentit jamais; il me chérissait tendrement, disait-il, et il souffrirait trop de notre séparation.

« Le goum où la passion subite d'Ouaka m'enrégimentait se composait de cent hommes environ. Ils étaient hauts de taille, sveltes, solidement charpentés. La face plate, les yeux obliques comme ceux des Chinois, les pommettes saillantes, le front bas, le nez court, les cheveux noirs et lisses, la peau brune. Leur nudité primitive était enduite d'une graisse nauséabonde, ou ornée de peintures bizarres. Ils étaient armés de lances interminables, quelques-uns de *lazos*, de flèches ou de couteaux. Nous voyageâmes cinq jours et

cinq nuits, et nous arrivâmes enfin à la *tolderia*, sur la lisière d'une forêt vierge. J'étais exténué.

Les *tolderias* sont des assemblages de *toldos* ou tentes carrées en cuir, impénétrables à la neige et à la pluie, sous lesquelles s'abritent les Indiens quand la saison ne leur permet pas de se balancer nonchalamment dans le hamac de sparte accroché aux rameaux verts. Ouaka, qui m'avait accaparé le long de la route, me destinait un toldo d'honneur entre son propre toldo et celui de son père. Il m'y installa lui-même et mit à ma disposition trois Indiennes : l'une pour faire le ménage, l'autre pour la suppléer ou lui aider au besoin, la troisième pour charmer mes loisirs. Celle-ci, âgée de quinze à seize ans, et une des perles de la tribu, n'avait rien de séduisant pour un civilisé. Néanmoins sa fraîcheur, l'élégance robuste de ses formes et les éclairs provocateurs qui jaillissaient de son œil noir lui auraient attiré quelques hommages, si Ouaka n'avait jugé à propos de me manifester sa naïve amitié de la façon la plus singulière et la plus gênante. Ce garçon-là me suivait partout comme un bambin sa nourrice ; il était fier de me montrer aux Indiens et de les persuader de notre intimité ; il tenait à coucher à mes côtés sur ma peau de bœuf, et ne me faisait pas grâce de la sieste. Cela dura autant que ma captivité, c'est-à-dire un mois.

« Ni l'estime expansive du cacique, ni les égards que me prodiguait son fils, ne me donnèrent du goût pour ma nouvelle existence : l'oisiveté y laissait trop de place à l'ennui. Je dois cette justice à Ouaka qu'il se multi-

pliait afin de me distraire. Je l'accompagnais à la chasse, et le meilleur gibier m'était réservé. Nous mangions ensemble, dans son toldo ou dans le mien, et la glotonnerie avec laquelle il absorbait plusieurs kilogrammes de viande à demi grillée m'amusait fort au commencement. Les jeux et les fêtes des Indiens m'amusaient aussi. Les voltiges des écuyers de Franconi et la fantasia des Arabes ne sont rien en comparaison des tours de force qu'exécutent ces enfants de la nature. Le cheval le plus fringant leur obéit comme une marionnette; ils déploient dans les exercices hippiques une adresse et une agilité fabuleuses.

« En revanche, les Indiens ont des cérémonies religieuses dont la barbarie me révoltait. Un matin, les chefs de famille, qui ont seuls le droit d'invoquer la protection du bon Principe, se réunirent devant le toldo du cacique. Ils avaient la tête chargée de plumes et de bandelettes, la poitrine d'amulettes et de graines sacrées; à la main, une grande corne de bœuf pleine d'une boisson spiritueuse où il entre du miel fermenté. Après avoir vidé le contenu de la corne, ils se pinçèrent les chairs des bras, des jambes et des cuisses; ensuite ils les percèrent avec des morceaux de bois pointus, des roseaux tranchants et des arêtes de poisson. La population de la tribu, rangée en cercle autour de ces dévots, stimulait leur vaillance. Les plus fanatiques se déchiraient la langue avec leur *barbot* (pieu de bois passé dans la lèvre inférieure) et se frottaient le visage avec le sang qui en découlait. Je me détournai de cet affreux spectacle.

« Le lendemain eut lieu une scène d'un autre genre et non moins triste. Un Indien phtisique ayant été jugé incurable par le sorcier-médecin de la *tolderia*, on le transporta dans une fosse éloignée, sur les bords de laquelle on mit une jarre d'eau et des vivres. Ce malheureux vécut trois jours, abandonné de tous. Quand il eut expiré, ses parents et ses amis, qui venaient quotidiennement s'assurer de son état, jetèrent ses armes dans la fosse et la comblèrent de terre. Les Indiens, parfois si intrépides dans les combats, redoutent la mort tranquille.

« Mes Indiens travaillaient grossièrement l'or et l'argent, et tissaient des étoffes curieuses avec des lanières de cuir très-déliées. Ils échangent ces étoffes contre de l'eau-de-vie, de la quincaillerie, etc., ou s'en fabriquent des demi-vêtements qu'ils arborent en certaines circonstances. J'avais beau consacrer une partie de la journée à étudier les mœurs originales de mes hôtes, leurs usages et leur industrie, il me restait de longues heures inoccupées, et alors une noire mélancolie m'envahissait. Je songeais à Cordova, à mon commerce, à Gélas, et surtout à une jeune fille, douce et blonde comme un rayon de miel, qui m'était fiancée. J'aurais retranché de ma vie dix années pour quitter la *tolderia*. Ouaka reçut souvent des ouvertures à ce sujet. Le trop sensible Ouaka m'accusait d'ingratitude, me suppliait de ne pas lui enlever un ami indispensable à son bonheur et m'adressait les épithètes les plus flatteuses de la poésie *huarali*. Il me disait que j'étais sa fleur embaumée, son beau *yagoua-*

rète (jaguar), son tapir favori, etc. Il terminait en m'assurant que son père mettrait des obstacles invincibles à mon départ, ayant eu la sottise fantaisie de s'engouer de moi.

« Un jour, en l'absence du cacique, je prenais du mate dans son toldo avec Ouaka. Mes yeux tombèrent par hasard sur une de ces boîtes à musique qu'on donne en étrenne aux enfants :

« — D'où vient cela? demandai-je à Ouaka en la lui désignant du doigt.

« — Mon père, répondit-il, le rapporta il y a longtemps, longtemps, d'une expédition. Il y avait dedans un petit animal invisible qu'on faisait chanter en remuant le morceau de fer que tu vois. Quand mon père était soucieux ou mécontent, il touchait le fer, et l'animal chantait des chansons plus mélodieuses que les chansons des oiseaux. Un soir qu'il revenait de la chasse, il prit la boîte et eut la maladresse de la laisser échapper. La pauvre bestiole dut se tuer, car elle n'a plus chanté. Mon père pleura beaucoup; il ne s'est jamais consolé de sa perte.

« Je me levai pour saisir la boîte. Ouaka soubresauta de frayeur et me cria d'une voix altérée :

« — N'y touche pas! Mon père garde cette boîte comme une relique : il espère que l'animal ressuscitera.

« J'étouffai une violente envie de rire, et je dis à Ouaka :

« — Sois tranquille, je ne lui ferai pas de mal; peut-être même aurai-je le talent de le ressusciter.

« Ouaka me regarda ébahi. Craignant la colère du cacique, il essaya encore de s'opposer à mon dessein. Je le convainquis enfin de l'innocence de ma curiosité, et je sondai l'intérieur de la boîte. Le mécanisme en était fort simple. Il n'y avait de dérangé qu'un crampon; je le remis à sa place avec l'ongle, et je régalai sur-le-champ mon ami d'une valse tirée du *Calife de Bagdad*. Ouaka ouvrit la bouche sans pouvoir articuler une syllabe : il était pétrifié!

« Sur ces entrefaites le cacique rentra, et ce fut bien autre chose. Son premier étonnement passé, il se livra aux transports d'une joie délirante. Il riait aux éclats, il improvisait des entrechats inconnus, il se roulait sur le sol en gloussant comme une poule, il frottait son nez contre le mien en signe d'allégresse. Le cacique, qui avait au moins la soixantaine, tomba sur une natte, épuisé, ruisselant de sueur, soufflant comme un cachalot. Ouaka s'empressa de lui administrer une dose de mate et d'eau-de-vie qui le réconforta. Dès qu'il lui fut loisible de parler, le vieillard m'exprima son admiration et son dévouement avec une chaleur enthousiaste. Il me dit que je devais être en relation avec les Esprits; il me supplia de lui demander une faveur quelconque, et jura sur sa lance qu'elle me serait accordée à l'instant. Je lui fis répéter ce serment solennel, et je me hasardai à lui dire :

« — Permets-moi de retourner à Cordova, et je te bénirai.

« Le cacique tressaillit sur sa natte; Ouaka fut consterné... Le père et le fils voulurent me dissuader

de les quitter; ils n'économisèrent dans ce but ni les raisonnements ni les prières. Ouaka eut des mouvements d'éloquence qui auraient triomphé de ma résolution, si la monotonie de la vie sauvage n'était insupportable à des hommes comme nous. Je persistai donc, et le cacique me dit enfin :

« — Puisque tu es inébranlable, pars. Je ne violerai pas mon serment en te retenant malgré toi; mais, si le malheur te frappe au milieu des hommes de ta race, si la trahison te dégoûte d'eux, reviens ici. Tu y trouveras un *toldo*, l'indépendance et des amis fidèles.

« Le vieux cacique était ému en me parlant ainsi. J'eus pitié de lui et surtout de Ouaka, qui gardait le silence et avait beaucoup de peine à maîtriser son affliction; je leur promis de revenir un jour. Le lendemain, j'embrassai Ouaka, qui m'avait gratifié de son meilleur cheval, et, me guidant sur la boussole qui ne sort jamais de la poche du voyageur des pampas, je me mis en route. J'étais si pressé de gagner Cordova, que je fis quinze ou seize lieues sans débrider. Le soleil au zénith vomissait des charbons ardents, et mon coursier harassé avait besoin de prendre haleine. Tandis qu'il broutait l'herbe touffue, au murmure d'un ruisseau babillard, je m'assis à l'ombre d'un platane. J'exhumai de mon *alforja* une galette de maïs et un lopin de bœuf rôti qui apaisèrent les insurrections de mon estomac. Ensuite je m'étendis mollement sur le gazon et je savourai les délices de la sieste. Quand je me relevai pour seller mon cheval, une voix éclatante, que je crus reconnaître, troublait le

calme de la solitude. Je ne tardai pas à voir paraître l'excellent Ouaka, escorté de six Indiens.

« — Ton départ de la tolderia a été si subit et j'étais si chagrin, me dit Ouaka, que je ne t'avais pas offert les présents de l'amitié. Par bonheur, j'ai eu le temps de réparer mon oubli. Ces douze chevaux et leur charge t'appartiennent. Emmène-les et songe quelquefois au pauvre Ouaka, qui, en te perdant, perd la moitié de son âme.

« Le cadeau n'était pas de refus. J'acceptai donc les chevaux et trente peaux de bœufs, et je cajolai si bien le fils du cacique, qu'il était aux anges. Nos adieux furent pathétiques comme une tragédie de Racine. Au moment de la séparation, Ouaka pleurait à grosses larmes.

III

CRUZ.

« Cordova renferme une population de dix à douze mille individus. Les habitants, oisifs comme on l'est dans toutes les villes intérieures de l'Amérique méridionale, se connaissent entre eux. Ils attachent de l'importance aux choses les plus futiles, et les incidents les plus vulgaires, à force d'être commentés, acquièrent les proportions d'un événement. Il était simple dès lors que mon aventure, narrée par mes pions, défrayât le s

causeries du foyer et de la place publique ; d'autant que les pions, n'en ayant vu que le début, la complétaient au gré d'une imagination féconde et la dénouaient d'une manière tragique. Ils disaient que les flèches et les lances des Indiens m'avaient troué comme une dentelle ; que j'avais été scalpé séance tenante, et que ma chevelure était suspendue en guise de trophée au carbet des anthropophages. Cette version fantastique, trop intéressante pour qu'on s'avisât de la discuter, avait fait de moi un personnage célèbre, et vous devinez la sensation que dut produire mon retour. Mes amis, qui m'avaient cru *ad patres*, m'accueillirent comme un revenant et ne se rassasiaient pas de me contempler. Les autres, doutant de ma résurrection, écarquillaient les yeux sitôt que je sortais dans la rue, ou faisaient queue à ma porte, brûlant de constater un miracle. Gélas, débarqué de la veille, et que le bruit de mon trépas avait écrasé, eut, en me revoyant, un accès de joie qui me prouva l'ardeur de son amitié. Fanny, la jeune orpheline que je devais épouser et qui était confiée à la tutelle d'une de ses tantes, originaire des États-Unis, n'avait cessé de pleurer ma mort et s'évanouit dans mes bras en poussant un cri où toute son âme avait passé. Il y eut en mon honneur un bal et un gala splendides. Gelas, qui me suivait comme mon ombre, y brilla par les grâces de sa conversation et subjuga l'assemblée... en dansant la polka. Ce n'est pas qu'il eût reçu des leçons de Cellarius ; mais la polka arrivait à peine d'outre-mer, et Gélas l'inaugurait à Cordova. Lui et moi n'en savions que la promenade,

et nous l'exécutions gauchement; mais au royaume des aveugles les borgnes sont rois.

« Cette époque fut une des plus agréables de ma vie. Mon commerce florissait et j'étais à la veille de posséder une femme très-agaçante. Si je n'étais pas amoureux de Fanny dans le sens poétique du mot, Fanny était riche et avait assez de qualités pour assurer la félicité d'un mari. Mon humeur vagabonde cédait le terrain au positivisme bourgeois, et je rêvais sans trop de témérité un ventre rebondi pour mon âge mûr. Un de ces accidents dont l'existence est semée renversa mes prévisions et mes calculs.

« Quand Gélas arriva à Cordova, les relations entre Rosas et les puissances européennes étaient fort embrouillées. Les notes diplomatiques échangées étaient pleines d'aigreur et faisaient entrevoir une rupture prochaine. Les autorités provinciales, sans instructions suffisantes, au milieu des fédéraux et des unitaires, ou plutôt des rosistes et des anti-rosistes, saisissaient toutes les occasions de se mettre au courant des choses. Dès qu'un voyageur entrait à Cordova, le gouverneur le mandait et l'interrogeait sur la situation de Buenos-Ayres. Gélas, interrogé comme les autres, et ne sachant rien des complications survenues durant son séjour à San-Antonio, affirma que tout allait à merveille. Le gouverneur, enchanté de ce renseignement et jaloux de montrer son zèle officiel, ordonna des fêtes publiques, suivies de nombreuses fêtes particulières. Ce n'étaient que bals, illuminations, banquets *patriotiques*. Un courrier ministériel, tombant comme une

bombe sur cette ivresse apparente, annonça que les escadres alliées bloquaient Buenos-Ayres et menaçaient le despotisme de Rosas. Cette nouvelle imprévue effraya l'autorité et la basse classe de Cordova, en même temps qu'elle les faisait regarder nos nationaux d'un mauvais œil. Par contre, les habitants riches et aisés, qui abhorraient le dictateur et le régime de fer qui les avait décimés, saluaient secrètement notre drapeau comme un drapeau libérateur. Ils commencèrent à respirer, témoignèrent aux Français établis parmi eux les sympathies dues aux défenseurs d'une cause commune, et songèrent à hâter la chute du sanguinaire tyran. Diverses réunions furent tenues, et l'on agita la question d'un *pronunciamento*. Trop timides pour s'engager les premiers dans un mouvement où il fallait jouer sa tête, les Cordoviens laissèrent aux Français l'initiative de la rébellion. Soit qu'ils eussent à se venger de Rosas, soit que le péril les fascinât, il y avait alors à Cordova une douzaine de Basques et de Gascons qui ne demandaient pas mieux.

« Mon ami Lora, natif d'Auch, mécanicien et directeur de la Mennaie de Cordova, qu'il avait réorganisée, devait commander en chef les insurgés et s'emparer de la ville, tandis que j'immolerais le gouverneur. A l'heure indiquée, je me munis d'un poignard et d'une paire de pistolets, et je me dirigeai sans broncher vers son hôtel. Deux domestiques essayèrent de m'arrêter sur l'escalier; le canon de mes pistolets leur imposa silence. Je traversai les corridors à pas de loup et je m'introduisis dans la salle où je comptais en finir

avec le séide de Rosas. Un homme dormait, penché sur son bureau ; je m'élançai sur lui le poignard à la main. Le dormeur se réveilla en sursaut et tout effaré : c'était le secrétaire du gouverneur ! Il me conjura de l'épargner, ce qui était inutile, et je m'esquivai de l'hôtel, furieux d'avoir manqué mon coup.

« Je courus à une *huerta* d'où les conspirateurs les plus déterminés allaient partir aux cris de : Mort à Rosas ! Lora les haranguait et les excitait énergiquement à faire leur devoir. Je lui appris ma déconvenue ; il en conclut la nécessité de précipiter l'aventure. Notre faible troupe fit irruption dans un faubourg et atteignit sans difficulté la place de la cathédrale. Mais le silence régnait sur notre passage, et les mécontents, qui avaient promis de se déclarer sitôt le branle donné, nous faisaient faux bond. Nous sûmes alors qu'un traître avait vendu la mèche, et que le gouverneur recrutait dans la campagne une masse de gauchos avec lesquels il ne tarderait pas à rentrer dans Cordova. Les gauchos adoraient Rosas, parce qu'il avait surgi de leurs rangs, parce qu'il les flattait, parce qu'il est féroce et rusé comme eux. Ce sont les gauchos qui l'ont soutenu, Dieu sait par quels moyens ! jusqu'à ce que Urquiza l'ait détrôné. Leur intervention ruina tous nos plans. Nous nous débandâmes, et chacun dut chercher son salut dans la fuite. Nos têtes furent mises à prix.

« Je me réfugiai chez la tante de Fanny, qui n'hésita pas à me recevoir. Cette femme généreuse, qui jouissait d'une considération méritée, était liée avec les

hauts fonctionnaires de Cordova. Elle m'assura qu'elle travaillerait activement à me faire rayer de la liste des proscrits, et elle ne doutait pas du succès. Mais il s'agissait d'abord d'éviter les perquisitions de la police. Ma protectrice m'envoya à son *estancia*, elle me recommanda d'y attendre sans bouger le résultat de ses démarches.

« La défiance est mère de la sûreté. Ce proverbe, si vrai en Europe, ne l'est pas moins dans la Confédération de la Plata. De peur des trahisons, la tante de Fanny m'avait annoncé aux domestiques de l'*estancia* comme un de ses neveux récemment venu des États-Unis. Une jeune fille spécialement chargée de me servir connaissait seule mon histoire. Elevée par la tante de Fanny, elle vouait à sa bienfaitrice une espèce de culte, et il n'y avait rien à craindre de son indiscretion. Agée de dix-huit ans, Cruz était bien la plus séduisante mulâtresse que j'aie vue sous aucune latitude. Grande, souple, dorée comme un chasselas de Fontainebleau, la perfection de ses traits répondait à celle de son buste et de ses membres. Sa physionomie mobile, qu'animaient des yeux incomparables, révélait un cœur ouvert à tous les nobles sentiments et exempt de dissimulation. Il se mêlait à la grâce exquise de son allure, aux flammes voluptueuses de son regard et à l'harmonie de sa voix caressante, je ne sais quoi de viril et même d'un peu sauvage accusant une nature accessible aux passions héroïques. Cruz était une de ces femmes dont l'image se grave indélébilement dans la mémoire.

« Si ma position exceptionnelle et les angoisses qui harcelaient ma philosophie n'étaient une excuse, j'aurais honte d'avouer mon indifférence à l'aspect de tant de charmes. Rongé de soucis, en proie à l'incertitude plus cruelle que la mort, je n'accordais à la belle mulâtresse qu'une attention distraite. Je n'observais ni sa touchante sollicitude à mon égard, ni son infatigable vigilance, ni les soins délicats dont elle m'entourait. Elle comprenait mes désirs à un geste, à un coup d'œil, à l'expression de mon visage. Quand j'étais à table, muet et absorbé dans mes réflexions, elle se plantait en face de moi et me couvait d'un regard indéfinissable. Je me promenais rarement dans le verger ou dans le bois voisin sans l'y rencontrer. Une fois, en allant humer la brise matinale, je me heurtai à Cruz endormie sur le seuil de ma chambre. Je la grondai doucement; elle se releva confuse, humiliée, et s'échappa, comme une biche surprise au gîte, en se voilant la figure de ses mains. Ces indices clairs d'un sentiment qui débordait n'avaient aucune signification pour moi.

« Un dimanche, la mulâtresse me remit dans le *patio*, où je fumais mon cigare, une lettre qu'un émissaire de la tante de Fanny apportait de Cordova à franc étrier. L'excellente dame m'écrivait :

« *Muy señor mio,*

« Le blocus de Buenos-Ayres et le combat naval d'Obligado, qui en a été la suite, ont exaspéré le dic-

tateur. Rosas se vengera sur les Français de l'intérieur de l'échec qu'ont subi ses armes et des concessions obligées qu'il a faites aux habitants de la capitale. Les gouverneurs des provinces ont déjà transmis des ordres impitoyables à des sicaires qui fouilleront tous les coins du pays et massacreront les victimes désignées à leur colère. La réaction a déjoué les efforts que j'ai tentés en votre faveur. Vous êtes noté comme le plus incorrigible et le plus audacieux des conjurés de Cordova. Pas de grâce à attendre, si l'on vous découvre, et malheureusement on soupçonne que je vous ai offert un asile sur mon *estancia*. Fuyez, ou les *partidas* rosistes vous dénicheront. L'abattement de Fanny m'inquiète; je tâche de la consoler en lui disant qu'il luiira des jours meilleurs. — *Dios le garde à Vd!...* »

« Sans être un capitaine Fracasse, je ne suis pas plus poltron qu'un autre, et je l'ai quelquefois prouvé. Néanmoins, je mentirais si je niais que la lecture de cette lettre m'anéantit. Où irais-je? au nord, à l'ouest au sud?... La question était épineuse, car il me fallait dans tous les cas franchir un espace incommensurable avant de toucher à la frontière. Le bruit d'un sanglot m'arracha soudain à ma douloureuse méditation. Cruz était immobile et debout contre un pilier de la galerie. Il y avait tout un poème élégiaque dans son attitude, dans l'agitation tumultueuse de son sein, dans ses yeux pénétrants, qui m'interrogeaient, et sur son visage bouleversé.

« — Comment, c'est toi, Cruz? lui dis-je; que fais-tu là?

« — Pardonnez-moi, *señor*, répliqua-t-elle timidement; j'ai craint que la lettre de *doña P...* ne vous annonçât de mauvaises nouvelles, et l'intérêt que vous... l'intérêt que m'inspire votre malheur m'a clouée ici. Pardonnez-moi.

« — Tes craintes ne sont que trop fondées, ajoutai-je; *doña P...* m'écrit de ne pas coucher une nuit de plus sous ce toit. Les fédéraux rôdent aux environs; ils voudraient bien me livrer mort ou vif.

« — Oh! j'en étais sûre, interrompit la mulâtresse d'une voix brisée; mon cœur me l'avait dit, et mon cœur ne me trompe jamais.

« Et deux larmes qui bordaient ses cils, longs comme des pinceaux, roulèrent sur ses joues.

« — Ne te désole pas ainsi, lui dis-je, j'ai encore le temps de me sauver.

« — Mais que deviendrez-vous? mon Dieu! s'écria-t-elle en joignant les mains.

« — Ce qu'il plaira à mon étoile, répondis-je d'un ton assez résolu. Qu'on selle le meilleur cheval de l'écurie.

« — Vous partez donc seul, sans guide? balbutia Cruz.

« — Sans doute; d'ailleurs, qui oserait m'accompagner?

« — Moi!

« Ce *moi*, prononcé avec un accent surhumain, me remua jusqu'au fond des entrailles.

« — *Pobrecita!* dis-je à la mulâtresse qui frissonnait en attendant ma réponse, j'apprécie ton dévouement,

mais je le refuse, car il pourrait te coûter cher. S'ils te trouvaient avec moi, ces misérables te seraient partager mon châtement.

« — Et que m'importe ? exclama Cruz.

« — Mais ce châtement, c'est la mort !

« — Eh bien ! la mort sera bénie.... si elle me frappe à vos côtés !

« — L'amitié t'égare ; je ne consentirai pas à être ton bourreau.... toi si bonne et si fidèle !

« — Si je suis bonne et fidèle, accordez-moi l'unique récompense que j'ambitionne : emmenez-moi avec vous.

« — Tu n'y songes pas.

« — Oh ! fatalité ! murmura Cruz, n'être rien, rien qu'une pauvre mulâtresse !

« — Tu es un ange ! m'écriai-je, et je ne veux pas, en acceptant le sacrifice de ta vie, empoisonner ma dernière heure.

« — Si vous me repoussez, je deviendrai folle ou je me tuerai !

« — Que dis-tu, insensée !...

« — Oui, ajouta Cruz avec un suprême effort, je vais vous dévoiler un secret qui m'étouffe, dût ma sincérité ne recueillir que votre mépris. Je ne sais comment cela se fit ; mais la première fois que je vous vis, j'éprouvai une émotion étrange et il s'alluma dans ma poitrine un feu inextinguible. Je me révoltai contre cette flamme mystérieuse ; j'essayai de l'éteindre et de regarder avec indifférence un homme dont la condition est si loin de la mienne. Impossible ! sitôt que

vous paraissiez, mon cœur bondissait, et tous les objets environnants me semblaient illuminés. J'aurais donné le paradis pour obtenir de vous une caresse, ou seulement une douce parole. Je rougissais de ma faiblesse et j'aurais redouté de la vaincre. Je ne m'appartenais plus; j'étais votre esclave, votre instrument, votre chose; et vous étiez mon soleil, vous m'étiez nécessaire comme l'air. Je ne réclame pas votre amour, j'en suis indigne..... mais votre pitié, au moins, votre pitié ou je meurs!

« Ces aveux naïvement passionnés me troublèrent. Cruz détruisait l'opinion que j'avais conçue des femmes et de l'amour. Je compris la noblesse de ce sentiment sacré; je compris ces héroïnes de l'histoire et du roman qui défrayaient la verve railleuse des sceptiques et des libertins. Je pressai la mulâtresse dans mes bras sans dire un mot. Elle était haletante.

« — Ah! continua-t-elle avec une tendresse fougueuse, c'est d'aujourd'hui que je commence à vivre. Emmenez-moi, et vous verrez tout ce que Cruz a de ressources. Je dépouillerai les bœufs et le mouton, je ferai la cuisine, j'arrangerai votre lit de feuilles sèches, je serai votre espion et votre sentinelle. La nuit, je veillerai sur vous et je serai trop payée si, au réveil, vous daignez me sourire.

« — Qui sait à quelles épreuves je suis destiné, dis-je à Cruz en la baisant au front, et si tu ne regretteras pas d'en avoir désiré ta part?

« Cruz me ferma la bouche avec ses doigts et sembla

vouloir me percer de son regard, qui étincelait sous la frange de ses paupières.

« — Tais-toi, s'écria-t-elle avec exaltation, ne blasphème pas contre mon amour. La pauvre mulâtresse n'a que son sang à t'offrir, mais elle sera heureuse de le verser pour toi jusqu'à la dernière goutte. J'irai partout où tu iras; je mourrai de faim, s'il le faut, pour que tu manges; quand je n'aurai plus de cheval, je te suivrai à pied ou en me traînant sur les genoux. Je m'élancerai au-devant du poignard des assassins, et je serai ton bouclier. Mais j'ai besoin de te voir, comme la fleur a besoin d'eau pour ne pas se flétrir !

« L'ivresse de Cruz me gagnait : j'avais des éblouissements.

« — Du calme ! dis-je à l'impétueuse mulâtresse, je ne résiste plus ; ton sort sera lié au mien, puisque tu l'exiges. L'infortune et l'exil avec toi ne seront pas sans consolation, car le bandeau qui m'aveuglait s'est déchiré : je t'aime, Cruz, je t'aime !

« — Oh ! merci, dit Cruz affolée, en jetant ses bras à mon cou, où ils restèrent enchaînés.

« La mulâtresse, dans sa candeur virginale, ignorait la stratégie de ces femmes expérimentées ou bien instruites qui, avant d'accorder la victoire à un homme, le forcent à engager une série d'escarmouches hypocrites et numérotées. Elle obéissait spontanément à la passion, sans aucune de ces réserves que la froide civilisation a décorées du nom de convenances. Ses yeux humides et flottants, sa gorge bondissante, ses lèvres ardentes nouées aux miennes me firent oublier et la

lettre de *doña P...*, et le glaive suspendu sur ma tête. Cruz, se dégageant de mes étreintes, me les rappela.

« — Assez de plaisir, *querido!* murmura-t-elle avec un sourire ineffable, pensons à ton salut.

« — Tu as raison, lui dis-je; il me serait affreux de mourir, à présent que je sais ce que tu vaudrais. Éloignons-nous de *l'estancia*.

« — Je vais te conduire dans un bois où nous dormirons en sûreté, et demain nous cheminerons vers Santiago del Estero. On dit que les unitaires et les Français y ont beaucoup d'amis.

« — Je te dois déjà le bonheur, *niñita*, je te devrai la vie.

« Nos préparatifs furent achevés en dix minutes, et nous nous lançâmes à travers la pampa, au galop de nos montures. Nous avons fait plusieurs lieues et nous escaladions un coteau désert, lorsque ces exclamations retentirent à mon oreille :

« — Ohé! Arthur, où allez-vous donc? Arthur! Arthur! ohé!

« Je me retournai vivement, et j'aperçus Gélas, Gélas en chair et en os. Il était au bas du coteau, s'acharnant à piquer sa mule blanche d'écume.

« — Que le diable vous cornifistibule! s'écria-t-il en nous abordant; voilà une heure que je m'égosille à vous hêler, et c'est comme si je chantais *Femme sensible* sur l'air de *Malbrough s'en va-t-en guerre*. Mais par quel raccroc êtes-vous ici?

« — Je vous ferai la même question.

« — Mon cas est simple comme bonjour. Après

l'échauffourée où les Cordoviens nous abandonnèrent si lâchement, un citoyen généreux me cacha dans une serre de sa *quinta*. J'y ai respiré deux mois, et j'ai en le loisir de m'y perfectionner dans la botanique. Un nègre m'apportait des vivres, du café et du tabac. Je m'habituais à cette réclusion parfumée lorsque, avant-hier, le nègre m'apparut avec la mule que j'ai entre les jambes, et me dit de déguerpir si je ne voulais tomber sous la coupe d'une centaine de gre-dins qui font une battue générale. J'aurais été humilié de me voir étrangler comme un crapaud sous un chou, et je mis à profit l'avis du fils de Cham. Depuis que j'ai levé l'ancre, je navigue au hasard, et je suis embarrassé de ma personne. Grâce au ciel, je vous trouve dans mes eaux. Nous voyagerons de conserve. Je ne vous quitte plus.

« — Je l'espère bien, dis-je; deux boussoles valent mieux qu'une, et, en combinant nos idées, nous aurons la chance d'éviter le naufrage.

« Je racontai à Gélas ce qui m'était arrivé depuis notre séparation, et je m'égayai fort de son équipement. Gélas avait encore le sombrero, le talma vert, les guêtres et le pantalon de Buenos-Ayres; un large coutelas rouillé et une espingole phénoménale en bandoulière accentuaient l'originalité de son costume. On eût dit un brigand d'opéra-comique.

« — Ah ça, demandai-je au médecin lyonnais, dont la présence, la dégaine et la figure épanouie me mettaient en belle humeur, de quel arsenal avez-vous décroché cette canardière antédiluvienne? Mais, mon

cher, les oiseaux aquatiques ne flânent pas dans ce coin de l'univers, et les autruches s'attrapent au *lazo*.

« — Mon petit, on glane ce qu'on peut, et j'estime qu'un modeste canif lui-même est préférable à rien du tout. Vos moqueries n'empêcheront pas mes armes d'être meurtrières et de prolonger, s'il y a lieu, notre pèlerinage sublunaire.

« — Vous nourrissez donc des projets belliqueux ?

« — C'est-à-dire que je suis féroce comme un tigre de Java. Laissez seulement poindre à l'horizon les coquins qui nous poursuivent, et vous verrez le beau carnage.

« — Vos dispositions guerrières me rassurent, repris-je. C'est drôle, mais depuis que je suis amoureux, je tiens à la vie.

« — Amoureux de madame, sans doute ? dit Gêlas en examinant Cruz avec attention. Peste ! c'est un joli morceau.

« — Aussi, ai-je pour elle une passion véritable. Je suis entièrement métamorphosé : à l'ancien Arthur, volage et gouaillieur, a succédé un Arthur sentimental comme un tourtereau. Est-ce que cette charmante enfant ne justifie pas ma conversion ?

« — Charmante, en vérité, et vous me faites souvenir que je ne lui ai pas rendu mes hommages. Ce n'est guère gentil, pour un Français.

« Gêlas s'approcha de Cruz, qui s'efforçait de deviner le sens de notre dialogue à notre pantomime et au jeu de nos physionomies.

« — *Servidor á la hermosura!* Serviteur de la

beauté, lui dit-il en frisant sa moustache avec une certaine prétention à la galanterie; je félicite mon ami de posséder une créature comme vous, et je suis bien sûr qu'il ne vous échangerait pas contre tous les trésors du monde.

« — Oh ! balbutia Cruz, décontenancée par la désinvolture de Gélus, je ne suis que l'humble esclave du *señor*.

« — Je m'étais imaginé, reprit le Lyonnais, que vous laisseriez Arthur à la première couchée; mais il paraît que je me trompais, et j'en suis ravi.

« — Don Arthur a la bonté de me permettre de l'accompagner dans son exil, ajouta la mulâtresse, et je bénirai la *Madre purissima* si je puis en diminuer les rigueurs.

« — Votre maîtresse a une voix de sirène, me dit Gélus; c'est un diamant que vous avez là.

« — Un diamant qui nous servira dans cet infâme pays, au milieu de nos misères. Cruz a de merveilleux talents domestiques; avec elle nous sommes presque sûrs de dîner tous les jours.

« — C'est un point capital, car des millions de maux auxquels l'homme est sujet depuis notre mère Ève, la famine est le plus exécrationnel.

« — Je m'attendais à cette déclaration.

« — Vous voulez dire que je suis un peu gourmand. Je l'avoue, mais la gourmandise chez moi ne vient qu'après l'amitié. La preuve, c'est que je vote pour que nous rejoignons deux camarades cachés non loin d'ici, dans un *barranco* (fondrière).

« — Qui sont ceux-là? demandai-je aussitôt.

« — Boireau et Danfloux. Comme j'étais seul armé, je leur ai proposé d'aller à la découverte, tandis qu'ils se reposeraient des fatigues de la journée. Vont-ils être contents! ils vous croyaient occis.

« — Allons les chercher immédiatement, repris-je. Plus nous serons nombreux, plus nous serons en mesure de résister à nos ennemis. A propos, Boireau et Danfloux ne savent-ils rien de Lora?

« — Mais si : Lora court moins de risques que nous. Il se tirera d'affaire, parce qu'il est indispensable à la Monnaie.

« — Ah! tant mieux.

« Gélus nous conduisit au *barranco*. Nous y trouvâmes Boireau en train d'allumer le feu et Danfloux plumant une oie d'origine suspecte. C'étaient deux gaillards braves comme des lames de Tolède, habitués déjà à la vie nomade et qui auraient goguenardé sur l'échafaud. Ils nous saluèrent d'un triple hurrah et m'embrassèrent à vingt reprises. Le *barranco* était convenablement situé; il fut décidé que nous y passerions la nuit et que nous en repartirions à l'aube.

« — Voilà qui est réglé, dit Gélus. Maintenant, il s'agit de souper, *nunc est cœnandum*, et, si Danfloux ne se distingue pas, je lui rogne mon estime.

« — Je serai digne de ma réputation, enfant chéri d'Esculape, répliqua Danfloux. C'est dommage qu'il y ait absence totale de légumes, de marmites et de casseroles : j'aurais confectionné un potage à se lécher les doigts. Faute de vaisselle, je me bornerai à vous ser-

vir un rôti de ma façon; vous m'en direz des nouvelles. Prête-moi ton sabre, Gêlas, que je fasse l'autopsie de ce volatile.

« — Voilà, fit Gêlas en passant à Danfloux son vieux coutelas.

« Danfloux se mit en devoir d'éventrer l'œie. Cruz l'arrêta.

« — *A mi me toca eso!* Cela me regarde, lui dit-elle.

« Et elle lui arracha le coutelas par un mouvement si rapide, que Danfloux demeura capot. Il promena un œil ébahi de Cruz à Gêlas et à moi, qui riions à perdre haleine. Ensuite il se cambra avec une majesté grotesque, et s'adressant à la mulâtresse :

« — Auriez-vous l'intention de me destituer, adorable sylphide? lui demanda-t-il. Où sont vos titres?

« — Don Arthur vous les dira, répondit Cruz. Mon désir est de lui être utile ainsi qu'à ses amis. La cuisine est dans mes attributions.

« — C'est différent; si Arthur a parlé, je m'incline.

« — Oui, mon cher, dis-je à Danfloux; Cruz, qui m'est dévouée corps et âme, entend se charger exclusivement de notre ménage. C'est son droit, comme femme, son honneur et son plaisir; laissons-les-lui tout entiers.

« — Soit, ajouta Danfloux en bourrant sa pipe; je me résigne à vivre oisif comme un millionnaire.

« Notre souper, dont le menu fut emprunté à toutes les *alforjas*, ne manqua pas d'animation. Nous étions si joyeux de notre rencontre, que nous avons complètement oublié le danger. On n'aurait jamais soupçonné,

en nous voyant rire aux éclats, voltiger de la romance à la gaudriole et lâcher des fusées de calembours, que la mort pouvait fondre sur nous d'un instant à l'autre. Cruz déploya dans l'exercice de ses fonctions un zèle et une industrie qui lui valurent les louanges de la société. Elle improvisa avec nos selles, nos *ponchos* et quelques brassées de fourrage, des lits de camp où nous dormîmes comme sur l'édredon.

« Jusque-là c'était bien; mais l'automne finissait, et l'hiver nous amena un surcroît de privations et de douleurs qui auraient usé des tempéraments moins robustes que les nôtres, ou soutenus par des caractères moins énergiques. N'osant entrer dans les *pueblos* qu'à la dernière extrémité, nous couchions dans la boue ou sur la neige comme des Callavayas ¹, et nous passions sou-

¹ La tribu indigène des Callavayas est une des plus curieuses qu'il soit possible de trouver en Amérique. Le général Miller, qui la connaissait bien, en a tracé la peinture suivante au chapitre xxvii de ses Mémoires. Elle donne raison aux théories de M. Flourens sur la longévité humaine.

« Les Callavayas ou Junguenos sont les seuls qui, sur une vaste étendue de l'Amérique méridionale, exercent la médecine. L'art de guérir se transmet chez eux de père en fils, depuis un temps immémorial. Ils habitent Charasani, Consata et Quirbe, situés dans les vallées et les *barrancos* de Larecaja, district placé au nord de la Paz (Bolivie), sur le versant de la plus orientale des cinq grandes chaînes des Andes boliviennes. Les Callavayas se réunissent périodiquement en grand nombre pour escalader les montagnes du nord-est de la Paz, qui sont couvertes de bois immenses et qui, de la base au sommet, offrent toutes les températures. Les produits du règne végétal y sont merveilleusement riches et variés. Les Callavayas s'approvisionnent d'écorces, de gommes, de baumes, de résines et de plantes qui possèdent d'efficaces vertus mé-

vent deux ou trois jours sans avaler un atome de nourriture. Cruz se montra sublime dans ces pénibles circonstances. Elle endurait sans une plainte, sans un murmure, la faim, la soif, le froid et la fatigue. Lorsque, dans nos longues marches et au bivouac glacé, je jetais sur elle un regard de commisération, elle me

dicinales. Après avoir rempli leurs besaces de ces denrées précieuses qu'ils chargent sur leur dos, ils traversent deux à deux ou trois à trois les montagnes du Pérou, de l'Équateur et les pampas de Buenos-Ayres, exerçant leur profession héréditaire. Un voyage de cette espèce dure de deux à trois ans. On devine ordinairement de loin l'approche des Callavayas à l'odeur qu'exhalent leurs aromates.

« Les Callavayas ont toute la ruse des charlatans de l'Europe, mais ils opèrent souvent des cures remarquables. Ils observent un certain mystère orthodoxe dans la pratique de leur art. Comme les anciens exorcistes, ils profitent des superstitions populaires et attribuent à des sorcelleries certaines maladies légères, afin d'accroître l'importance de leurs services et de s'assurer une rétribution considérable. En voyage, ils ne suivent jamais le chemin ou le sentier tracés, mais ils vont en ligne droite, côtoyant les *barrancos* comblés de neige, franchissant des montagnes solitaires, des savanes, des déserts de sable ou de pierre. Cette manière de voyager s'appelle *haqui tuppu*, mots qui signifient *route des Indiens*, en langue aymara. Les Callavayas ne dorment jamais sous un toit; ils s'étendent sur la terre nue pour passer la nuit, soit dans les lieux les plus élevés et les plus froids, soit dans les plus bas et les plus chauds. Quoiqu'ils n'aient ni linge ni vêtements de rechange, ils ne souffrent aucunement des variations de la température. Une constitution robuste et une santé inaltérables sont la récompense ordinaire de leur sobriété et de la régularité de leurs habitudes. Les Callavayas atteignent généralement un âge très-avancé. C'est au point qu'une personne de trente ans est regardée chez eux comme un enfant, et qu'il faut avoir quarante ou cinquante ans pour mériter le nom d'homme. »

répondait par un sourire angélique. Une fois, nous étions si exténués de jeûne, que nous eûmes envie de nous livrer aux autorités de la Rioja, aimant mieux une mort prompte que les tortures d'une lente agonie. Je conseillai à Cruz d'abandonner notre triste compagnie et de s'en aller à la ville, où il lui serait aisé de s'employer.

« — Tu le vois, lui dis-je, ton sacrifice n'a plus de but, et tes souffrances augmentent l'amertume des nôtres. On ne doit pas mourir à ton âge et avec ta beauté! Va-t'en à la Rioja, et, si un miracle nous sauve...

« La mulâtresse ne me permit point de terminer la phrase. Elle s'attacha à moi en pleurant et me couvrit de caresses convulsives.

« — Tu ne m'aimes donc plus? disait-elle d'une voix, entrecoupée de sanglots, tu es las de moi? Aie pitié de ta *ninã*, ne la chasse pas : elle est si heureuse de souffrir avec toi!

« Tant de courage et de passion me désarmèrent. Je pressai la mulâtresse sur mon cœur, je lui rendis ses folles caresses, et je n'osai plus lui proposer de nous quitter. Je n'aurais pas été le seul, d'ailleurs, à regretter Cruz. Mes compagnons de fuite, l'ayant vue à l'œuvre, se sentaient pour elle une vénération idolâtre. Sa vigilance habile avait quelque chose de maternel et corrigeait souvent les fautes de notre insoucieuse témérité. Quand la faim nous talonnait, Cruz partait à la maraude, et il était rare qu'elle ne revînt pas chargée de fruits, de volailles, de racines alimen-

taires, ou de maïs. Nous l'avions surnommée à l'unanimité *Notre-Dame de Bon-Secours*....

« Campés sur les débris d'un ancien *tambo*, perdus au milieu d'un océan de neige, affamés et déjà engourdis par une température de douze degrés au-dessous de zéro, nous délibérions vainement, lorsque des accents harmonieux comme les chœurs des séraphins frappèrent nos oreilles. Le marin en vedette sur les barres de perroquet n'a pas, en découvrant la terre, des élans de joie comparables à ceux que nous éprouvâmes en courant vers deux inconnus qui causaient dans la douce langue de la patrie. C'étaient deux Français, deux libérateurs, qui regagnaient la mine d'argent de Santa-Maria, où ils étaient employés. Ils nous emmenèrent avec eux à la mine. Une vingtaine d'ouvriers français et autant d'allemands mirent tout ce qu'ils avaient à notre disposition. Nous vécûmes trois semaines dans ce paradis relatif, et nous y aurions peut-être attendu la chute du dictateur, si le voisinage d'une bande rosiste n'eût alarmé nos hôtes. Ils nous firent entendre que nous les compromettions et qu'il était nécessaire de changer d'asile. Un seul, un Parisien, voulait nous garder, au péril de sa vie. Il accusa ses camarades de lâcheté ; il leur dit qu'il serait barbare de nous retirer leur protection, et honorable de nous défendre à outrance. Depuis lors, j'aime les Parisiens à la folie.

« Nous craignons trop de nuire aux Français et aux Allemands pour rester avec eux, eussent-ils consenti à nous garder. Ils nous indiquèrent une mine

abandonnée où nous serions probablement en sûreté. Nous allâmes nous ensevelir dans ses profondeurs. Là, nos provisions de bouche s'étant épuisées, nous fûmes de nouveau en proie aux morsures de la faim. Nous les subîmes d'abord philosophiquement et nous pensâmes que le hasard, ce dieu des situations extrêmes, viendrait à notre secours. Le tabac, remplissant l'intérim d'une nourriture plus substantielle, tâchait de faire illusion à nos estomacs délabrés, et notre gaieté résistait aux coups de bélier de l'abstinence. Il y avait un grain de mélancolie au fond de cette gaieté ; mais le feu croisé de nos plaisanteries le déguisait si bien, qu'il n'y paraissait guère. L'intarissable Gélas, moins burlesque que Danfloux et Boireau, avait des mots serio-comiques ébouriffants. Un matin, il nous dit avec la solennité d'un président de cour d'assises :

« — Messieurs, le *statu quo* ne saurait se prolonger davantage. Depuis quatre jours nous n'avons rien à consommer, et voilà ma dernière pipe. Je déclare que ma patience est à bout, et qu'il est urgent d'adopter une résolution quelconque. Est-ce votre avis ?

« — C'est le mien ! cria Boireau.

« — Et le mien, ajouta Danfloux.

« — En ce cas, nous sommes tous d'accord, dis-je. Il serait déplorable d'en être réduits à nous dévorer les uns les autres, comme des mulots ou comme les naufragés de la *Méduse*. La chair de chrétien ne me tente nullement, et, d'ailleurs, nous commençons à être si maigres, que les Nouveaux-Zélandais eux-mêmes dédaigneraient de nous embrocher. Gélas seul con-

serve un embonpoint honnête, malgré ses vicissitudes, et pourrait à la rigueur....

« — Je saisis votre idée, interrompit Gélas, et je suis prêt à me dévouer au salut public : j'ai une hanche à vos ordres. Si vous refusez l'holocauste de l'amitié, passons à une autre motion. Je demande qu'un de nous explore la contrée et se mette en quatre pour recueillir des comestibles et des informations.

« — C'est cela !

« — Tirons à la courte paille ! cria Danfloux.

« — Cruz tiendra les pailles, dis-je à l'assemblée.

« — Admis sans opposition, conclut Gélas.

« Je fis signe à la mulâtresse, qui sommeillait à demi, de s'avancer, et nous lui expliquâmes notre dessein.

« — *Que candidez !* Quelle sottise ! exclama-t-elle. Les fédéraux rôdent peut-être autour de la mine, et vous seriez tous perdus s'ils arrêtaient l'un de vous. C'est moi qui chercherai les moyens d'adoucir notre position. Je connais les Indiens, et l'on ne se défiendra pas de Cruz.

« — Y pensez-vous ? lui dit Gélas ; vous suez la fièvre, et vous êtes si débile, que vous tomberiez au second pas.

« Le jeûne et les privations avaient, en effet, rudement éprouvé la mulâtresse. Mais si sa vigueur physique chancelait, si ses yeux plombés brillaient d'une lueur malade, son énergie morale était indomptable comme son amour.

« — Bah ! reprit-elle avec un sourire divin, vouloir,

c'est pouvoir. Je ferai si bien, que ce soir nous nous coucherons *saciados y alegres*, rassasiés et contents.

« Je m'unis à Gélas, à Boireau et à Danfloux, pour la dissuader de la mission qu'elle s'imposait. Mais nos raisonnements et nos prières fléchirent devant l'obstination fanatique de son dévouement.

« — *Adios, amigos!* dit Cruz, j'espère que je reviendrai bientôt.

« Et elle se dirigea vers une issue de la mine. Au moment de la franchir, elle tourna la tête, nos regards se croisèrent, et elle vola dans mes bras.

« — Un baiser, un baiser encore, murmura-t-elle en me serrant à m'étouffer contre son sein palpitant; cela me portera bonheur.

« — Je t'en donnerai mille, lui répondis-je.

« — Oh! répète-moi que tu aimes toujours ta *querida*, ta *palomita*, et j'aurai des forces inépuisables, et je ne redouterai aucune catastrophe!

« — Comment ne t'aimerais-je pas? comment n'aimerais-je pas Notre-Dame de Bon-Secours?

« — Assez: il me suffit de savoir que tu n'es pas ingrat pour que je fasse des miracles.

« Elle se tut et me contempla en extase. J'étais si ravi moi-même, qu'il me semblait flotter dans ces sphères éthérées que rêvent les poètes..... Cruz sortit en courant de la mine.

« La nuit vint et la mulâtresse n'avait point reparu. Chacun de nous sentit alors la force de l'attachement que Cruz lui avait inspiré. Cette fille admirable était notre âme, notre vie, et son absence nous plongea

dans un abîme de tristesse. Nous ne fermâmes pas l'œil jusqu'au lendemain. Alors de sinistres appréhensions, jointes aux tiraillements de la faim, nous déterminèrent à quitter notre refuge. Nous marchâmes droit à la mine de Santa-Maria, et nous pûmes enfin nous restaurer. Nous demandâmes des nouvelles de Cruz au Parisien, qui s'était assis à côté de nous tandis que nous mangions, et qui nous dit en essuyant une larme :

« — J'hésitais à vous l'avouer..... Cruz est morte.

« — Morte? m'écriai-je en fixant des yeux hagards sur le Parisien.

« — Hélas! oui, assassinée. La bande qui vous traque, composée d'une trentaine d'hommes, la trouva hier je ne sais où et la conduisit près d'ici, les mains liées derrière le dos. Le chef de ces brigands la reconnut au signalement qu'on lui avait adressé de Cordova.

« — Tu es partie de l'*estancia* avec Arthur, lui dit-il d'un ton menaçant, et tu sais où il est. Si tu me l'enseignes, je te rends la liberté; dans le cas contraire, malheur à toi!

« — Je ne sais rien, répliqua la mulâtresse sans s'émouvoir. Je me suis séparée de don Arthur à six lieues de l'*estancia*.

« — Tu mens, *hija de p...*! On t'a vue avec lui et trois autres *Gringos* (Français), il n'y a pas un mois. L'alcade de... me l'assure.

« — L'alcade s'est trompé.

« — Prends garde! si tu m'y obliges, je t'arracherai ton secret à coups de bâton! hurla le chef des brigands.

« — Quand vous me hacheriez, il me serait impossible de satisfaire votre curiosité, dit Cruz tranquillement.

« Le bandit, irrité du flegme de la mulâtresse, la fit attacher nue à un arbre et la condamna à recevoir sur-le-champ cinq cents coups de bâton. Elle ne faiblit pas sous la violence du supplice ; à peine s'il lui échappait de temps en temps un cri, un sanglot, ou si une contraction nerveuse altérait le calme de sa physiologie. A la fin, les bourreaux, convaincus que Cruz ne vous trahirait pas, la punirent de sa fidélité en la massacrant. Ils eurent l'infamie de venir nous raconter cet exploit, et la stoïque mulâtresse aurait servi de pâture aux vautours, si nous n'avions eu le soin de creuser une fosse où nous déposâmes son corps meurtri et sanglant.

« Le récit lamentable du Parisien nous atterra. Bientôt, néanmoins, la fureur de la haine et du désespoir succéda au silence de la consternation. J'étais d'une pâleur livide, mes dents claquaient, ma bouche écumait, mes yeux dardaient des éclairs.

« — Cruz était notre ange gardien, dis-je en frémissant à mes compagnons, et c'est pour nous qu'elle a subi le martyre. Nous sommes des misérables si nous ne la vengeons pas !

« Trois rugissements répondirent à mon appel. Gélas, Boireau et Danfloux avaient le cœur bien placé. Leur affection pour Cruz était aussi ardente que la mienne. quoiqu'elle eût un autre caractère, et ils jurèrent de consacrer à la vengeance de l'infortunée

mulâtresse l'existence qu'ils devaient à son héroïsme. Le Parisien nous procura des chevaux (les nôtres étaient morts depuis longtemps), des armes et des munitions. Nous errâmes cinq jours de suite, ayant fait le sacrifice de la vie et brûlant de rencontrer une *partida* pour l'attaquer. Nous ne songions qu'à tuer une douzaine de sicaires fédéraux et à mourir ensuite. Le cinquième jour, nous entrâmes dans un *pueblo* dont l'alcade, anti rosiste, nous fêta comme des amis. Le repos que nous goûtâmes chez lui et ses conseils éveillèrent en nous des idées plus sages et l'instinct de la conservation. Nous résolûmes de voyager avec précaution, Gélas et moi vers le sud, Boireau et Danfloux vers le nord. Nous nous divisions ainsi, à notre grand regret, afin d'exciter moins de soupçons sur notre route.

« Après une série d'aventures dont le détail serait trop long, nous arrivâmes à Mendoza. Mendoza est une ville de dix mille habitants, au pied de la cordillère des Andes. La distance est si courte de Mendoza à la frontière du Chili, que nous dûmes nous croire hors d'atteinte. Un Basque (les Français de l'intérieur de la Plata sont presque tous Basques), charpentier de son état, nous logea, et l'hospitalité traditionnelle des Argentins se mit en frais pour nous rendre agréable le séjour de la cité. Il n'y avait pas un bal, un diner où nous ne fussions invités, en notre double qualité d'étrangers et d'Européens. Il y a tant de franchise et de simplicité dans les mœurs bourgeoises de Mendoza, comme de Salta, de Tucuman, etc., que nos costumes vulgaires et éraillés ne nous empêchaient pas d'être

accueillis à bras ouverts. Nous nous livrions aux plaisirs, dans cette bonne ville de Mendoza, avec la fougue du matelot qui débarque après trois années de navigation continue. Les polkas libres de Gélas, ses *agudezas* et son entrain bachique émerveillaient nos hôtes. Malheureusement le moindre excès enlevait à Gélas toute prudence. Un soir qu'il avait bu outre mesure, dans une maison où l'élite de la société de Mendoza était réunie, il invectiva contre Rosas avec une pétulance qui effraya ses auditeurs. Ceux-ci, qui pensaient comme lui, en général, mais qui étaient forcés de dissimuler pour sauver leur tête, lui insinuèrent de changer de discours. De mon côté, je bourrais Gélas de torgnioles furtives en lui disant à voix basse :

« — Tais-toi donc, tu divagues ; tais-toi, ou ta langue nous perdra.

« Sous l'influence de l'ivresse, l'orateur malencontreux s'échauffait à nos avertissements, loin de se modérer.

« — Oui, cria-t-il dans le paroxysme de sa colère, il faut que je me déboutonne ; je proclamerais la vérité à la barbe du bourreau lui-même. Le dictateur est un scélérat ; sans la couardise des habitants de Cordova, nous en aurions fait justice. C'est une ignominie d'obéir aux caprices de ce monstre, qui n'a rien d'humain !.....

« Cette philippique insensée fut rapportée au gouverneur de Mendoza. Le gouverneur manda Gélas, dès le lendemain, et l'interrogea sévèrement.

« — Il paraît, lui dit-il, que vous détestez notre

grand héros du désert, notre illustre restaurateur de la paix publique?

« Gêlas, dégrisé par le sommeil de la nuit, répliqua avec beaucoup de sang-froid :

« — Je ne déteste personne. D'ailleurs, je suis étranger, et les affaires politiques de la Confédération ne me touchent en rien.

« — Cependant, ajouta le gouverneur, vous avez tenu hier sur Rosas des propos abominables?

« — On a exagéré, *excelentísimo señor*.

« — N'osâtes-vous pas prétendre que le dictateur est un scélérat, un monstre?

« — Je ne m'en souviens pas. Si je l'ai prétendu, on doit l'attribuer à l'ivresse, et cela ne peut tirer à conséquence. Le vin fait dire bien des choses qu'on ne pense pas, qui nous blesseraient même si nous étions à jeun. C'est là mon excuse, et j'espère que vous l'admettrez.

« — Soit; mais vous avez avancé que vous aviez participé à la conjuration de Cordova.

« — Ce n'était là qu'une mauvaise plaisanterie, et je ne l'aurais pas hasardée si j'eusse été dans mon bon sens.

« — Cette explication est loin de me convaincre.

« — Elle est sincère pourtant..... Dans tous les cas, en voici une meilleure : je n'ai jamais habité Cordova; je n'ai fait qu'y passer.

« L'affirmation de Gêlas était jésuitiquement exacte, la conspiration ayant éclaté sitôt son arrivée. Le gou-

verneur lui adressa encore plusieurs questions et conclut ainsi :

« — Comme je n'ai pas les moyens de vérifier vos dénégations, je m'abstiendrai de vous juger ; mais, en attendant que je vous expédie à Cordova, où votre innocence sera reconnue s'il y a lieu, vous êtes mon prisonnier.

« Cette décision équivalait à un arrêt de mort, et Gélas ne s'abusa pas un seul instant. C'est alors que se montra à nu la fermeté de son âme antique. Il étonna les soldats qui le conduisirent à Cordova, comme il avait étonné les geôliers de Mendoza, par l'égalité joyeuse de son humeur et les saillies de sa conversation. Condamné à être fusillé, il marcha au supplice d'un pas léger, sous son talma vert, en fumant un cigare. Il ne voulut ni se confesser, ni qu'on lui bândât les yeux, et il souriait encore lorsqu'il tomba sous les balles ! »

POSTFACE

Il y a plusieurs espèces et des variétés infinies de voyageurs. Les uns courent sans cesse à travers le monde, par nécessité ou par plaisir, et n'écrivent jamais une ligne, soit qu'ils ne sachent ou qu'ils ne veuillent. S'ils ont un peu d'esprit naturel et beaucoup de sincérité, leurs récits ont un genre d'intérêt, une saveur particulière qui manque ordinairement aux narrations brochées ou reliées, et attifées en vue de séduire le public. S'ils sont bêtes, — ce qui n'est pas rare, — ils nous ennuient comme la pluie.

D'autres, qui ignorent ce qui se passe au delà des fortifications, se promènent sous toutes les latitudes, nous racontent tous les pays du globe... connus et inconnus. Que Sa Majesté le libraire commande, et, sans quitter la ville, sans même ôter leurs pantoufles, ils

iront, en un soir, la plume à la main, à cheval sur des ciseaux, des savanes argentines aux steppes de la Sibérie. Topographie, histoire, mœurs, langues, religions, ils ont tout vu.... dans les livres. Le malheur est qu'ils ne contrôlent rien, qu'ils ne tamisent pas les renseignements demandés aux voyageurs anciens ou modernes, de manière à séparer le mensonge de la vérité. Pallas dit ceci, Bruce affirme cela, Cook, Bougainville, Humboldt, Caillé, Malte-Brun, assurent telle chose; il suffit : nos érudits compilent, compilent, compilent, et le naïf lecteur avale des bourdes qui lui agaceront les nerfs, plus tard, s'il a occasion d'en mesurer l'énormité.

Parlerons-nous des voyageurs en *us*, des missionnaires de la science ou des gouvernements? Ils sont quelquefois utiles, mais ils ont le tort grave de nous faire bâiller. Tout l'intérêt d'une contrée se résume, à leur avis, dans le détail qu'ils sont chargés d'examiner : un arbuste, un minéral, un vase, une médaille, un insecte, un oiseau. En bâtissant là-dessus des mémoires crépis de style officiel ou de jargon scientifique, on a chance de réjouir les immortels... de l'Institut, mais on endort les profanes, c'est-à-dire l'immense majorité des lecteurs.

Le voyageur *analyste* est aussi fatigant que le voyageur en *us*, et pour une raison contraire. Il couche sur ses tablettes tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, et même tout ce qu'il a lu, ressassé ou non. Il décrit tout avec une prolixité à ravir les touristes anglais et les amateurs de guides. Il se reprocherait de négliger les infiniment petits. En mer, — pour nous en rendre compte,

le traître ! — il additionne heure par heure les nœuds que file son navire, il étudie les nuances de l'eau et sa température, il constate les chiffres des marsouins qui cabriolent sur la vague et des bonites qu'il prend à l'hameçon. A terre, il n'est pas moins minutieux. Dans les villes, il scrute les maisons du pavé au faite ; il calcule la hauteur des églises et des autres monuments ; il enregistre les pièces, le dessin et la couleur des costumes que portent les hommes, les femmes et les enfants, les pauvres et les riches ; il énumère les rues, les théâtres, les hôtels, les cafés et les magasins ; il note le genre et le nombre des volailles, des fruits et des légumes qu'il a contemplés au marché. A la campagne, il compte les papillons, les arbres, les fleurs, voire les feuilles. Le voyageur analyste aurait des remords s'il nous faisait grâce d'un brin d'herbe. Il assomme le public, *sans vanité* et de la meilleure foi du monde.

Voici maintenant le voyageur *égotiste*. Il s'imagine, comme le disait spirituellement Voltaire, « que tout l'univers a les yeux ouverts sur tous les cabarets où il a couché et sur ses querelles avec les commis de la douane. » Lui aussi abuse du détail et affronte la banalité avec un courage héroïque ; mais ce n'est plus par excès de zèle, c'est par amour de sa personne. Le voyageur égotiste est un autolâtre : il s'adore et il veut qu'on l'adore. Il relègue au dernier plan, comme un accessoire, les hommes et les choses qu'il rencontre sur son chemin, afin de mettre en relief son individualité. Il accorde à peine dix lignes à un grand souvenir

historique, à un paysage gracieux ou éblouissant, à un chef-d'œuvre de l'art ou à une scène de la vie réelle pleine d'attrait; mais il consacre vingt pages à nous raconter ses émotions, ses rêveries, le moindre incident de son fastidieux pèlerinage; il tient à nous apprendre qu'ici il eut la migraine, là il ramassa un grain de sable, ailleurs il mangea une omelette brûlée; au moment solennel où l'astre du jour se lève dans un nuage de pourpre et d'or, le cheval de notre homme rua sur les bords du Jourdain, ou perdit un de ses fers sur les quais d'Amsterdam. Le voyageur égotiste, selon le sexe qu'il a reçu du hasard, est parfois tenté de décrocher le soleil pour s'en faire une lanterne, ou de se tailler des crinolines dans le manteau blanc de la lune. Il pose avec la persévérance des images de Curtius, dans ses relations farcies de calembredaines. Si le voyageur égotiste n'existait pas, les poètes et les bas-bleus académiques l'inventeraient. Il ne nous en faut d'autres preuves que le *Voyage en Orient* de Lamartine, — un illustre pourtant, celui-là, — et la ripopée que madame Louise Colet a publiée sous ce titre : *Physionomie de la Hollande*.

Il est une classe de voyageurs qui n'a rien de commun avec les précédentes. N'ayant ni l'habileté nécessaire pour chasser au loin des animaux rares et des phénomènes dont la constitution intrigue la science, ni assez d'orgueil pour se dresser à chaque pas des statues soufflées, plus propres à exciter la pitié ou le dégoût que l'admiration, ceux qui en font partie vont de çà et de là, au gré de leur curiosité ou des caprices

de la destinée. Ils ne se flattent pas d'illuminer de leur présence les lieux qu'ils visitent et d'attirer l'humanité sur leurs traces. Ils regardent et ils écoutent pour eux-mêmes, sans programme et sans arrière-pensée, croquant volontiers, néanmoins, ici un paysage, là une physionomie originale, ou bien encore glanant des traits de mœurs et des observations neuves, exactes surtout, qui arrivent un jour à former des études incomplètes et sans ordre didactique, mais aussi sans prétention.

Ainsi est né ce volume. Nous avons choisi nos sujets à notre guise, ou plutôt selon le degré d'intérêt qu'ils nous semblaient offrir, nous permettant, pour les varier, de

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Ajoutons que nous nous sommes attaché principalement à être vrai.

Malgré cette déclaration formelle, certains critiques nous accuseront peut-être d'avoir commis des exagérations peu charitables. « Est-il admissible, diront les uns, que ces Liméniennes si vantées par nos jeunes officiers de marine aient le cœur si dur, l'appétit si robuste et la bosse du calcul si développée? Le portrait que vous nous en donnez n'est-il pas une caricature? — Et les moines, demanderont d'autres, ne les avez-vous pas calomniés? Comment concilier leur saint métier avec les infamies que vous leur imputez? »

La réponse est facile. D'abord, nous n'avons jamais

songé à soutenir qu'il soit impossible de trouver, en cherchant bien, quelques Liméniennes et quelques moines qui aient l'honneur de faire exception à la règle; mais les exceptions confirment la règle, au lieu de la supprimer, et c'est de la règle qu'il s'agit. Nous aurions été charmé de signaler les femmes de Lima comme des anges de tendresse, les moines sud-américains comme des parangons de vertu. Mais la vérité! la vérité! Est-ce donc notre faute si les nymphes du Rimac sont, en général, parentes de nos filles de marbre, si les moines brésiliens, péruviens et colombiens aiment d'un ardent amour la boustifaille et Cupidon?

La partie de ce livre qui concerne l'esclavage au Brésil sera attaquée, sans nul doute, et voici pourquoi. Les Brésiliens, justement fiers de leurs libertés et des nouveaux progrès que chaque jour réalise, n'aiment pas qu'on s'occupe hors de chez eux d'un cancer qui les ronge; ce cancer, c'est l'esclavage. Il y a bien à Rio, à Pernambouc, à Bahia, et même en assez grand nombre, des hommes intelligents, humiliés de voir conserver une institution dont l'existence ôte aux peuples qui n sont affligés le droit de se dire civilisés. Mais, si la raison de la minorité condamne cette institution barbare, son intérêt et les préjugés des masses la protègent. C'est là une chose qu'il nous a été aisé de constater avec beaucoup d'autres, et que les Brésiliens s'obstinent à nier. Les idées abolitionnistes de l'Europe les effrayent, et ils tâchent d'en conjurer les effets par tous les moyens. Obligés de faire des concessions à l'esprit moderne, ils scindent la question, qui est une

de sa nature, et se résignent officiellement à abandonner la traite, pourvu qu'on leur laisse exploiter en paix les esclaves acquis. Si on les serre de près, ils iront jusqu'à désertier la théorie de l'esclavage... à la condition qu'on ne touchera à la pratique ni demain, ni dans dix ans, ni dans vingt, et qu'on chargera le temps de la besogne. A quoi bon se presser, d'ailleurs? les noirs, au Brésil, ne sont-ils pas heureux comme des coqs en pâte? Il y a des planteurs qui l'assurent, et —le croira-t-on? — ils trouvent à Paris des amis assez complaisants pour éditer leurs sophismes — nous employons un mot très-doux. A l'époque où notre travail sur les *Esclaves au Brésil* fut inséré dans le *Siècle*, un Brésilien s'inscrivit en faux carrément. On jugera de la valeur de ses rectifications par la lettre suivante, où nous les combattîmes de façon à clore la polémique :

A. M. le directeur politique du *Siècle*.

Monsieur,

Mes articles sur les esclaves au Brésil (voir le *Siècle* des 16 et 18 juillet) ont provoqué une réfutation anonyme insérée dans votre numéro du 8 août. Je vous demande la permission d'y répondre brièvement, et je compte que vous ne me la refuserez pas.

L'amour de son pays est toujours honorable, et je respecte le sentiment qui a dicté la lettre d'un *Brésilien*; mais ce sentiment, non plus que la bonne foi de mon contradicteur, ne changent rien aux faits, et les vives sympathies que nous inspire une nation qui progresse à vue d'œil, grâce aux libertés publiques dont elle jouit, ne doivent pas nous empêcher de signaler les taches qui déparent ses institutions sociales.

Pour nous autres Européens, la question de l'esclavage est simple : nous sommes pour l'esclavage ou contre l'esclavage, pour la justice ou pour l'iniquité, pour le droit ou pour la force, et, le principe de l'égalité une fois admis, nous en tirons les conséquences. On la divise en Amérique ; là il se rencontre des hommes et des gouvernements qui sacrifient volontiers la logique à des intérêts éphémères, la vérité au paradoxe, et qui répugnent à conclure. Ils diront, par exemple, avec mon adversaire, que la traite des noirs est un *commerce abominable, une honte, une chose qui blesse toutes les idées d'honneur, de justice, de morale religieuse, de respect pour la dignité humaine*, et ils demanderont son abolition. Mais, s'il s'agit d'abolir l'esclavage lui-même, en vertu du principe qui condamne la traite, ils reculent. Ils éludent la question à grand renfort de périodes sonores, et ils ne veulent pas que les autres se mêlent de la trancher. Les *idées d'honneur, de justice, de morale religieuse, de respect pour la dignité humaine*, qui naguère étaient souveraines, se voient impitoyablement dédaignées. Haro sur les négriers ! soit, pourvu qu'on ne réclame pas la suppression de l'esclavage. « C'est là, dit un *Brésilien*, une de ces questions « qu'il faut laisser au libre arbitre des nations qu'elles concernent.... Il faut laisser mûrir leur solution dans la conscience « des peuples. » S'il en était ainsi, il n'y aurait pas de raison pour que l'esclavage finit jamais, car la conscience des peuples est souvent obscure, leur libre arbitre acquis à l'erreur, et la solidarité universelle, qui tend à devenir la loi des sociétés modernes, n'aurait qu'à abdiquer devant l'égoïsme national. Heureusement il n'en est pas ainsi. L'esclavage est un crime de lèse-humanité, et cela suffit pour que nous ayons tous le droit de le juger et de le combattre.

Homo sum et nil humani a me alienum puto.

Il y a deux mille ans que Térence, un poète de génie, proclamait cette maxime féconde. Le christianisme l'a confirmée, l'immortelle Révolution de 89 lui a donné la sanction de ses paroles et de ses actes. Qu'on n'essaye donc pas de nous la faire oublier.

A propos de la situation des esclaves au Brésil, situation la-

mentable que j'ai étudiée sur les lieux, et peinte avec une exactitude scrupuleuse, un Brésilien prétend que *j'ai exagéré*, et que *j'ai accueilli des accusations révoltantes qui ne méritent pas qu'on les discute*. Je ne soupçonnerai pas la sincérité un peu rude de cette affirmation ; mais celui qui l'émet lui enlève toute valeur en assurant formellement que le *préjugé de la peau n'existe pas au Brésil*. Je le regrette pour mon estimable contradicteur : quiconque a vécu ou vit au Brésil s'imaginera, en lisant cette phrase, qu'il n'a pas su résister à la tentation de jeter dans un débat sérieux une inacceptable plaisanterie.

Revenons à la traite. Que le gouvernement brésilien, éclairé enfin sur ses véritables intérêts, et attendant la prospérité future du Brésil du travail libre et des colons étrangers ; que le gouvernement, dis-je, ne tolère pas le trafic des noirs avec la complaisance inouïe dont ses agents faisaient preuve il n'y a pas encore bien longtemps, je l'accorderai à la rigueur. S'ensuit-il que *la traite a disparu des côtes du vaste empire* ? Ce n'est pas mon avis, et ce n'est pas l'avis de la marine anglaise, qui exerce une surveillance philanthropique des bouches de l'Amazone à Rio-Grande. Je sais qu'il y a des lois prohibant la traite, et non-seulement je le sais, mais j'ai reconnu (voir mon article du 16 juillet) : 1° que, grâce à ces lois, *le mouvement de la traite s'était ralenti*, ou, en d'autres termes, avait diminué ; 2° que l'esclavage s'éteindrait un jour naturellement et sans crise violente, si les lois existantes étaient religieusement exécutées. La traite est abolie *en droit*, je ne l'ai jamais contesté. L'est-elle aussi *en fait*, et les lois de 1850 et 1854 sont-elles aussi complètement efficaces que le pense mon adversaire ? Les déclarations et les documents officiels ne sont guère propres, avouons-le, à nous éclairer sur ce point. De tous les commerces interlopes inventés par la cupidité des hommes, le commerce des esclaves est évidemment le plus odieux, et les misérables qui l'exploitent cherchent la complicité des ténèbres. Ils ne s'amusent pas à faire enregistrer leurs opérations sur les livres de la douane ; ils ne les révèlent pas aux autorités chargées de les poursuivre.

L'auteur de la lettre que j'examine en gros nous apprend qu'à la suite d'un long séjour parmi nous la France est devenue sa

seconde patrie. Je conçois dès lors qu'il ignore certains faits qui se passent en Amérique et qui y sont de notoriété publique. S'il eût habité comme moi Rio-Janeiro en 1851, il aurait vu que les lois de 1850 n'avaient pas l'efficacité qu'il leur attribue. Désire-t-il à cet égard des renseignements moins vagues, qu'il se donne la peine de parcourir les journaux de l'époque, et principalement le *Correio mercantil* : il y trouvera des épisodes de traite assez nombreux, et il se convaincra de l'étendue du mal. La loi de 1850 effrayait si peu les négriers, qu'il leur arriva mainte fois de débarquer nuitamment des esclaves apportés d'Afrique dans la baie même, et jusqu'à côté du *trapiche*. Il y verra aussi que le vapeur anglais *Rifleman*, cet admirable croiseur, ramenait fréquemment dans la baie des navires capturés.

Il est possible que la loi de 1854 soit moins stérile que la loi de 1850; il est possible que les autorités brésiliennes, obéissant au gouvernement actuel, dont je ne veux nier ni les bonnes intentions ni les lumières, ne s'obstinent plus à fermer les yeux sur l'abominable trafic qui motivait récemment les protestations menaçantes de M. Jerningham, chargé d'affaires d'Angleterre à Rio. Mais c'est tout ce que je puis concéder, et j'estime que c'est beaucoup. Comment avouerais-je que la loi de 1854 a chassé du Brésil tous les trafiquants de chair humaine, lorsque mon contradicteur lui-même est obligé de constater que depuis la promulgation de cette loi les autorités brésiliennes ont capturé deux navires portant près de six cents noirs? Remercions les autorités brésiliennes du zèle qu'elles ont montré dans la circonstance, et augurons bien de l'avenir; mais gardons-nous d'en conclure, car ce serait une illusion, que la traite est dépopularisée dans les masses, et que tous les délinquants ont été saisis pendant les trois dernières années. Les côtes du Brésil sont vastes, les négriers rusés comme des Scapins, et plus de cent déjoueront encore, je le crains, la vigilance des autorités, si active qu'on la suppose. Le gouvernement brésilien doit la stimuler sans cesse, et au besoin la récompenser. Il prouvera ainsi au monde civilisé qu'il poursuit franchement le but (l'abolition de la traite) à travers des obstacles que je n'ignore pas, et il méritera les éloges des amis de l'humanité.

On nous pardonnera d'avoir cité cette lettre. Elle a

de l'importance en ce sens que le Brésilien à qui elle s'adresse était l'écho des citoyens les plus éclairés de l'empire sud-américain, — peut-être même de son gouvernement. On s'imagine à Rio qu'il suffit d'empêcher la traite pour être autorisé à éterniser l'esclavage, ou, ce qui équivaut, à en renvoyer l'abolition aux calendes grecques. Il y a là un problème fondamental d'où dépend l'avenir du Brésil, et, au lieu de le regarder en face, on lui tourne le dos; au lieu de chercher à le résoudre, on s'efforce de l'embrouiller, de le noyer dans la vague. Est-ce de l'habileté? est-ce de la prudence? Nous ne le pensons pas, et toutes les déclamations sentimentales en faveur du droit abstrait ne valent pas une loi qui supprimerait d'un coup l'esclavage, en indemnisant les maîtres. La *Patrie* du 25 septembre 1858 annonça que l'Angleterre offrait au gouvernement brésilien, en échange de cette loi, de signer un traité qui accorderait d'immenses avantages à l'industrie et au commerce de l'empire. Le gouvernement brésilien a résisté, cela va sans dire, et il a eu tort. Nous ne serions pas étonné qu'il eût protesté de sa bonne volonté... pour mieux se retrancher derrière des difficultés matérielles, telles que l'impossibilité de trouver dans ses ressources financières les moyens d'indemniser les propriétaires d'esclaves, ou le danger d'exposer le sol à rester sans travailleurs du jour au lendemain, et les blancs sans domestiques.

Le gouvernement brésilien redouterait-il les désordres qui pourraient suivre l'affranchissement immédiat des parias qui gémissent dans la servitude, et que l'air

de la liberté enivrerait? L'Angleterre, les Révolutions françaises de 89 et de 1848 ont immolé cette crainte à la cause sacrée de l'humanité; et c'est heureux, car, si elles en avaient tenu compte, l'esclavage souillerait encore les colonies des deux premières nations du monde. En admettant que le Brésil n'ose ou ne veuille pas imiter leur généreux exemple, il lui est au moins facile de décider que « *désormais quiconque naît dans l'empire est libre.* » Cette mesure, sans doute, ne serait pas rigoureusement juste, car les esclaves actuels seraient sacrifiés; mais enfin ce serait une solution, et au bout d'un nombre d'années déterminé, l'esclavage aurait disparu entièrement sans que l'on s'en aperçût. Que le Brésil en vienne là, faute de mieux, ou qu'il ne parle pas, les yeux en coulisse et la bouche en cœur, de sa tendresse à l'égard des noirs, de son désir de les émanciper : il se ferait une réputation de jongleur.

La nature du noir est pleine de contrastes, comme la nature de l'enfant. D'une mobilité et d'une sensibilité extrêmes, un rien le met en fureur et un rien fait couler ses larmes; il est dans la même minute doux comme un agneau et cruel comme un tigre. C'est à nous de lui apporter, non plus des chaînes et des vices, mais l'éducation, qui féconde les bons instincts et détruit les mauvais. Nierait-on ces bons instincts? nous allons les montrer apparaissant dans les circonstances les moins favorables.

Tout le monde a présentes à la mémoire les sanglantes péripéties du drame qui s'accomplit, il y a six mois, à bord d'un trois-mâts français. Le *Regina-Cæli*,

de Nantes, avait pris sur la côte occidentale d'Afrique deux cent soixante-cinq noirs émigrants. Le 9 avril, tandis que le capitaine, deux officiers et trois matelots étaient à terre, les noirs se révoltèrent et massacrèrent douze hommes de l'équipage sur treize restés à bord. M. Olivier des Bruslais, chirurgien du navire, fut seul épargné. Il est curieux de l'entendre lui-même raconter les affreux périls qu'il courut et comment il y échappa. On remarquera les passages soulignés.

J'étais occupé, dit-il, à terminer quelques observations sur les malades du bord, lorsque, vers midi, je suis tiré de l'attention que je porte à mon travail par les cris de huit émigrants armés qui font irruption dans le carré. Je n'ai point d'armes... L'épée du commissaire, enveloppée dans un double fourreau, se présente à mes yeux. Je m'en empare, et je me mets en garde à la porte de ma chambre.

Notre cuisinier, mulâtre de la Martinique, d'une force herculéenne jointe à une grande méchanceté, tombe comme la foudre au milieu du groupe des émigrants, dont un est renversé; il est sur le point d'en terrasser un autre, au moment où il reçoit un coup de sabre qui le terrasse lui-même. Malgré cet échec, il veut néanmoins se relever, ses tentatives sont vaines : le malheureux reçoit un coup de crosse de fusil qui lui ouvre le crâne. Le pilotin, qui précédait le cuisinier, est également massacré. Je reste toujours en garde à l'entrée de ma chambre : une vingtaine d'émigrants armés viennent grossir le nombre de nos ennemis, qui se disposent à foncer sur moi. Ma chienne seule peut venir à mon secours ; la pauvre bête reçoit un coup de sabre qui m'était destiné.

Me voyant perdu, j'eus l'heureuse idée de tirer sur moi la porte de la chambre, que l'on essaya d'ouvrir. Je passais mon épée à travers les jalousies et repoussais ceux qui en voulaient à mes jours. Pendant ce laps de temps, les révoltés s'emparèrent des fusils et vinrent essayer de me mettre en joue ; trouvant l'intervalle

entre chaque barre trop étroit, je les vois venir avec des leviers pour enfoncer la porte. Mon épée n'est plus assez longue, et trois barres sont déjà brisées! Malgré le danger imminent auquel je suis exposé, je ne perds pas mon sang-froid, et je me décide à me sauver par les sabords. Je suis assez heureux pour gagner la dunette.

Un autre spectacle se présente à mes yeux : notre voilier nage dans une mare de sang ; les négresses poussent des cris déchirants. J'aperçois les matelots perchés dans les hunes ; eux aussi sont désespérés.

Je gagne la hune d'artimon ; une balle me siffle aux oreilles : cette hune est occupée par quatre matelots. La hune du grand mât est occupée par le second et par un matelot. Du pied du mât de misaine partent des cris de joie et de douleur (c'est le maître d'équipage que l'on coupe en morceaux).

Je veux remonter le moral des matelots, je relève leurs armes tombées à leurs pieds : « C'est inutile, me disent-ils, nous sommes perdus. » Le second me crie la même chose ; je lui réponds, en brandissant mon épée, qu'il y a encore de l'espoir. Alors il me montre ses nombreuses blessures, dont il étanche le sang avec les débris de sa mauresque. A ce moment plusieurs coups de feu partent et démontent le matelot de la grande hune, lequel tombe avec fracas sur le pont, où il est entouré par un grand nombre d'émigrants qui l'achèvent à coups de sabre.

Je prie avec instance un de mes matelots de monter mettre un signal à la tête du grand mât, et les autres de jeter les clous de mandrière préparés d'avance ; ils sont tellement consternés, qu'ils ne m'entendent pas. J'enlève ma chemise et je monte à la tête du mât, tenant mon signal à la pointe de mon épée, afin d'appeler au secours.

Le second reçoit une balle qui, cette fois, le précipite sur le pont, où il est achevé encore plus cruellement que son matelot.

Aucun des hommes de la hune d'artimon n'est encore blessé. Quelques minutes s'écoulent : pendant ce temps, les uns jettent à la mer une foule de choses, les autres chargent les fusils. Fatigué d'être à la tête du mât, je descends dans la hune. Une décharge de plusieurs coups de fusil abat deux matelots qui tombent sur la dunette. Je remonte sur les barres de perroquet. Une balle me

passa sous le talon et renversa un matelot sur la hune. Nous ne restons plus que deux... Le dernier matelot, qui vient de me suivre sur les barres, reçoit une balle dans la fesse; cet homme, excellent nageur, se précipite dans la mer et essaye de gagner la plage. Je reste seul perché à la tête du mât. Un émigrant me couche en joue... Je lui crie en africain : « Mes amis, assez de victimes, jamais je n'ai « été injuste; quand vous avez été malades, je vous ai toujours bien « soignés. »

Plusieurs d'entre eux me font comprendre que c'est vrai et me prient de descendre. Rassuré par ces paroles, je pique mon épée dans une manœuvre, et je descends hardiment au milieu d'eux en leur montrant ma poitrine. *Mon air résolu semble les toucher.* Plusieurs, voulant encore du sang, s'élancent sur moi : *ils sont repoussés et menacés d'être tués.*

Bref, je suis enlevé et porté en triomphe.

Quatre heures du soir. — Depuis le massacre, le navire est livré au pillage; je fais comprendre qu'il faut laver le pont pour ne laisser aucune trace de sang; mon conseil est suivi immédiatement. Il m'est permis d'aller et de venir; il ne reste plus de cadavres.

Une seule chambre semble avoir été respectée, c'est la mienne. De là part une voix qui appelle : « Major! » Je me retourne pour voir une jeune négresse nommée Geingua, *sanglotante et assise dans ma chaise.* Elle m'appelle une seconde fois, et même elle veut venir à moi, lorsqu'un noir lui ordonne de rester où elle est.

Six heures du soir. — On me sert à dîner sur la dunette, de même qu'à une Américaine qui, elle aussi, a été épargnée. La négresse qui tantôt sanglotait dans ma chambre vient s'asseoir à côté de moi. Elle n'y reste pas longtemps : un noir la prend de force pour l'enmener dans l'entre-pont. La nuit commence à venir; les révoltés, la plupart revêtus de nos effets, préparent leurs armes, et chacun se rend au poste que Vaimont (le chef des noirs) lui désigne. On m'apporte un matelas, une couverture, et l'on m'engage à dormir. Des bougies sont allumées et placées de distance en distance sur le pont. Les chefs palabrent jusqu'à huit heures.

Samedi, 10 avril.

J'ai passé une nuit affreuse; il m'a été impossible de dormir. Trois noirs armés m'ont gardé. Les expressions ne me viennent pas pour décrire cette nuit d'orgie.....

Six heures du matin. — Appareillage. — Contestation entre les chefs. — L'un d'eux, Balacours, est d'avis de me tuer; les autres s'y opposent, lui enlèvent ses armes et le renferment dans le carré; il trouve le moyen de passer par la claire-voie, et il va s'élançer sur moi lorsqu'il est arrêté et garrotté.

Une heure après cette scène, je le vois sur le pont; je vais à lui et lui demande pourquoi il veut me tuer. Il me regarde d'abord fixement, puis *il me répond que ce n'est pas son intention; que tout à l'heure il ne savait pas ce qu'il faisait, parce qu'il était ivre; puis il me donne une poignée de main.*

Je remonte sur la dunette m'asseoir sur le banc de quart, que je trouve couvert de choses réservées pour moi: champagne, confitures, conserves, fruits, etc. Je ne puis manger; j'avale seulement un verre de champagne que m'offre Vaimont et un verre d'anisette que m'offre Thiéri; *tous paraissent contrariés de me voir triste et surtout de me voir refuser de manger.*

On me sert un poulet dont j'offre la moitié à Vaimont; *mes paroles font pleurer ce terrible noir, qui, dans un moment d'expansion, veut venir avec moi à Sougary pour s'expliquer avec le capitaine. Tous ceux et celles qui m'entourent se mettent aussi à pleurer.* Malheureusement Vaimont va avaler une bouteille de champagne qui sèche immédiatement ses larmes, et il se dispose à appareiller.

La négresse qui hier soir était assise à côté de moi vient me dire bonjour; *ma vue la fait pleurer.*

.

Dimanche, 11 avril.

Dix heures du matin. — Quelques pirogues montées par des naturels vont et viennent autour du navire, à quelques portées de fusil. Les émigrants les engagent à venir à bord. Une seule se dé-

cide, non sans peine, à accoster. Un crowman monte à bord; je me dispose à partir. Les émigrants viennent me dire: « Samaour! » (Adieu). Ils me donnent du champagne, des fruits, des confitures, etc., etc., payent largement mon passage; bref, j'embarque dans la pirogue avec l'Américaine et la petite Miotta, fille du roi de Monte. Tous les émigrants sont montés sur la lisse et dans les hunes, criant: « Samaour, diamonds major! » (Adieu, notre major!)

J'arrive enfin sur la plage, couverte de naturels. Tous sont surpris de me voir vivant. Ils m'enlèvent et me portent en triomphe jusqu'à Sougary...

A la nouvelle de l'épouvantable tragédie, divers organes de la presse anglaise, obéissant à des passions regrettables, essayèrent de défendre les bourreaux et osèrent presque outrager les victimes. Ils prétendirent que les noirs du *Regina-Cæli* avaient été recrutés à l'aide de la violence et de la ruse, et que, par conséquent, leur insurrection était légitime. Une note insérée au *Moniteur* les déconcerta un peu; elle établit que les émigrants avaient été enrôlés d'une manière loyale, sous la surveillance d'un commissaire français. Cette note a tous les caractères de la bonne foi, nous le reconnaissons volontiers; mais elle laisse dans l'obscurité le point essentiel, à savoir, les causes du massacre. Ce massacre hideux, accompagné d'excès sans nom, doit-il être attribué exclusivement à la perversité des noirs? Ces noirs à demi sauvages et faciles à irriter, mais libres en définitive, n'auraient-ils pas subi des traitements réservés aux esclaves? n'auraient-ils pas été en butte à des provocations téméraires, plus que téméraires, odieuses? L'enquête ouverte sur la catastrophe du 9 avril nous le dira peut-

être. En attendant, voici un témoignage qui a du poids, car il émane de M. des Bruslais lui-même, lequel écrivait, deux ou trois heures avant de quitter le *Regina-Cœli* :

..... Nous remontons sur le pont. Nous nous asseyons sur le banc de quart. *Je suis entouré par une trentaine d'émigrants qui me font comprendre que ce ne sont pas eux qui ont, les premiers, versé du sang. Il paraît que le chef cuisinier, ayant eu une violente contestation avec un noir, le corrigea avec un nerf de bœuf; les autres, furieux, voulurent le défendre, en disant que, si M. Simon était là, on n'agirait pas ainsi.*

Le cuisinier leur envoya des coups de poing pour réponse. Les noirs, pour se venger, vont chercher des pallans et les armes qu'ils peuvent trouver sous leurs mains. Ils entourent le cuisinier, qui, pour se frayer un passage, dégaine deux couteaux qu'il avait pendus au côté et étend deux noirs sur le pont. Il fut alors poursuivi jusque dans la dunette.

Pendant cette entrefaite, le maître d'équipage et Oliveau, qui étaient dans le poste, surpris d'entendre du bruit, montèrent sur le pont. Le maître fut saisi et attaché au pied du mât de misaine; Oliveau fut assez heureux pour gagner la hune d'artimon. M. Laidet, réveillé par le pilotin, sauta dans sa chambre pour y prendre des armes.

Il m'a été impossible de bien comprendre ce passage; seulement, j'ai su que M. Laidet, après avoir tué deux émigrants, fut désarmé. C'est alors qu'il monta dans la hune du grand mât, suivi de Cronan. *Les révoltés firent aussitôt comprendre à M. Laidet qu'ils ne voulaient plus se battre, qu'il fallait attendre le capitaine Simon.* POUR RÉPONSE, M. LAIDET LEUR ENVOYA UN COUP DE FUSIL. (Dans chaque hune se trouvaient cachés deux fusils chargés et des clous de mandière prêts à être jetés sur le pont en cas de révolte.)

Les noirs, plus exaspérés que jamais, jurèrent de nous détruire. J'arrivais dans la hune d'artimon au moment où ils s'apprêtaient à nous coucher en joue. Je leur criai en vain de cesser :

ils ne m'écoutèrent pas, puisque j'eus la douleur de voir mes semblables tous assassinés.

Les allégations des noirs sont suspectes, soit : ne les accueillons que sous bénéfice d'inventaire ; mais enfin M. des Bruslais lui-même admet leur sincérité, et elles n'ont rien d'in vraisemblable pour quiconque a vu l'insolence de la race caucasienne au contact des autres races. L'Européen ne peut s'astreindre à saluer des hommes dans les indigènes de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Asie et de l'Australie. Il les regarde comme des êtres tenant le milieu entre les bêtes et lui, et il les écrase de son orgueil. Comment les Anglais ont-ils traité les Hindous, chez eux, depuis cent ans ? Comment les Américains du Nord traitent-ils, à San-Francisco, les Chinois qui travaillent à la prospérité de leur colonie ?

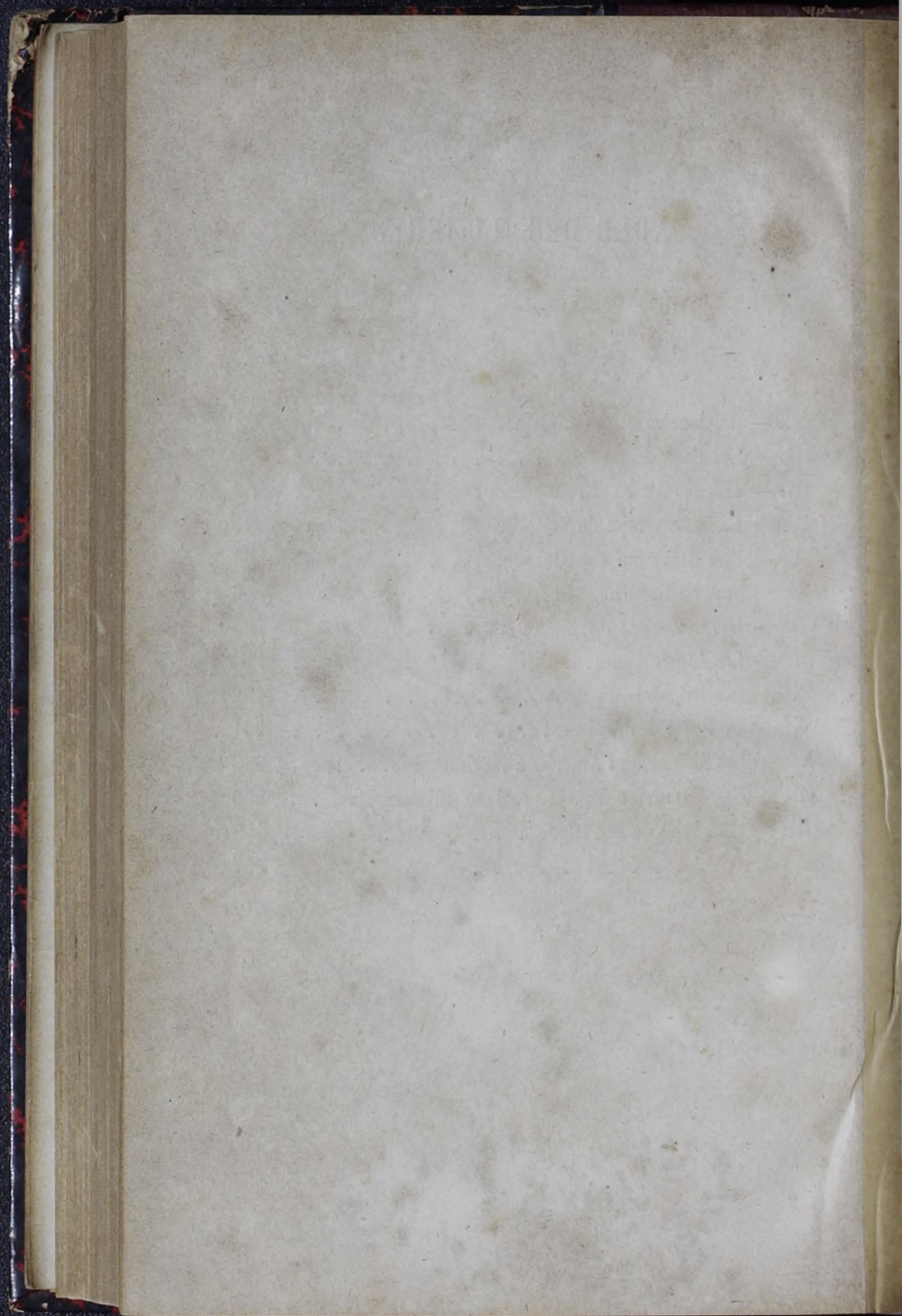
Nous ne songeons nullement à atténuer l'horreur des scènes qui ont eu lieu à bord du *Regina-Cæli* ; mais il est à supposer que la rage des émigrants n'aurait pas éclaté si le cuisinier eût été moins brutal, et si, ayant déjà tué deux noirs, M. Laidet n'avait eu la fatale idée de tirer un coup de fusil sur les autres, qui attendaient patiemment le retour du capitaine Simon pour lui demander justice. Si les assassins qui ont causé la mort de douze de nos compatriotes avaient surdi un complot de longue main, ils n'auraient pas eu, en plein carnage et en pleine orgie, les accès de pitié affectueuse qui leur arrachait des larmes devant M. des Bruslais, et ces élans de gratitude qui succédèrent en eux à la soif de la vengeance.

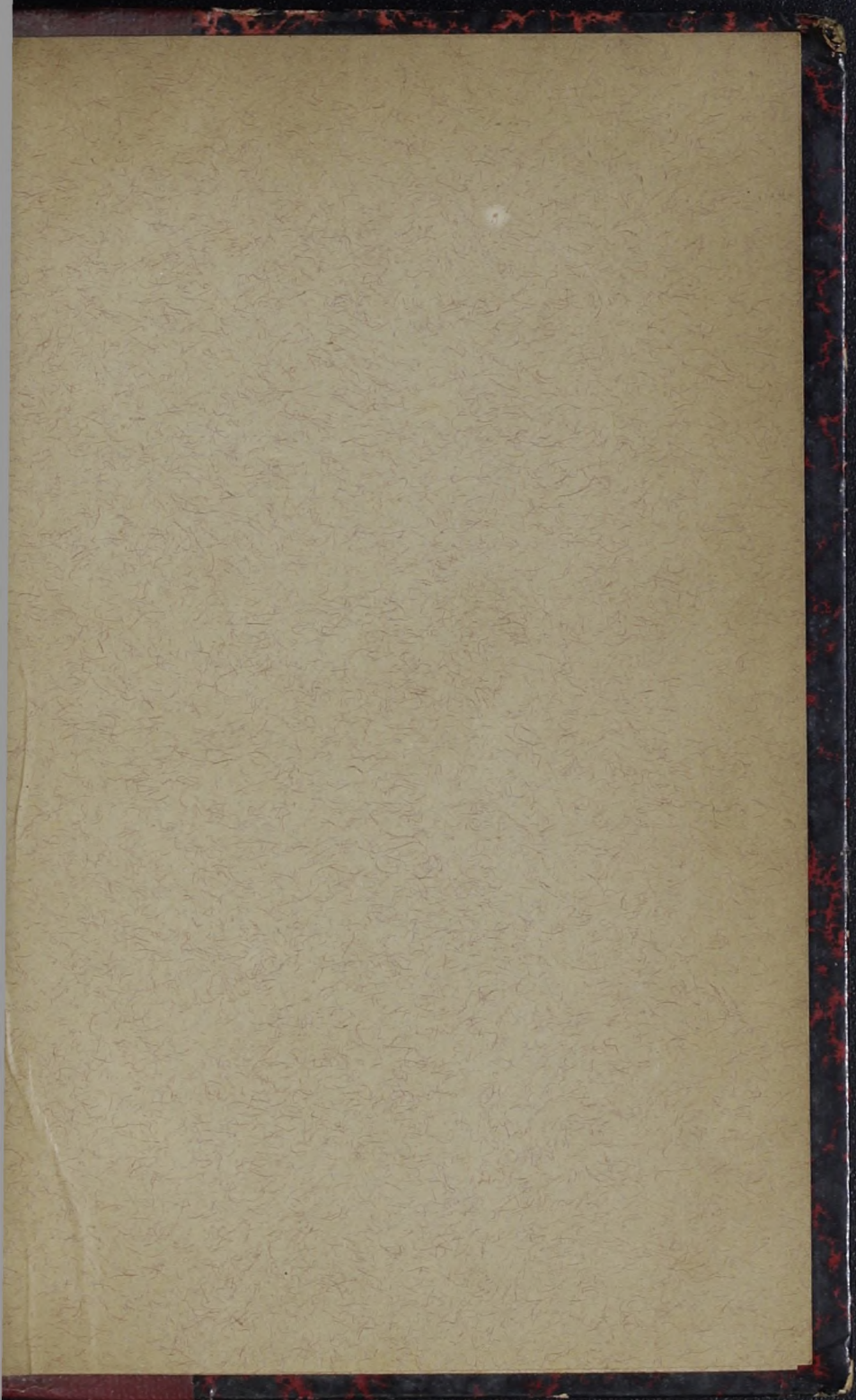
Les noirs ont le sentiment de la justice, de la liberté, de la famille, de la patrie, en un mot tous les nobles sentiments qui ont fait la grandeur de la race blanche. Ils seront bien près de nous valoir dès que la civilisation, moins arrogante, au lieu de ne leur montrer que le fouet, daignera les toucher de sa baguette d'or. C'est notre conviction profonde, et nous souhaiterions vivement qu'elle fût partagée.

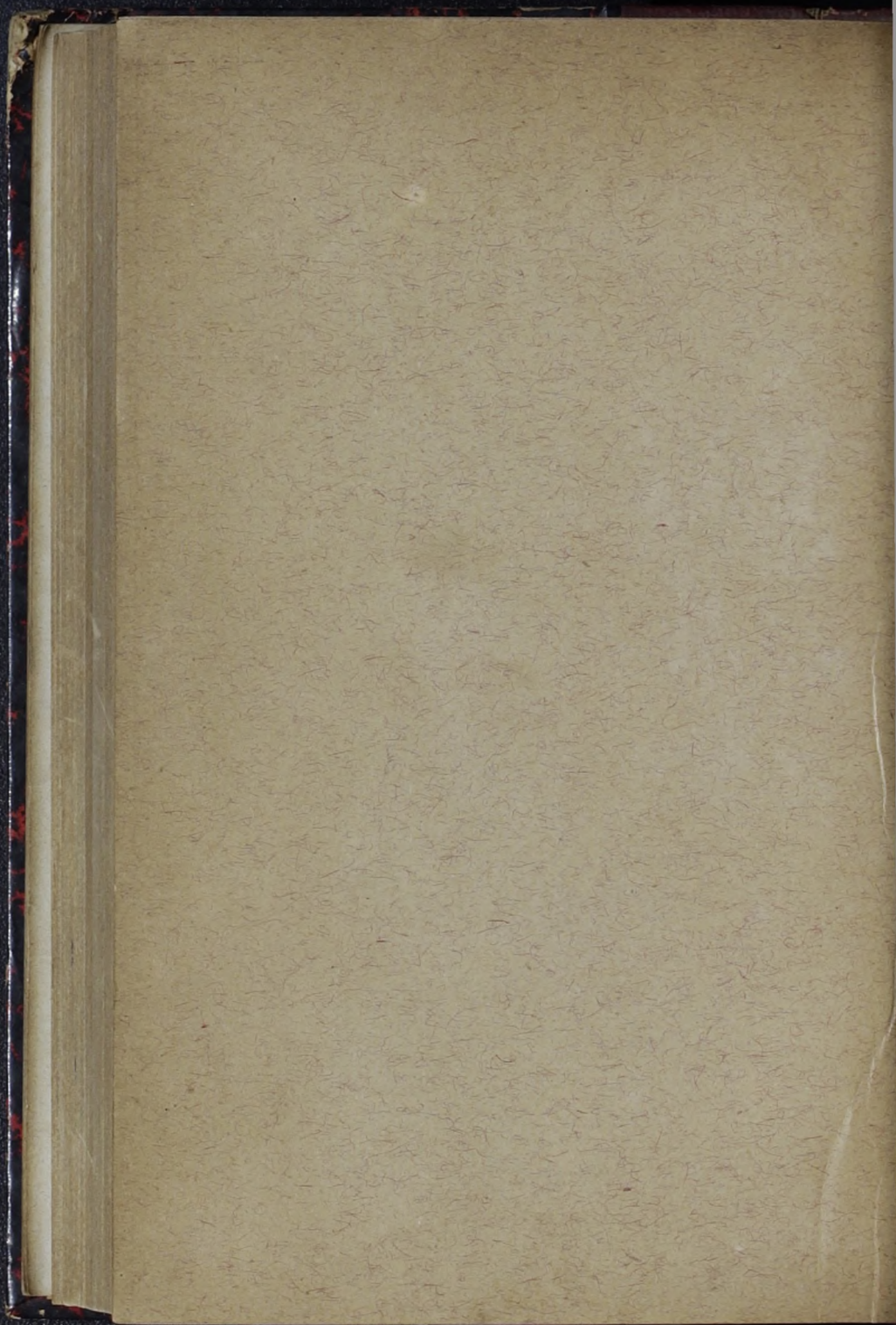
20. 11. 36
M. J.

TABLE DES MATIERES

	Pages
I. — Rio-Janeiro et ses environs.	1
II. — Les Esclaves au Brésil.	50
III. — Jacques Arago et l'Empereur don Pedro II.	59
IV. — Le Misanthrope de Mato-Grosso.	79
V. — Une Élégie au cap Horn.	97
VI. — Superstitions maritimes.	116
VII. — Les Curiosités de Lima.	155
VIII. — Les Liméniennes.	16
IX. — Les Brigands du Pérou.	182
X. — Le Poète des Andes.	221
XI. — Les Moines de l'Amérique méridionale.	256
XII. — Une Excursion dans la province d'Esmeraldas.	256
XIII. — Souvenirs de la Plata.	296
POSTFACE.	567







090
2 111 2

